

INSTITUT D'ETUDES POLITIQUES DE TOULOUSE

LE DEUXIEME EMSAV :

DES NATIONALISTES BRETONS

EN GENERAL

ET DU BEZEN PERROT

EN PARTICULIER

Mémoire Présenté par

Monsieur Yann FOURNIS

Sous la direction de Monsieur le Professeur De Quissac

Année 1994 - 1995

AVANT-PROPOS ET REMERCIEMENTS

N'ayant pas de connaissances particulières sur le mouvement breton et plus généralement la Bretagne dans la guerre, il m'a fallu trouver conseils et informations auprès de vétérans de l'époque, d'historiens...

"Que reste-t-il à faire ?

D'abord une histoire de Bretagne fidèle et vraie.

Il ne faut pas avoir peur de la vérité."

Fransez Debauvais

21.07.43

AVANT-PROPOS ET REMERCIEMENTS

N'ayant pas de connaissances particulières sur le mouvement breton et plus généralement la Bretagne dans la guerre, il m'a fallu trouver conseils et informations auprès de témoins de l'époque, d'historiens...

Je tiens ici à remercier toutes les personnes qui ont accepté de correspondre avec moi et de me recevoir, parfois durant de longues heures. Qu'ils trouvent ici toute ma reconnaissance pour le temps qu'ils m'ont consacré, afin de permettre la réalisation de ce travail.

Particulièrement, que soient remerciés Mesdames Caouissin Jorda (†), Foix, Luec-Guieysse Denise, Louarn, Mazéas Claudina, Péresse Germaine, Sainclivier H., ainsi que Mademoiselle Péresse Finotte et Messieurs Bouéssel du Bourg, Camus Désiré, Carré Daniel, Favereau F., Fouéré Yann, Frélaut Bertrand, Guiomard Yann, Jégaden Raymond, Le Maho Jacques, Le Penglaou (membre de l'A.N.A.C.R.), Micheau André, Nicolas Michel, Péresse Gerhard et Roze Lucien, sans oublier tous ceux qui ont gardé l'anonymat : militant breton, membre de l'A.N.A.C.R. et historien...

J'ai également beaucoup apprécié la compréhension du Ministère de la Culture et des services des Archives d'Ille-et-Vilaine et du Morbihan.

Je tiens aussi à transmettre ma reconnaissance à Madame Brianc qui m'a apporté toute son aide pour la rédaction, ainsi qu'à toute ma famille pour m'avoir assisté et hébergé durant ces quelques mois qui ont dû parfois lui sembler long...

Enfin, je remercie le professeur De Quissac pour m'avoir conseillé et soutenu tout au long de cette étude.

SOMMAIRE

	Pages
INTRODUCTION	1

PREMIERE PARTIE

LE MOUVEMENT NATIONALISTE BRETON : UNE LONGUE GENESE...

CHAPITRE I : LES ORIGINES

4

TITRE I : UNE CERTAINE CULTURE...

SECTION I : *LES RELATIONS BRITO-FRANCAISES*

A - THESE OFFICIELLE

4

B - INTERPRETATION

8

SECTION II : *LE PREMIER EMSAV*

10

SECTION III : *LES BRETONS ET LES GUERRES*

A - 1870 : LE DRAME OUBLIE DE CONLIE

14

B - LA "GUERRE DU DROIT" ET LA BRETAGNE...

17

SECTION IV : *ENTRE L'IRLANDE ET LA BRETAGNE*

A - L'IRLANDE : DU *SINN FEIN* A LA REPUBLIQUE

19

B - "L'EXEMPLE DE L'IRLANDE"

22

TITRE II : LES FACETTES DU 2^e EMSAV (1919-1940)

SECTION I : LA FACE VISIBLE DU MOUVEMENT NATIONALISTE BRETON : DE BREIZ-ATAO AU PARTI NATIONAL BRETON (1919-1940)

- A - LES PREMIERS PAS 27
- B - LE PARTI AUTONOMISTE BRETON ET SON ECHEC (1927-1931) 30
- C - LE PARTI NATIONAL BRETON (1931-1939) 35

SECTION II : LA FACE CACHEE DU MOUVEMENT NATIONALISTE BRETON GWENN HA DU (1932-1940)

- A - ATTENTATS ET REACTIONS 42
- B - ORGANISATION, SITUATION ET REVENDICATIONS 45

SECTION III : ENTRE CHIEN ET LOUP : CELESTIN LAINE 48

CHAPITRE II - LES NATIONALISTES BRETONS ET LA GUERRE

TITRE I : LA CARTE ALLEMANDE 56

SECTION I - ALLEMANDS ET CHEFS BRETONS 56

- A - LES FIDELES : LES ALLEMANDS BRITOPHILES 56
- B - CELESTIN LAINE : LE PRUSSIEN DE LA BRETAGNE 59
- C - LES MASQUES TOMBENT : DEBAUVAIS ET MORDREL EN ALLEMAGNE 61

SECTION II : DES PRINCIPES AU REALISME : DE L'ETAT BRETON AU CONSEIL NATIONAL BRETON 62

- A - LA BRETAGNE DANS L'EUROPE ALLEMANDE 62
- B - UN ALLIE CHEZ LES OCCUPANTS : WERNER BEST 67
- C - LE CONSEIL NATIONAL BRETON ET SON ECHEC 69

**TITRE II - LE "P.N.B.- DELAPORTE"
ENTRE REALISME ET COLLABORATION (1940-1944) 74**

SECTION I : LES AMBIGUITES 74

**SECTION II : LE SYMBOLE DE CES AMBIGUITES :
BAGADOU STOURM ET SERVICE SPECIAL 80**

A - LES BAGADOU STOURM 80

B - DE LA KADERVENN AU SERVICE SPECIAL 84

DEUXIEME PARTIE

LE BEZEN PERROT : NAISSANCE, ACTIVITE ET DISPARITION (DEC 1943...)

CHAPITRE I : LA NAISSANCE DU BEZEN PERROT (NOV-DEC 43)

**TITRE I - UN ELEMENT DETERMINANT :
LA MORT DE L'ABBE PERROT 93**

SECTION I : LA VIE DE L'ABBE YANN-VARI PERROT 93

SECTION II : LA MORT DE L'ABBE YANN-VARI PERROT ; LES REACTIONS 98

TITRE II : LA RUPTURE 103

SECTION I : LES TENSIONS S'EXASPERENT... 103

A - LA SCISSION 103

B - LA TENDANCE LAINE 108

SECTION II : L'ARMÉE BRETONNE ; LES FONDEMENTS D'UN ENGAGEMENT

- A - LA PHILOSOPHIE DE CELESTIN LAINE 118
- B - LES MOTIVATIONS DES *GOURS* 131

CHAPITRE II : ACTIVITE MILITAIRE ET DISPARITION (1944...)

TITRE I : ACTIVITE MILITAIRE (1944-1945) 138

SECTION I : L'INTEGRATION DANS L'ARMÉE ALLEMANDE LU BREZHON OU EINHEIT PERROT ? 138

SECTION II : LES OPERATIONS 146

- A - DES MISSIONS POLICIERES CLASSIQUES... 147
- B - ...A LA CONTRE-GUERILLA 149
- C - ...LE *BEZEN PERROT* ENTRE COMBATS ET BASSE POLICE. 154

TITRE II - DISPARITION (1945 -...) 159

SECTION I : LA FUIITE (Août 1944 - Printemps 1945) 159

- A - LE DEPART 159
- B - LES *GOURS* DANS L'EXODE 160
- C - LES BRETONS ET LEURS ALLIES; LES MISSIONS 164
- D - LA FIN 167

SECTION II : EPURATION ET DESTINS : "APRES"...(1945 - ...) 169

- A - EPURATION 169
- B - DESTINS 180

CONCLUSION 190

BIBLIOGRAPHIE

ANNEXES

INTRODUCTION

"Résidus du nazisme..." Tel est le jugement sans appel que reçoit le *Front de Libération de la Bretagne*, après un attentat, de la part d'une grande revue française... Comment a-t-on pu lier un mouvement qui s'attaque généralement à des cibles matérielles et symboliques à l'une des idéologies les plus honnies, de par ses fondements simplistes et surtout ses réalisations génocidaires ? Une telle association peut laisser pantois...

Et pourtant... pour comprendre, il faut remonter à l'Occupation, du temps où les nationalistes du *Parti National Breton* ont effectivement eu une attitude ambiguë à l'égard de l'Allemagne nazie... Et 1943, une soixantaine de Bretons s'engageront dans la lutte contre la Résistance, au nom de la Bretagne... Dès lors, il est possible de comprendre que, pour un observateur superficiel, le mouvement breton soit lié au nazisme.

En fait, le deuxième *Emsav* (1) est infiniment plus complexe... Imaginer des Bretons nazis profitant de la victoire de l'Allemagne pour tenter d'établir une Bretagne national-socialiste est faux; tout comme est fautive l'opinion selon laquelle les militants n'ont pas eu de rapports avec les Occupants...

Comme toujours, la vérité se situe entre ces deux pôles : l'objet de ce travail est de donner un début de vérité sur l'évolution qui conduit du journal *Breiz Atao* de 1921 au journal *Breiz Atao* de 1943, des quelques fondateurs du nationalisme breton du début des années vingt aux *gours* (2) de la Formation Perrot...

Pour ce faire, il faut remonter aux origines du mouvement breton, pour comprendre que celui-ci existait bien avant la naissance d' A. Hitler, et surtout quelle était la culture des militants amenés à jouer un rôle dans la période : culture où se mêlent histoire de Bretagne, renaissance culturelle et politique bretonne, incompréhension et malveillance françaises et exemple irlandais...

Dès lors, il est possible de comprendre ce qu'a été le mouvement breton dans l'entre-deux-guerres, et son évolution, au gré des événements, des alliances, des dirigeants... Particulièrement, étudier l'action de Lainé (3) dans ces années permet de comprendre sa propre évolution qui le mènera à fonder, à la fin de l'année 1943, le *Bezen Perrot*...

Ensuite, les relations entre milieux allemands et nationalistes bretons dès les années trente permettent de saisir l'attitude qu'auront les seconds durant la guerre, en tenant compte des modifications au sein des instances dirigeantes du Parti National Breton, mais aussi de la présence, continue et discrète, de Lainé,

poursuivant inlassablement son oeuvre, de *Gwenn ha Du* à la *Kadervenn* puis au Service Spécial...

Enfin, le mouvement nationaliste breton étant décrit dans ses nuances et ambiguïtés, il est possible d'en arriver au coeur du problème : le *Bezen Perrot*. Une analyse des événements déterminants (la mort de l'abbé Perrot), des circonstances et thèses lors de la scission au sein du Parti National Breton permettra alors de saisir les réelles différences entre la tendance Delaporte et la tendance Lainé... Enfin, après avoir –rapidement– vu qui étaient les tenants de cette seconde tendance, nous pourrons en savoir plus sur le *Bezen Perrot* en tant qu'unité militaire, tant au niveau de son statut exact dans l'armée du Reich qu'au niveau de son action militaire proprement dite.

Pour finir, après la fuite jusqu'en Allemagne, nous étudierons le sort des *gours* durant l'Épuration et les années suivantes...

Mais pour débiter ce travail, il est intéressant de consulter J. Delperrié de Bayac, dont la description du *Bezen Perrot* reflète une vision erronée et trop répandue des événements et de ce groupement :

"Harcelés sans cesse depuis l'automne 1943, les Allemands mènent la vie dure aux maquis bretons. Ils emploient contre eux les renégats de la soi-disant armée Vlassof et l'une des plus affreuses bandes qui sévirent à leur service et à leurs gages, la Milice "Perrot".

La Milice Perrot est issue du Parti nationaliste breton, groupuscule séparatiste et fasciste dont les chefs, Debauvais et Mordrel, se sont installés à Berlin en 1939. La guerre éclate. Debauvais et Mordrel lancent des appels aux Bretons, les invitant à désertre l'armée française. Echech. La France occupée, ils rentrent en vainqueurs à Rennes. Ils y paradent en compagnie de deux autres chefs du P.N.B., Le Coz dit Lainé, Yann Goulet, chef du service d'ordre, et d'un prêtre, l'abbé Perrot.

L'abbé Perrot tient publiquement des discours d'où il ressort que la Bretagne chrétienne ayant rejeté la France athée et enjuivée il lui faut accepter la main secourable que lui tend le Reich. Il est abattu par les patriotes.

Pour affaiblir la France, les nazis jouent la carte du séparatisme breton. En sous-main, pour ne pas éveiller prématurément les susceptibilités de Vichy, Himmler fait agir le général SS Thomas, l'un des protecteurs de Deloncle et de Filliol. La Bretagne est ainsi dotée quelque temps d'un gouverneur du nom de von Rohan, descendant d'une branche émigrée de la célèbre famille, choix que les Allemands croient propre à susciter chez les Bretons l'enthousiasme "européen". Echech total.

Avec un peu d'argent allemand et des promesses, les chefs du P.N.B. fondent alors une milice à laquelle ils donnent le nom de l'abbé Perrot.

La Milice Perrot recueille la fine fleur des nazis de Bretagne et des cogne-dur appâtés par le salaire et les primes de dénonciations. Commandée en principe par Célestin Lainé, elle est entièrement payée par la Gestapo de Rennes et lui est rattachée. Elle porte l'uniforme allemand. Dans leurs propres villages, les miliciens "Perrot" servent de guides et de mouchards aux Allemands" (4).

A la lecture de ce texte, une seule chose est sûre : le serpent biblique était probablement un membre de la "Milice Perrot"... Coupable, forcément coupable...

Il ne s'agit pas ici de dénoncer un auteur qui ne s'est manifestement pas intéressé à la question (et qui a probablement utilisé les informations, en l'occurrence erronées, du très sérieux Aron), mais de lutter contre des préjugés trop courants en Bretagne depuis la Libération... On peut compter dans ce texte au moins une demi-douzaine d'erreurs manifestes, sans parler d'interprétations discutables... Précisons à l'occasion que le présent travail ne prétend en aucun cas fixer l'histoire définitive de la Formation Perrot : les témoignages étant parfois imprécis, et les interprétations toujours subjectives, toutes les précisions et remarques seront les bienvenues...

Enfin, avant de commencer cette étude, une dernière remarque terminologique s'impose :

Le *Bezen Perrot* a été appelé de diverses manières. Si certaines ne posent pas de difficultés (Unité, Formation...), d'autres sont plus tendancieuses, sans être fausses pour autant. Ainsi, le nom de "Milice Perrot" risque d'entraîner une confusion avec la Milice française, qui apparaît en Bretagne au même moment que le *Bezen* : il convient d'éviter ce terme, afin de ne pas faire d'amalgame... De même, le terme de "Légion Perrot" peut entraîner des confusions avec la Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme, et donne en sus une importance toute illusoire au *Bezen* (certains ont parlé de plusieurs centaines d'hommes... pour soixante en réalité).

N.B. : Les notes dans le texte sont placées à la fin de chaque titre.

NOTES

1) *Emsav* peut se traduire par "relèvement", "renaissance" : équivalent du terme italien "Risorgimento". On distingue le premier *Emsav* (du XIXe siècle à 1914) du deuxième (de 1918 à 1945) et du troisième (depuis 1945).

2) soldats : Employé ici pour désigner les membres du *Bezen Perrot*.

3) Lainé a pris différents pseudonymes : Hénaff, Kerjean, Abarzhel... (et non Le Coz). Dans cette étude, Hénaff et Lainé seront employés uniformément

4) in *Histoire de la Milice*, p. 450 et 451.

PREMIERE PARTIE

LE MOUVEMENT NATIONALISTE BRETON :

UNE LONGUE GENESE...

CHAPITRE I : LES ORIGINES

TITRE I : UNE CERTAINE CULTURE...

SECTION I : *LES RELATIONS BRITO-FRANCAISES*

A - THESE OFFICIELLE

L'histoire de la Bretagne débute à l'arrivée des Bretons, venant principalement du pays de Galles, en Armorique : Ils sont chassés par les Scots (1), qui fondaient alors dans les îles britanniques de véritables Etats... Dès lors "se sont dessinées deux Armoriques, l'une bretonne, l'autre romaine, ou plutôt à partir du VI^e siècle, mérovingienne". (2)

Si l'Armorique gallo-franque est soumise à Clovis (Vannes, Rennes, Nantes), l'Armorique connaît de très violents désordres, notamment lors de luttes contre les Francs (à la fin du VI^e siècle, Weroc entreprend plusieurs expéditions vers Vannes, Rennes et Nantes; elles seront contenues). Pépin Le Bref reprend le comté de Vannes en 753 : La "Marche de Bretagne" appartient à l'Empire de Charlemagne, même si les batailles y sont nombreuses (de 799 à 830). Son héritier, Louis-Le-Pieux, nomme Nominoë, un aristocrate breton, missus pour la Bretagne en 831. Mais celui-ci reste fidèle au fils aîné de Louis, Lothaire et doit engager bataille contre Charles-Le-Chauve, qui a reçu le contrôle de la Francie occidentale lors du partage de Verdun. Ce dernier est battu à Ballon, le 22 novembre 845 : la paix de 846 reconnaît une autorité plus grande au duc des Bretons (elle va s'étendre jusque Vannes, Rennes, sans oublier des incursions jusqu'en Bessin). Une nouvelle défaite de Charles-Le-Chauve, face au fils de Nominoë -Erispoë, va voir les comtés de Nantes, Rennes et du pays de Retz être rattachés au domaine ducal; puis, Salomon, ayant fait assassiner le duc (son cousin), va encore en augmenter la superficie...

Mais cette oeuvre sera anéantie par des invasions normandes: une période très difficile s'ouvre alors pour les Bretons (exode des cadres, exode urbain...) : "toute cette période n'est que complications et discordes, avec le voisinage cette fois des Normands sédentaires, tantôt ennemis, tantôt alliés" (3)... alors que les rapports avec le roi de France sont pour le moins très faibles. Malgré Alain Barbetorte, qui reprend Nantes, en ruines, en 937, l'autorité du duc ne sera plus

jamais aussi grande (une lutte féroce s'engage entre les maisons de Nantes, Rennes et de Cornouailles)...

Au milieu du XIIe siècle, la Bretagne, jusque là repliée sur elle-même, va être impliquée dans la vie du monde occidental : elle va subir une longue lutte entre les Plantagenets et les Capétiens, pour finalement entrer "définitivement dans la mouvance française". Avec la paix, l'autorité du duc va s'imposer dans un domaine qui s'étend et où progresse l'organisation administrative....

Ainsi, selon H. Touchard :

"En 1341, lorsque disparaît, sans héritier direct, le Duc Jean III, la Bretagne est devenue un fief incontesté du royaume de France. L'influence française s'est marquée dans l'organisation féodale imposée au duché, dans l'administration, dans la formation et la pensée de ses élites dirigeantes, dans l'art, voire dans la vie économique. Certes, il n'y a pas eu assimilation et par ses équilibres régionaux, son évolution démographique, la Bretagne conserve son originalité; les mutations économiques qu'elle amorce lui créent des intérêts propres. Mais sa place au sein du Royaume paraît maintenant acquise".

Cependant, commence à cette date une guerre de succession, qui est surtout un nouvel épisode de la guerre de Cent ans. Durant près de quarante ans vont s'opposer une tendance francophile (avec Jeanne de Penthièvre, épouse de Charles De Blois) et une tendance anglophile (avec Jean de Montfort). En 1381, le traité de Guérande va, malgré la méfiance de beaucoup, attribuer le titre ducal à Jean IV, fils de de Montfort, qui promet son alliance à Charles VI, contre les ennemis du Royaume.

Dès cette époque, et jusqu'en 1488, les ducs – ayant certaines illusions sur leur puissance – vont rêver d'affirmer l'indépendance de la Bretagne, forts du soutien d'une très large part de la population (peut-être y a t-il une prise de conscience nationale: à la fin du XV siècle paraît le Catholicon, dictionnaire en breton, latin et français). En effet, les Bretons bénéficient d'une certaine liberté : La tutelle française sur l'Eglise bretonne disparaît, le duc frappe lui-même ses monnaies d'or et d'argent, l'indépendance judiciaire est acquise.... Mais le Roi et l'opinion, habilement convaincue lors des Etats Généraux "sont décidés à ramener la Bretagne sous une stricte tutelle".... Et, malgré des alliances (avec Maximilien d'Autriche, Edouard IV d'Angleterre...), les forces bretonnes, seules, sont battues à Saint-Aubin-du-Cormier, le 28 Juillet 1488... Le duc François II doit accepter, quelques jours avant sa mort, le traité du Verger, qui lui interdit de soutenir les ennemis du royaume, prévoit l'occupation de certaines places fortes, et impose le consentement du roi pour le mariage des princesses...

Si sa fille Anne tente de résister –elle se marie avec Maximilien d'Autriche, et oppose même une résistance militaire–, le traité de Laval reconnaît sa défaite, et elle doit se remarier avec Charles VIII, puis Louis XII. A sa mort, le futur François Ier épouse sa fille Claude... En 1532 est publié à Nantes l'Edit d'Union, qui unit et joint "les pays et duchés de Bretagne avec le royaume et couronne de France, perpétuellement, de sorte qu'ils ne puissent être séparés ni tomber en diverses mains pour quelque cause que ce puisse être..." En 1536, le fils du couple, François III décède, dernier à porter le titre de duc de Bretagne...

Mais le traité de 1532 reconnaît "les droits et privilèges que les habitants du pays et duché ont eu auparavant", qui "seront conservés et observés sans y rien changer ni innover". Notamment, on ne peut lever en Bretagne de nouveaux impôts sans le consentement des Etats; le produit de certaines taxes est obligatoirement affecté à la Bretagne; nul changement dans les institutions, la législation ou la coutume ne peut intervenir sans le consentement exprès des Etats; les Bretons effectuent le service militaire dans leur province... C'est la suppression de ces droits, lors de la nuit du 4 Août, qui va fonder les autonomistes à réclamer la rupture de l'Union "le contrat synallagmatique [étant] déchiré par l'une des parties malgré l'opposition de l'autre"...(4)

Après l'Union, des changements institutionnels vont intervenir : le Parlement, qui doit veiller au respect des conditions du traité, voit le jour en mars 1554. Il est composé de seize conseillers "originaires" et de seize conseillers "non-originaires". Son siège est définitivement fixé à Rennes, après une période d'hésitation entre les deux grandes rivales : Nantes et Rennes.....

Dès lors, les hiérarchies traditionnelles (Parlement, Etats...) vont s'opposer au pouvoir central, et à son représentant : l'Intendant, ce "commissaire qui ne connaît ny loy ny justice". Si l'Administration royale parvient à contenir cette opposition jusque 1715, il n'en sera pas de même ensuite (en 1715 et 1717 aux Etats): ce contre-pouvoir va lutter pour obtenir des commissions, et pratiquement bénéficier de l'indépendance financière en 1734 – pour les Etats –. Cette lutte prendra fin en 1768, par la capitulation de fait de l'autorité royale, en la personne du duc d'Aiguillon : à la mort de Louis XV, "les Etats avaient fait capituler la royauté sur toute la ligne. Désormais les impôts ne pouvaient plus être levés sans leur consentement. Le pouvoir de l'Intendant et de ses sub-délégués était paralysé. La Commission Intermédiaire prenait des allures de véritable gouvernement. Toute obéissance au pouvoir central était considérée comme une faute envers la province". (J. Meyer)

Mais, si la Bretagne est favorisée fiscalement, la situation est surtout favorable à la noblesse qui refuse tout changement: "la noblesse bretonne

semble, en 1788, avoir gagné son combat contre le "despotisme ministériel". Elle a, en fait, réveillé peuples et bourgeoisies"...

De fait, depuis le XVI^e siècle, un certain malaise est perceptible dans la société bretonne, pour de multiples raisons (opposition entre économie rurale et économie maritime; véritable exploitation des paysans; nombreuses charges...); parfois, cette crise éclate de manière violente: 1589 donne lieu à de violentes Jacqueries, et surtout 1675 voit "la révolte des Bonnets Rouges".

Le prétexte de ces graves incidents est la crainte, justifiée (pour le papier timbré) ou non (pour la gabelle), de l'alourdissement des charges fiscales. Des émeutes éclatent en avril 1675 à Rennes et à Nantes, mais s'étendent, jusqu'à enflammer tout l'intérieur de la Basse-Bretagne. Les villes, ainsi que les jésuites, retardent la propagation de la révolte, avant l'arrivée de la troupe, forte de plusieurs milliers d'hommes : le calme revient, aidé par une amnistie largement respectée. Mme de Sévigné en sera témoin en janvier 1676 : "nos soldats s'amuse à voler et mirent l'autre jour un petit enfant à la broche, mais d'autres désordres, point de nouvelles ..." (5).

Les cahiers de doléances en 1789 révéleront notamment les mêmes sentiments : la haine du seigneur et du noble en général, le désir de voir les impôts baisser, la haine des villes et de ses habitants...

Au moment de la Révolution (6), la ville suit le mouvement, comme les nombreux soldats présents en Bretagne, ce qui permet à la bourgeoisie de prendre le pouvoir.

Mais les troupes quittent la province en 1793, alors que les tensions deviennent plus pesantes, à cause des opérations de récupération de vivres pour les villes, de la très importante question religieuse et de la levée en masse..... Et la Contre-Révolution éclate, et gagne les campagnes de Loire-Inférieure, du Morbihan, le sud et l'ouest de l'Ille-et-Vilaine, et un îlot, de Vitré à Fougères... Une période d'organisation succède à la grande révolte de 1793 (échec du débarquement des émigrés à Quiberon le 25 juin 1795) : les flambées de violence se multiplient de 1796 à 1799. En définitive : "de 1792 à 1800, nulle province française n'a connu – en dehors de la Vendée – pareille vague d'insécurité..."

A la volonté de retour au calme va répondre l'Empire et ses préfets... Mais dès lors, l'aventure de la Bretagne, tronçonnée en cinq départements, se confond avec celle de la France, pour le meilleur et pour le pire...

Mais cette histoire va être interprétée de manière particulière par les militants du deuxième *Emsav*...

B - INTERPRETATION

Une brochure du P.N.B., publiée en 1941, intitulée *notre lutte pour la Bretagne* "indique la vision qu'avaient alors les nationalistes de l'histoire de leur patrie : "Il y a quinze cents ans, des hommes, plutôt que de se soumettre à l'envahisseur, préférèrent s'exiler et quittèrent leur pays, la Grande-Bretagne. Ils vinrent débarquer sur notre sol qui s'appelait alors l'Armorique et qu'ils débaptisèrent pour lui donner le nom de Bretagne. Ces hommes-là, des Bretons, ce sont nos pères. c'est à eux que nous devons d'être ce que nous sommes. Nous n'avons donc aucun lien de parenté ou de race avec ceux qui allaient devenir les Français et qui sont un mélange de Ligures, d'Ibères, de Gaulois, de Romains et de Germains". (7).

Résumant la longue histoire de la Bretagne, ils insistent sur "l'essor magnifique" qu'elle connût "dans tous les domaines" de 937 à 1532. Ils citent cette "sorte de monarchie constitutionnelle où le souverain partageait le pouvoir", et soulignent "une prospérité dont on a peine aujourd'hui à se faire une idée" : "la marine marchande bretonne était une des premières du monde", l'agriculture était "florissante", les industries étaient "nombreuses et prospères". Finalement, "tout le peuple jouissait d'un bien-être matériel et de libertés que les autres Etats de l'Europe ne devaient partager que longtemps après nous".

Mais, "alléchée par cette activité, la France voulut nous asservir. Elle lança ses armées contre la Bretagne. Nos alliés ne purent nous porter secours, ou vinrent en trop petit nombre et les forces bretonnes furent vaincues à Saint-Aubin-du-Cormier, le 28 juillet 1488. La France nous imposa alors une sorte de protectorat.

Ce protectorat ne satisfaisait pas encore le roi de France. Il entreprit d'unir la Bretagne à son royaume. Après une héroïque résistance, nos armées succombèrent sous le nombre. Le roi de France fit enlever la duchesse Anne, notre dernière souveraine, et bien qu'elle fût mariée à un prince étranger, il l'épousa. Pour parachever la destruction de notre indépendance, un autre roi de France, François Ier, à force d'intrigues et de menaces, fit accepter l'Union de la Bretagne et de la France. Cette union ne se fit pas toutefois sans conditions : un traité passé entre le Roi de France et les Etats de Bretagne garantissait pour toujours la constitution particulière de la Bretagne. Cela se passait en 1532."

Après avoir énuméré les droits accordés à la Bretagne dans le cadre de l'Union, le récit poursuit :

"A défaut d'une indépendance complète, ce régime d'autonomie [qui "n'était pas encore le régime que nous subissons aujourd'hui"] aurait été supportable si la France avait respecté les termes du traité et tenu sa parole. Mais les rois de France essayèrent sans cesse de diminuer nos libertés. Aussi cette période de deux siècles et demi est-elle agitée de nombreuses révoltes"... de la part des Etats, des seigneurs, mais aussi du "peuple de Bretagne" qui n'hésitait pas à prendre les armes pour défendre les libertés auxquelles il était attaché". (8)

Puis "vint la Révolution de 1789. Décidé à en finir avec le patriotisme et l'esprit d'indépendance des Bretons contre lesquels le pouvoir royal s'était cassé les ongles, le nouveau régime supprima illégalement la constitution particulière de la Bretagne en violation du traité d'union (9) et découpa notre pays en cinq tronçons qu'il appela départements. . Le nom de Bretagne fut effacé sur les cartes du monde. Nos pères, comparant le sort qui leur était fait par la Révolution avec la période d'autonomie qui leur assurait des libertés sans doute insuffisantes et incomplètes mais néanmoins précieuses, crurent que, pour retrouver ces libertés, il fallait rétablir à nouveau les fusils et les faux et luttèrent pour Dieu, pour la Bretagne et pour le roi. Ce fut la chouannerie que la Révolution noya dans le sang.

Dans ces combats, la Bretagne perdrait les meilleurs de ses fils".

Mais, commence alors un autre aspect de l'histoire de la Bretagne : *l'Emsav...*

Marcel Guieysse, lors d'un rapide résumé de l'histoire de Bretagne, indique clairement le but des démonstrations des militants bretons en général : "il sera facile de constater que le sentiment national breton ainsi que les antagonismes politiques et économiques entre la France et la Bretagne ont toujours existé"... (8bis)

En tout état de cause, sans doute Jean Ferniot n'a-t-il pas entièrement tort, lorsqu'il écrit, dans un style au demeurant provocateur (8ter) : "Amoureux d'histoire... les infra-nationalistes passent leur temps à l'arranger, à l'embellir, à la refaire le cas échéant. Ils célèbrent et commémorent à tour de bras. Le passé tient lieu de présent... Ils exhument les souvenirs, ils dorlotent. Ils s'activent à dépoussiérer leurs héros, les Nominoë, Trencavel, et autres Paoli, tandis que, conformément au manichéisme des sectaires de tout poil, ils transforment leurs défaites en victoires morales... Ces fabricants d'épopées et d'élégies nous présentent en général un tableau paradisiaque de la vie dans les provinces avant que la conquête... par la France la transformât en un enfer"..

Il est facile de répondre que cette tentation n'est pas seulement celle des "infra-nationalistes" : depuis quand examine-t-on avec plus de lucidité la Terreur et ses massacres ? Depuis si peu de temps...

Dans la même lignée, certains Français "dépoussièrent" bien Jeanne d'Arc une fois par an... Alors pourquoi pas les Nominoë, et autre Anne de Bretagne ? .

SECTION II : *LE PREMIER EMSAV...*

L'étude du premier *Emsav* répond à deux besoins : tout d'abord prouver la longue histoire du mouvement breton avant d'aborder l'entre-deux-guerres, ensuite, montrer la lente maturation d'un "relèvement" qui de la culture passe à la politique : le deuxième *Emsav*, bien que largement indépendant de son prédécesseur, semble finalement en être la suite logique...

Le premier *Emsav* débute par un "réveil poético-historico-littéraire" (10) : la première manifestation de la lutte en Bretagne contre la France prend un aspect culturel. En effet, depuis la Révolution et la Chouannerie, la Bretagne n'est pas considérée comme une terre accueillante pour les nouvelles idées, comme Balzac s'en fait l'écho (11) : "La Bretagne est, de toute la France, le pays où les moeurs gauloises ont laissé les plus fortes empreintes... où de nos jours encore la vie sauvage et l'esprit superstitieux de nos rudes aïeux sont restés, pour ainsi dire, flagrants... [Les Bretons] s'efforcent de conserver les traditions du langage et des moeurs gaéliques, aussi leur vie garde... de profonds vestiges de croyances et de pratiques superstitieuses des anciens temps. Là, les coutumes féodales sont encore respectées ... Là, le génie de la civilisation moderne s'effraie de pénétrer à travers d'immenses forêts primordiales"... Passons rapidement sur leur "incroyable férocité" pour le suivre dans sa réflexion sur "la place que la Bretagne occupe au centre de l'Europe" : "Entouré de lumières dont la bienfaisante chaleur ne l'atteint pas, ce pays ressemble à un charbon glacé qui resterait obscur et noir au sein d'un brillant foyer. Les efforts tentés par quelques grands esprits pour conquérir à la vie sociale et à la prospérité cette belle partie de la France..., tout, même les tentatives du gouvernement, meurt au sein de l'immobilité d'une population rouée aux pratiques d'une immémoriale routine"... D'ailleurs, la Bretagne, composée pour le grand écrivain d'"esprits grossiers" et de "masses peu civilisées", "plus pauvres de combinaisons intellectuelles que ne le sont les Mohicans et les Peaux Rouges", ne se caractérise-t-elle pas par "l'absence complète de nos lois, de nos moeurs, de notre habillement, de nos monnaies nouvelles, de notre langage" ?

Dès lors, il est inévitable que l'Etat s'efforce d'y imposer son autorité, par l'arme la plus efficace : la langue. Mais très rapidement apparaît chez certains le sentiment d'une particularité à protéger : en 1805 naît l'Académie celtique, grâce à Le Gonidec, Cambry et Le Prigent. Le premier rénove particulièrement la langue bretonne et en fixe la grammaire...

Cet effort sera notamment poursuivi par l'Association bretonne (créée en 1843 dans un but économique et historique; un temps supprimée sous l'Empire), dont une section, le Comité de préservation de la langue bretonne, jouera un rôle important dans la création de l'Entente des Ecrivains bretons. Celle-ci accomplira un progrès réel, en parvenant à l'unification orthographique des dialectes de Cornouailles, du Trégor et du Léon. Le dialecte vannetais restant pour sa part encore trop différent (12) : le K.L.T., est mis au point en 1908. Il permettra une expansion importante des ouvrages en langue bretonne.

Mais dès avant cette date, de nombreuses revues se sont créées, dont la première (1844) est *Lizeri Breuriez ar Feiz* (écrite selon l'orthographe de Le Gonidec), fondée sur l'initiative de Mgr Graverand, évêque de Quimper. On peut aussi citer la revue *Feiz ha Breiz* (1865)... Enfin, comment ne pas citer les deux grands "missionnaires" que sont La Villemarqué et Pitre Chevalier ?

Le premier publie en 1838 le *Barzaz Breiz* : ce recueil de poésies est fortement teinté de sentiment national breton. Mordrel le considère comme "le plus grand de nos réveilleurs", car son ouvrage "défit un à un les plis que l'école avait fait prendre à notre esprit"...(13) Mais en fait, cet ouvrage n'est pas vraiment une simple compilation, comme l'écrit Rivoallan (14) : il "contient des pièces authentiques mêlées à d'autres qui le sont, hélas, beaucoup moins. Si certains le portent au pinacle, ce n'est pas en hommage à un scrupule scientifique qui est son point faible, mais dans leur passion pour un nationalisme qui préfère se nourrir de faux que d'affronter le sévère quasi-néant des réalités historiques"...

Pitre Chevalier a, quant à lui, publié une *Histoire de Bretagne en 1844*. Mordrel a ce commentaire (15) : "nous étions le terrain préparé pour Pitre-Chevalier. [Il] nous révéla la conscience politique, dans des termes dont la pertinence et la somptuosité ont rarement été dépassées" par les militants du deuxième *Emsav*... De fait, la conclusion de son ouvrage, supprimée lors des rééditions, affirme (16) : "La France, en adoptant la Bretagne, a contracté des engagements qu'elle n'a pas remplis. Bien loin de la traiter en mère, elle l'a traitée en marâtre... Qu'elle sache comprendre que la centralisation n'est pas l'anéantissement... si ce n'est pas demander l'impossible..."

Ces deux auteurs sont des personnages incontournables de l'*Emsav*. Mais leurs oeuvres ne sont nullement innocentes : interprétant l'histoire de la Bretagne

de manière particulière, ils lui donnent parfois un sens qu'elle n'a pas (faire de la révolte des Bonnets rouges une révolte bretonne contre la France en minimisant la lutte des paysans contre la noblesse, est quelque peu modifier l'histoire. Y. Poupinot note à ce propos que, pour cette révolte comme pour la Chouannerie, "le particularisme n'existe que dans les histoires écrites cent ans plus tard"...). La lutte pour la Bretagne n'est elle-même pas aussi simple qu'il n'y paraît : la Bretagne traditionnelle étant catholique, lutter pour conserver son particularisme est un moyen de renforcer la religion... Guiomar a ce commentaire : ces oeuvres sont des "machines de guerre... au service de la réaction".

A ce sujet, une précision d'importance doit être faite. L'Etat français a longtemps lutté pour l'éradication de la langue bretonne, particulièrement sous la IIIe République. Cela lui a été beaucoup reproché, mais le cas de la Bretagne n'est pas isolé : pour unir le pays, une seule langue peut paraître nécessaire. Rien que de très classique dans ce débat : à cet argument, les Bretons peuvent répondre que déraciner un peuple avant de lui fournir le terreau français n'est pas la meilleure manière d'obtenir une fleur épanouie... Deux logiques s'affrontent, chacune peut se comprendre : chacun jugera. Mais l'on ne gagne rien à simplifier le débat, en ôtant à la culture son corollaire : la politique.

En effet, le premier *Emsav* est surtout un mouvement conservateur, qui n'a pas encore coupé le lien avec la religion (comme le fera le deuxième *Emsav*) : ce n'est pas un hasard si les instituteurs laïcs luttent pour le français (avec des moyens d'ailleurs particulièrement brutaux), alors que les prêtres luttent pour le breton. Dans le premier cas, il s'agit de changer la Bretagne en profondeur, et d'y inculquer les principes républicains : mission ambitieuse pour de jeunes idéalistes, pour ces "hussards noirs de la République. Dans le deuxième cas, il s'agit de conserver la Bretagne telle qu'elle est : dans la religion catholique. Les commentaires de l'abbé Perrot sur la République et ses valeurs (17) ne peuvent être plus clairs... Là aussi, deux logiques s'affrontent, chacune peut se comprendre et chacun peut juger. Mais force est de reconnaître que, au XIXe siècle, et pour une même question (pour ou contre la langue bretonne ?), la réponse peut être différente selon les options proposées...

En tout état de cause, si cette lutte culturelle obtient un certain succès (des chaires celtiques sont créées : à la Faculté de Lettres de Rennes, la chaire d'histoire de Bretagne se voit confiée à sa naissance, en 1890, à de la Borderie, qui précise en ouvrant son cours que la Bretagne "est un peuple, une nation véritable et une société à part..."), il ne sera pas de même pour la lutte politique, qui prolonge la première très logiquement...

Le marquis de la Rouërie a été le premier combattant politique à lutter spécifiquement pour la Bretagne : défendant son pays, il est emprisonné en 1788; défendant son pays, il essaye d'organiser une armée clandestine, après la Révolution, afin de restaurer la Monarchie, et surtout le statut privilégié de la Bretagne. Il échouera, mais la précocité de son engagement méritait d'être remarquée.

Le XIXe siècle est le siècle de la modération politique : le régionalisme est de rigueur. Diverses tentatives de portée politique ont eu lieu depuis plusieurs dizaines d'années déjà, mais c'est en 1898 que naît le premier mouvement régionaliste à proprement parler : l'Union Régionaliste Bretonne est créée par des personnes aussi prestigieuses qu'A. Le Braz, Le Goffic, F. Vallée, R. de l'Estourbeillon ou F. Jaffrenou. Si les buts sont clairement définis, à savoir la promotion de la décentralisation, ils ne seront pas atteints : plutôt conservateur, le mouvement s'engagera plus dans le folklore que dans la lutte politique forcenée... Les éléments les plus dynamiques quitteront d'ailleurs l'Union en 1911 : Les Choleau, Diberder et autres Duhamel fondent la Fédération Régionaliste Bretonne... qui ne se caractérise pas non plus par des avancées révolutionnaires...

Enfin, comment ne pas citer l'un des piliers du deuxième *Emsav* ? L'abbé Perrot fonde le *Bleun-Brug* en 1905, liant encore toujours *Feiz* et *Breiz* (cf. infra)...

Finalement, le régionalisme n'a pu créer de dynamique politique décisive : une nouvelle étape est franchie en 1911, avec la création du Parti Nationaliste Breton...

Précisons immédiatement que ce parti ne donnera pas, lui non plus, d'impulsion nouvelle et d'importance à l'*Emsav*; il illustre plutôt l'évolution du mouvement breton : la rupture avec le régionalisme académique est consommée...

En effet, sous la direction de Camille Le Mercier d'Erm, Le Rumeur, Guillemot, Guéguen, L. N. Le Roux, du Chauchix et Suliac signent le "manifeste du Parti Nationaliste Breton" (le "manifeste des sept") (18) en seize points, qui est très clair à cet égard : "Ce que n'ont pas osé faire et dire les Régionalistes, nous le ferons et nous le dirons..." D'ailleurs, cette thèse est "humiliante pour notre amour-propre et notre dignité de Bretons"...

Le Parti fonde son action sur un constat : "On nous croit écrasés, annihilés, assimilés, francisés. C'est faux ! Il y a encore dans l'âme bretonne quelque chose qui résiste et qui survit, quelque chose qu'on a voulu étouffer et anéantir, mais qui demeure aujourd'hui aussi vivace et robuste qu'au temps de

notre indépendance, et cela, conscient ou inconscient, c'est le SENTIMENT NATIONAL".

Dès lors, la conséquence est inévitable : "nous ne reconnaissons ni "grande", ni "petite" patrie. Nous ne reconnaissons que LA PATRIE, une seule Patrie : La Bretagne. Il existe d'autre part, vers l'Est, une autre patrie, celle de nos ennemis : la France...". Les mots fatidiques sont prononcés : "le principe de nos revendications [est] : Séparation intégrale d'avec la France; Indépendance politique de la Nation Bretonne.". La devise du *Strollad Broadel Breiz* sera celle de toute une génération de l'*Emsav* : *Breiz d'ar Vreiziz !* (La Bretagne aux Bretons !)...

Il ne faut pas exagérer l'influence de ce parti sur le deuxième *Emsav*. Cependant, il prouve que le mouvement breton est arrivé au terme de l'évolution générale qu'ont connu les mouvements nationalitaires : après l'affirmation culturelle vient l'affirmation politique; après l'affirmation régionaliste vient l'affirmation nationaliste...

Reprenant l'étendard *Gwenn ha Du*, (19) le Parti National Breton tentera avec plus de succès de "préparer la résurrection bretonne en créant un vaste mouvement de protestation et de réprobation vis-à-vis du peuple français" (20)...

SECTION III : LES BRETONS ET LES GUERRES...

A - 1870 : LE DRAME OUBLIE DE CONLIE

Cet épisode de la guerre de 1870 présente un intérêt pour deux raisons : il s'agit tout d'abord d'une preuve nouvelle de la concorde régnant entre une province, qui se considère comme française et n'hésite pas à répondre à l'appel séculaire de la "patrie en danger", et une nation née d'une Révolution dont l'un des principes fondamentaux est "l'unéindivisibilité" (pour reprendre une formule de Mordrel); principe qui peut, lors de circonstances exceptionnelles, être remis en cause dans une région ayant connu un siècle plus tôt un soulèvement qui a traumatisé la République naissante: la Chouannerie... Mais, et cela semble révélateur, il s'agit aussi d'un épisode oublié d'une guerre qui a permis l'avènement quasi-définitif de la république en France... Cette "erreur" ne semble pas faire partie de l'histoire de notre grand pays...

Le 7 octobre 1870, Gambetta devient ministre de l'Intérieur et de la Guerre –et nomme Freycinet adjoint pour la Guerre– : décidé à résister, il fait procéder à une levée en masse quelques semaines plus tard. Le commandement des Forces de Bretagne est confié au général de Kératry, un Breton qui s'est déjà vu confier des responsabilités à Paris, qu'il a quitté en ballon. Celui-ci choisit d'installer son *Armée de Bretagne* à Conlie, près du Mans, où un camp retranché est rapidement construit. Si plusieurs dizaines de milliers d'hommes y affluent rapidement, les difficultés vont s'accumuler, principalement du fait du chef des Armées : le recrutement des cadres ne se fait que très lentement (21), l'approvisionnement est insuffisant... La pluie vient aggraver la situation, pour finalement transformer le camp en un "monstrueux cloaque où pourrissent cinquante mille hommes" (Léon Blois). Mais surtout, pour des raisons politiques, Gambetta pèsera de tout son poids pour retarder l'armement des Bretons, ce qui lui vaudra ce message de la part de Kératry : "Mes soldats se feront tuer, mais je ne les veux pas désarmés ! on veut une armée de Bretagne ou on ne la veut pas. Si on la veut qu'on lui donne les moyens d'être..." (22)

Cependant les Prussiens avancent et Freycinet adresse au général un câble qui en dit long sur son état d'esprit: "L'ennemi paraît devoir nous pousser assez vivement dans la direction du Mans. Je vous conjure d'oublier que vous êtes Breton pour ne vous souvenir que de votre qualité de Français, et de vous concerter avec le général Jaurès [oncle du grand Socialiste] pour opposer à l'invasion votre naissante mais vaillante armée". Malgré cela, les armes sont toujours refusées aux Bretons : Keratry refuse et de les engager dans le combat, et de les voir mélanger à d'autres forces... On le contraint rapidement à démissionner...

Le commandement est alors confié à Marivault, qui parvient à conserver le camp sous son autorité malgré une tentative de prise de pouvoir illégale de Kératry le 10 décembre, et réclame l'évacuation devant l'état de ses soldats. Une description en sera faite par Léon Blois en 1883 (23) :

"L'ille-et-Vilaine, les Côtes-du-Nord et le Morbihan grouillaient dans un marécage. la Loire-Inférieure et le Finistère agonisaient dans dix pieds de fange..."

Si le général en chef, épouvanté, navré de douleur... n'avait, à la fin, pris sur lui l'évacuation de ce lieu de mort, le silence, bientôt, eût été vraiment absolu. Cette foule immense, éclaircie déjà d'un sixième, se serait couchée définitivement dans la crotte liquide qui semblait monter toujours, et les historiens de la guerre franco-allemande auraient eu à enregistrer une bataille de plus, la grande victoire de la Boue, remportée sur toutes les forces vives de la

Bretagne". Gambetta cède donc finalement, mais avec réserve, car "il ne faut pas que quelque jour on puisse mettre en avant l'erreur de Conlie, s'il y a eu vraiment erreur, pour attaquer l'institution des camps que je considère comme l'un des actes les plus importants de notre administration". De fait, les soldats quittent lentement leur cantonnement pour rentrer au pays, où leur état ne tarde pas à provoquer une indignation unanime, des royalistes aux radicaux (24).

Heureusement, certains Bretons vont avoir une unique occasion de sauver l'honneur: lors de la bataille du Mans, ils sont engagés à la Tuilerie, le 11 janvier. Mais là encore ils ne se montrent pas dignes de la confiance que l'on a placée en eux: ils sont taillés en pièces, et s'enfuient... Qu'importe s'ils n'ont pas été suffisamment entraînés, si leurs armes n'étaient pas suffisantes "pour faire face à des troupes régulières". (selon le Général Lalande, qui estime) qu'"on n'aurait pas dû nous envoyer là"): dans la lignée de Chanzy, commandant en chef de l'Armée de la Loire, qui fustige cette "fuite honteuse", on accuse les Bretons d'être responsables de cette grande défaite... On a les excuses qu'on mérite...

Kératry tirera la conclusion de ce triste épisode : "la Bretagne a fait son devoir. Le Gouvernement de Tours [où s'est replié Gambetta] n'a pas fait le sien..."

Une grave question n'a pas encore été abordée: Pourquoi ?

Freycinet donne la réponse, simple et lapidaire: "Le camp de Conlie confine à la politique". Pratiquement, la situation peut rappeler celle qu'à connu la première République; la Patrie est envahie, déclarée "en danger", une fois de plus des levées en masse sont organisées... Or, comme l'a dit Hugo (25), "le fait est que les Bretons ne comprennent rien à la Bretagne" (ajoutant: "quelle perle et quels pourceaux"...: le spectre de la chouannerie ressurgit dans les imaginations républicaines: peut-être tous les Bretons n'ont-ils pas compris que Bretagne et France sont désormais liées pour l'éternité...

Fantasme républicain ? Pas si sûr... Si L. Blois parle d'"imbécilité" en ce qui concerne "ces fiévreux, mangés de vermines et incapables de défendre leur peau une demi-minute", (26) le comportement de Kératry semble moins clair.

En effet, et l'on peut remarquer la légèreté de Gambetta dans le choix du commandant des forces de la Bretagne, l'officier a toujours refusé de voir ses soldats dispersés dans les autres armées, et semble tenir à une certaine spécificité... Bien plus, ayant été démissionné par le ministre de la Guerre, il revient à Conlie et tente de s'imposer à Marivault, son remplaçant. Ayant échoué, il a continué son action légalement, dans un sens "fédéraliste" (27)... Enfin, certains ont parlé d'un complot, au début de 1871, avec notamment des membres

de l'Association Bretonne (De la Borderie, Le Gonidec...), qui visait à établir la neutralité de la Bretagne dans le conflit... Finalement, l'opinion de R. Caërléon sur les motivations profondes de Kératry peut expliquer son comportement: "Kératry n'était plus le chef Chouan, réincarnation d'un Cadoudal tel que l'avait conçu leur imagination [des "Montagnards"] obsédée par le passé révolutionnaire. De toute évidence il n'a pas les mêmes projets républicains que l'équipe du dictateur [Gambetta]. Nourri du romantique réveil celtique, il croit à un retour aux sources dans une perspective nouvelle: une République où la Bretagne reprendrait son identité, voire des Républiques dont la République bretonne!..."(28).

Les différentes positions étant expliquées, il reste une réalité terrible pour des soldats dont la présence a été totalement inutile: qui se souvient aujourd'hui d'une Armée de Bretagne ? Il est de coutume de finir par: "l'Histoire jugera...". Manifestement, elle a choisi de ne pas juger, et d'oublier "ces pauvres diables extirpés de leurs familles, chauffés à blanc sur le devoir de se faire démolir en combattant pour la patrie et qui furent envoyés, vivants, au pourrissoir"...(29)

Le 17 Mars 1971, un monument a été élevé par l'association *Melezour Breiz*. Il y est inscrit: *D'ar Vretoned Trubardet en infern Kerfank. (Aux Bretons trahis dans l'enfer du village de boue).*

Mais la Grande Guerre verra de nouveau les Bretons fidèles au poste...

B - LA "GUERRE DU DROIT" ET LA BRETAGNE...

La Grande Guerre en Bretagne est d'abord une querelle de chiffres...

Aujourd'hui, le chiffre de 150.000 Bretons tués au combat est peut-être le plus vraisemblable. (30) Face aux quelques 1.358.000 Français victimes de la première guerre du XXe siècle, cela représente environ onze pour cent des tués, alors qu'en 1913 la Bretagne représente huit pour cent de la population française...

De fait, les Bretons n'ont pas été épargnés par les grandes batailles : au Chemin-des-Dames, le 64e R.I. monte à l'assaut avec mille huit cents soldats... il en revient cent dix... Si l'on prête au général Nivelle cette déclaration : "ce que j'en ai consommé de Bretons...", le témoignage du général de Castelnau semble plus révélateur: "les Bretons dans une revue ne paient pas de mine. Mais à la bataille on ne peut admirer plus de stoïcisme dans la souffrance, plus de résolution devant la mort...".

Cependant, dans les milieux bretons, le chiffre retenu est celui de 240.000 morts (31) avec le sentiment d'une très lourde dette de l'état français due à la

Bretagne, dette qui devrait être remboursée par une plus grande compréhension à l'égard des revendications... Cependant, bien que courageux, les soldats bretons sont mal considérés; l'impression de Marc Bloch est probablement très répandue : "Les hommes de l'intérieur des terres nous parurent de bien médiocres guerriers. Vieillis avant l'âge, ils semblaient déprimés par la misère et l'alcool. Leur ignorance de la langue ajoutait encore à leur abrutissement. Pour comble de malheur, le recrutement les avait pris aux quatre coins de la Bretagne, si bien que chacun parlait un dialecte différent, ceux d'entre eux qui savaient un peu de français ne pouvaient que rarement servir d'interprète auprès des autres." (32)

Ainsi, les anciens combattants vont vouloir éviter à leurs enfants les humiliations subies. Le poète Le Quintrec illustre cette crainte: "Etant enfant, je n'ai pas appris le breton et je le regrette, car mon père avait été trop moqué pendant son service militaire et à la guerre de 14-18; bien que sachant à peine le français, il y gagna la médaille militaire, mais cela n'empêcha pas les plaisanteries. Aussi ne voulut-il pas que son fils en refit l'expérience." (33)

Mais le brassage du front va aussi faire découvrir d'autres modes de vie: alors que les conditions d'existence ne sont pas vraiment les meilleures en Bretagne (Loire-Inférieure exceptée, la moitié des communes n'y bénéficient pas encore de l'électricité...), ils vont découvrir un relatif confort en Alsace.

Ainsi que l'on dit certains, "le complexe du plouc arriéré rejoint celui de la Bécassine..." Cette situation va se concrétiser notamment, après la guerre, par une forte reprise de l'émigration (215 000 départs en une décennie)...

Mais avec une désaffectation certaine pour les us et coutumes (à commencer par la langue) en Bretagne, cette période sera marquée par un autre événement : la fin d'une certaine conception de la lutte pour la patrie bretonne. En effet, une partie des militants ne survivront pas, tel que Y-P Calloc'h, qui voulait, après la guerre, profiter de l'influence des anciens combattants pour réaliser "l'oeuvre primordiale": "assurer le salut de la langue"... Un obus de 77 vînt, en avril 17, lui signifier la fin de son combat...

Cependant, dans la lignée "des quatorze points" du président Wilson, certains ont le sentiment d'avoir une opportunité à saisir. Ainsi, le marquis de l'Estourbeillon envoie une déclaration aux délégués de la conférence de la paix et aux membres de la commission pour une Société des nations : faisant allusion à l'exigence de la France quant au respect des minorités par l'Autriche et la Pologne, il engage la France à enseigner le breton dans les écoles... Si de nombreuses délégations accusent réception de cette déclaration (Italie, Belgique, France, Etats-Unis), celle-ci sera classée sans suite, grâce aux efforts du gouvernement...

Une pétition collective –comportant les signatures des cinq évêques de Bretagne, et celles de quatorze parlementaires– sera de nouveau envoyée par le marquis de l'Estourbeillon, se référant "au droit des langues et aux libertés des peuples" ... Ce fut de nouveau un échec...

Enfin, le commandant Jacob (fondateur du premier Cercle celtique en 1917) adressa une supplique au président Wilson, l'engageant à ne pas "méconnaître la légitimité des aspirations nationales et la nécessité d'y faire droit sous la forme d'un juste "home rule", dans le cadre des formations historiques françaises", et lui demandant de faire une "déclaration spontanée". Malgré une audience avec le secrétaire personnel du président des Etats-Unis, qui lui assure toute sa sympathie personnelle, cette déclaration n'aura jamais lieu...

Avec la fin de la génération du premier *Emsav*, on peut assister à l'avènement d'une génération "spontanée", qui est très sévère à l'égard de cette "guerre du Droit", les droits des minorités n'étant reconnus que dans le cadre des états vaincus... Mordrel a ce commentaire: "Le mouvement que nous voulions mettre sur pieds s'apparentait – nous le savions bien – à tous les mouvements nationalitaires qui avaient secoué l'Europe au XIXe siècle et au début du XXe. Mais nous arrivions sur la scène bons derniers, quand le rideau était tombé". (34) De fait, à la fin d'une guerre menée pour les droits des minorités, les états vainqueurs tels que la France et la Grande-Bretagne ne jugent pas nécessaire de donner l'exemple...

SECTION IV : ENTRE L'IRLANDE ET LA BRETAGNE...

A – L'IRLANDE : DU SINN FEIN A LA REPUBLIQUE

A la fin de 19e siècle, le mouvement nationaliste irlandais a connu un renouveau, notamment sous l'impulsion d'Arthur Griffith, préconisant la résistance passive, en ignorant la présence anglaise économiquement, institutionnellement, politiquement... Il en a résulté la naissance du mouvement *Sinn Fein* ("Nous Seuls") en 1905, auquel adhèrent, notamment, des membres de l'*Irish Republican Brotherhood*, (fondée en 1858, dans le but de préparer l'insurrection armée, avec l'aide en argent, armes et volontaires des irlandais exilés;) dont les chefs sont T. Clarke, T Mac Donagh et P. Pearse.

En 1910, les élections en Grande Bretagne placent les libéraux dans l'obligation d'avoir recours aux voix irlandaises pour conserver la majorité à la Chambre des Communes : en contrepartie, ceux-ci doivent voter le *Home Rule*,

accordant une autonomie partielle à l'Irlande. Mais ce projet, pourtant très modéré, est refusé par la Chambre des Lords: son application est ainsi repoussée pour deux années.

Cependant, en Ulster, ce projet rencontre une vive opposition, pour des raisons économiques, sociales et religieuses : Carson, le président du Conseil unioniste d'Ulster, organise militairement ses partisans et, dans la déclaration du 28 septembre 1912, se déclare prêt à utiliser "tous les moyens qui se révéleraient nécessaires pour déjouer cette conspiration ayant pour but d'instaurer un parlement autonome en Irlande". "Avec J. Craig, il forme en janvier 1913 une véritable armée : l'*Ulster Volunteer Force* et demande l'exclusion de l'Ulster, la partie la plus riche du pays, de l'application du *Home Rule* : En septembre 1913, le Conseil unioniste d'Ulster devient le "gouvernement provisoire", devant administrer la région au moment de l'autonomie. Leurs adversaires, le *Sinn Fein* et l'*Irish Republican Brotherhood*, (*I.R.B.*) partisans de l'indépendance totale, créent les *Irish Volunteers*, sous la direction d'Eoin Macneill. Lors d'un débarquement d'armes en juillet 1914, l'armée britannique tire sur les militants nationalistes – alors qu'en avril de la même année, un débarquement au bénéfice des protestants l'a laissée pour le moins indifférente...–.

Lorsque le Royaume-Uni déclare la guerre à l'Allemagne le 4 Août 1914, (la situation semble bloquée), si le Roi et le Parlement acceptent l'autonomie irlandaise, son application est renvoyée à la fin de la guerre...

Face à l'événement, les nationalistes sont divisés : la majorité des Irlandais – comme la majorité des *Irish Volunteers* – s'engage avec les Britanniques dans la "guerre du Droit" alors que le gouvernement multiplie les maladresses... La minorité des *Irish Volunteers* (10 000 à 12 000 hommes, contre 170 000 environ), contrôlée par l'IRB, reste fidèle au slogan : "*England's Difficulty is Ireland's opportunity*", et décide, en janvier 1916, de déclencher une insurrection générale pour le 23 avril, avec l'aide de la *Citizen Army* (créée lors des grèves de 1913, et qualifiée alors par Lenine de première armée communiste d'Europe).

Cependant l'échec de la mission de Sir Roger Casement en Allemagne va rapidement condamner le soulèvement : essayant de recruter dans les camps des prisonniers irlandais prêts à se battre contre les Anglais, et négociant pour obtenir des armes, il n'obtient qu'un navire de munitions et rentre en Irlande. Capturé rapidement, le 21 avril, il est condamné à mort pour haute trahison, et exécuté le 3 Août 1916.

Cependant, si Macneill se désiste et envoie dans tout le pays un contre-ordre hypothéquant ainsi toute chance de soulèvement général –, le conseil militaire IRB (composé notamment de Clarke, Pearse, Macdermott et Plunkett)

décide de maintenir l'insurrection, pour le lundi 24 avril, lendemain du dimanche de Pâques.

Ainsi, environ 1.100 hommes prennent possession de l'hôtel des Postes de Dublin, ainsi que des principaux points stratégiques de la ville, pendant que P. Pearse lit la proclamation d'indépendance à une foule étonnée et indifférente. Ils résistent durant cinq jours, isolés, armés de fusils datant de la guerre franco-prussienne, sous le feu d'une canonnière : sans espoir. Ils capitulent après que le général Maxwell, commandant le contingent britannique, ait reçu des renforts; "La semaine sanglante" fait 50 victimes chez les insurgés, une centaine chez les soldats et plus de 200 dans la population civile...

Si tous les meneurs sont condamnés à mort pour trahison et quinze exécutés (dont tous les signataires de la proclamation d'indépendance; J. Connolly, blessé, doit être calé sur une chaise...), les autres voient leur peine commuée, devant la réaction d'une opinion publique horrifiée par la répression. Mais les morts deviennent des martyrs: les républicains retrouvent une force nouvelle. Conscient de ce revirement, le gouvernement amnistie les prisonniers en juin 1917 (dont De Valera, élu à la fin de l'année président du *Sinn Fein* puis des *Irish Volunteers*).

En décembre 1918, le *Sinn Fein* remporte les élections générales, refuse de siéger à Westminster et forme une "assemblée d'Irlande" *Dail Eireanns* qui élit De Valera "président de la république irlandaise". Celui-ci évadé, forme un véritable gouvernement, alors que se crée en Irlande l'*Irish Republican Army* (IRA).

Mais l'indifférence des Anglais et Américains entraîne, dans l'été 19, le début de la "guerre d'indépendance", opposant les 1.500 soldats républicains aux 50 000 soldats britanniques, aux forces de police, aux trop célèbres *Black-and-Tans* et aux "Auxiliaires"... Commence alors une lutte atroce de 2 années, où les représailles succèdent aux embuscades, les atrocités aux atrocités (le 21 novembre 1920, l'IRA exécute 14 officiers et civils britanniques dans la matinée... les *Black-and-Tans* répliquent en ouvrant le feu sur les spectateurs d'un match de football, dans l'après-midi : 12 morts et une soixantaine de blessés...)

La guerre s'achèvera grâce au traité de Londres du 6 décembre 1921, qui accorde à l'Irlande le titre de dominion, membre de *British Commonwealth of Nations*, mais n'assure ni l'indépendance, ni l'unité nationales... ce qui va provoquer la guerre civile, entre le *Sinn-Fein-pro-traité* (majoritaire aux élections de 1922) et le *Sinn-Fein-anti-traité* (qui compte, en autres, l'IRA)...

Une année plus tard, la guerre s'achève sur la victoire des premiers, après la mort de Liam-Lynch, chef de l'IRA, en avril 1923...

Après de nombreuses difficultés, l'Irlande deviendra républicaine le 18 avril 1949...

B - "L'EXEMPLE DE L'IRLANDE"

Les milieux nationalistes bretons se sont très tôt intéressés au problème de l'Irlande et à sa lutte pour l'indépendance. Une brochure du P.N.B. (35) explique pourquoi : "Malgré de notables différences entre la situation de l'Irlande et celle de la Bretagne, il existe une analogie frappante entre la vie et le destin de ces deux pays et si nous nous intéressons particulièrement à cette nation, c'est parce qu'elle fait partie de la même race que la notre, la Race Celtique. Les Irlandais sont nos cousins. C'est aussi parce que *l'Irlande est le premier pays celtique qui ait reconquis la liberté.*

A ce seul titre, dans la lutte que nous menons pour la libération de la Bretagne, rien ne peut nous être plus profitable que l'étude des efforts accomplis et des méthodes employées par nos frères d'Irlande pour conquérir leur autonomie. "D'ailleurs, outre des ressemblances secondaires entre les deux pays, l'Irlande et la Bretagne sont confrontées au même problème : "l'anéantissement des Celtes" est l'objectif ultime des politiques gouvernementales. Il faut retenir la "leçon de l'Irlande" : "Une minorité agissante, prête au suprême sacrifice, a suffi à entraîner tout le peuple irlandais et à chasser l'étranger. Comme elle, n'attendons rien de personne que de nous-mêmes. la liberté se gagne...". A ce prix, la Bretagne gagnera son indépendance : "Nous triompherons parce que nous avons retrouvé le sens de la mission héroïque de notre race !".

Mais parmi tous les événements de la lutte irlandaise, il en est un qui tient une place particulière dans les coeurs bretons : la semaine de Pâques de 1916. Ainsi que l'a dit Faligot (36) "les Pâques Sanglantes de Dublin devinrent un événement clef : une référence obligatoire..." 1916, déjà et alors que la propagande alliée bat son plein, certains Bretons s'intéressent à ce soulèvement héroïque et désespéré. Outre le socialiste Emile Masson, Camille Le Mercier d'Erm se passionne et écrit un poème, "Irlande toujours" (37):

*"Mourez ! Mourez ! Vous tous qui luttiez pour l'Irlande
 Mes frères, ô vous ses plus nobles enfants
 Votre vie était sainte et votre mort est grande
 Et votre mort vous défend.*

Votre mort vous défend contre leur basse injure
 Mourez Patrick et Will Pearse, Clarke, oh ! Mourez,
 Mac-Dermott, Mac-Donagh, ô vous que transfigure
 Un héroïque sacré !"

Ce geste désespéré suscite aussi des réactions isolées : Debauvais raconte (38) :

"c'était pendant la guerre. Mes sentiments de Bretons séparatistes étaient à rude épreuve. Dans mon âme d'enfant, je sentais que la Bretagne était en train de perdre une grande occasion. J'attendais de l'Irlande un geste que mon pays ne pouvait faire. Sans réfléchir je sentais que l'Irlande, elle, ne manquerait pas l'occasion... Ce jour vint. Le mardi de Pâques les journaux apprirent au monde qu'une révolte avait éclaté à Dublin. J'étais heureux. J'aurais voulu pouvoir crier ma fraternité pour les Irlandais et partir avec eux. La guerre, elle n'était plus à Reims ou à Arras, mais à Dublin. J'étais heureux.

Manifester mes sentiments ! j'écrivis alors sur quelques papiers blancs, avec une petite machine à écrire d'enfants, ces simples mots : VIVE L'IRLANDE, que je collais ensuite sur un mur de la ville. Quelques jours après, le rêve était brisé, les insurgés battus, mais il y avait au moins un jeune Breton qui avait compris la leçon".

Surtout, la littérature aura une influence décisive sur les nationalistes : l'ouvrage de Dan Breen *Mon combat pour l'Irlande*, ou l'ouvrage de Louis "Napoléon" Le Roux, *la vie de Patrice Pearse. L'Irlande militante*. Le Roux a déjà une longue histoire : ancien collaborateur de Masson, il s'est réfugié en Irlande en 1914, refusant de s'engager dans la première guerre mondiale (fait assez rare pour être souligné). Secrétaire de Pearse, il écrit la biographie de celui-ci, qui aura une influence considérable : un militant a pu en dire qu'il "a été pendant des années mon véritable livre de chevet. C'est vraiment de ce livre que je tiens une grande part de ma conception de l'existence"...

Enfin, certains journaux sont suspendus pour une attitude trop critique à l'égard de la presse française relatant l'insurrection (journal *Kroas ar Vretoned* de Taldir-Jaffrenou et François Vallée)...

Des contacts vont donc être liés entre la Bretagne et l'Irlande : en 1925, Morvan Marchal et Olier Mordrel vont visiter la contrée : "nous étions allés en pèlerinage à Dublin en 1925 pour repérer sur les murs les traces des balles de

1916. Le fantôme de la Semaine de Pâques hantait nos rêves..." (39). Ou encore des spécialistes de la culture bretonne (Youenn Drezen et Roparz Hémon) rencontrent le président du *Sinn Fein* (De Valera) à un congrès de la Ligue gaélique.. En fait, les contacts vont se multiplier (Léo Millardet s'installe en Irlande et servira plus tard pour établir des contacts).

Ainsi, Françoise Rosec (alias Meavenn) se rend en Irlande en 1931, officiellement comme fille au pair et enseignante de français. En fait, elle a des liens avec la société secrète *Gwenn ha Du* : elle veut "étudier de plus près les méthodes des Irlandais" (40). Elle trouve un pays divisé au lendemain d'une indépendance difficile ; elle rencontre notamment L.N. Le Roux et surtout Frank Ryan (41), qui lui donne des conseils pour organiser une presse de combat, mais aussi facilite "des stages qui n'avaient plus rien à voir avec les problèmes de typographie ou de mise en page". (42) Quelques semaines après le retour de Méavenn en Bretagne, *Gwenn ha Du* fait parler de lui...

Enfin, des références à l'Irlande sont perceptibles à tous les niveaux du mouvement breton : l'attentat du *Gwenn ha Du* d'avril 1936 commémore le vingtième anniversaire des "Pâques Sanglantes";

La promotion de 1941 des *Bagadou Stourm* est baptisée "Patrice Pearse"; tous les journaux bretons foisonnent d'articles relatifs à la lutte irlandaise; la création du *Kuzul Meur* découle de la volonté d'imiter le schéma irlandais, en liant en toute discrétion la branche légaliste et la branche armée...

En conclusion, des rapports ont effectivement été liés avant la guerre entre l'Irlande et la Bretagne, et continueront à travers les années à fonctionner (ce qui explique naturellement la fuite de nombreux réprouvés vers ce pays, après la guerre). Cependant, si des émissaires irlandais ont effectivement participé à certaines réunions bretonnes (congrès de Rosporden et de Chateaulin), il ne faut pas voir, semble-t-il, une volonté de s'engager dans une lutte totale contre la France, au bénéfice de la Bretagne (pendant la guerre, une tentative de mise sur pieds d'un réseau services secrets allemands-I.R.A.-mouvement breton se solde par un échec) : influence irlandaise donc, mais influence romantique surtout...

Notes

1): Les Anglo-Saxons ne semblent pas avoir, à cette époque, progressé suffisamment vers l'ouest (cf F. Lot)

2): Selon le chanoine Falc'hun, les dialectes cornique, léonard et trégorrois seraient ainsi d'origine britannique insulaire, alors que le dialecte vannetais serait d'origine celte continentale.

2 bis): Les citations relatives à l'histoire de la Bretagne seront, sauf avis contraire, issues de l'ouvrage *Histoire de la Bretagne*, publié sous la direction de J. Delumeau.

3): La citation est de Rivoallan.

4): La citation de M. Guieysse.

5): extrait du *Crapouillot* de juin 1987

6): la Révolution provoquera une division entre les Bretons : est-il nécessaire de préciser leur rôle en faveur des événements révolutionnaires ?

7): Cette conception a été beaucoup critiquée: le témoignage d'un Breton est révélateur: "Je me sens breton, par ma langue d'origine, par ma famille, mes amis, ma montagne noire, ma "mam-goz" (grand-mère). Dois-je en être exclu parce que je refuse un celtisme abusif, raciste, chauvin et contredit par toutes les études scientifiques sérieuses ? La "celtomanie", où d'aucuns, à défaut de particule qui les isole des communs, recherchent un particularisme à base de snobisme, doit-elle exclure la civilisation des mégalithes, bien antérieure, ou la Gaule, qui en fut contemporaine ? : à part les grandes invasions venant de l'est, il y eut des migrations côtières à peu près constantes par cabotage, au fil des siècles ou des millénaires; tous ces apports et les brassages successifs ont fait ce peuple où le celte se reconnaît facilement :... "des hommes grands et blonds, ou petits et bruns avec toutes les catégories intermédiaires... y compris les rouquins..." ou comme disait l'autre... "blond comme Hitler... svelte comme Goering... beau comme Goebbels"...

Mais en conclusion, on peut confirmer que de telles affirmations étaient dans l'air du temps. Ainsi, le "Larousse ménager" de 1926 affirme : "La région de Bretagne, qui englobe cinq départements (Ille et Vilaine, Côtes-du-Nord, Finistère, Morbihan, Loire-Inférieure), est une des mieux caractérisées de France. Cela tient à l'unité ethnique de sa population, presque entièrement composée de Celtes, dont les Bas-Bretons semblent avoir conservé la langue". Affirmer une différence ethnique entre la France et la Bretagne n'apparaît donc pas comme extravagant, à une époque où le nazisme n'a pas encore donné à ce domaine la connotation qu'il a aujourd'hui.

8) A propos de l'interprétation qu'aura le mouvement breton sur ces événements, A. Déniel note : "interprétant la révolte des Bonnets Rouges, les historiens bretons s'appliqueront à souligner le caractère nationaliste de l'épisode et minimiseront à l'extrême le fait qu'il s'agit surtout d'un affrontement des plus violents entre la noblesse et le monde paysan"; une plaque commémorative apposée en 1933 permet d'illustrer cette opinion : "Bretons souvenez-vous de Sébastien Le Balp [meneur de la révolte dans le Finistère] de Kergloff, qui réunit les Bonnets rouges afin de délivrer sa patrie bien-aimée du joug de ses maîtres. Il fut assassiné par les Français le 3/9/1675".

8 bis) in revue *Gwenn ha Du* n° 105 - p.6

8 ter) in *Histoire magazine* n° 2 (1980)

9) Les militants bretons n'acceptent pas l'abolition des privilèges après "cette mémorable mais folle nuit" du 4 Août: Les députés du Tiers avaient mis une réserve à cet abandon : les Etats devaient approuver cette décision.

Ils ne furent jamais réunis...

Yann Fouéré semble bien résumer l'opinion générale quand il dit, à propos de "la perte de toutes [les] libertés collectives "la Bretagne" a perdu la protection que lui assuraient ses assemblées délibératives, ses Etats et sa Commission Intermédiaire, de même que son Parlement, cour de justice constitutionnelle, qui étaient des remparts efficaces contre l'arbitraire du gouvernement central de la France et ses éternels appétits financiers. Rappelons pourtant que la Révolution française à ses débuts ne se proposait guère d'autres buts que de faire profiter tous les français des droits et des libertés dont jouissaient déjà les Bretons avant 1789 ! Le moule juridique, idéologique et institutionnel commun qu'on leur a imposé à tous en est bien loin..."Article : "La révolution française : il y a pas de quoi pavoiser" in: revue "Gwenn ha Du" N° 64

10)Y. Fouéré, in *Histoire résumée du mouvement breton*

11) Balzac , *Les Chouans* p. 21, 22 et 23

12) en juillet 1941, le vannetais et le K.L.T. forment enfin l'orthographe unifiée du K.L.T.G.

13) Mordrel, *Breiz Atao* p. 24

- 14) in *Présence des Celtes*
- 15) Ibid
- 16) cité par Mordrel in *Breiz Atao*
- 17) cf. infra
- 18) document communiqué par Y. Bouëssel du Bourg.
- 19) Blanc et noir : drapeau breton, conçu en 1925 par Morvan Marchal, l'un des fondateurs de *Breiz Atao*. Il s'est aujourd'hui imposé au point de faire pendant au drapeau tricolore au fronton de nombre de mairies... Rappelons sa signification : les couleurs sont celles des armes de la ville de Rennes; les hermines rappellent la bannière ducale; les neufs bandes représentent les évêchés (en noir, les cinq évêchés de langue française; en blanc, les quatre évêchés de langue bretonne).
- 20) Manifeste du Parti Nationaliste Breton.
- 21) une note secrète du 30 octobre 1870 précise: "Les militaires qui accepteraient des emplois dans l'armée auxiliaire [de Bretagne] devront être rayés des contrôles" et "seront considérés comme démissionnaires". Interrogé par Kératry, Gambetta affirme ne rien savoir de cette note. Elle est rapportée le 24 Novembre, mais ses effets s'en feront encore sentir longtemps.
- 22) En 1871, une enquête sur l'armement sera menée. Le rapporteur écrira : "Il est certain que le Gouvernement pouvait munir d'armes à tir rapide, rapide tous les mobilisés du camp de Conlie. Pourquoi, malgré tant de promesses et tant de réclamations qui lui furent adressées, pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait? " En effet, cinquante deux mille fusils, apportés des Etats-Unis et pourtant disponibles, n'ont pas été utilisés.
- 23) Cité dans le *Crapouillot* de Juin 1987.
- 24) cf le *journal de Rennes* et *L'avenir de Rennes*, de sensibilités politiques différentes, mais dont le ton est identique.
- 25) cité par H. Le Boterf.
- 26) cf *Le Crapouillot*
- 27) selon R. Caërléon, in *le Mémorial des Bretons* tome 5 (p 3 à 13).
- 28) Ibid
- 29) Léon Blois, cité dans le *Crapouillot* de Juin 1987.
- 30) Chiffre retenu par T. Guidet.
- 31) O.Mordrel, *Breiz Atao*, P. 83 : "un chiffre que, devant le clavier de notre vieille Underwood et en me grattant la tête, j'avais calculé "de chic", sur le coin de la table, en faisant la moyenne de quelques listes locales que nous avions relevées et en arrondissant... Je livre ces révélations sans le moindre scrupule, car les 240.000 sont vissés dans l'histoire pour l'éternité..."
- 32) Comment ne pas citer le cas de F. Laurent, fusillé pour l'exemple après s'être blessé à la main et ne sachant pas un mot de français ? Il sera réhabilité après la guerre...
- 33) Cité par A. Déniel, Ib P 48
- 34) O. Mordrel, Ib. P 50
- 35) *L'exemple de l'Irlande*
- 36) *La Harpe et l'Hermine* de R. Faligot
- 37) cité par Faligot, ibid
- 38) cité par Faligot, ibid
- 39) O. Mordrel, *Breiz Atao*, p. 78
- 40) R. Faligot, ibid
- 41) Membre important de l'I.R.A.
- 42) R.Faligot, ibid

TITRE II : LES FACETTES DU DEUXIEME EMSAV (1919-1940)

SECTION I : LA FACE VISIBLE DU MOUVEMENT

NATIONALISTE BRETON : DE BREIZ ATOO AU "PARTI NATIONAL BRETON" (1919-1940)

A - LES PREMIERS PAS (1918 - 1927)

En septembre 1918, trois jeunes garçons, Henri Prado, Job de Roince (tous deux militaires) et Marchal (étudiant, il prépare son admission à l'école des Beaux-Arts de Rennes), fondent à Rennes le Groupe régionaliste breton (G.R.B.). Mais Prado meurt rapidement : en janvier 1919, les deux amis publient *Breiz Atao* organe du G.R.B.. Marchal témoignera plus tard "un capital de sept francs cinquante, une petite feuille de choux de quatre pages, cinquante abonnés, dix militants, un rédacteur en chef de dix neuf ans, voilà quel était le *Breiz Atao* de 1919..." (1).

Tous deux sont issus de familles de droite, sont conservateurs et maurrassiens ; Mais Job de Roince précise : "Si nous étions personnellement maurrassiens, jamais nous n'avons voulu nous servir de *Breiz Atao* pour faire pénétrer les idées royalistes en Bretagne. Les tendances politiques au sein du groupe étaient "assez floues au départ. Le mouvement a cherché son orientation pendant assez longtemps, hésitant entre l'autonomie dans le cadre d'une France fédérée et l'autonomie pure et simple. Nous étions très jeunes, il faut le rappeler, et les avis divergeaient. Il ne faut pas oublier non plus que nous étions au lendemain d'une guerre où le patriotisme français avait été surexalté...". Finalement, "tous étaient d'accord sur les grandes lignes...(2).

Février 1919 voit l'arrivée de Debauvais, Bricler, ainsi que du cousin de ce dernier : Mordrel. De Roince, quittant le mouvement pour des raisons personnelles, Marchal et Debauvais en deviennent les leaders...

Ces garçons, tous très jeunes, n'ont guère été motivés par les régionalistes du premier *Emsav* : très peu actifs depuis 1914, ils n'ont plus guère d'influence. N'en déplaise à Pasteur, on peut parler ici de "génération spontanée".

Debauvais (né le 31 janvier 1903) aurait été sensibilisé par le patron de son père, le pharmacien Lemonnier de la rue de Saint-Malo à Rennes, qui en 1903 a publié des poèmes exaltant la Bretagne : vers dix ans, le futur dirigeant du P.N.B. court déjà bibliothèques et librairies, cherchant des ouvrages s'y

consacrant. De même, et durant la guerre, il s'intéresse à la Semaine de Pâques de Dublin... (cf supra).

Mordrel (né le 21 avril 1901), fils de général républicain de la région malouine, a découvert la Bretagne grâce au poète Paul Féval, dont l'oeuvre lui donne le sentiment que les Français sont une "horde de vautours qui s'abattait sur notre patrie" : cette découverte donnait le vertige : "nous penchions au bord d'un précipice dont personne ne nous avait parlé, mais où une inexorable fatalité nous poussait"...(3). Parmi les influences importantes, on peut encore citer les oeuvres de Pitre-Chevalier et surtout ceux de La Villemarqué (dont le fondamental et si peu objectif *Barzaz Breiz*)...

Ainsi, leur engagement est surtout romantique, comme en témoigne Mordrel : "nous étions de formations intellectuelles disparates et plusieurs d'entre nous, à vrai dire, n'en avait aucune. Nous n'avions en commun que notre amour impérieux d'un pays dont les programmes scolaires ignoraient jusqu'au nom, d'une terre dont nous ne savions à peu près rien, en dehors de ce qui peut s'apprécier par la portière d'un wagon de chemin de fer. Impatients de remédier à notre ignorance, nous refaisions les classes qui nous avaient manqué, en dévorant tous les écrits, livres, revues, journaux que nous dénichions..." (4).

De fait, cette ambiguïté va s'exprimer dès les premières années dans le domaine de la doctrine qui va subir une évolution importante : tout d'abord situé dans la plus pure ligne régionaliste (les professions de foi patriotiques se multiplient –selon Mordrel, il s'agit d'une "hypocrisie pure"– dans une période où les Français sont particulièrement cocardiers), *Breiz Atao* évolue rapidement. Ainsi, Debauvais et ses seize ans affirment la nécessité d'un Etat breton (dès avril 1920) : le fédéralisme permettra alors à la nationalité bretonne d'être reconnue et représentée face à l'Etat français.

Consacrant cette évolution, en mai 1920, *l'Unvaniez Yaouankiz Vreiz* (Union de la jeunesse de Bretagne) est créé, et a pour but "le développement du sentiment national, la renaissance de la civilisation celtique et le retour à la vie nationale autonome" (5). Dès janvier 1921, *Breiz Atao* durcit sa position : la France est dénoncée et dans *la France en Bretagne. Son oeuvre* (article publié dans le journal) Mordrel oppose la situation économique d'avant 1532 et la situation d'aujourd'hui et conclut que pour reconquérir ce passé héroïque, il faut s'affranchir de la domination française. Par cette nouvelle politique, et avec une critique acerbe du régionalisme, le nouveau mouvement parvient à recruter les éléments les plus avancés parmi les régionalistes. En effet, l'U.Y.V. présente deux caractéristiques –révolutionnaires– par rapport au mouvement breton en général : une volonté de neutralité religieuse, résultant de la volonté d'unir tous

les Bretons et ce, dès 1924 ; une volonté de neutralité en matière politique : bien que ses éléments soient généralement issus de la droite, le nouveau mouvement, toujours dans le but d'unir tous les Bretons, va pratiquer une réelle politique d'ouverture (ainsi, se présente Maurice Duhamel, anticlérical, communisant et surtout très bon polémiste : il finira au *Canard enchaîné*... Par contre, et peut-être est-ce inévitable, il n'y a pas de réelle préoccupation sociale et économique : cette lacune condamne le mouvement à demeurer marginal...

On peut remarquer, en passant, la très réelle préoccupation culturelle de l'U.Y.V. : en mars 1925, est publié *Gwalarn* (d'abord comme supplément de *Breiz Atao*, puis en totale indépendance jusque 1944) qui, rédigé uniquement en langue bretonne se donne pour ambitieuse finalité de promouvoir la langue bretonne. Au côté de son directeur, Roparz Hémon, vont se grouper toutes les grandes plumes bretonnes : Vallée, Mordiern, Tanguy-Malmanche, Drezen, Abéozen, Merven, Jakez Riou, Kervella... On n'insistera jamais assez sur la grande valeur de l'oeuvre accomplie par ce journal, mais qui reste surtout destiné à l'élite (les bretonnants comprenant mal ce breton utilisé...).

Finalement, Déniel exprime bien la souplesse des positions de *Breiz Atao* dans ses premières années : "de 1919 à 1927 la doctrine *Breiz Atao* n'a cessé d'évoluer. Parti d'un régionalisme étroit et conservateur -débouchant rapidement sur un fédéralisme de droite-, les militants découvrent successivement les mérites du nationalisme breton, ceux du panceltisme, ceux enfin du fédéralisme international. C'est dire que la doctrine forme un ensemble plutôt composite et qui n'a jamais été bien défini" (6). On pourra voir ainsi à côté d'articles faisant montre du plus navrant -et simpliste- racisme, des articles exigeant de la France le respect des droits des minorités, notamment algérienne...

Le fédéralisme est donc à l'ordre du jour depuis plusieurs années, et va se concrétiser par un dépassement du cadre de la Bretagne, et ce, dans trois directions.

D'abord, en direction des Celtes, notamment des Gallois et Ecosseis : rompant avec le panceltisme folklorique et superficiel des notables du premier *Emsav* des nouveaux échanges sont organisés : de simples correspondances à des voyages (tel celui de Bricler et Marchal en Pays de Galles en 1923). Mordrel ne cache pas les avantages retirés de ces voyages : "le panceltisme sauvera la Bretagne. Nous apprendrons, en Galles, en Irlande, en Ecosse, que nous appartenons à un peuple de vingt cinq millions de Celtes... au contact des Celtes insulaires, les Bretons pourront éliminer de leur esprit, de leur culture, de leurs

mœurs, les scories latines qui en rompent l'harmonie et en amoindrissent la force". (7)

Ensuite, les Bretons se tournent vers d'autres mouvements minoritaires à l'étranger, tels les Tunisiens, les Flamands, les Lettons, les Indiens... Marchal propose même la création d'un "Comité international des minorités nationales", pour éventuellement mener des actions coordonnées. Si cela se révèle un échec, cette nouvelle réflexion va s'approfondir. Et d'ailleurs ne dit-il pas que "lutter pour le fédéralisme c'est lutter... pour le meilleur statut de demain" ? (8)

Enfin, développant les contacts avec les mouvements minoritaires au sein même de la République française, *Breiz Atao* prend la défense des autonomismes, en Alsace-Lorraine, qui sont victimes de la répression consécutive à une agitation menée contre l'introduction des lois laïques dans ces provinces (allemandes lors de leur application avant guerre). Ainsi, après une lettre ouverte de soutien, de nombreux articles sont consacrés à ce problème, *Breiz Atao* se sentant concerné du fait d'analogies importantes entre les deux mouvements. Cette condamnation de l'Etat français attire l'attention sur l'U.Y.V. qui voit ses effectifs augmenter : de nouvelles ambitions naissent, symbolisées par la création, en septembre 1927, du Parti autonomiste breton (*Strollad Emrenerien Vreiz*) ...

B - LE PARTI AUTONOMISTE BRETON ET SON ECHEC (1927 - 1931)

Il appartient au deuxième congrès du Parti autonomiste breton (P.A.B.) de fixer la doctrine en août 1928 : la "Déclaration de Châteaulin" est adoptée en ce sens.

Après avoir affirmé le droit de la nation bretonne à disposer d'elle-même, la déclaration précise que le but n'est pas le séparatisme, mais seulement une "autonomie administrative et politique" concrétisée par la création d'une Assemblée (qui pourra notamment gérer le budget, réorganiser l'administration ou organiser l'instruction publique en Bretagne). La finalité du mouvement est la mise sur pieds d'une France fédérale (plus compréhensive que l'état militaire), dans l'optique d'une future Europe fédérative de nationalité (et non d'état). Il n'y a donc pas de nouveautés, mais simplement une structuration de la doctrine. Celle-ci confirme la neutralité du mouvement en matière politique, sociale et religieuse (selon le fameux slogan *na ruz, na gwenn, Breizhad hepken ni rouge, ni blanc, Bretons seulement*) : la volonté de rassemblement qui caractérise le nouveau parti lui interdit de prendre une position trop marquée sur ces problèmes, du fait de l'hétérogénéité du recrutement.

Ainsi, seuls deux principes sont affirmés clairement : le nationalisme breton, lié au fédéralisme international. L'éclatement du P.A.B. interviendra quelques années plus tard sous les actions centrifuges des fédéralistes et des nationalistes. Mais pour lors, le P.A.B. va exercer son activité dans deux optiques encore liées : nationaliste en Bretagne, fédéraliste en Europe.

Au plan interne, *Breiz Atao* va être développé (il devient bimensuel en 1927) dans le but de générer un mouvement de masse. Dans cette même optique sont créées une imprimerie et la Société de crédit pour le relèvement de la Bretagne qui avance des fonds pour développer les éditions bretonnes (et où prennent des actions certains militants, tel Yann Sohier). *Breiz Atao* augmente donc son influence (il devient hebdomadaire en février 1929 et compte alors environ 1200 abonnés), même s'il reste déficitaire : certains militants –souvent les mêmes– bouchant le déficit, avec l'aide de la publicité...

L'hebdomadaire s'intéresse enfin aux problèmes économiques (sans être spécialiste...) en insistant sur la très réelle insuffisance des équipements collectifs et en tendant à accréditer l'idée selon laquelle l'Etat français veut ruiner la Bretagne afin d'y maintenir sa domination. Mordrel parlera plus tard de cette propagande comme de "pieux mensonges"...

Toujours dans la logique d'augmenter l'audience du parti, il est décidé que Goulven Mazéas (un militant de Guingamp) participera à l'élection législative partielle du 6 avril 1930. Malgré de nombreuses réunions pré-électorales, l'échec est patent (376 voix sur 16777...). Les moyens ayant été considérables pour ce petit parti, le découragement commence à percer : malgré tout, à Rennes, sans réelle préparation (par manque de moyens) Ronan Arot se présente pour le principe : il obtient 81 voix sur 16084...

On peut donc parler d'un échec complet, car lors des réunions les gens se révèlent particulièrement hermétiques au nationalisme (après tout, ne sont-ils pas deux fois Français ?). Morvan Lebesque raconte "des mères outragées reprochaient curieusement aux orateurs de "faire ça devant les enfants", et il y avait avantage à ne pas tenir le meeting trop près d'une rivière"... Echec donc, de la politique nationaliste en Bretagne.

Au plan externe, les contacts vont être pris avec d'autres minorités : à Rosporden, des délégations sont reçues (galloise, irlandaise, flamande, alsacienne, corse) et surtout à Quimper, le 12 septembre 1927, est créé le Comité central des minorités nationales de France par des Bretons, des Alsaciens et des

Corses, s'affirmant pour la création d'un système fédéral international représentant non plus les états mais les peuples.

Le symbole de cette nouvelle collaboration est le procès de Colmar : lors des élections législatives de 1928, des militants autonomistes alsaciens ont de larges chances d'être élus. Respectueux de la volonté populaire. L'Etat entame des poursuites contre vingt deux militants pour complot contre la sûreté de l'Etat. Sept étant en fuite, quinze personnes sont jugées devant la cour de sûreté de l'Etat : certains sont condamnés à un an de prison et cinq d'interdiction de séjour. Mais le 17 juillet est prononcée une amnistie générale, treize des vingt cinq candidats ayant été élus, dont les deux emprisonnés.

Durant le procès, un des inculpés a été défendu par Maître Feillet avocat du barreau de Quimper ; un numéro spécial a été publié par le P.A.B. et distribué dans les rues de Colmar. En retour à Châteaulin, le député autonomiste de Saverne (Dalhet) est présent et participera avec Duhamel au congrès des minorités nationales de Genève. Il est à noter aussi la sympathie de certains fédéralistes français tels Poitevin et Lamour...

On peut voir que cette politique se caractérise par un certain succès.

Cependant, le P.A.B. ne va pas tarder à éclater : les difficultés financières, toujours présentes, ont été aggravées par la campagne électorale à Guingamp, et vont exacerber les passions entre les deux tendances centrifuges : les tenants du nationalisme et les tenants du fédéralisme international souhaitant accentuer l'action du Parti sur l'un des deux axes de sa politique depuis 1937.

Duhamel et Marchal démissionnent car s'opposant aux nationalistes Debauvais et Mordrel. Le congrès de Rennes d'avril 1931 doit permettre de faire le point. Mais les buts sont différents : les fédéralistes (regroupant globalement les militants de gauche) veulent maintenir le programme de Châteaulin : Marchal insiste sur le développement d'une "politique extérieure" et condamne un "nationalisme de clocher, fruit d'une vision trop étroite de la Bretagne et du monde" (9). Les nationalistes (regroupant les militants de droite globalement, avec la notable exception de Sohier) qui souhaitent se recentrer sur la Bretagne et donc le nationalisme : comme le dit Mordrel, "quelle que soit la formule de politique extérieure choisie, nous en revenons toujours à la conclusion : d'abord construire les bases sur lesquelles pourrait s'élaborer une force bretonne, quel qu'en soit le type... La préoccupation d'achèvement de politique étrangère nous ramenait inexorablement à l'action et à la propagande au sein de notre population".(10) Il veut "expurger tous les éléments troubles dus à la nécessité de faire des concessions au grand public..." Le congrès s'ouvre donc le 11 avril 1931

: après la démission collective du comité directeur et du conseil politique (les organes dirigeants créés en 1927), les tendances s'affrontent. Les fédéralistes finissent par l'emporter : la doctrine est conservée, le journal passe des mains de Debauvais aux leurs et un congrès futur doit introduire plus de démocratie dans le parti. Mais Debauvais crée des difficultés en refusant de fournir la comptabilité alors que tous connaissent la précarité financière du journal. Après différentes tentatives infructueuses, et devant l'impossibilité de connaître l'étendue du déficit, les nouveaux administrateurs (avec à leur tête R. Klec'h) décident de créer un nouveau journal *La Nation bretonne* et de laisser à Debauvais l'ancien titre... et ses dettes... Mais Debauvais réagit et sort un nouveau numéro de *Breiz Atao*, expliquant que, refusant les dettes, les nouveaux rédacteurs ont, avec légèreté, renoncé à ce titre mythique, mais que lui reprend le titre qui ne peut, et ne doit, pas mourir ainsi... Mordrel, avec sa modestie légendaire, a cette remarque : "sans consulter personne, il [Debauvais] se somme administrateur et directeur du journal et le proclame organe du parti ! coup de force ? si l'on veut, mais qui cesse d'en être un, quand je rallie le vieux drapeau, rameutant la vieille garde autour de lui"... (11).

Mais *Breiz Atao* disparaît pratiquement...

Au mois d'août 1931, au congrès de Guingamp, on ne peut que constater la disparition du P.A.B. : des cendres du mouvement autonomiste, vont renaître de multiples Phoenix...

Tout d'abord, des petites formations à l'existence éphémère vont s'épanouir : le journal *War Sao* génère le Parti breton national révolutionnaire, à la doctrine imprécise : il préconise une sorte de socialisme agraire parallèlement à un corporatisme en matière de pêche et d'industrie. Un autre groupement a une importance encore moindre : *Breiz da zont* (Bretagne de demain) qui se veut le parti nationaliste intégral de Bretagne, dans la lignée du national-socialisme allemand, et qui regroupe sept membres autour de son meneur Théophile Jeusset... On peut encore citer *Breiz Digabestr* qui regroupe les nationalistes bretons chrétiens sous la conduite Raphaël Tullou, personnage assez fantasque...

Mais par delà ces petites formations de faible importance les deux grandes tendances se regroupent au sein de la Ligue fédéraliste de Bretagne et du Parti national breton...

Tout d'abord, la ligue fédéraliste de Bretagne est dirigée par un comité regroupant G. Mazéas, M. Marchal et Ronan Klec'h. Créé en septembre 1931, la ligue a pour organe d'expression *La Bretagne fédérale* (*Breiz Kevredel*). Afin de

faciliter le recrutement, la ligne adoptée est très souple : se voulant un "lieu de rencontre" elle devient un forum où se croisent des personnes de gauche (communistes, socialistes et radicaux...) généralement. Dans un souci de clarification, elle adopte à St-Malo une déclaration qui reconduit les options fédéralistes de la *Déclaration de Châteaulin* de 1928 (libre gestion des intérêts bretons, Comité central des minorités nationales de France, pacifisme...). Mais, comme le dit Déniel : "La Ligue est plus riche en intentions qu'en réalisations", ne compte que peu de membres et ne parviendra pas à s'imposer durablement. Jusqu'à sa disparition en 1935, elle va se placer à gauche : elle se félicite de la victoire de la gauche en mai 1932, critiquera le programme S.A.G.A. issu de certains milieux du Parti National Breton (P.N.B.) (cf infra) et dira dans un article de juillet 1933 : "nous combattons de toutes nos forces... pour la Bretagne, mais pour une Bretagne rouge...". Le 15 mai 1935, paraît le dernier numéro de *Breiz Kevredel* : les militants n'auront plus d'action qu'individuellement...

Par contre, le Parti National Breton se donne pour but de regrouper tous les nationalistes. Dès lors, *Breiz Atao* reparaît sous forme mensuelle en novembre 1931; surtout, le 27 décembre 1931, le premier congrès du P.N.B. réunit à Landerneau, moins d'une trentaine de personnes : les statuts sont établis, et l'orientation nationaliste affirmée, corrélativement à la neutralité en matière sociale et religieuse... Mais si la situation reste préoccupante au point de vue financier comme au point de vue numérique, elle marque un nouveau départ au sein du mouvement breton : le P.N.B. et ses deux leaders (Debauvais et Mordrel) vont dominer le second *Ensav*— pour une décennie. Yann Fouéré a ce commentaire sur les deux hommes : "Debauvais et Mordrel se complétaient admirablement dans l'action qu'ils menaient aux leviers de commande du Parti National Breton et de *Breiz Atao*. Le roc de stabilité qu'était le premier contribuait à fixer dans la ligne du combat et de son but ultime la plus grande versatilité du second. A son tour, la brillance du second se reflétait sur le comportement et les analyses du premier. Lequel des deux était le vrai chef ? personne ne se le demandait. Ils ne l'étaient pas plus l'un que l'autre même si chacun d'entre eux croyaient l'être..." (12).

Mais *Gwenn ha Du* intervient bruyamment dans la politique en 1932 : le P.N.B. se fait connaître et enregistre une augmentation de ses effectifs, comme en témoigne Mordrel : "bénéficiant du coup de publicité monstre du 7 août, *Breiz Atao* repart de plus belle. Il exploite à fond la chance inespérée... une équipe dynamique se constitue et B.A. (13) sans administration, sans organisation, sans argent et presque sans adhérents, se lance en avant une fois de plus..."

C – LA PARTI NATIONAL BRETON (1931 – 1939)

Afin de lancer le nouveau mouvement, une précision de la doctrine est absolument nécessaire : Mordrel va s'y atteler, en rédigeant le programme S.A.G.A. (*Strollad ar Gelted Adsavet : Parti des Celtes Réveillés*) (15). Ce programme est révolutionnaire : il rejette le capitalisme (qui consacre "le droit de fait des plus forts à faire mourir de faim les plus faibles sous la protection de la loi") (15), comme le marxisme (car il est "contraire à notre notion de base de la fraternisation humaine dans le double cadre de la patrie et de la nation" et qui "tendrait à nous rendre étrangers à nous-mêmes et à dissoudre la société bretonne" (15), pour promouvoir un capitalisme corporatif, qui favoriserait l'accès de l'ouvrier à la copropriété de l'industrie (grâce à un office créé à cet effet). On peut voir l'orientation de droite qu'a pris le P.N.B., en cessant d'éluder les problèmes sociaux, pour dénoncer à la fois le capitalisme et la lutte des classes. Déniel remarque, malgré le slogan *Na ruz, na gwenn, Breizhad hepken*, "on n'autorise pas la publication d'un programme S.A.G.A. sans être soi-même plus proche du camp des blancs que du camp des rouges" ...(16) D'ailleurs, les anciennes tendances du P.A.B. vont se polariser à ce sujet comme Mordrel s'en fait écho : "l'auteur est traité de fasciste et accusé de se mettre à la remorque du national-socialisme d'Hitler. Je réplique en qualifiant La Bretagne Fédérale de dépotoir d'idées libérales et maçonniques..."(17) (ces polémiques violentes ne feront pas oublier les années de lutte commune : les amitiés du P.A.B. seront souvent conservées à travers les années...) Au plan politique, le programme S.A.G.A. exprime la finalité d'un Etat breton qui réclamera certains dus à la France (notamment de l'or, mais aussi des colonies...). Au plan interne, on peut noter des propositions institutionnelles (deux parlements, l'un professionnel, l'autre politique; un exécutif largement indépendant...) et certaines positions purement racistes (il est prévu une "exclusion des étrangers, et particulièrement des races latines et de couleur, de tous les postes responsables de la vie publique". Avec des exceptions pour les individus "de race nordique"... (cf note 15)

En fait, ce programme suscite de très nombreuses réserves à l'intérieur du P.N.B. et il est repoussé, du moins dans l'immédiat : selon Déniel (18) : "peu à peu la doctrine du P.N.B. se pénètre des propositions contenues dans le programme de Mordrel".

On peut noter que ce virage à droite ne provoque pas un rapprochement avec les droites françaises (le 3 septembre 1933, certains *Breiz Atao* font front, avec des communistes et des socialistes lors d'une réunion de l'Action Française

à Saint-Goazec). Par contre, et contrairement à la *Ligue fédéraliste de Bretagne*, la solution n'est pas, pour le mouvement, dans l'alliance avec la gauche française (face à l'opposition Front national-Front populaire, il préconise un Front breton... qui sera un échec). Ainsi, si le bénéfice du doute est laissé au Front populaire après les élections, les critiques sur ses conceptions politiques et économiques augmentent avec le temps : le parlement sera finalement considéré comme "une chambre menée par la C.G.T. parisienne, où les députés paysans sont en minorité et où les députés bretons sont une poignée impuissante à jouer le moindre rôle" (19).

A l'approche de la guerre, et devant la nécessité de jouer la carte allemande, le Parti est divisé. Face à Lainé (et à sa *Kadervenn*) (cf infra) et à Mordrel (et son journal *Stur : gouvernail*), la tendance Delaporte est bien plus modérée.

Nous étudierons Lainé, mais l'on peut déjà affirmer qu'il se situe sans contestation possible dans la mouvance du fascisme. Mordrel, quant à lui, a créé *Stur* (1934) pour renouveler et approfondir la doctrine au sein du mouvement nationaliste : à l'intention des intellectuels patriotes, le journal doit "préciser leur mission et réaliser leur communauté de pensée dans la direction générale esquissée par les études S.A.G.A." (20). Nous avons vu les tendances de ce programme ; celles-ci vont être largement approfondies dans *Stur*. On peut noter pêle-mêle des thèmes tels que : l'élitisme ("le droit des meilleurs à la Table Ronde et le droit des faibles à la protection des forts" (21)), l'exaltation du "vieux Nord" contre le monde latin, le culte du chef, (la question angoissante est posée : "qu'est devenu le temps où les jeunes guerriers, qui s'étaient donnés à un chef, le suivaient partout et jusque dans la mort" (22)), la volonté d'unir tous les Bretons, le mépris de la masse (qui "est veule et sans savoir"), le culte de la race ("la nature nous enseigne que, si les métissages sont fréquents, ils ont quelque chose d'inférieur et d'instable [...]). Nous considérons donc comme très important d'éviter les métissages en Bretagne et de rechercher systématiquement l'extension du type nordique breton" (23). Sur ce dernier point, Lainé a d'ailleurs collaboré à la revue (cf article : *Nos deux bases, Irlande et Prusse*, en annexe). Finalement, la conclusion sur l'orientation de *Stur* nous est donnée par Déniel (24) : "le meilleur jugement que l'on puisse porter sur *Stur* se trouve certainement consigné dans un des documents du procès de Nuremberg. Daté du 1er octobre 1940 et vraisemblablement élaboré dans l'entourage d'Alfred Rosenberg, ce document - rapport concernant le mouvement nationaliste breton- précise que *Stur* "se

trouve sans aucune équivoque dans la ligne nationale socialiste". Peut-on mieux dire...".

Notons tout de même que être "sans aucune équivoque dans la ligne nationale socialiste" ne signifie pas être calqué sur elle : le programme S.A.G.A. comme *Stur* sont parfaitement compatibles avec le nazisme, mais à coté d'articles racistes, certains thèmes sont plus originaux et montrent que Mordrel ne peut sans doute être réduit à une sorte de "naziste breton". A cet égard Fouéré a une position qui ne manque pas de nuance et qui mérite d'être considérée (25) : à propos du directeur de *Stur*, il dit que s'il a effectivement développé des thèmes nazis, "il fut un nazi de circonstance beaucoup plus que de conviction, et l'on peut fortement questionner la réalité et la sincérité de ce nazisme-là [...] Les positions philosophiques et politiques qu'il a pu prendre et qu'on lui reproche, parfois à juste titre, me paraissent beaucoup plus marquées du sceau de l'opportunisme [dans l'optique du jeu politique avec l'Allemagne] que de celui de l'adhésion ou de la sincérité. On retrouve certes, toujours chez Mordrel, et ceci même dans ses écrits postérieurs beaucoup plus récents, la fascination des destins hors du commun, le culte de l'homme fort, l'admiration de l'être supérieur. Pourquoi s'en étonner ? Mordrel lui-même ne s'est-il pas toujours considéré comme tel ?"

Cette position permet de comprendre le surnom qu'ont donné ses ennemis à Mordrel: "l'homme miroir", et l'on sait que, particulièrement brillant, celui-ci pouvait défendre avec passion un projet, convaincre les autres et, quelques minutes plus tard, faire une démonstration tout aussi passionnée du contraire ... Cependant, il est plus que probable qu'une forte fascination, à l'égard de théories fascinantes –et parfois nazies–, ait pesé sur lui. Ce qui ne l'a pas empêché de ne pas paraître vraiment bouleversé par la disparition du nazisme...

Quoiqu'il en soit, quand on sait que *Stur* est "dans la direction générale esquissée par les études S.A.G.A." et que, comme l'a dit Déniel, les idées mordréliennes progressent au sein du P.N.B., il n'est pas étonnant que tous ne se reconnaissent pas dans cette nouvelle tendance...

En effet, dès les premiers mois de 1937, des tendances divergentes s'affrontent. Face aux théories précitées, les Delaporte résistent. Ceux-ci ont une certaine importance dans le mouvement (ils étaient présents en 1931). Raymond Delaporte est membre du comité directeur, et son frère Yves dirige la revue *Peuples et Frontières* (héritière du *Bulletin des minorités nationales de France*). Ce dernier était étudiant à l'université de Berlin en 1934 et 1935, où l'un de ses professeurs (ancien collaborateur de Stresemann) a été interné dans un camp de concentration et où il a suivi l'exécution de deux jeunes femmes pour espionnage

: ses réserves sur le national-socialisme sont dès lors très nettes. Dès 1933, les deux frères condamnent le programme S.A.G.A.. Mais une crise va éclater en février 1937 lorsque Debauvais, tuberculeux, doit prendre du repos dans un sanatorium des Vosges et confie alors la direction du mouvement à Delaporte (et non à Mordrel : peut-être y-a-t-il une réserve vis-à-vis de *Stur* ?). Le nouveau chef en profite pour régler la question des liens entre *Stur* et *Breiz Atao* : est publié un article qui rejette "cet engouement pour le nordisme, cette haine pour tout ce qui peut avoir l'apparence du latinisme, [qui] provient de l'acceptation de l'idée de la supériorité de la race anthropologique qualifiée de nordique et de la quasi-déidification de cette race"... L'article fustige le résultat de ces idées, qui entraînent "les lecteurs, surtout les jeunes, en dehors du réel. Il se crée pour eux un monde en dehors de la réalité vivante..." (26) (27)

A son retour, Debauvais ne condamne pas cette prise de position : il faut attendre le congrès de Carhaix pour assister à la victoire de Mordrel...

Ainsi, il apparaît qu'à la veille de la guerre, le P.N.B. est devenu une organisation fascisante. Le congrès de Carhaix (1937) consacre la nouvelle structure autoritaire du P.N.B. : le Comité Directeur (qui a vu l'opposition entre les deux tendances) disparaît : Debauvais est nommé à la tête du journal et du parti; en contre-partie, est créé un Conseil Politique, au pouvoir purement facultatif. En fait, la direction n'a de compte à rendre qu'au *Kuzul Meur*, organisation dont les militants n'ont même pas connaissance (cf infra).

Mais surtout, le *Manifeste de Guingamp* (27 et 28 août 1937) (28) précise la doctrine, et les "principes qui sont à la base du P.N.B.". Les thèmes développés sont nombreux, mais on y trouve notamment : la volonté d'un Etat breton, avec dans le long terme, la "séparation politique intégrale de la Bretagne et de la France" (mais dans le court terme, la lutte se situe dans le cadre de l'Etat français). Un autre thème est : le particularisme ethnique breton ("nous ne voulons pas disparaître par voie de fusion dans la masse in différenciée des Français. Nous voulons rester nous-mêmes".) Enfin, l'accent est mis sur la nécessaire unité bretonne, unité tactique et unité de pensée.

L'unité tactique est affirmée après le rejet "des partis de division" et l'exaltation des "chefs capables et qui ont fait leurs preuves" derrière lesquels le peuple doit se grouper. La démocratie est clairement rejetée : "les divisions électorales font notre malheur. Elles dispersent notre défense économique et ruinent notre unité morale"... Cette déclaration est à rapprocher d'un écrit de Debauvais de 1937 (29) (son avis est intéressant, car étant essentiellement pragmatique, il illustre la pénétration des idées mordréliennes au sein du P.N.B.)

: "un mouvement breton sera nécessairement dictatorial pour permettre au peuple breton de reprendre pied et de se trouver la tradition nationale". *Le Manifeste de Guingamp* explique les raisons d'une telle position : "nous sommes du même sang et nous avons la même civilisation bretonne à défendre".

L'unité de pensée du mouvement est caractérisée, comme dans le programme S.A.G.A. par un double rejet. *Le Manifeste de Guingamp* affirme : "nous ne connaissons ni classes ni lutte de classes. Mais les prérogatives insensées du capitalisme sans patrie doivent être combattues sans merci." En effet "notre travail quotidien nous lie les uns aux autres, nos intérêts sont enchevêtrés, la masse de notre population n'est ni prolétarienne, ni capitaliste, nous sommes d'abord Bretons...". *La Déclaration de Carhaix* était d'ailleurs très claire : il faut "encourager un esprit de collaboration et de solidarité bretonnes entre employeurs et employés bretons". (30)

D'une manière plus générale, Michel Denis (31) note que divers éléments –peu significatifs isolés– évoquent, additionnés, le fascisme : le volontarisme, le culte du chef (cf une lettre écrite par Lainé alors que Debauvais est en prison (33) : "Dire que nous sommes de coeur avec vous serait trop banal. Vous savez qui vous êtes, que derrière ces murs vous êtes le chef de bien des gens qui n'ont pas besoin de l'expression de vos ordres pour réaliser vos expressions, jour par jour nous vous suivrons dans les épreuves nouvelles que vous affronterez volontairement".), esprit de sacrifice (Lainé instaure, du 27 mars au 3 avril 1939, la "Semaine Debauvais" : les fidèles doivent s'abstenir de deux repas principaux, d'alcool, de tabac et de spectacles en vue d'une souscription pour le chef emprisonné), exaltation de la mort pour un Etat quasi-divisé, mépris aristocratique du peuple (cf *Stur*), exaltation de la race (selon l'équation (33) : civilisation bretonne = civilisation rurale = civilisation idéaliste = civilisation saine = race bretonne = race nordique; à l'opposé, civilisation française = civilisation industrielle = civilisation matérialiste = civilisation pervertie = race française = race juive) et "la trilogie fasciste" : l'anti-marxisme, l'anti-capitalisme et le corporatisme...

Cette analyse du mouvement dans les années précédant la guerre semble d'autant plus exact que les extrémistes ont pris le pas sur la tendance-Delaporte (les deux frères ont démissionné en 1937). Debauvais note d'ailleurs (34) au point de vue doctrinal : "nous sommes des nationalistes bretons. Notre programme est le seul qui satisfasse la Bretagne. Deux moteurs psychologiques des peuples au vingtième siècle : le national et le social". Au printemps 1938, il parle de "révolution nationale sociale" (35) : "seul le nationalisme social lui donnera son essor [à la Bretagne]. Notre but n'est pas seulement de rendre

l'indépendance à la Bretagne, mais d'accomplir la révolution nationale-sociale qui donnera le pouvoir aux meilleurs et qui transformera le peuple breton. La transformation doit être complète"...

D'ailleurs, le *Manifeste de Guingamp* ne proclame-t-il pas que "la position que nous avons définie permet de reconnaître dans notre mouvement national breton la tendance générale que les peuples les plus ardues montrent en voulant construire pour eux-mêmes un ordre social nouveau, voire révolutionnaire, mais qui réponde à leurs traditions et à leurs aspirations bien à eux" ? (36)

Cependant, il ne faut pas imaginer les militants du P.N.B. comme des fanatiques fascistes et nazis : *Stur* compte seulement trois cents abonnés selon Mordrel lui-même et Yann Fouéré a cette remarque relativement à la *Kadervenn* : "Peu de gens connaissaient alors l'existence de Célestin Lainé dont le nom, mis à jour par l'épisode du monument de Rennes, était encore pratiquement inconnu. Ces jeunes gens étaient certes dans la logique de leur engagement : mais ils étaient à cent lieues du gros de la troupe. Ils n'étaient déjà que des soldats perdus"... (37)

Et pourtant, de par sa direction, selon Michel Denis (38) le mouvement s'est effectivement engagé dans la voie fasciste : il a atteint le "premier fascisme", selon l'analyse de Milza : confrontés au risque de prolétarisation, du fait de la crise des années 30 (très durement ressentie en Bretagne (39)), les couches menacées ont une réaction irrationnelle qui les conduit à l'extrémisme. Mais le P.N.B. ne parviendra jamais à dépasser ce premier stade, le grand capital (existe-t-il vraiment en Bretagne ?) lui refusant son soutien. Sans doute Michel Denis est-il dans le vrai lorsqu'il écrit (40), à propos des motivations des militants : les "petits bourgeois francisés avant les classes populaires [le fait qu'avant de s'engager peu sachent parler breton est révélateur], se trouvent confrontés individuellement tant au monde traditionnel qui leur devient étranger qu'au monde industriel dans lequel ils n'ont aucun pouvoir ; incapables de réaliser le lien social dans le présent, ils se disent liés par un patrimoine où la langue et l'histoire sont les biens les plus chers (41); et ce faisant ils s'engagent dans le fascisme..."

Mais les événements se précipitent... En mai 1938, la "campagne des barbouilleurs" conduit à l'arrestation de Lainé, Geffroy, Peresse, Gouère, R. Caouissin. Debauvais se cache en Belgique...

Le 25 mai 1938, un décret-loi va donner à la police les armes pour combattre le P.N.B. : "quiconque aura entrepris, par quelque moyen que ce soit

de porter atteinte à l'intégrité du territoire national, ou de soustraire à l'autorité de la France une partie du territoire où une autorité s'exerce, sera puni d'un emprisonnement d'un à cinq ans". Cette arme vient à point pour les autorités que les activités des *Breiz Atao* commencent à inquiéter : le journal est interdit dans les casernes et des précautions vraiment exceptionnelles sont prises lors de la visite d'A. Lebrun à Saint-Brieuc le 28 mai 1938 (par exemple, la voie ferrée de la gare Montparnasse à Paris jusqu'à Saint-Brieuc se voit confier un soldat tous les cent mètres...).

Au congrès de Guingamp, le refus de la guerre par voie d'affiches et de discours entraîne des perquisitions au central du parti. Debauvais et Mordrel sont poursuivis pour ces affiches et pour l'ensemble des articles de *Breiz Atao* publiés depuis l'apparition du décret de mai 38. Debauvais se livre à la justice pour l'exemple : il est condamné à quatre mois de prison et à une amende pour "l'affaire des barbouilleurs", et est traduit de nouveau, avec Mordrel, devant un tribunal pour le second motif : ils obtiennent tous deux un an de prison, avec sursis pour Mordrel, ainsi qu'une forte amende. *Gwenn ha Du* réagit (cf infra). En prison, Debauvais mène une grève de la faim pour obtenir le régime politique : étant tuberculeux, il risque de s'affaiblir, et les autorités finissent par le lui accorder. Il quitte la maison d'arrêt de Rennes le 29 juillet 1939.

Cependant l'action n'en cesse pas pour autant : la propagande pour la paix reste intense. Déniel a ce commentaire : "sous une apparence démagogique... le caractère pro-allemand des positions affichées dans *Breiz Atao* s'avèrent aisément décelables". Et surtout, la *Kadervenn* accentue son action, en toute discrétion : des armes sont débarquées d'un cargo allemand à Locquirec (cf. infra), et l'on se prépare à contrer la mobilisation.

Mais la guerre surprend tout le monde particulièrement Lainé : les hommes se laissent mobiliser sans réagir. Debauvais et Mordrel, isolés, tentent de regrouper leurs troupes et, devant l'échec, s'enfuient en Allemagne... Fouéré donne une explication quant à ce départ en relatant (42) une réflexion du premier : "nul plus que moi ne fait des vœux pour que la guerre ne vienne pas trop vite et pour que cette nouvelle crise ne soit pas la crise décisive qui nous conduira à un nouveau conflit, inévitable cependant à plus ou moins longue échéance. Mais le malheur est qu'il n'y a plus aujourd'hui d'alternative que Mordrel et moi nous nous proposons de mener... [la répression] risque de nous détruire tous et avec nous tous les espoirs de liberté nationale pour notre pays. Même s'ils ne sont aujourd'hui encore que l'expression d'une minorité, qui les maintiendrait ces espoirs, si *Breiz Atao* ne peut plus se faire entendre ? or, notre voix doit être entendue sur la scène internationale. Il s'agit aujourd'hui d'accomplir un geste

héroïque dont l'histoire tiendra compte même s'il ne réussit pas...". A cette nécessité, s'ajoute peut-être une certaine fascination pour le régime allemand, notamment pour Mordrel...

SECTION II : LA FACE CACHEE DU MOUVEMENT

NATIONALISTE BRETON : GWENN HA DU (1932-1940)

A - ATTENTATS ET REACTIONS

Le 7 Août 1932 doivent avoir lieu à Vannes les fêtes du quatrième centenaire de l'Union de la Bretagne à la France, en présence du Président du Conseil E. Herriot. Ne pouvant opposer qu'une résistance de principe, les militants de "*Breiz Atao*" se préparent à manifester contre la "honteuse commémoration de [l']annexion" avec force tracts, papillons et journaux... Mais *Breiz Atao* se trouve dans la situation d'un "mouvement exsangue, dont le prestige [est] tombé si bas que la masse des adhérents s'en [est] détournée et que dans tous les sens se manifestent des dissidences réformatrices"(43)... quelques arrestations (Debauvais, Bricler...) et une forte présence policière suffisent à désamorcer la contestation... De son côté l'organisation secrète *Gwenn ha Du* a décidé peu auparavant de ne pas rester inactive pour cet anniversaire, et de s'attaquer à un symbole: le monument de l'Union de la Bretagne à la France, sur la place de l'hôtel de ville à Rennes. Au moment de son inauguration en 1911, l'oeuvre de J. Boucher avait suscité de nombreuses et vives réactions – notamment de la part du Parti Nationaliste Breton–, alors qu'Anatole le Braz, devant de nombreuses notabilités, affirmait que "nos racines plongent au sol breton, mais dans nos branches hautes, ô France, c'est ton esprit qui souffle à jamais"... (44)

Et dans la nuit du 06 au 07 août, un homme, Célestin Lainé, place une charge de cheddite fournie par une sympathisante, –Mme du Guerny– dans l'alcôve... le "monument de la Honte Nationale" s'écroule... les dégâts alentours, hormis les vitres, sont faibles.

Et dans la nuit même, une vague d'arrestations touche le mouvement breton : des militants sont arrêtés à Vannes... Les jours suivants, des perquisitions sont effectuées au siège de *Breiz Atao*, mais aussi chez des particuliers... on interroge "la Vierge Rouge" (Méavenn), le grand Druide du Collège des Bardes... Le congrès du "Bleun brug" (cf infra), prévu début septembre est annulé par le préfet (45) – on passe outre–...



*Monument de l'union de la Bretagne à la France
(dit Monument de la honte nationale)
Avant l'attentat... et après.
(photo Caërléon)*

Les réactions se succèdent rapidement : le maire de Rennes déclare : "ce n'est pas un Rennais qui a fait cela. Tous les Rennais par ma bouche protestent de leur loyalisme indéfectible envers la France et la République..." (46) Herriot, quant à lui, dénonce "un geste aussi stupide et aussi criminel, qui témoigne de la part de ceux qui l'ont commis, d'une parfaite bêtise et un avilissement complet de l'âme et du coeur"...(47)

Il va aussi "jouter" verbalement avec Mgr Duparc, Evêque de Quimper et du Léon: dans un long discours, il exalte la Bretagne et la "race" bretonne, "étrangère au réalisme des contrées de vie facile, tout ensemble ardente et, par pudeur, timide, un peu secrète même pour ses voisins, pure et, jusque dans ses instincts, raffinée. N'est-ce point là ce génie breton, riche à la fois de valeur poétique et de valeur active ? Pour notre nation, quel trésor ! En tout cas, la France a pu reconnaître ce qu'est la fidélité bretonne : on dirait que, dans son dévouement à notre commun pays, votre province a porté son goût de l'infini". Il conclut sur ce génie qui "ne saurait s'épuiser. Pour ses oeuvres de paix, qui, nous l'espérons, ne seront plus jamais interrompues, la France aura bien souvent encore besoin de ses Bretons, de leur sérieux, de leur dévouement, de leur courage [...]. Messieurs, vive la Bretagne, force irréductible de la France !" (48)

Mgr Duparc, quant à lui, va prendre la défense d'une certaine originalité de la Bretagne: tout en précisant que "l'admiration aimante qu' [il a] vouée à sa petite patrie ne saurait amoindrir son affection pour la grande", il estime que "nous [les Bretons] n'avons pas cessé d'être les fils de la Bretagne, quand la Bretagne est devenue française" : si "la raison et l'expérience" conduisaient à "se lier indissolublement au voisin le plus sympathique, le plus sage, le plus fort, et surtout le plus solidement catholique", des oppositions ont pu naître, au nom de la "Religion et du Patriotisme". Cependant, "ce ne sont pas ces orages passagers qui empêcheront l'union de coeur entre la France et la Bretagne. nous n'en voulons pour preuve que l'énorme sacrifice consenti sans hésitation pour la France entre 1914 et 1918, sans parler des guerres précédentes qui trouvèrent toujours la Bretagne prête et courageuse". Et il termine: "... Alors, mon pays de France, si tu veux une Bretagne digne de toi, pourquoi ne nous aides-tu pas à garder sa foi, sa langue, son esprit ? Pourquoi lui refuses-tu les moyens de grandir encore elle-même par l'âme ? Tu veux dans la société plus de justice et de fraternité, tu veux la paix au-dedans et au-dehors. Où as-tu trouvé ce programme si ce n'est dans l'Evangile ? Prenons en main le livre qui est la lumière du monde: "Et comme je suis Ton peuple, soyons tous en même temps le peuple de Dieu". (49)

L'Ouest-Eclair

DIRECTEUR POLITIQUE
Emmanuel DESGRIFFES DU LOU

JOURNAL RÉPUBLICAIN DU MATIN

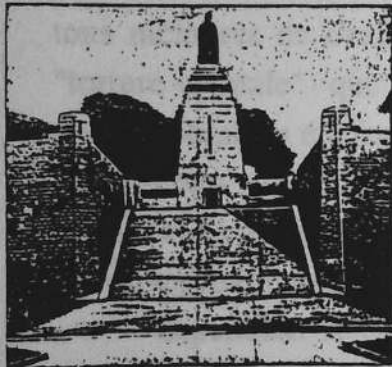
37 Année. — N° 13.609

ANNONCES : 1ère page, 100 fr. 2ème page, 80 fr. 3ème page, 60 fr. 4ème page, 40 fr. 5ème page, 20 fr. 6ème page, 10 fr. 7ème page, 5 fr. 8ème page, 3 fr. 9ème page, 2 fr. 10ème page, 1 fr.	LUNDI 8 AOUT 1922 25 CENTIMES Abonnement : OULAIN-DESGRIFES 75, rue de la République, NANTES	ABBONNEMENTS : 1 an, 10 fr. 6 mois, 6 fr. 3 mois, 3 fr. 15 jours, 1 fr. 5 jours, 0,50 fr. 1 jour, 0,20 fr. 100 exemplaires, 10 fr.
--	--	---

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A APPORTÉ
AUX MORTS DE DOUAUMONT LE SALUT DE LA FRANCE

Inaugurant l'ossuaire de Douaumont, il a dégagé la leçon de cette cérémonie :

« Ces alignements de croix blanches ou noires sont là pour défendre les peuples contre l'oubli, les amener à réfléchir et les détourner de ces cataclysmes qui ne laissent derrière eux que ruines, misères et souffrances. »



LE MONUMENT DE LA VICTOIRE À VERDUN

Vannes, 7 août. — Aujourd'hui, le Président de la République est venu apporter l'hommage de la nation aux héros français des batailles de Verdun.

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville à Rennes une bombe a fait sauter le monument symbolisant l'union de la Bretagne à la France

LA STATUE RENVERSEE DE SON SOCLE A ÉTÉ AFFREUSEMENT MUTILÉE. LES VITRES DE L'HOTEL DE VILLE, DU THEATRE ET DES MAISONS VOISINES ONT VOLÉ EN ÉCLATS

Quels sont les auteurs de cet attentat inqualifiable coincident avec les fêtes commémoratives célébrées hier à Vannes ?

Il y a des actes de vandalisme dont jamais on honore les auteurs parce que leurs crimes sont plus graves que leur malchance. Il y en a d'autres qui ont une importance morale parce qu'ils ont été commis sous l'inspiration du malin et de la haine ; l'attentat qui fut commis hier est-il de ce genre ?

Le crime de 7 août 1922, qui entre aujourd'hui dans l'histoire judiciaire, est un acte de vandalisme d'essence plus grave qu'il en a eu le premier à Vannes d'un représentant du Gouvernement, venu apporter aux Bretons assemblés, le salut de la France.

Hier matin, à 4 h. 16, alors que, devant la rose se tenait sur Rennes au milieu d'une brume diaphane, alors que, à Vannes, des milliers de Bretons se réunissaient à célébrer l'union de la Bretagne avec la France, des inconnus commettaient, sur un monument groupe de bronze qui commémore, dans la capitale administrative, morale et intellectuelle de la Bretagne la



tentait avoir été détachés de son socle par le choc d'une quinquaine ! Des pierres de taille qui formaient le rebord supérieur du piédestal étaient tombées en même temps que le monument ; les vitres de l'édifice qui se trouvaient au-dessus étaient brisées. La déflagration avait rendu l'air très épais.

Sur la façade de la Mairie, aucun dommage n'avait résulté. Au théâtre municipal, les glaces du foyer et des galeries adjacentes étaient très brisées. Il en était de même du Café Océan et des maisons environnantes ; l'édifice de l'Oratoire de Clément, de l'église de l'Évangéliste, les croisées étaient jonchées de verre pulvérisé.

Un à un les passants s'élevaient sur la place de la Mairie et contemplaient stupéfaits, l'œuvre de vandalisme dont ils étaient déjà les témoins.

LE MAIRE ET LE PRÉFET SUR LES LIEUX

Le maire, accompagné de son adjoint

Article de l'Ouest-Eclair sur l'attentat du Monument de l'union de la Bretagne à la France (dit Monument de la Honte Nationale)

Mais bien plus engagée est la position du P.N.B., qui ne regrette pas le monument, cette "escroquerie matérielle et morale". Si, officiellement, il nie toute participation à l'attentat dont il réprovoque la brutalité, il approuve une "violence permettant de rompre la conspiration du silence autour des revendications bretonnes et attirer enfin l'attention des Français et gouvernement sur un mécontentement qu'ils voulaient systématiquement ignorer". Et le Parti termine: " Puisse l'éclat de cette bombe inoffensive retentir aux oreilles de la France comme un avertissement salutaire. Puisse-t-il faire comprendre qu'il est temps encore d'accomplir les actes qui permettront à la Bretagne et à la France de vivre rapprochées non de l'esclavage mais de cette égalité et ce respect des droits sans lesquels l'amitié n'est qu'un mensonge officiel pour excuser la servitude. Pour ce but, au dessus des calomnies et ragots, nous continuerons jusqu'à ce que les aveugles voient et que les sourds entendent..."(50)

Mais la réplique policière ne se fait pas attendre: soucieuse d'efficacité, elle arrête des suspects: Jeusset, Leroux, les frères Cattelliot, Thésé et Joullot, tous membres de *Breiz da Zont* (51) Interrogés, certains ne résistent pas à la "torture mentale" que leur font subir les enquêteurs, et avouent tout – et même plus: la bombe a été fournie par Berthou, de Guipavas, et ils sont passés à l'action eux-mêmes – : ils sont emprisonnés pendant près de deux mois à la prison J. Cartier et n'en sortiront qu'après une grève de la faim, : la police ne parvenant pas à prouver leur culpabilité...(52)

Cependant si ce premier attentat a suscité le plus d'échos en Bretagne, d'autres suivront : dès le 20 novembre, *Gwenn ha Du* se manifeste de nouveau, de façon toute aussi spectaculaire: alors que E. Hériot se rend à Nantes pour y célébrer l'Union, son train est retardé à Ingrandes, à la "frontière" de la Bretagne et de la France. En effet, deux charges explosives, placées par Lainé, Bayer du Kern et Girard, ont coupé la voie ferrée... Mais cet attentat garde plus que jamais son caractère symbolique: des lanternes rouges placées par eux de part et d'autre évitent tout accident...(53)

Malgré l'étendue des recherches et les moyens utilisés, le Contrôleur Général des Services de Recherches judiciaires ne parvient pas à appréhender les coupables...

Quatre ans plus tard, après une trêve, due à l'absence de C. Lainé pour raisons professionnelles, l'organisation secrète reparait le 15 février 1936, en envoyant un ultimatum au ministre de l'Education Nationale, lui intimant l'ordre d'organiser l'enseignement en breton... L'inertie est la seule réponse des pouvoirs publics : dans la nuit du 13 au 14 avril, quatre préfectures sont victimes de

bombes incendiaires (Rennes, Nantes, Saint-Brieuc, et Quimper, où Geffroy passe à l'action; Vannes est épargnée en raison d'une panne d'automobile...).

Les enquêteurs, cette fois, progressent rapidement: l'arrestation de Bayer du Kern entraîne celle de Girard; ils dénoncent tous deux C. Lainé comme instigateur des attentats. Mais, devant "le regard glacé du chef", les prisonniers se rétractent: ils sont tous libérés, le groupe bénéficiant d'une ordonnance de non-lieu...(54)

Quand s'ouvre à Rennes, le 14 décembre 1938, le procès de F. Debauvais et d'O. Mordrel pour atteinte à l'intégrité du territoire, le *Gwenn ha Du* est prêt: le 18, en réponse à la condamnation des deux hommes à un an de prison (le second avec sursis), un lieutenant de Lainé, Le Helloco, fait exploser le monument de la fédération bretonne-angevine à Pontivy (les explosifs étant fournis par O. Mordrel).

Bien entendu, la condamnation est confirmée par la Cour d'appel et bien entendu, la réponse ne tarde pas: la préfecture de Quimper est touchée...

Enfin, le dernier attentat de l'organisation clandestine touchera, en mai 1941, la gendarmerie de Carhaix, soupçonnée d'être trop sévère avec les militants bretons. (Les auteurs semblent être A. Geffroy et G. Vissault).

Mais cette mystérieuse organisation, dont on a ignoré longtemps la place exacte au sein du mouvement nationaliste breton, signe toujours ses attentats de revendications...

B - ORGANISATION, SITUATION ET REVENDICATIONS

L'idée de créer une organisation secrète est lancée par C. Lainé et G. Berthou, au début des années trente. Cette société devait s'appeler *Kentoc'h Mervel* ("plutôt la mort" - que la souillure -). Lainé étant reçu à l'Ecole Centrale, le recrutement va être confié au second, pour la Bretagne: il engage les frères Cattelliot, T. Jeusset..., alors que le premier va convaincre Girard, Meavenn, Le Helloco. A la fin de l'année 1930, Lainé prend les choses en main, se sépare de Berthou, puis recrute Denis, Bayer du Kern, Merle, Hervé Delaporte (son frère, Raymond, préférant garder ses distances), De Quélen... *Gwenn ha Du* naît finalement à Paris.

Cependant si Naël (55), qui devient rapidement le chef de l'organisation, exécute seul l'attentat d'août 1932, il prévient les dirigeants du P.N.B.: O. Mordrel reçoit la visite, peu avant, de "l'égérie de Célestin Lainé" (Méavenn), qui lui demande la réaction qu'aura le Parti. Malgré son accord, on décide que la manifestation à Vannes est maintenue: les autres militants ne sont pas prévenus,

et bénéficieront d'un alibi inattaquable... (T. Jeusset et ses compagnons ne purent être avertis).

Mais si O. Mordrel affirme avoir eu l'idée, peu après, de créer un grand conseil, afin de pouvoir contrôler quelque peu cette branche clandestine, Lainé affirme que ce *Kuzul Meur* (grand-conseil) existait depuis 1931 : cette action aurait donc été menée en plein accord avec F. Debauvais...

En tout état de cause, le *Kuzul Meur* regroupe les grandes tendances présentes chez les nationalistes: *Breiz Atao* (avec Debauvais, puis (?) Mordrel qui y entre en 1933), *Gwenn ha Du* (avec Lainé et le Helloco), et la tendance catholique (avec Raymond Delaporte)... Ainsi, si les fractions conservent une certaine autonomie, les actions sont menées avec l'accord de tous (56) (Mordrel fournit les explosifs pour l'opération de Pontivy en 1938). Mais l'on conserve le plus grand secret autour de cet organe de coordination, secret facilité par l'habitude, au sein de "la famille bretonne", de ne pas poser de questions: Debauvais, à sa sortie de prison, salue les "héros inconnus" de Quimper et Pontivy.

En conséquence, si la police n'est guère dupe de la virginité qu'affectent soigneusement Mordrel et Debauvais (ce qui peut expliquer la violence de la répression contre l'aile légale du mouvement), elle ne parviendra jamais à démanteler l'organisation clandestine (avec certaines réserves sur les rapports entre services de police et militants bretons). En effet, les opérations ont toujours été préparées et exécutées sans faute, grâce à une organisation très stricte : "à l'intérieur de cette société secrète, le travail était très cloisonné, et les membres ne se connaissaient pas entre eux. Le chimiste qui préparait les explosifs n'avait à connaître que l'activité précise qui était la sienne".(57)

Néanmoins, à chaque opération, une revendication était envoyée à la presse, ce qui permet de se faire une idée assez précise du but du *Gwenn ha Du*.

Ainsi, le but premier est de permettre à "la vraie Bretagne" de s'exprimer, et d'ouvrir la lutte pour sa délivrance: pour "remettre entre les mains des Bretons, les destinées de leur Patrie, pour le plus grand bien de la nation bretonne... "Cette position conduira à refuser une guerre menée au bénéfice des Français: "tout notre sang pour la Bretagne, pas une goutte pour la France".

Cependant une autre revendication va apparaître dès 1936, toujours la même depuis des décennies, et qui a toujours essuyé le refus le plus catégorique: le droit à un enseignement en breton, "le droit d'être instruits dans la langue de [leurs] pères"...

Enfin, on peut discerner une volonté d'organiser une contre-répression, surtout symbolique: "le gouvernement français se trompe s'il croit par ses méthodes de répression, détruire le patriotisme breton..."

Mais au delà de ces buts, qui n'ont rien d'original, l'influence de Lainé commence à être perceptible: peut-être doit-on se référer à son strict code de l'honneur pour comprendre les condamnations qui touchèrent divers membres du mouvement: Berthou, condamné à quitter la Bretagne pour avoir "dénoncé plusieurs Bretons aux policiers français", ou Youenn Drezen et Henri Caouissin, pour avoir usurpé le titre *Gwenn ha Du*...

Et surtout, en mars 1936, il rajoute, à un texte initial de Mordrel, un appel à une jeunesse déterminée: (58) "jeunes gens de la race des Bretons! Sachez que la Bretagne ne sera relevée que par des hommes qui auront l'esprit celte et les bras vigoureux, qui mettront une force militaire au service de la Bretagne, qui seront des soldats bretons. Que votre idéal de vie soit celui du soldat breton. Vous devez accepter l'action collective et disciplinée comme le moyen le plus efficace d'atteindre notre but. N'attachez pas une importance exagérée aux théories, qui font travailler les langues au détriment des bras. Préparez-vous à devenir avec nous les soldats dont la Bretagne a besoin et soyez sans inquiétude: nous nous retrouverons quand le moment sera venu."

On peut déjà discerner les thèmes qui le conduiront, avec ses "soldats perdus", jusqu'au bout de la nuit hitlérienne"...

En conclusion, les attentats inaugurent une méthode de lutte qui connaîtra un grand succès plus tard en Bretagne. Mais les objectifs sont toujours symboliques, alors que le gouvernement, pour en isoler les auteurs, en exagère d'abord la portée: *le Matin* titre en 1932: "Un attentat allemand contre Mr Herriot... En fait, le mouvement se trouve plus isolé que jamais (mais bénéficie un moment de l'appui du Parti Communiste); cependant, si la population semble réprouber ces actes, toujours est-il que maintenant elle n'ignore plus l'existence d'un mouvement nationaliste vigoureux..."

On peut se demander quelle y aurait été la place de Lainé si les pouvoirs publics avaient été plus ouverts. Mais en le cantonnant dans une opposition désespérée, ceux-ci ne pouvaient que pousser à une radicalisation, qui ne donnait que plus de crédibilité à "Hénaff".

SECTION III – ENTRE CHIEN ET LOUP : CELESTIN LAINE

Qui est donc Lainé, effacé au sein de la branche légaliste du mouvement, mais si actif dans sa branche clandestine ?

Le père de Lainé, né en 1872, est capitaine à la Compagnie Chevillotte à Brest (marine marchande) quand, par l'intermédiaire d'un autre navigateur (Capitaine Gaudeberg), il rencontre Mademoiselle Kerjean qu'il épouse à Ploudalmézeau vers 1905. Elle a vingt cinq ans, lui, trente-trois. Le couple donne naissance à trois garçons : Célestin (15 (?) octobre 1908 à Nantes) Francis (25 octobre 1909 à Brest) et Albert (28 août 1912).

Vers 1912 – 1913, le père devient capitaine d'armement aux chantiers de la Loire : sa femme se lassant de son absence, il choisit un métier sédentaire.

A Brest, les trois frères vont au lycée et se dirigent vers "math spé" (Francis et Albert sautent la classe de "math élem") : élèves tout simplement excellents, ils continuent leurs études brillamment. Ainsi, Célestin fait une licence de mathématiques-physique-chimie à Rennes puis, après un passage comme surveillant à Sainte-Barbe à Paris et ses obligations militaires (accomplies dans l'artillerie à Fontainebleau, il en sort officier de réserve, ce dont il est fier, estimant l'armée au "dessus de tout"), il entre directement en deuxième année à l'Ecole Centrale... où le suit son frère Albert (qui en sort second de sa promotion en 1933).

Mais le malheur a durement frappé la famille entre-temps : lors d'une épidémie à Brest, Célestin, Albert et leur mère sont touchés par la thyroïde : cette dernière en décède (le 16 septembre 1926 ?), ce qui marque profondément Célestin.

Lainé père s'est remarié, mais les trois frères sont élevés par leurs grands-parents. Il ne faut pas mésestimer l'importance de cet événement : c'est à partir de ce moment que Célestin Lainé s'engage à fond dans le mouvement breton, y entraînant –dans une moindre mesure– son frère Albert (l'attachement entre les deux frères peut expliquer bien des comportements ultérieurs...).

Quoi qu'il en soit, les trois frères prennent des voies différentes, toutes aussi brillantes : Francis s'engage dans la marine marchande (et y gagne ses quatre étoiles d'amiral), Albert dans l'armée (en 1939, servant dans les chars de combat, il est envoyé en Roumanie avec son bataillon de chars Renault) et Célestin dans l'industrie chimique (il est ingénieur chimiste, à l'Ecole Centrale).

On peut voir le caractère typique de cette famille : la Bretagne a donné à la France tant de marins et de soldats... et pourtant, de cette famille caractéristique (?) du Léon –la "Prusse de la Bretagne"– va naître un "breton

intégral", prêt à tout sacrifier pour son pays : il aurait certainement pu faire une carrière plus qu'honorable dans le domaine scientifique (il écrit en 1934, un traité de géométrie en breton) mais il tourne son talent tout entier, son énergie, sa vie, vers l'action politique...

Lainé, après avoir participé à sa création, devient rapidement le meneur de *Gwenn ha Du*, et réalise seul le coup d'éclat de 1932: O. Mordrel rapporte : (59) "Ingénieur chimiste, il avait donc fabriqué un livre d'explosif puissant dans sa chambre à coucher et, ce faisant, brûlé un pantalon qu'il alla, la veille du jour J jeter derrière un fossé dans la proche campagne. Et ce fut la terrible boîte de lait Nestlé que Lainé, ayant escaladé les personnages de bronze, vint glisser derrière la tête du roi de France, le lendemain matin; 7 août, à l'heure où l'aube teintait de rouge les façades rennaises. Tandis qu'il allumait la mèche lente, deux personnes traversèrent la place, un ouvrier et une femme de charge âgée, qui regardèrent... et s'en allèrent, et se dispensèrent ensuite de se présenter à la police..."

Son rôle y devient si important que si l'organisation secrète ne signe pas d'attentat entre 1932 et 1936, c'est parce qu'il se trouve à ce moment-là en poste hors de Bretagne... Ainsi, il exerce comme ingénieur chez Kuhlmann à Loos, quand il est inquiété en 1936: deux complices, interrogés, le désignent comme instigateur des attentats. A sa vue, ceux-ci se rétractent (l'un des accusés, lors de la confrontation, se serait exclamé: "Mais ce n'est pas là Lainé !"...) : assez étrangement, il ne sera pas soupçonné plus avant (s'étant enfui en motocyclette, il bénéficie, pour l'affaire d'août 1932, d'un solide alibi). Il gardera de cette expérience un souvenir original: "La prison [a] somme toute... peu d'importance. J'espère que les membres de *Breiz Atao* sont préparés à des événements plus pénibles s'ils tiennent vraiment à libérer la Bretagne... J'ai acquis une grande expérience en matière judiciaire. Elle m'a permis de réaliser que la difficulté principale réside dans les interrogatoires, des gens faibles finissent par avouer même ce qu'ils n'ont pas fait. Pour résister à la suggestion, il faut se retirer en soi-même, ne pas perdre le contact de sa conscience, s'appliquer à toujours voir les questions de haut, ne pas croire à ce que l'on vous dit, pas plus que les policiers ne croient ce que vous leur dites..."

J'ai passé deux semaines en prison. La prison n'est rien pour ceux qui ont la conscience droite. L'isolement ne vous ronge que si vous avez une mauvaise conscience. J'ai toujours été très optimiste en prison et en même temps très fier de l'honneur qui m'était fait devant les générations des Bretons passées et à venir."(60)

Dans ce discours, Lainé se décrit: une volonté de fer, grâce à un but fixé, très précis: l'indépendance.

Physiquement... Il est grand, brun, mince taciturne, secret, "d'allure prussienne", avec un côté vieux garçon (il était célibataire (61)... O. Mordrel le décrit avec des "traits réguliers, [une] physionomie honnête appuyée sur deux oreilles larges comme la main, [un] regard doux et profond"; puis continue sur... "sa façon un peu embarrassée de se tenir et un peu niaise de s'exprimer, les inflexions enfantines de sa voix, son goût pour les plaisanteries puériles et honnêtes"... et finit: "tout cela constitue le personnage rassurant qu'il compose avec astuce" (62). Peut-être convient-il de préciser que les deux personnages ne s'appréciaient guère...

Si Lainé semble avoir peu changé physiquement au fil des années, il n'en est pas de même idéologiquement, et le témoignage de Mordrel est sans doute à prendre en considération quand il affirme : "Avant d'avoir fait de lui, par [ce qu'il considère comme] ses déraillements le grand hérétique du nationalisme breton, Célestin avait commencé par être un garçon simple et charmant, que j'aimais bien pour la rectitude qui fut sienne tant qu'il conserva sa foi à la religion de ses pères". (63)

En effet, si Lainé fut le fondateur d'une "Foi celtique" très nettement néo-païenne, il a d'abord commencé par être catholique: il a connu l'abbé Perrot assez tôt (cf photographie) et joué du biniou (chose relativement peu courante à l'époque) au *Bleun Brug*. Mais son évolution idéologique conduira le prêtre à le condamner, en 1943...(cf infra).

L'engagement politique de *Neven Hénaff* remonte probablement au milieu des années vingt. Il se fait remarquer au congrès de Saint-brieuc en 1930, en prêchant le recours à la violence – sans succès –. Si l'organisation *Gwenn ha Du* va lui permettre d'appliquer ses idées, son "Service Spécial" est l'incarnation même de son rêve, de son idéal...

S'intéressant en priorité à cette unité paramilitaire, volontairement calquée sur le modèle de l'I.R.A., il se préoccupe assez peu de politique (il ne s'en cache pas: "mon action n'est pas politique... La politique, c'est l'affaire de Mordrel et Debauvais..."). Cependant, en 1938, la "campagne des barbouilleurs" menée par certains militants déclenche une forte répression, qui conduit à son arrestation: comme il l'avait affirmé à Roscoff en juillet 1936, il refuse de s'exprimer en français devant le tribunal correctionnel de Rennes. Il est condamné à trois mois de prison ferme...

A sa sortie de prison, la "logique de guerre" a débuté...

Hénaff va montrer quelque faiblesse quant à son interprétation des événements...

En 1938, il juge la guerre imminente, et prépare dès l'été un plan de mobilisation générale de ses hommes, rédigeant même un "ordre d'insoumission à la mobilisation française"... Mais la trop humaine faiblesse des démocraties "sauve" la paix: la conférence de Munich l'oblige à annuler l'opération en catastrophe...

Par contre, en 1939, ne croyant plus à la guerre (64), il décide de rejoindre son régiment, afin de pouvoir continuer les préparatifs de l'insurrection. Le témoignage de William Ambrose Bebb est à cet égard très clair: il rapporte une discussion avec Lainé :

Lainé : – Non, impossible que nous nous trompions. Nous croyons ferme que la guerre n'éclatera pas encore. Que ferons-nous ? Partir tranquillement quand chacun sera appelé . Demain peut-être, on nous appellera, moi, Mordrel, Debauvais, Bricler... Nous irons, nous reviendrons sans avoir combattu. Notre heure n'est pas encore venue. Nous l'attendons. Elle viendra.

Beeb : – Et ensuite ?

Lainé : – Nous attendrons deux ans ou trois. Voilà le moment. C'est alors que la guerre viendra. L'Allemagne vaincra la France et l'Angleterre. Elle envahira l'Alsace, ira jusqu'à Paris et au delà. La France sera morcelée et réduite à l'état de petite nation, sans Paris et le Nord. L'Allemagne aura besoin d'amis, d'associés et voilà, pour nous, l'occasion de nous manifester. La Bretagne sera l'un de ces alliés. Nous aurons enfin notre indépendance."

Et l'auteur d'ajouter :

"Je n'ai jamais constaté de ma vie une telle sûreté de soi, entendu de raisonnements aussi froids. Pas un instant, sa voix ni son regard ne se durcirent. C'est ainsi qu'écrivait Machiavel et que Richelieu dressait ses plans. Bien que la chaleur fût torride, jamais je ne me suis senti plus glacé." (65)

En effet, Lainé est décidé à jouer totalement la carte allemande dans cette guerre qui se prépare (et comment ne pas voir une certaine similitude avec les Irlandais de la "Semaine de Pâques" ?), et ses contacts avec l'Abwehr sont très suivis (cf infra). Il précise : " Si le fait d'arracher la Bretagne à la France fait le jeu de l'Allemagne, qu'y pouvons-nous ? Nous n'avons pas le choix des alliés. C'est la France qui nous les impose."

Que deviendra exactement la France, entre une Allemagne triomphante et une Bretagne libre ? "Dans un délai prévisible, il n'y aura plus de France, peut-être un vague tronçon d'état dans le centre, capitale Clermont-Ferrand. Nous devons être sur les rangs pour prendre notre part des dépouilles de la bête. La frontière du Reich suivra la seine, Paris sera détruit. Il n'en restera pas pierre sur pierre. Nous devons reprendre la politique de nos rois, occuper tout le Massif

Armoricaïn et tenir une frontièrre commune avec le Reich sur la Dive. Au sud, nous devons contrôler les côtes jusqu'à la Gironde."

Cependant si Lainé veut la défaite de la France ("si l'Allemagne perd la guerre, un mouvement politique et culturel prisonnier de l'état français ne mènera jamais à rien... Nous nous battons pour un état breton et non pour des populations d'esclaves."), il ne faut pas le considérer comme un nazi: "Quiconque n'attaque pas systématiquement l'Allemagne passe pour germanophile et est accusé d'être à la solde d'Hitler. C'est mal me connaître que de m'imaginer m'arrêtant à une doctrine, qu'elle soit nationale-socialiste, fasciste ou tout ce que vous voudrez. Un seul et unique but compte pour moi: libérer la Bretagne..."

Mais si ce témoignage d'indépendance d'esprit comporte probablement une grande part de vérité, Lainé ne parle pas de ses contacts avec G. von Tevenar, et de la conception qu'a celui-ci d'une "Europe Nouvelle" peut-être cette position se révèle-t-elle trop dangereuse pour être déjà dévoilée; peut-être n'a-t-elle pas encore mûri dans son esprit (elle apparaîtra très clairement en 1944)...

Hénaff se plie donc à l'ordre de mobilisation générale, et se rend sur le "front" où "sévit" la "drôle de guerre". Mais il y est arrêté en octobre, après avoir écrit une lettre à une amie Finotte Peresse, où il appelle, "en termes à peine voilés", les autonomistes à se tenir prêts: le conseil de guerre, à huis clos et devant un observateur du ministère des Armées (66) le condamne à cinq ans d'emprisonnement.

Profitant de la désorganisation de la Centrale de Clairvaux face à l'irrésistible avancée allemande, Lainé parvient à s'enfuir, et revient en Bretagne, à la fin du mois de juin 1940 : en plein "événements pontivyens"... Il a expliqué lui même les raisons de sa participation au Conseil National Breton (67):

"Si quelque chose fut difficile à constituer, ce fut bien ce bureau du C.N.B.. A part M. Guieysse auquel il suffit toujours de montrer qu'il y a beaucoup de risques véritables pour obtenir son accord, les personnes sollicitées n'osaient pas aller jusqu'à compromettre leurs noms auprès de ceux des condamnés à mort par contumace Debauvais et Mordrel. On estima cependant qu'il fallait au moins un quatrième en titre, ne fût-ce que pour faire le mort, et Debauvais me sollicita pour la seconde fois. Je commençai par me récuser jusqu'à ce qu'il m'avouât ne trouver aucune notabilité suffisante qui consentît à se joindre à leur trinité. Voilà comment naquit ce quatuor du C.N.B. dont Debauvais fut nommé président."

Mais il reprend aussitôt ses "occupations normales dans la branche militaire du mouvement": le C.N.B. se révélant être un échec, il préfère continuer son action en toute discrétion, profitant des ambiguïtés du P.N.B.... avant que les événements ne lui permettent de réaliser son rêve, à la fin de l'année 1943: entrer militairement en guerre contre la France...

Notes

- 1) *Breiz Atao* n° 2, p.2, cité par Déniel, *Le mouvement breton*.
- 2) revue *Gwenn ha Du* n° 73, p. 9 et suivantes.
- 3) Mordrel, in *Breiz Atao*.
- 4) Ibid, p. 44
- 5) article premier des statuts, cités par Déniel, ibid. P. 61, 62.
- 6) Ibid, P. 79.
- 7) article *les avantages du panceltisme*, *Breiz Atao* n° 4, 5. cité par Déniel.
- 8) Marchal, cité par Déniel, ibid. p. 75.
- 9) cité par Déniel.
- 10) in *Breiz Atao*. p. 79.
- 11) Ibid, p.148.
- 12) In *La patrie interdite* p. 137.
- 13) *Breiz Atao*.
- 14) Ibid. p. 180.
- 15) le programme S.A.G.A. est reproduit par Déniel en annexe de son ouvrage.
- 16) Ibid. p. 185.
- 17) Ibid. p. 182.
- 18) Ibid, p. 174, à propos du programme S.A.G.A.
- 19) *Breiz Atao* n° 255, cité par Déniel, ibid. p. 186.
- 20) Ibid p. 188.
- 21) Ibid p. 191.
- 22) Ibid. p 194
- 23) Déniel, ibid. p 197, citant l'article : *Racisme breton*.
- 24) Ibid., p 198.
- 25) in *La Patrie interdite*, p 135, 136
- 26) Cité par Déniel, ibid., p 201, 202.
- 27) Fouéré se fait l'écho du conflit, in la *patrie interdite* : son intelligence très vive, son esprit étincelant et sa grande culture lui permettaient d'assimiler les problèmes les plus divers, les pensées et les idéologies les plus disparates avec une déconcertante facilité. Aussi se mettait-il facilement à la mode de son temps s'il le désirait ou le croyait utile... Rien n'est plus étranger à l'esprit de Delaporte que l'esprit de Mordrel. Les convictions du second sont certes aussi sincères que celles du premier. Mais la foi profonde de Delaporte et sa philosophie chrétienne de l'existence lui rendront toujours incompréhensibles et détestables l'agnosticisme, les variations intellectuelles et la versatilité spirituelle de Mordrel. D'où les incompatibilités idéologiques et doctrinales qui se sont faites jour entre les deux hommes à la veille de la guerre. Elles firent que Raymond Delaporte et ses frères prirent à cette époque leurs distances vis-à-vis de la politique du P.N.B., influencé par Mordrel dans la perspective du jeu politique qu'il entrevoyait possible entre l'Allemagne hitlérienne et la France. Conflit de tendances que le pragmatisme de Debauvais s'efforçait d'atténuer. Pour Delaporte, tous les moyens ne sont pas bons. Ni Mordrel, ni Debauvais par contre ne se posaient beaucoup de questions à ce propos".
- 28) Texte reproduit par Déniel en annexe de son ouvrage.
- 29) Cité par A. Youenou, in *Fransez Debauvais et les siens*, tome 2, p 232, avec ce commentaire : "il était encore trop tôt pour dévoiler un tel document... mais ce programme pouvait servir de base de discussion

- dans le parti comme on l'a vu dans le discours de Carhaix où cette nouvelle orientation politique a dû causer des surprises..."
- 30) cité par Déniel, *ibid.*, p 400.
- 31) article *Mouvement breton et fascisme, signification de l'échec du second Emsav in Régions et régionalisme en France du XVIIIe siècle à nos jours.*
- 32) cité par A. Youenou, *ibid.*, p 349.
- 33) citée par Michel Denis, établie par Ferec et Le Sann in *Breiz Atao et le nationalisme breton*, maîtrise d'histoire, Rennes, 1969.
- 34) cité par A. Youenou, *ibid.*, p 255.
- 35) *Ibid.*
- 36) cité par Déniel, *ibid.*, p 403.
- 37) *Ibid.*
- 38) *Ibid.*
- 39) cf Déniel, *ibid* p 123 à 134.
- 40) *Ibid.*
- 41) cf les cérémonies à St-Aubin-du-Cormier, commémorant la grande défaite 1488.
- 42) *Ibid.*, p 150 et 151.
- 43). Mordrel, *breiz Atao*, P 159
- 44). Caërléon, *Gwenn ha Du*, P 64.
- 45) Selon le journal *Breiz Atao* du 18 septembre 1932, le préfet aurait déclaré: "Le monument de Rennes a sauté. Vous n'avez plus le droit de vous dire breton".
- 46) R. Caërléon, *ibid.*, P 25
- 47) *Ibid*, P 26
- 48) *Ibid* P. 28
- 49) *Ibid* P.37
- 50) *Ibid* P.70
- 51) "Bretagne de demain", organisme, d'importance minime, nationaliste socialiste comme les partisans d'Adolphe Hitler, selon son leader T. Jeusset.
- 52) Les policiers semblent avoir laissé un souvenir impérissable à l'un des suspects, A. Catteliot, 22 ans à l'époque : "ils ont été ignobles les flics de 32. Les flics de maintenant, les flics que nous avons connu même en 40, mais ce sont des petits saints ! Ils sont gentils comme tout, quand on a connu ces sbires, ces salopards" revue *Gwenn ha Du*, n° 82
- 53) Olier Mordrel : *Breiz Atao* P. 165 : l'auteur cite un article du *Petit Journal* du 30.11.32, qui en dit long sur certains journalistes : "si une poignée d'intellectuels, de demi-intellectuels, et de démagogues paysans cherchent éperdument la publicité, le peuple breton, lui, reste indifférent, reste résolument français. Il continue à traire ses vaches, à vendre son bon beurre salé, à boire son magnifique cidre qui monte si doucement et si voluptueusement à la tête; il continue à être paisible".
- 54) à Moins de considérer des enquêteurs comme des incapables, il n'est guère possible de ne pas s'interroger, avec A. Déniel, "sur la nature exacte des relations de la police avec certains membres du mouvement. Il n'est peut-être pas sans importance de remarquer que les dossiers de la Sûreté générale afférents à l'autonomisme breton n'ont pas été versés aux Archives nationales pour la période postérieure à 1936"; *Le mouvement breton*, P. 165; Faligot, P. 81 : "un jour, un policier spécialiste des affaires bretonnes, me signala qu'existait dans un dossier, un rapport de gendarmerie affirmant qu'était impliqué un commissaire de police, plus tard parti à la retraite au Pays basque où il mourut." (à propos de l'attentat du 17 et 18 décembre 38 à Pontivy).
- 55) autre nom de Lainé ainsi que "Naven Hénaff".
- 56) Lainé : "Si l'on fait abstraction de l'existence de ce *Kuzul*, les activités nationales bretonnes peuvent apparaître plutôt anarchiques, alors qu'en fait, elles furent déterminées après de nombreuses discussions et menées de concert...", cité par A. Youenou : "*F. Debauvais et les siens*", Tome IV, P.9.
- 57) Témoignage de Geffroy, cité par P. Aziz : *Ibid*, tome I P. 202.
- 58) R. Caërléon, *ibid* P. 130.
- 59) O. Mordrel, *Breiz Atao*, p 164, 165
- 60) R. Caerleon, *le rêve fou...*, p 53, 54
- 61) *Ib.*, p 50: "il considérait la femme comme repos du guerrier et les volontaires pour faire l'amour avec le Maître ne manquaient pas..."
- 62) O. Mordrel, cité par P. Aziz, *Histoire de la Gestapo...*, p 47
- 63) *Ib.*, p 43

64) Cette erreur lui a beaucoup été reprochée. Il faut noter que, par ses contacts en Allemagne, il était convaincu que la Wehrmacht n'était pas prête, et que les dirigeants allemands feraient tout pour éviter une guerre trop proche. Cette thèse pourrait expliquer la "drôle de guerre" du côté allemand, le temps ainsi gagné étant utilisé pour mener à bien des négociations discrètes.

65) Extrait de *journal d'une quinzaine ou la Danse macabre* (*Dydd Lyfr Pythefnos neu y Ddawns Angau*) de W.A.Bebb, cité par H. Fréville, *Archives secrètes de Bretagne 1940-1944*, p 48, 49, 50. Bebb est un nationaliste gallois venu en vacances en Bretagne durant les quinze jours précédant la déclaration de guerre: il rapporte dans ce petit ouvrage les conversations qu'il a eues avec les chefs nationalistes. L'extrait cité a eu une importance considérable pendant la guerre: aimablement traduit à l'intention des autorités religieuses de Quimper, il contient une profession de foi païenne de Mordrel ("Nous ne sommes pas chrétien. Nous retournerons demain au paganisme..") Mgr Duparc, estimant que cet esprit risquait d'imposer à la Bretagne des conditions aussi dangereuses pour la foi catholique que pour les traditions celtiques", prononça l'excommunication des autonomistes.

66) selon O. Mordrel

67) Article *Déclaration de C. Lainé, néo-Breiz Atao* mai 1944. Il est à noter que la vision qu'a Lainé des événements (participation au C.N.B. par dévouement pour Debauvais) n'est pas forcément compatible avec celle de Mordrel (qui décrit un Lainé des plus machiavéliques); toujours peut-on noter que le second ne supporte pas le premier (et réciproquement), et que le premier doit prouver dans ce numéro qu'il est le fils spirituel de *Deb...*

LES FIDÈLES : LES ALLEMANDS BRITOPHILES

Certains Allemands ont éprouvé des sentiments de intérêt pour la Bretagne, comme le docteur Erub, président de l'Association des allemands à l'étranger, qui rencontrera parfois Debauvais et Mordrel à Berlin, ou Hans Ossi Wagner, l'éditeur le plus actif à Paris dans l'entre-guerres. Fédéraliste rhénan, il va tenter de sensibiliser les milieux allemands, en organisant des petits dîners d'information, où un Erub expose le problème devant des représentants de ministères ou d'organisations susceptibles d'être intéressés, ces réunions, entourées du plus grand secret (occasionnel parfois le passage de la "frontière verte" de nuit avec un hérautier welfen) vont être organisées de 1933 à 1937, mais ne donneront aucune résultat d'importance.

Cependant l'Allemand qui laissera probablement le meilleur souvenir parmi les Bretons est Gerhard von Teveren (1). Ce docteur en sciences sociales a consacré parait de mouvement breton en Flandres, et a noué les premières relations des FcB 1934, pour finalement "connaître la question bretonne et la situation de mouvement aussi bien que nous" (Mordrel). Très apprécié en Bretagne ("sa seule présence, ses membres étaient une légion" selon Mordrel), il y rencontrera toute les personnalités autonomistes (abbé Perrot, Mordrel, Debauvais, Lainé...) et aura une influence certaine, comme en témoigne C. Lainé en 1944. Le message politique de Gerhard ne s'exprimait qu'aux individus qu'il rencontrait, limités à une centaine, et se répandait chez nous en français, mais a pu être perçue par des influenceurs qui décidaient ce qui concernait aussi bien Quimper que les autres lieux, même dans des lieux où même plus d'élites choisissent de ne

CHAPITRE II : LES NATIONALISTES BRETONS ET LA GUERRE

TITRE I : LA CARTE ALLEMANDE

SECTION I - ALLEMANDS ET CHEFS BRETONS (1930-1940)

Le mouvement nationaliste va se tourner vers les autres minorités nationales en 1926, et particulièrement vers l'Alsace-Lorraine lorsque le gouvernement va vouloir y appliquer les lois laïques. Par l'intermédiaire du mouvement alsacien, il va être amené à s'intéresser à l'Allemagne...

A - LES FIDELES : LES ALLEMANDS BRITOPHILES

Certains Allemands vont éprouver très tôt de l'intérêt pour la Bretagne, comme le docteur Ernst, président de l'Association des allemands à l'étranger, qui rencontrera parfois Debauvais et Mordrel à Berlin, ou Hans Otto Wagner, l'"abonné le plus ancien" à *Breiz Atao*. Fédéraliste rhénan, il va tenter de sensibiliser les milieux allemands, en organisant des petits dîners d'information, où un Breton expose le problème devant des représentants de ministère ou d'organisme susceptibles d'être intéressés. ces réunions, entourées du plus grand secret (nécessitant parfois le passage de la "frontière verte" de nuit avec un braconnier wallon) vont être organisées de 1933 à 1937, mais ne donneront aucun résultat d'importance...

Cependant l'Allemand qui laissera probablement le meilleur souvenir parmi les Bretons est Gerhard von Tévenar (1)... Ce docteur en sciences sociales a entendu parler du mouvement breton en Flandres, et a noué les premières relations dès l'été 1934, pour finalement "connaître la question bretonne et la situation du mouvement aussi bien que nous" (Mordrel). Très apprécié en Bretagne ("sa seule présence, ses manières étaient une leçon" selon Mordrel), il y rencontrera toute les personnalités autonomistes (l'abbé Perrot, Mordrel, Debauvais, Lainé...) et aura une influence certaine, comme en témoigne C. Lainé en 1944 : " le message nordique de Gerhart ne s'exprimait qu'aux individus qu'il choisissait. Jamais à ma connaissance il ne s'exprima chez nous en réunion, mais je puis dire que son influence fut décisive en ce qui concerne aussi bien *Gwenn ha Du* que *Stur*, même *Breiz Atao*, et même bien d'autres choses qu'on ne

soupçonne pas encore dans le passé, et qu'on ne conçoit pas encore dans l'avenir. Gerhart fut le voyageur pressé qui passe à peu près inaperçu de ses contemporains : ainsi se bâtit l'histoire..."

Von Tévenar semble avoir eu une véritable passion pour les minorités ethniques en général (il a beaucoup voyagé en Irlande, Ecosse, Catalogne, Pays Basque, Bretagne...), et plus particulièrement pour les minorités celtiques : il sera, jusqu'à sa mort pendant la guerre, secrétaire-général de "l'Association allemande pour les études celtiques" *Deutsche Gesellschaft für Keltische Studien* créée en 1936 dans un but scientifique, mais aussi politique... Son action est en effet éminemment politique : "ce commis voyageur de la révolution ethnique" (Mordrel) a été engagé par les services secrets allemands dès 1933... Mais faire de lui un nazi semble faux : il est très critique à l'égard du national-socialisme ("Nous sommes capables de gagner la guerre militairement, mais nous la perdrons à coup sûr politiquement") ; ces réserves lui vaudront d'ailleurs d'être emprisonné six mois à la prison de Moabit pour le très politique motif d'homosexualité... Le jugement de H. Fréville est très clair à cet égard, l'auteur étant peu suspect d'éprouver de la sympathie pour lui : "l'objectivité veut qu'il soit indiqué que son intérêt personnel et très vif... aux minorités celtes participait moins d'un attachement aux conceptions nazies du *Deutschum et du Keltentum* (2) qu'à la philosophie païenne des peuples nordiques..."

Il rêvait en effet de détruire les grands états centralisateurs, puis d'unir les peuples du Nord, face aux latins et aux anglo-saxons (3), dans la lignée du groupe national-révolutionnaire de F. Hielscher. (4) Celui-ci était un fédéraliste dur qui vouait une véritable haine aux grands états, quelle que soit leur idéologie, ce qui l'amena à s'intéresser à Breiz Atao, comme il l'a écrit après la guerre (5) : "... La bombe de Rennes, le 7 août 1932, nous a remplis du même ravissement qu'une bombe dans le schleswig-Holstein : non point à cause de la politique infantine qui croyait les justifier, mais parce que nous y voyions le signe que les murailles de l'Etat national commençaient à trembler, ce type d'Etat qui contrairement à son enseigne est anti-démocratique et anti-social ; qui tous les jours trahit ce que la Suisse, unique fédération en Occident, continue à vénérer : la Liberté de tous les terroirs, de toutes les ethnies, de toutes les langues qu'elle renferme. Terrible trahison dont le fruit nécessaire est la dictature et qui n'en connaîtra jamais d'autre. Cette bombe, c'est au rationalisme... qu'elle a déclaré la guerre. Car c'est une route droite qui mène de Robespierre à Hitler".

Sa philosophie était très ambitieuse : on peut y voir une volonté de créer un "homme nouveau destiné à arracher l'Europe nordique à sa décadence démocratique", en liaison avec un retour à la vie de la nature, dans le respect de

celle-ci (6)... Et dans le prolongement de ce retour aux sources Hielscher voulait ressusciter la vieille religion germanique, et créer une nouvelle Eglise...

Cependant, cette activité était dissimulée sous des apparences d'études musicales et de néo-paganisme, ce qui permettait d'infiltrer la S.S., et particulièrement l'institut *Ahnenerbe* ("Héritage des ancêtres") (7), par l'intermédiaire de l'un de ses dirigeants: le colonel SS W. Sievers: le groupe est issu de la caste militaire prussienne qui, si elle s'est accommodée de la présence d'Hitler à la tête du Reich durant un moment, a éprouvé plus de mépris que de sympathie pour les nazis... Ce "Bund" serait ainsi entré dans la résistance contre le régime (en 1942, Hielscher aurait ainsi tenté d'entrer en contact avec les Alliés, en se rendant en Suède); de fait, et dans un milieu aussi fermé que celui des officiers prussiens, il eut des contacts étroits avec les conspirateurs du 20 Juillet 1944, notamment grâce à Mlle von Stülpnagel ou le baron von Stauffenberg (oncle de l'auteur de l'attentat)...

Un *gour*, confirme lors d'un interrogatoire à la Libération, ces informations, il parle d'un "prénom Friedrich de Postdam. Au cours d'une visite que fit ce dernier à [Cocal] en Octobre 1943, il se montra très anti-nazi, parla d'un complot qui se tramait contre Hitler et qui devait éclater au moment où l'Allemagne serait dans une situation très critique". Le fait que cet interrogatoire ait été mené en 1945 et que cet élément n'ait manifestement pas intéressé les enquêteurs, qui n'ont pas insisté, semble prouver l'authenticité de ces informations, que le témoin tient " par des conservations tenues devant [lui] par [Cocal] et quelques uns de ses amis"... On peut d'ailleurs s'étonner sur le peu de discrétion autour de cette tentative d'assassinat qui se solde par un échec...

La répression s'abat sur la résistance: Hielscher est arrêté, et "seulement" envoyé en camp de concentration (les enquêteurs ne l'ont probablement pas pris au sérieux), d'où il sera libéré par les Britanniques (8)...

Hielscher rendra lui-même hommage à G. von Tévenar :

"... Les nobles noms à donner à cette Liberté [des ethnies, terroirs...], qu'aujourd'hui, chacun connaît, et personne n'ose prononcer, de Cyriel Verschaeve (9) à Léo Jasson (10) pour ne pas nommer les vivants auxquels je pense, ont été découverts en premier lieu pour notre pays par Gerhard von Tévenar la suite de ses explorations, ce ne fut plus un exploit dans la sphère de la langue allemande, de les connaître et d'en parler...

...Gérard fut donc en tête de ceux qui étaient prêts à combattre symétriquement tous les Etats nationaux, sans faire exception du leur propre, ainsi que c'était l'habitude avant nous et comme on le fait encore de part et d'autre des poteaux frontières..." (11)

Ses efforts seront récompensés au printemps 1939: lors de l'entrevue, l'Amiral Canaris –chef des services secrets allemands– affirme avoir de l'intérêt pour le nationalisme breton... Mais il ne semble pas s'être avancé plus avant, alors que le ministère des Affaires étrangères –von Ribbentrop en tête– ne veut absolument pas en entendre parler...

Ainsi, dans l'esprit de cette mission, von Tévenar aura de nombreux contacts avec les militants bretons, et particulièrement avec C.Lainé...

B – CELESTIN LAINE : LE "PRUSSIEN" DE LA BRETAGNE

Lainé a écrit un article dans la revue *Stur* ("Gouvernail") de Mordrel, où il va indiquer ses sympathies pour l'Allemagne: son titre affiche ses sentiments: "Nos deux bases: Irlande et Prusse"...

Aussi, ayant, selon Mordrel, "les mêmes tendances spirituelles" que von Tévenar, il va nouer des liens particuliers avec celui-ci, et ne va pas tarder à être introduit dans la caste militaire prussienne, par l'intermédiaire de Mlle von Stülpnagel (von Tévenar est lié à cette famille). Il y connaîtra Hielscher, avec qui il va se lier d'amitié... Il a d'ailleurs été prévenu du putsch en préparation (ce qui en dit long sur la confiance qu'il inspire dans le milieu), et devait, après la prise de pouvoir de ses alliés en Allemagne, se voir confier des responsabilités dans une Bretagne probablement associée au Reich, mais bénéficiant de plus d'autonomie.

Pour revenir à la veille de la guerre, Lainé se rend plusieurs fois outre-Rhin, et établit des rapports suivis avec les services secrets militaires allemands, l'Abwehr. Les relations sont très étroites, et certaines missions secrètes sont confiées au chef breton et à ses hommes, comme en témoigne A. Geffroy (le *Granf Geff*) (12) :

"... je fus personnellement amené à prendre clandestinement des photos de l'arsenal de Brest ou de certaines installations militaires situées dans la zone interdite de la Roche-Bernard. Je me glissais derrière les barbelés et, grâce à ma haute taille, je prenais les photos avec l'appareil spécial que m'avait confié Lainé".

Plus important encore que cet épisode d'espionnage militaire, Lainé va envoyer certains de ses hommes en stage en Allemagne: dans le cadre de la *Kadervenn* ("Sillon de Combat") qu'il considère comme l'embryon de la future armée bretonne, il ne peut négliger un tel appui et l'expérience acquise par l'Abwehr... Aussi, il envoie Le Helleco en Prusse, selon O. Mordrel, et surtout Guy Vissault de Coëtlogon (13) et celui qui deviendra "Cocal" au sein de *Bezen*



Célestin LAINE
(photo Caërléon)

Perrot... Ce dernier, au moins, va donc suivre des stages à Rostock, Bohn et Berlin, au milieu de nombreux autres étrangers : il va y apprendre les techniques d'espionnage, de sabotage... (14) et peut-être même y a-t-il eu une formation idéologique... Cet épisode est confirmé par Mordrel, qui écrit que "plusieurs de nos étudiants allèrent suivre des cours dans les universités allemandes et nous en revinrent les tempes rases et bottés jusqu'au genou". "Mais il ajoute aussitôt, tout en confirmant la responsabilité de Hénaff, que la "direction politique du P.N.B. en était maintenue par principe à l'écart"...

Cependant, ces "étudiants" ne revinrent pas les mains vides de ces "universités": des sommes importantes sont données au mouvement, par leur intermédiaire (15). Le fait est une nouvelle fois confirmé par Mordrel, qui affecte de tout en ignorer: "Quand, en juillet [39] Deb (16) me fit part qu'il disposait de 350.000 francs je ne me crus pas autorisé à lui demander d'ou ils venaient mais il était évident que dès ce moment B.A. inspirait une confiance assez grande pour trouver des bailleurs de fonds décidés à jouer la carte de l'indépendance bretonne... (17).

Néanmoins, c'est au mois d'août 1939 que va intervenir l'opération la plus importante: le débarquement d'armes à Locquirec, près de Lannion...

Geffroy - "le Grand Geff", militant éprouvé, reçoit, à la fin du mois de juillet, un message lui ordonnant de se préparer à "une opération sérieuse". Il recrute, avec un membre de la *Kadervenn* (P. Guérin) des gens sûrs, qui se retrouvent sur la plage des Sables-Blancs, près de Locquirec, où ils "campent" durant la nuit du 07 au 08 août... Un *dundee*, le *Gwalarn* appartenant à Le Helloco, apparaît et mouille en eaux-basses : le débarquement d'une cinquantaine de caisses d'armes, de munitions, de tracts est rapidement mené à bien : le chargement est transporté dans des véhicules, et dirigé vers Perros-Guirec, où une cache sûre a été aménagée... Malgré le passage à faible allure au coeur de Lannion, la police n'a pas été alertée... mais le *Gwalarn* reste échoué.

Ces caisses proviennent d'un cargo battant pavillon norvégien, sur lequel avait pris place Lainé -il s'était rendu à Berlin et Hambourg au début du mois d'août, et revenait ainsi en Bretagne-, mais dont l'équipage est allemand : les armes fabriquées en Europe de l'Est- proviennent d'Allemagne (et non d'Irlande, comme on l'a dit...). Le transbordement effectué au large, permet à Lainé et à Peresse -qui a pris place sur le *Gwalarn*- de se retrouver... Mais une caisse tombe à l'eau... Des pêcheurs de homards de Jersey la retrouveront et la remettront aux autorités : la caisse contient cinquante kilos de tracts affirmant l'opposition la plus vive à la participation de la Bretagne à la guerre imminente (18). La police fait rapidement le lien entre cette affaire et le *dundee* échoué, et

arrête Le Helloco et quatre membres du commando : ils seront emprisonnés durant cinq mois, avant de bénéficier d'un non-lieu (19)...

Cette opération a donc été menée dans le plus pur style *Gwenn ha du* : discrétion, rapidité, efficacité, ce qui contraint la police, qui n'est pourtant pas dupe, à ne pas pouvoir porter d'accusation précise, avec preuves à l'appui... Mais cet épisode d'une politique secrète, menée principalement par Lainé en liaison avec le *Kuzul Meur* (20) va laisser place à un événement qui lève le voile : à la fin du mois d'août, Debauvais et Mordrel se réfugient en territoire allemand...

C - LES MASQUES TOMBENT :

DEBAUVAIS ET MORDREL EN ALLEMAGNE

Les deux dirigeants bretons quittent la France et arrivent en Allemagne le 29 août. Selon Lainé, cette fuite a été organisée "avec l'approbation unanime du *Kuzul [Meur]* d'alors, suivant un itinéraire préparé à l'avance" : on craignait alors une nouvelle arrestation de Debauvais –dont l'état de santé n'était guère brillant–, et surtout de voir toute action hypothéquée par une probable répression au moment de la déclaration de guerre. Wagner se charge des formalités : les services outre-Rhin ne semblent pas avoir songé à cette éventualité, et se trouvent en quelque sorte devant le fait accompli...

Dès leur arrivée, ils se mettent à l'ouvrage : s'ils n'ont pas de plan précis, ils s'emploient à rencontrer des responsables... Mais leurs tentatives se solderont par des échecs, tant au sein des instances dirigeantes de l'Abwekr qu'au ministère des Affaires étrangères (leurs rencontres avec Otto Abetz ne donneront rien). Par contre, ils sont constamment en contact avec des membres de l'Abwehr, et en particulier Kurt Haller (un sous-lieutenant, ami de Wagner) et le baron Shenk von Stauffenberg (l'oncle de l'auteur de l'attentat contre Hitler en 1944) : les deux hommes ne tarderont pas à être convaincus et à devenir de fervents prosélytes de la cause bretonne (Mordrel eut ce commentaire : "nous avons enfin des avocats dans la place"...). Mais ils ont si peu d'influence...

Les deux Bretons vont aussi s'appliquer à faire connaître leur combat en Bretagne et dans l'opinion publique mondiale : dès le 25 octobre est publiée une déclaration, en plusieurs langues, où est dénoncée la politique de la France à l'égard de la Bretagne et où les dirigeants affichent un optimisme forcené : "La Bretagne n'est pas entrée dans cette guerre comme une province française. Elle a repris conscience de son destin propre et elle lutte pour elle-même... La Bretagne, veut son indépendance... Notre lutte... ne prendra fin qu'avec notre victoire". (21)

Les mêmes thèmes seront présents dans leurs autres expériences : le bulletin *Ouest-information* et les lettres de guerre *Lizer Brezel* (dans la première, on peut lire notamment : "un vrai Breton n'a pas le droit de mourir pour la France"... Une autre tentative aura lieu à la fin du mois d'avril 1940 : une radio va émettre vers la Bretagne (de Moravie, pour garder un semblant d'indépendance) : Radio-breiz, "poste B.A." 100 %, pratiquement ignorée par l'autorité supérieure, qui ne se soucia jamais de lui donner directives ou conseils," selon O. Mordrel. De fait, cette radio, comme toutes les autres tentatives n'eut aucun impact en Bretagne...

Enfin les chefs bretons –rejoins par deux militants : Fred Moize et Jos Catteliot– sont confrontés à leur grande difficulté de toujours : l'isolement : leurs plus fidèles partisans von Tévenar, Wagner, von Stauffenbert ont si peu d'influence, dans un régime dont les hautes sphères semblent pour le moins se désintéresser de la question bretonne. Les contacts avec la Bretagne sont nuls... Et pourtant, certains vont accepter, en toute discrétion (22) d'envisager l'éventualité d'une indépendance de la Bretagne, largement dupes de l'influence que se donnent Mordrel et Debauvais sur leurs compatriotes... (23).

SECTION II – DES PRINCIPES AU REALISME :

DE L'ETAT BRETON AU CONSEIL NATIONAL BRETON (1939–1940)

L'avancée foudroyante des troupes allemandes, qui va surprendre plus d'un protagoniste, va provoquer une période d'incertitude, durant laquelle les circonstances vont changer rapidement, ainsi que les plans des vainqueurs... Les chefs bretons vont devoir subir les circonstances et se ranger aux exigences stratégiques allemandes...

A – LA BRETAGNE DANS L'EUROPE ALLEMANDE

La très haute estime qu'a Hitler pour la France dans "Mein Kampf" –elle est "l'ennemi mortel et inflexible du peuple allemand"– est probablement le sentiment qui l'anime lors de sa victoire : il demande au secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur, Suckart, de faire la carte des nouvelles frontières entre les deux belligérants, avec l'intention évidente de profiter des circonstances pour

affaiblir définitivement la France. Un des collaborateurs de Stuckart, le docteur Hans Globke, sera interrogé sur ces projets après la guerre :

"Une première rédaction fut remise à Hitler et elle fut approuvée par lui dans son ensemble. Hitler manifesta cependant le désir de voir attribuer à l'Allemagne des portions de territoire plus étendues, en particulier sur les côtes de la Manche. Le tracé approximatif de la frontière envisagée partait de l'embouchure de la Somme, suivait la limite nord du bassin parisien et de la Champagne jusqu'à l'Argonne, s'infléchissait ensuite vers le sud, traversait la Bourgogne, enveloppait la Franche-comté et rejoignait le lac de Genève. Des solutions spéciales étaient envisagées pour quelques provinces." (24).

Abetz confirmera dans son livre *D'une prison* que la Bretagne faisait effectivement partie de ces provinces...

La Bretagne a pu en effet représenter un cas particulier pour des nazis inspirés des thèses de H.S. Chamberlain : il peut s'agir d'une enclave celte isolée en pays latin... Or, pour le théoricien, les Aryens tels que nous les connaissons au XXe siècle, sont issus de souches germaniques, celtiques et slaves : les éléments germaniques ont parfois pris le dessus et sont la base des Etats germaniques modernes ; On peut en déduire qu'en Bretagne les éléments celtiques ont pris le dessus : après une période de transition, où la part celte de la population va permettre d'éliminer la latinité importée de France, uneregermanisationen fera une population intégrée au Reich... Cette thèse est notamment celle d'un soldat, Schichting, en garnison en Armorique : il estime qu'"en l'espace d'une génération, la Bretagne doit être germanisée pour l'essentiel"...(25) Bien-sûr, dans une telle optique, il ne s'agit pas de favoriser l'éclosion d'une conscience nationale...

Toutefois, Hitler garde le silence sur ses intentions : il règne une confusion ahurissante quant au sort de la province, et ce, durant plusieurs mois... Le meilleur exemple de ce flottement est probablement le communiqué du 25 juillet de l'agence officielle de presse allemande, qui va provoquer la stupeur du côté des occupants, et l'effroi à Vichy : "Afin de neutraliser les menées oppressives dont la Bretagne a été la victime de la part de l'administration française depuis cent-cinquante ans, les autorités allemandes ont officiellement reconnu l'existence de cette province, en créant le poste de gouverneur ; l'autorité de celui-ci s'étendra sur l'ensemble des départements bretons. Le général-gouverneur Weyer a pris ses fonctions à la préfecture de Rennes". (26)

Le Deutsch Nachrichten Büro diffuse en sus l'intégralité de la déclaration du Conseil National Breton (cf infra) adoptée à Pontivy et prévoyant la création d'un Etat breton... Journaux et radios reprennent rapidement la nouvelle (le 26,

Der Sieg titre : "la Bretagne proclame son indépendance"), qui semble avoir suscité un grand intérêt à l'étranger. Mais les Allemands rassurent les autorités françaises, et lancent une enquête sur l'origine de la méprise : le général Lemelsen, placé à la tête d'un secteur militaire correspondant approximativement aux limites de la Bretagne, avait publié des ordonnances sous la mention "Journal officiel du gouverneur de la Bretagne" : *l'Heure Bretonne* des 14 et 21 juillet se réfère à ce texte pour affirmer complaisamment que "les autorités allemandes ont reconnu officiellement l'existence de notre patrie"... Naïf, le D.N.B. reprend simplement la nouvelle...

Le comportement d'un fonctionnaire important de l'administration militaire allemande en France occupée, le chef de son organisme central Werner Best, va encore ajouter à cette confusion, de par les notes qu'il va adresser à ses subordonnés, ainsi que l'a indiqué E. Jackel (27) : "Les innombrables fonctionnaires du IIIe Reich, dans l'absence de directives nettes qui les eussent bridés prenaient volontiers des décisions de leur propre chef. Cela provoquait inévitablement ces conflits de compétences si caractéristiques du régime et une confusion qui, dans le cas de la Bretagne, atteignait parfois les niveaux les plus élevés". (cf supra)

Ses différentes positions, étudiées plus loin, vont mettre à jour l'incertitude qui règnera chez les occupants...

A la fin du mois d'août, le général Streccius indique l'inflexion de la nouvelle politique allemande, dans une note secrète "sur la question bretonne", "à l'intention de l'administration militaire et de l'armée" (28) faisant preuve d'une certaine objectivité sur la position du mouvement breton dans le passé et le présent, il insiste sur la protection nécessaire qu'il convient de lui accorder, mais avec deux limites : une discrétion absolue, et un contrôle plus sévère sur lui (avec un refus du séparatisme, que l'"on ne tolérera pas"). O. Abetz donne son accord, voulant "laisser ouverte la possibilité que la Bretagne accède à l'autonomie, au cas où, le moment venu, le Führer en déciderait ainsi". (29) Cette position va s'affermir, pour être plus cohérente, et en finir avec les rumeurs sur l'Etat Breton, et ce, pour plusieurs raisons...

Tout d'abord, les Allemands ont été surpris de la faible représentativité des séparatistes : des enquêtes sont menées dans l'opinion publique, qui révèlent une vive opposition de l'Eglise (et notamment de Mgr Roques, archevêque-primat de Bretagne, non Breton, qui se veut "ambassadeur du Christ pour maintenir, dans les âmes bretonnes, la foi chrétienne et la fierté française"...); et que peut-on faire en Bretagne contre l'Eglise ? Même un britophile aussi convaincu que le baron von Stauffenberg est déçu lors d'une visite à Rennes (30): "je n'ai pas

trouvé ce que je pensais... et souhaitais !" Face à von Tévénar, avocat des Bretons, il exprime la nouvelle politique allemande : "Kleine Rolle ! La Bretagne ne compte guère dans le conflit actuel. Elle ne peut jouer qu'un petit rôle dans l'avenir... La Chancellerie va publier des cahiers franco-allemands... Nous devons faire l'Europe avec la France... Elle a sa place aux côtés du Grand Reich..."

De fait, dans l'ignorance de l'attitude de l'Angleterre, Hitler garde le plan de démembrement de la France secret, car notamment les questions des colonies et de la Flotte ont une importance stratégique considérable : la conclusion de P. Brighton (31) semble réaliste : "l'annonce d'un Etat breton aurait provoqué à Vichy une réaction violente et l'ordre de Darlan à la Flotte de rallier l'Afrique du Nord et sa rentrée dans la guerre..." Il conclut, qu'après l'armistice, "le maréchal Pétain avait, du moins, la satisfaction de penser que tout danger de séparatisme était écarté du pays. Et en premier lieu là où l'on pouvait le craindre le plus, c'est-à-dire en Bretagne". L'Allemagne montra par son attitude à l'égard de l'Alsace-Lorraine que ces craintes lui importaient peu... Mais si Vichy protesta contre cette annexion, celle-ci fut déguisée, et était après tout assez prévisible... Et la Bretagne ? L'Allemagne a prouvé qu'elle n'entendait pas répondre forcément aux demandes françaises, mais qu'elle ne voulait pas non plus trop les négliger, probablement du fait de la bataille d'Angleterre.

Si certains pensent que le Reich a d'abord voulu conclure une paix séparée avec l'Angleterre (un Etat breton aurait alors été parfaitement envisageable), toujours est-il que l'on commence à préparer un débarquement des îles britanniques. On peut penser qu'une défaite totale de la part de la Grande-Bretagne aurait elle aussi permis la création d'un Etat breton, car aucune menace à l'Ouest n'aurait exigé une alliance avec la France... Mais les difficultés techniques et un Hitler sceptique vont faire remettre ce débarquement "à une date indéterminée" : la France a alors un certain rôle à jouer dans l'"Europe Nouvelle".

Pétain "s'engage dans la voie de la collaboration pour maintenir l'unité française" grâce à l'entrevue de Montoire du 24 octobre 1940. Les conclusions qu'en tire Hitler -qui ne sont pas les mêmes que celles du dirigeant français- vont permettre d'éclairer son attitude quant au nationalisme breton : "Le but de ma politique à l'égard de la France est de coopérer avec ce pays de la manière la plus efficace pour la conduite future de la guerre contre l'Angleterre. La France aura provisoirement à jouer le rôle d'une "puissance non-belligérante"... A partir de cette tâche [notamment protéger les colonies françaises des Anglais et des

gaullistes], la participation de la France à la guerre contre l'Angleterre pourra se développer pleinement..." (32)

L'état breton apparaît donc sacrifié sur l'autel de la guerre à l'Ouest...

Cette nouvelle politique va être initiée par le commandant militaire en France, von Stülpnagel, qui, le 12 décembre 1940, adresse des directives aux forces allemandes présentes en Bretagne (33). On y apprend que "l'Allemagne ne soutient pas les aspirations séparatistes des Bretons", et entend faire pression sur eux pour orienter leur politique dans un sens plus modéré (les deux exilés de la "drôle de guerre" deviennent, après ce revirement, encombrants, et leur futur en politique est scellé : ils "ont été assignés à résidence en Allemagne") (34). Cependant, les occupants entendent placer les aspirations culturelles "sous la protection allemande", et empêcher l'administration française "de réserver aux Bretons un traitement particulier"... Telle sera la position allemande durant toute la durée de la guerre, toute en ambiguïté : refus d'un soutien d'importance aux séparatistes mais aussi pression sur les services français pour obtenir l'annulation de toute mesure de répression à l'égard des militants... (35)

Fort du soutien allemand, une part du mouvement breton va s'orienter vers une politique plus conciliante à l'égard de l'Etat français : le P.N.B. va "tendre la main" à Vichy, sous la direction de Raymond Delaporte, alors que va naître un nouveau régionalisme, sous l'impulsion de Yann Fouéré, directeur politique des journaux *La Bretagne* et *La Dépêche de Brest*...

Dans cette logique, les Allemands britophiles sont mutés hors de Bretagne (W. Best part pour le Danemark en 1942, et surtout H.O. Wagner part pour l'Est en octobre 1940...)

En conclusion, que dire sur l'attitude allemande ? Il est très probable que l'indépendance a été sérieusement envisagée, mais qu'elle a dû céder le pas à des considérations stratégiques plus immédiates, et rien n'indique que, la guerre gagnée, la Bretagne n'aurait pas bénéficié d'une certaine autonomie –des précisions seront données par l'étude des notes de W. Best sur ce statut éventuel-. Mais là aussi il est possible de rétorquer que l'attitude du Reich envers les minorités en U.R.S.S. ne laisse guère d'illusion...

En tout état de cause, une citation de Werner Best, que nous allons maintenant étudier, laisse à réfléchir :

"C'est donc à tort qu'après la fin de l'occupation, on a accusé de haute trahison des représentants des mouvements ethniques, en prétendant qu'ils auraient, avec l'appui de l'occupant, porté à l'intégrité du territoire ; c'est faux et injuste, ne serait-ce que parce que la puissance occupante ne s'y est pas prêtée le moins du monde..." (36).

B – UN ALLIE CHEZ LES OCCUPANTS : WERNER BEST

L'étude de ce fonctionnaire est intéressante à plusieurs titres : elle illustre la confusion quant au sort de la Bretagne, jusqu'à un niveau élevé de l'Administration militaire, et donne certaines indications sur une "indépendance"...

Tout d'abord, il faut dire qui est ce "discret et puissant personnage"...

Best est un jeune homme lorsqu'il a ses premiers contacts avec la France : il est emprisonné deux fois en Rhénanie... Juriste, il collabore à la rédaction du *document Boxheimer* (sorte de plan d'un coup d'état national-socialiste), et va commencer, dès 1933, une carrière spectaculaire au sein de la Gestapo, du S.D. (Sicherheitsdienst, service de renseignement de la S.S., puis du parti nazi en entier), et enfin du R.S.H.A. (Office Central de Sécurité du Reich, qui regroupe en 1939 l'ensemble des services de police sous les ordres de Himmler, chef de la SS). Nazi exemplaire, il s'illustre dans la préparation et l'exécution de l'opération "Tannenberg" (destinée à l'anéantissement de la nation polonaise)... Mais, brouillé avec Heydrich en 1940, il rejoint un poste dans l'Administration militaire en France occupée, au début du mois d'août. Il est sous les ordres du général A. Streccius –installé à l'hôtel Majestic–, en tant que chef de l'organisme central (l'une des trois sections principales de l'Administration) : il s'agit donc d'un personnage important de l'occupation qui forme un "tableau" dont "la couleur dominante... n'était pas le brun du parti, mais le gris de l'armée et cette dernière exerçait une autorité qui servait dans l'ensemble des intérêts militaires et économiques, les considérations politiques étant reléguées à l'arrière plan" (37). La mission de l'Allemand est donc totalement différente de celle qu'il a eu à mener à l'Est... E. Jackel va préciser ce point : Best est "à coup sûr un national-socialiste enthousiaste, un idéologue et un théoricien qui avait contribué à la formulation des doctrines de la police et des SS [il a participé à la rédaction du nouveau Code de police allemande et a écrit un traité : *la Police allemande*, dont "l'influence... fut considérable dans l'ensemble du Reich", selon Fréville], mais aussi, dans ces limites, un administrateur de métier, précis et lucide"... (38)

Mais Best a été convaincu par von Tévenar et a "soutenu de tout [son] possible, dans le cadre de [ses] attributions les efforts des Bretons, des Flamands et des Basques" (39). Il va tenter d'influencer les occupants, notamment en permettant à Mordrel, selon ses dires, d'expliquer le problème breton aux chefs des cinq *Kommanduren* des départements concernés, mais surtout en essayant de sensibiliser ses supérieurs qui "ignoraient tout des problèmes ethniques de la France" (40), par l'intermédiaire de rapports, dont l'un est très révélateur sur

l'importance de la Bretagne : à la fin du mois de juillet, il rédige le rapport : *la Bretagne, pierre angulaire de la garde atlantique de l'Allemagne*. Ce rapport expose les raisons autres qu'idéologiques qui pourraient pousser le Reich à s'impliquer en Armorique. (cf annexe) (41)

Selon le document donc, le Reich étant appelé à dominer "l'Europe non-méditerranéenne" ["l'Europe méditerranéenne" étant dirigée depuis Rome], il doit protéger ce "grand espace" *Grossraum*. Or, "pour la garde atlantique de l'Allemagne, il ne se présente que deux positions dont le rayon militaire et le rayon d'influence politique puissent suffire à cette tâche : la Norvège et la Bretagne". Toutefois, cette dernière, aussi bien placée géographiquement pour les problèmes militaires que la Norvège, permet en outre d'encercler et de contrôler le Sud de l'Angleterre et surtout, elle possède d'indéniables avantages politiques : aspirant à se détacher de la France, il lui sera ensuite nécessaire de "s'appuyer sur une autre puissance pour pouvoir vivre et se sentir à l'abri"... Pour ce faire, l'appui des nationalistes bretons semble acquis : ils "seront les tout premiers à voir dans les forces allemandes d'occupation, qui ne pourront, ni ne voudront, développer en Bretagne des tentatives de mélange racial ou d'assimilation, leurs libérateurs et les garants de l'indépendance de leur peuple..." En conclusion, "ces considérations font apparaître qu'une Bretagne indépendante, sous occupation allemande permanente, doit constituer l'indispensable pilier Sud de la garde atlantique de l'Allemagne, la Norvège étant le pilier Nord".

On peut voir dans ce rapport les influences contradictoires qu'a subi Best : en tant qu'Allemand, son objectif principal reste la défense du Reich (encore que ce rapport doit convaincre l'Administration, en déployant une argumentation conforme à ses objectifs), mais il penche plutôt pour le respect de la qualité celtique de la Bretagne, à l'encontre des grandes théories raciales prônées par les nazis convaincus... Originalité qui semble mériter peu de prolongement politique : peut-on parler d'indépendance, "sous occupation allemande permanente" ?

Best va rédiger une note, le 13 août, où il affirme la nécessité de "soutenir le mouvement autonomiste", mais en laissant l'illusion aux Français qu'ils sont libres d'agir à l'égard des militants...(42) Cette position sera soutenue par O. Abetz, pourtant réputé francophile...(43)

Début août, Best soutient plus que jamais les Bretons : il rédige personnellement une annexe au mémorandum du C.N.B. -envoyé au ministère allemand des Affaires Etrangères le 3 août ... (44) Le 13 décembre, alors que le sort de la Bretagne ne fait plus guère de doute, il envoie à Berlin une série d'ouvrages sur la question et fait circuler dans ses services trois cahiers de la *Société allemande d'études celtiques*...(45)

Pour en finir, Fréville a ce commentaire : "la nature des fonctions de Best, la facilité des contacts qu'il pouvait établir avec de très nombreux services ayant des rapports organiques avec l'Administration militaire, en firent un personnage précieux, un recours, on serait tenté de dire un complice, pour un nombre non-négligeable d'animateurs des mouvements minoritaires.." (46)

A la fin du mois de juillet 1942, au moment de l'arrivée du colonel Knochen comme commandant de la police de Sûreté et du général K.A. Oberg comme chef supérieur de la SS et de la police, il est nommé envoyé personnel d'Hitler au Danemark. Il est remplacé par Michel (jusqu'alors responsable de la section économique de l'Administration militaire), dont le soutien aux Bretons sera moins important...

Cependant, Debauvais et Mordrel ne sont pas restés inactifs : ils ont suivi un chemin, pavé d'illusions et de déceptions, qui les mène de Berlin à Rennes en passant par Pontivy, avant de se voir, comme on l'a dit, mis de côté par les occupants...

C - LE CONSEIL NATIONAL BRETON ET SON ECHEC

Au début des hostilités, Debauvais et Mordrel pensent que la guerre sera longue et que la France sera écrasée : ils ont l'intention de prendre le pouvoir en Bretagne grâce à des "Comités Bretons" qui remplaceront l'Administration désorganisée par la défaite, et seront soumis à un "Conseil National Breton".

Pour ce faire, une opération de recrutement est montée à l'intention des prisonniers de guerre bretons retenus dans les camps en Allemagne du fait de l'avancée rapide des armées du Reich. Ceux-ci sont regroupés dans des camps spéciaux qui accueillent rapidement 60.000 personnes. Reprenant les gestes de Casement lors de la première guerre mondiale, les grands chefs autonomistes tentent eux-mêmes de convertir les prisonniers. L'opération débutée début mai n'est pas un grand succès (Mordrel et Moysse ont même failli être lynchés dans un camp), mais permet durant un mois de rassembler environ 300 hommes (dont "le Grand Geff" et Yann Goulet...).

Mais l'offensive allemande et son efficacité surprennent les Bretons, qui voient leur plan devenir caduque, l'occupation de toute la France étant prévue par les autorités allemandes. Cependant celles-ci tiennent à conserver la possibilité d'utiliser les autonomistes en cas de besoin : largement dupes de l'audience que ces derniers se donnent auprès de la population, elles les autorisent à mettre sur pied un nouveau plan. Mordrel le résume : il s'agit de "faire venir à Rennes au plus vite la troupe des prisonniers libérés et se mettre à leur tête pour s'emparer

de deux ou trois points importants, tels que la préfecture, la mairie et l'*Ouest-Eclair*..., se livrer au moins à une manifestation symbolique de prise de pouvoir avant que n'arrive le veto de Berlin". Ce plan peu préparé laisse finalement douter de la possibilité d'un Etat breton suite à l'arrivée des Allemands : Mordrel admet qu'"il était entendu qu'on improviserait sur place"...

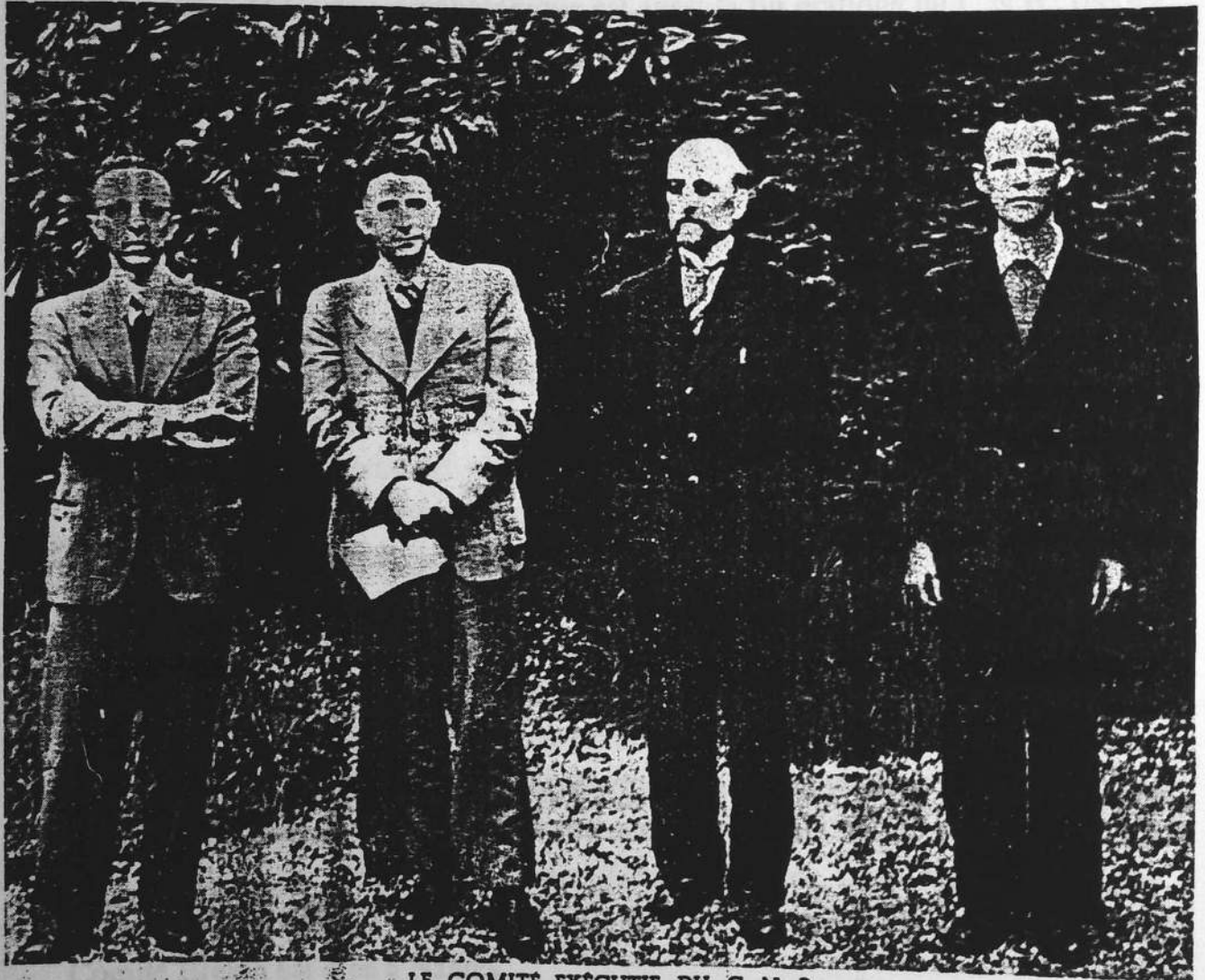
De toutes les manières, les Allemands sont déçus par les réactions patriotiques de la population et l'armistice rend inutile pour eux cette carte bretonne jusqu'alors gardée en réserve. Cela n'empêche d'ailleurs pas une très puissante et persistante "rumeur de l'indépendance-bretonne-grâce-aux-Allemands-" (Frélaut) d'agiter Rennes pendant plusieurs jours (les autorités françaises auraient ainsi détruit de nombreux fichiers concernant des nationalistes).

Mais Debauvais n'est pas dupe et sait qu'il ne peut faire grand chose : parti à la mi-juin d'Allemagne avec une centaine d'hommes en civil et sans armes, il ne progresse que très lentement, selon les autorisations allemandes : il arrive à Rennes seul (les prisonniers libérés sont à Lille) alors que l'armistice franco-allemand vient d'être signé. Renonçant à cette prise de pouvoir symbolique, il se contente de regrouper les militants (Cocal, Vissault, Geffroy, Chevillotte, du Guerny...), alors que Mordrel n'arrive en Bretagne que le 2 juillet (il affirme avoir été retenu à Berlin par les Services Spéciaux).

Debauvais décide alors de réunir les nationalistes à Pontivy. Peut-être a-t-il l'intention d'annoncer très symboliquement la prise de pouvoir ? le 2 juillet, accompagné de Mordrel, il rencontre Haller et Stauffenberg, qui autorisent cette manifestation dans le château de Rohan réquisitionné, mais insistent sur le fait que cette manifestation ne doit pas être publique, et qu'aucun acte illégal ne doit être commis (les mots "nation, état, autonomie ou indépendance" ne doivent être prononcés).

Le lendemain en début d'après-midi, la réunion regroupe une centaine de personnes et seulement trente ou quarante des prisonniers libérés (tous les militants n'ont pu être prévenus du fait de la désorganisation consécutive à la défaite, certains ne sont pas encore revenus...). Le congrès approuve la formation du Conseil National Breton regroupant Mordrel, Lainé et Guieysse sous la présidence de Debauvais. Le premier lit ensuite une déclaration en six articles conforme aux exigences allemandes, même si certains termes interdits sont employés. Déniel a ce commentaire (47) : "tous propos qui n'engagent pas le présent et qui ne compromettent en rien l'avenir"...

Le président du C.N.B. lit à son tour un programme en dix-huit points. Déniel remarque : "ni dans ses conceptions politiques ni dans ses conceptions



LE COMITÉ EXÉCUTIF DU C. N. B.
De gauche à droite : O. MORDREL, F. DEBAUVAIS (Directeur du C. E.), M. GUIEYSSE, C. LAINÉ

économiques, le programme de Pontivy ne diffère du programme S.A.G.A. de 1933." Mordrel tout en précisant qu'il s'agit là d'opportunisme, reconnaît que ce programme "s'apparente aux idées maîtresses du national-socialisme (48).

Finalement si le premier numéro de *l'Heure Bretonne* (sorti le 14 juillet, gratuit et largement distribué, il expose les thèmes et le programme de Pontivy. Son directeur est Olier Mordrel) annonce que "cette journée n'est qu'un commencement", cette journée est celle d'une occasion ratée : ce commencement qui n'a pas créé le choc psychologique est aussi la fin pratique du C.N.B., qui n'a pu imposer de texte révolutionnaire...

D'ailleurs, la réaction de la population est hostile : des affrontements sans gravité ont lieu... Les nationalistes doivent être protégés par des soldats allemands.

Le C.N.B. est alors dans le plus complet isolement : il subit une résistance de la part de la population (de nouveaux affrontements ont lieu le 29 juillet), la presse (notamment *Le Nouvelliste du Morbihan*, dont le directeur est A. Cathrine), l'Eglise (à la mi-juillet le séparatisme est condamné par le cardinal Roques et les évêques de Quimper et St-Brieuc), le gouvernement de Vichy (la "résurrection des provinces" n'est pas compatible avec le séparatisme, de toute évidence) et les autorités allemandes (qui n'accepteront pas de laisser les nationalistes agir à leur guise et échapper à leur contrôle)... Le C.N.B. tentera d'agir en août et en septembre 1940 (le 3 août il rédige un mémorandum au contenu germanophile et destiné au ministère des Affaires étrangères allemand). Mais les Allemands se désengagent (49).

Le C.N.B. avait pour but de réunir tous les Bretons pour construire un Etat. Pour ce faire, il appelle à créer partout des "Comités Bretons" qui doivent gérer le plus urgent (50) : la vie quotidienne et le travail...

Malgré des appels répétés dans *l'Heure Bretonne*, force démarches auprès des maires, nombreuses distributions de tracts, c'est un échec complet : un seul Comité Breton est créé à Nantes...

Mordrel va donc penser à changer de politique : à relancer le P.N.B....

La journée de Pontivy est en quelque sorte le symbole du mouvement nationaliste breton durant toute la guerre : en butte à une incompréhension de la population, à l'opposition forcenée de tous les milieux dits "éclairés" (l'Eglise, l'Administration et de nombreux intellectuels), au "soutien" allemand (à condition de toujours respecter les ordres et de ne jamais fâcher le gouvernement de Vichy : il ne s'agissait probablement pour les Occupants que d'une carte utile pour faire pression sur lui), les militants vont tenter de profiter des événements pour créer un état de choses breton. Ils s'y brûleront...

NOTES

- 1) l'orthographe de ce personnage varie selon les auteurs. Ici, l'orthographe de Lainé a été choisie.
- 2) respectivement "caractère national allemand" et "caractère national celte".
- 3) Mordrel, in *Breiz Atao*, p. 250, donne des précisions : "Tévenar a dîné à la maison hier soir. Nous en avons profité pour voir où en était notre vieux plan de "révolution des ethnies" et d'"empire nordique". Pour lui et ses amis, le premier stade est l'éclatement des grands Etats multinationaux. D'abord, dit-il, détruire ces machines de mort, ensuite fédérer les ethnies (il dit : *Völker*. Il sera atteint en deux temps : l'éclatement de la France, de l'extérieur, par la force des armes allemandes et l'utilisation tactique des courants allemands anti-français pour empêcher une rénovation du jacobinisme français par les nazis. Ensuite, éclatements de l'Allemagne, de l'intérieur, au moyen d'une révolution anti-hitlérienne où les Français se joindraient naturellement aux conspirateurs allemands."
- 4) les groupes nationaux-révolutionnaires sont violemment nationalistes, et veulent détruire l'Ordre occidental (à commencer par la République de Weimar) Certains préconisent pour ce faire une alliance avec la Russie bolchevique.
- 5) extrait de son ouvrage *Fünfzig Jahre unter Deutschen* cinquante années parmi les Allemands) (Hambourg 1954) traduit par Mordrel, dans *Breiz Atao*, p 524 Hielscher est aussi l'auteur de *Das Reich*
- 6) cf revue *Gwenn ha Du*, n° 81, octobre-novembre 1990.
- 7) institut créé en 1933, qui étudie dès 1935 "tout ce qui [a] trait à l'esprit, aux actes, aux traditions, aux caractéristiques et à l'héritage de la race "nordique indo-européenne". Le 1 janvier 1942, il devient un organisme SS, qui organise et finance les recherches et expériences dans les camps, et notamment à Dachau. (d'après J. Delarue, *Histoire de la Gestapo*)
- 8) il aura un moment l'espoir d'être désigné à la tête d'un *Land*, mais sera mis de côté ; il s'installera définitivement à Marbourg (Hesse), en 1946.
- 9) poète flamand, condamné en 1919 par la justice belge.
- 10) membre du *Bezen Perrot*, fusillé à la Libération.
- 11) Hielscher, *ibid*.
- 12) cité par Aziz, *ibid*. tome I - P 203.
- 13) compagnon de Lainé, il ne le suivra pas au sein du *Bezen* : ce "sanglier de combat" (Mordrel) s'engagera de son côté dans le *Kommando* de Landerneau.
- 14) il est intéressant de noter qu'une photographie de Cocal à Berlin (saisie par les Allemands à leur arrivée à Paris en 1940) a été prise par les services secrets français : cela peut expliquer la violence de la répression à la veille de la guerre. (déclaration du fils Cocal à l'auteur).
Cf : témoignage d'un *gour* interrogé par la police à la libération : Cocal "fit en 1939, un séjour de 3 ou 4 mois en Allemagne. Muni d'un passeport sans visa français, il séjournait dans ce pays sous la protection des S.S.? et suivait une formation spéciale pour la guerre civile et les attentats. Il revint en France après avoir vu Lainé à Berlin où ils passèrent quelques jours ensemble".
- 15) témoignage du fils de Cocal : "ils ont touché de l'argent allemand : c'est mon père qui l'a porté..."
Est-il besoin de préciser que cet argent a été utilisé pour la cause de l'indépendance bretonne ? Selon l'avis même du commissaire spécial de Quimper, cette période est marquée par de grandes difficultés financières pour les leaders bretons...
- 16) Debauvais
- 17) *Breiz Atao*, p. 212, 213.
- 18) Déniel, *ibid* p.211, 212, cite le Figaro, qui reproduit les affiches : "Pourquoi les Bretons se feraient-ils tuer pour la Pologne ? Aider la Pologne, c'est la mort de 500.000 Bretons. La Bretagne sera envahie par une armée de réfugiés, de nègres et d'Arabes tandis que vos frères et vos maris seront au front. Les Polonais méritent-ils que la Bretagne leur fasse ce sacrifice ? Non et non..."
- 19) Déniel donne l'explication la plus probable : les autorités auraient voulu minimiser l'affaire...
- 20) Mordrel affirme avoir appris la nouvelle "en lisant le journal". Lainé affirme par contre que Debauvais, qui n'y a pas participé, était dans le secret.
- 21) Cité par Caerlén in *Complots pour une République bretonne*
- 22) Mordrel et Debauvais seront accueillis en Allemagne, mais sous de faux noms.
- 23) Déniel, *ibid* p. 205, cite un document du procès de Nuremberg : les services secrets allemands sont convaincus que le P.N.B. possède deux millions de sympathisants sur les trois millions et demi de Bretons, et six mille militants.
- 24) cité par Déniel, *ibid* p.222.

- 25) cf article de R. E. Herzstein : *le nazisme et la France (1939-1942) Population et Racisme*; in *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale*, n° 115 de juillet 1979.
- 26) cité par E. Jackel, in *La France dans l'Europe de Hitler*
- 27) Ibid.
- 28) cité H. Fréville, *Archives secrètes de Bretagne 1939-1945*
- 29) Ibid.
- 30) cité par Caërléon, ibid. P. 214, 215.
- 31) cité par Le Boterf, in *La Bretagne sous le gouvernement de Vichy*, P. 30, 31, 32.
- 32) cité par Jackel, ibid. : il s'agit d'un document sur ses intentions, signé le 12 novembre 1940, et envoyé le lendemain aux commandements des armées et à l'Etat Major de l'Armée de terre, donnant les directives à prendre.
- 33) cité H. Fréville, ibid.
- 34) Mordrel se donnera le titre de "déporté"...
- 35) Lainé, arrêté en 1943 à Landivisiau, est libéré au bout de deux jours, grâce aux autorités allemandes.
- 36) cité par H. Fréville, ibid, p. 64.
- 37) Jackel, ibid.
- 38) Ibid.
- 39) témoignage de Best, cité par Mordrel, Ibid, p. 293.
- 40) commentaire lapidaire de Mordrel : "avec les Allemands, les improvisations sont de faible rendement..."
- 41) cité par Fréville, ibid., p.29,30,31.
- 42) Ibid., p. 34, 35.
- 43) ainsi, l'interdiction de l' *Heure Bretonne* est annulée conformément aux ordres du commandement allemand : "de telle façon que n'apparaisse aucune motivation politique".
- 44) cf Herzstein, ibid.
- 45) selon Fréville, il s'agit des brochures suivantes : *Les Bretons : espace géographique, nombre et force vitale* de Léo Weisgerber ; *Breiz da Vreiz* et *La Jeune Bretonne : Anne de Bretagne* de Willy Krogmann.
- 46) Cette société, à laquelle W. Best appartient, a joué un rôle important durant la guerre sur le plan culturel, et notamment par ses rapports avec R. Hémon et la création de "Radio-Bretagne".
- 47) : Ibid p.226
- 48) : Mordrel, ibid p. 282
- 49) : cf Frélaud, ibid p. 28
- 50) : cf Frélaud, ibid p. 31

TITRE II : LE "P.N.B.- DELAPORTE" : (1940-1944) ENTRE REALISME ET COLLABORATION

SECTION I - LES AMBIGUITES

Le Conseil national breton étant en échec, et alors que Debauvais pense à se tourner vers Vichy, Mordrel pense à reconstituer le P.N.B. : prétextant la mauvaise santé du premier, il réussit à convaincre les membres du *Kuzul Meur* (1), et est désigné à la tête du parti ressuscité. Debauvais, toujours président du Conseil national breton, laisse faire pour ne pas diviser le mouvement...

Un an après sa disparition, le P.N.B. renaît le 20 octobre 1940 : à sa tête, Mordrel domine le Conseil politique (qui regroupe les chefs départementaux : Gaignet, Favreul-Ronarch, Guieysse, Le Bec, de Quélen, Guillou). Le Parti va continuer la politique d'avant 40 : critique acerbe d'une France vaincue (jusqu'alors dirigée par la "clique franco-anglo-juive-Daladier-Reynaud-Mandel"...), comme de l'Angleterre ; en face, les Bretons sont glorifiés (Mordrel : "la race est bonne"...), les franc-maçons et les Juifs dénoncés ("nous ne voulons pas d'étrangers chez nous. Il y en a beaucoup qu'on devrait bien commencer à expulser..."). Enfin, on souhaite un Etat breton, qui serait pur, avec "une démocratie autoritaire" dotée d'un chef, une organisation corporatiste ; et le tout dans l'Europe nouvelle. Mordrel aura ce commentaire (2) : *I'Heure bretonne* en tant que journal continuait la politique de *Breiz Atao* : discréditer le système français et exalter le sentiment national breton, avec obligatoirement une prise de position internationale avec l'Axe. Nous ne pouvions pas jouer d'autres cartes". Même politique donc, alors que les conditions ont tellement changé... Le 2 décembre, Mordrel est contraint de donner sa démission. Les causes de ce départ sont mal définies (3), mais, pour reprendre les conclusions de Frélaut, tous avaient intérêt à ce départ : les nationalistes modérés se débarrassent d'une direction compromise, comme les Allemands alors que Vichy espère affaiblir le mouvement breton. Le 16 décembre, Raymond Delaporte est désigné par le Conseil politique : Mordrel est placé en résidence forcée en Allemagne (qu'il appellera sa "déportation") et Debauvais est président d'un organisme fantôme... Une nouvelle ère commence...

Raymond Delaporte est né à Chateauneuf-du-Faou, le 13 septembre 1907. Après ses études secondaires, il fait des études de droit à Angers, puis Rennes, où il obtient son doctorat ainsi qu'un diplôme d'études celtiques (il a



Raymond DELAPORTE
(chef du P.N.B. de 1940 à 1944)
(photo communiquée par Y. Bouëssel du Bourg)

appris le breton sous la direction de F. Vallée et P. Le Roux). De 1928 à 1931, il est responsable d'une section du P.A.B., tout en continuant sa carrière d'avocat.

Il participe à l'organisation du P.N.B. et à la rédaction de *Breiz Atao* de 1931 à 1934. En 1932, il fonde *l'Association du Breton à l'école*. En mars 1938, il est désigné Président Général du *Bleun Brug*, où il est en contact avec l'Abbé Perrot jusqu'à la fin de 1940 (cf. infra) : il est donc un personnage du mouvement breton, mais totalement différent des Mordrel et Lainé : tous deux sont néo-paiëns et largement extrémistes. Rien n'est plus étranger à la pensée de Delaporte, ce qui le fait généralement passer pour un "mou", un faible... En fait, intelligent, discret et patient, il a montré que modération ne signifie pas forcément compromission pour un catholique tel que lui : nous avons vu comment il profita de son bref passage à la tête du P.N.B. en 1937 pour condamner avec vigueur le courant de pensée mordrélienne. Logique avec lui-même, il démissionne quelques mois plus tard lorsque ce courant l'emporte au sein du parti. Mais Raymond Delaporte n'arrive pas seul : ses deux frères, Yves et Hervé, le soutiennent dans son action. Leur importance n'est pas à négliger : Yves est ainsi parfois considéré comme "l'éminence grise" du chef du Parti...

Apparemment, à son arrivée, Delaporte aurait préféré créer un nouveau mouvement, plutôt que d'utiliser une organisation qui rassemble bon nombre d'extrémistes, dont certains partagent les théories politiques et sociales de l'Occupant. Mais, ne voulant pas diviser le mouvement, il y renonce. Pourtant, il commence par "une mise au pas" du Parti, en se débarrassant des proches de Mordrel (4).

On peut donc penser qu'une politique différente va être initiée : nous avons les réserves des frères Delaporte à l'égard de la dérive fascisante du Parti. Ainsi, remplaçant les personnes trop extrémistes (notamment Favreul-Ronarch, créateur de *Brezona*, qui se veut dans la lignée de théories mordréliennes), il est toujours confronté à un P.N.B. dont l'organisation, la doctrine et les alliés ont été définis avant son arrivée. Il va donc devoir gérer un parti écartelé en tendances très différenciées et ce, durant toute la guerre : entre les quelques résistants, la nouvelle direction et les "anciens de *Breiz Atao*" les options politiques sont lointaines... On peut donc voir que si le catholique et conservateur ancien président du *Bleun Brug* a l'intention de mener une nouvelle politique, celle-ci ne peut être trop différente de celle de Mordrel et Debauvais, sous peine d'éclatement du Parti.

Ainsi, au point de vue idéologique, les analyses de "l'époque Delaporte" sont dans la continuité de celles de l'avant-guerre, particulièrement en ce qui concerne les fondements du nationalisme breton et les ennemis de la Bretagne.

Les fondements du nationalisme sont exposés en janvier 1941 dans l'article : "*la Bretagne, race et Nation, deux principes sur lesquels se base notre nationalisme intégral*" de Y. Kerbrat (5). Raymond Delaporte, en juin 1941, affirme l'existence de la race bretonne, produit des Celtes et de ceux qui les ont précédés en Armorique, et conclut : "le peuple breton peut donc revendiquer sans prétention ses origines raciales celtiques"... De plus, race et nation sont indissociables : dans ce cas, "la race, quand il s'agit de nations, doit être comprise comme une communauté populaire d'hommes parents par le sang, ayant longtemps vécu ensemble, pliés aux mêmes lois naturelles ou sociales et possédant des tempéraments analogues" (article de P. Morgan (6)). Le nationalisme est avant tout une prise de conscience : il s'agit de la provoquer en Bretagne, comme le dit G. Lemée : "c'est une véritable croyance nationale qu'il faut réinculquer au peuple breton, un culte à faire renaître, le culte de la nation" (7).

On peut noter que le système social souhaité est encore le corporatisme comme substitut à la fois du marxisme et du capitalisme : "l'Etat Breton, à la fois National et Social... ordonne la collaboration confiante de toutes les forces nationales de capital et de travail, désirant qu'elles se répartissent si possible entre tous les Bretons". (8)

Les ennemis de la Bretagne sont encore très classiques : il s'agit des fonctionnaires français dont on dénonce les erreurs et les malversations (ceux-ci étant souvent étrangers à la Bretagne, ils sont surnommés les "Mocos". On a même lancé un appel à la délation, sous forme du "Grand Concours du Moco", dans le but d'établir une liste de tous les fonctionnaires et notabilités travaillant en Bretagne et étrangers à la province...), le gouvernement de Vichy (rejeté en bloc, car français et donc plus ou moins jacobin malgré la promesse de "résurrection des provinces"), les Juifs (qui sont "un danger contre lequel il faut lutter énergiquement", si le problème est mineur, du fait de la faible quantité d'Israélites en Bretagne), les franc-maçons, les Gaullistes, les Anglo-saxons et le Bolchevisme... Frélaud est particulièrement clair à cet égard : après avoir fait la liste des "ennemis de la Bretagne", il conclut qu'"en fustigeant les ennemis de la Bretagne, le P.N.B. avait choisi son camp et, dépassé par son objectif numéro un, le nationalisme breton avait embrassé la cause de "l'ordre nouveau" (9). On peut donc remarquer une continuité certaine par rapport à l'avant-guerre...

De même, tout en conservant les structures du Parti créé par ses prédécesseurs Delaporte va tenter d'augmenter son audience pour s'imposer comme un interlocuteur incontournable. Ainsi, l'organisme central de l'organisation est le Conseil Central (siégeant 11, quai Lamartine à Rennes), qui

regroupe sous la direction de R. Delaporte les chefs des huit services centraux (10). A côté, le Conseil des Chefs départementaux va regrouper les responsables des départements. A la base, chaque département est divisé en arrondissements, cantons, communes, sections et éventuellement files : on peut voir la structure pyramidale du parti. Mais nulle part il n'est question de démocratie : les responsables à tous les échelons sont nommés par la direction, alors que s'installe même un culte du chef (en 1941, *l'Heure Bretonne* déclare que chaque militant doit acheter le portrait de Delaporte, car "chez vous, comme à la section, le chef a droit à la place d'honneur"). Là encore, il n'y a pas de grande évolution dans l'esprit. Dans la réalité, l'apogée du mouvement se situe en 1942 où l'on compte soixante dix sections actives, quarante moins actives et trente passagères. Si elles sont d'importance variables, Frélaut (11) après avoir confronté tous les chiffres, donne ce résultat : "un noyau de deux à trois cents militants très actifs, "un bon millier de militants", deux mille cinq cents à trois mille adhérents et... des milliers de sympathisants". Si cela n'en fait pas vraiment un mouvement de masse, il conclut que "dans toute l'histoire du Mouvement Breton, le P.N.B. de 1940 - 1944 est le groupement qui a compté le plus d'adhérents" : là se situe le grand succès de Raymond Delaporte...

Ayant fait parvenir le P.N.B. à son apogée, il va tenter de remédier à sa grande faiblesse de toujours : son isolement. Résolument pragmatique, il s'échine à tendre la main à ceux qui pourront jouer un rôle dans le futur : dans une Bretagne occupée de 1940 à 1944 cela signifie forcément le soutien, par l'intermédiaire de *l'Heure bretonne*, à l'Allemagne et à l'Europe Nouvelle (12). Ainsi, de par la race bretonne, la Bretagne appartient à l'Europe Nordique et doit donc participer à l'Europe Nouvelle, qui créerait un régime fédératif des peuples (cf Paul Gaignet (13) : "La Bretagne se sent étroitement solidaire du combat que mènent le Reich les autres nations opprimées par le capitalisme anglo-saxon et menacées par le marxisme juif"). En conséquence, et même si l'on nie avoir des rapports trop étroits avec l'Allemagne, les articles sont à forte tendance germanophiles (cf Kerdrual (14) : "il est certain que si le gouvernement breton avait existé à Rennes, il eut été dès le premier jour aux côtés de défenseurs de l'Idéal Nouveau et des constructeurs du Nouvel Ordre Européen"). Frélaut a ce commentaire : "Par ce genre de textes, ces nationalistes bretons étaient favorables à l'Allemagne, au nazisme, et à son idéal Européen" (15). Là encore, la politique fait preuve de continuité, mais probablement plus par opportunisme que par sensibilité (si on a pu avoir certains soupçons à propos du néo-paiën Mordrel, ceux-ci semblent sans fondement pour le chrétien Delaporte).

Par contre, la véritable rupture par rapport à la politique d'avant-guerre se situe dans le cadre des rapports avec la France : rapidement déçu par "la résurrection des provinces" (cf. le "décret inique" séparant la Loire-Inférieure de la Bretagne), Delaporte n'en continue pas moins à tendre la main à la France, probablement dans l'optique d'une éventuelle réconciliation définitive entre le régime de Vichy et le Reich. Il est possible de voir toute l'ambiguïté de cette position, qui n'empêche pas des critiques acerbes à l'égard de l'Administration en Bretagne et surtout le soutien financier du Service spécial de Célestin Lainé (cf. infra).

En conséquence, *l'Heure Bretonne* pose cinq conditions qui, si réunies, permettront le dialogue entre Vichy et le P.N.B. : la création d'une Assemblée Bretonne, l'enseignement du breton, la nomination des fonctionnaires bretons, la Bretagne intégrale (comprenant la Loire-Inférieure) et la reconnaissance de la Nation Bretonne. (16) Fouéré cite un article ambigu : si le but est toujours l'"indépendance totale de la Bretagne, nous ne sommes pas des séparatistes de principe... nous voulons bien continuer dans le chaos français... mais à condition que des garanties substantielles nous soient offertes". (17)

Frélaut conclut (18) : "pour ne pas heurter la masse de population, le P.N.B. a finalement choisi la voie d'un fédéralisme négocié avec Vichy, mais Vichy ne cède rien... " Ainsi, l'une des accusations que l'on ne peut porter à l'encontre des nationalistes est bien d'avoir collaboré avec le nouveau régime. Non pas que l'intention ait manqué, mais pour la simple raison que celui-ci a continué la répression amorcée avant la guerre par la République Française (il fallu tous les efforts de l'occupant pour permettre au parti de continuer son action). Cette main tendue étant toujours repoussée, le P.N.B. se laisse aller à des critiques plus virulentes à certains moments de crise et emploie, après le débarquement des forces anglo-américaines en Afrique du Nord, un ton plus dur. Preuve s'il en est du caractère réaliste de cette position...

Enfin, on peut noter une hostilité générale envers les Alliés : envers l'U.R.S.S., bien sûr (faut-il rappeler que le mouvement est en général anti-communiste), envers les Anglo-américains et la Résistance en général (les F.T.P. sont considérés communistes; les gaullistes sont considérés patriotes français, donc contre les autonomistes bretons)... Mais la Direction, fidèle à son pragmatisme, et alors que les victoires alliées se précisent, va entrer en contact avec le F.T.P. par l'intermédiaire d'Yves delaporte : "il convenait de faire admettre à ces compatriotes, qui avaient choisi un autre camp, que nationalistes bretons, nous avons une position de neutralité dans le conflit armé". (19) De

plus, est avancée l'idée d'envoyer un émissaire nationaliste auprès du Comité de la France Libre (le projet est abandonné) (20).

Mais aucun des belligérants ne croit à cette neutralité ambiguë : par pragmatisme, la direction du P.N.B. a voulu se ménager des appuis sur tous les fronts, et ne s'attire de la part des combattants que des soupçons : alors que les Allemands menacent de faire dissoudre le P.N.B., les militants bretons tombent sous les balles de la Résistance. A l'intérieur du Parti même, certains (dont Célestin Lainé) dénoncent ces contacts tous azimuts...

En conclusion, on peut voir qu'un seul mot résume la politique de Delaporte durant la guerre : le pragmatisme... Dès lors, une propagande menée dans un pays occupé (où le régime précédant avait dissout le parti et où, de surcroît, les journaux sont censurés) ne peut mener, durant quatre ans, qu'à se ranger du côté de l'Allemagne, en s'alignant dans les colonnes de *l'Heure Bretonne* sur certains thèmes nazis... Peut-on alors condamner une Résistance, qui souffre depuis trois ans les armes à la main, de ne pas avoir compris que le soutien affiché et proclamé au Reich n'est que stratégique ?

Car, en effet, il semble très peu probable que Raymond Delaporte, qui a démissionné en 1937 devant la progression des idées mordreliennes au sein du mouvement ait, tout à coup, découvert ces mêmes idées sous un jour nouveau, pour finalement les embrasser alors qu'elles sont très peu compatibles avec la sensibilité supposée d'un ancien directeur du *Bleun Brug*... Mais le fait est là : la propagande nationaliste soutenait l'Allemagne nazie (avec une réserve d'importance : jamais elle n'a tendu au recrutement au bénéfice d'organisations d'aide directe aux nazies)... On peut certes leur reprocher cette position, mais pouvait-on s'attendre à ce qu'un parti interdit par la République Française et dont les responsables ont été emprisonnés –et maltraités– s'engage dans une Résistance dont le but, courageux et ambitieux, était de bouter les Allemands hors de France et d'établir un régime purement français (pour ceux qui croyaient au ciel comme pour ceux qui n'y croyaient pas) ? Peut-on leur reprocher de n'avoir pas vu –comme beaucoup de Français– le caractère spécifique du nazisme, et souvent même d'avoir soutenu ses thèses –sans en connaître les conséquences (21)– ?

Pour revenir à des considérations plus immédiates, beaucoup ont critiqué le P.N.B. delaportiste, ce "P.N.B.-Croupion", (Mordrel parle d'"indécision congénitale")... Pouvait-il suivre un autre chemin ? Il devait à la fois préserver la cohésion du mouvement et se chercher des alliés : ces exigences ont l'une et l'autre exigé des positions extrêmes. En fait, et sur ces deux plans, la politique

des frères Delaporte s'est révélé être un échec. Dans les derniers mois de la guerre, une majorité de militants, découragés par l'isolement dans lequel se trouve leur mouvement, vont peu à peu se réfugier dans l'inaction, alors qu'une minorité va s'engager sans réserve auprès de l'Allemagne... L'épuration laissera des militants discrédités, taxés de collaboration, face à un Etat français plus fort que jamais...

Si la scission intervient dans l'été 1943, entre la direction et "l'avant-garde" de Célestin Lainé, dès les premières années de la guerre, les ambiguïtés étaient présentes, illustrées par les relations entre les *Bagadou Stourm* et le Service Spécial

SECTION II – LE SYMBOLE DE CES AMBIGUITES : BAGADOU STOURM ET SERVICE SPECIAL

A – LES BAGADOU STOURM

Les *Bagadou Stourm* ("groupes de combat") ont été créés avant la guerre par P. Gagnet, mais vont atteindre leur apogée après la nomination de Yann Goulet au titre de chef des Organisations de jeunesse et des *Bagadou Stourm*.

Yann Goulet est né en 1914 à Saint-Nazaire. Il milite depuis longtemps au sein du mouvement breton – ce qui lui vaut d'être arrêté à Paris, après l'attentat du *Gwenn ha Du* le 18 décembre 1938, alors qu'il est étudiant aux Beaux-Arts – quand survient la guerre. Il est engagé dans le Génie, où il se révèle courageux afin d'"utiliser ces états de service pour avoir le droit de faire sa propagande nationaliste sans que l'on puisse lui contester de l'avoir clairement acquis." (22). Fait prisonnier le 11 Juin 1940, il est envoyé au camp de Luckenwalde, où il organise rapidement des études et conférences sur la question bretonne, destinées aux prisonniers. Il revient finalement en Bretagne au mois de décembre 1940, avec les derniers prisonniers bretons libérés à ce titre par les Allemands.

L'Irlande a exercé sur lui une forte influence: plus particulièrement, il se référait souvent à l'épisode de la semaine de Pâques de 1916 et à l'un de ses leaders: Patrick Pearse (la promotion des *Bagadou Stourm* de 1941 fut baptisée de ce nom). Ainsi que l'a noté B. Frélaut: "il a souvent été pris pour un esprit romantique, amateur de parades, d'uniformes et de spectacles".

... sous ses commandements, servira cinq ans (2) militaire engagé
 dans les Bagadou Stourm. Si ceux-ci font office de service d'entraîne-
 ment pour les manifestations du P.N.A., la formation qu'ils représentent est très nettement plus
 offensive: il s'agit d'une formation révolutionnaire, capable de tous les sacrifices.



Yann GOULET, chef des Bagadou Stourm
 (photo Caërléon)

LE CYGNE, poème par la Villennatique dans le Buzan Breiz

*Le seigneur Jean va de cœur
 Et se revêtit pour défendre son pays
 Nous défendre contre les Français
 Qui envahissent sur les Bretons
 Les loups de Basse-Bretagne grincent des dents
 En attendant le bon de guerre
 Et maintenant les uns joyeux, les autres
 Et l'écuyer de l'ennemi, les hurleurs de joie
 Et vous hennissez dans les chemins
 Et vous coulez comme la pluie
 Et vous plus de vent que de lances ébranlées*

Sous son commandement, environ cinq cents (23) militants s'engageront dans les *Bagadou Stourm*. Si ceux-ci font office de service d'ordre lors des manifestations du P.N.B., la formation qu'ils reçoivent est très nettement plus offensive: il s'agit d'une formation "révolutionnaire: combat de rues, utilisation d'armes et explosifs, fabrication d'explosifs, attaque et destruction de bâtiments"... Des répétitions d'opérations sont menées pratiquement dans des centres urbains, les jours de marché...(24)

Yann Goulet a donné des précisions sur cette instruction: celle-ci était prodiguée" :

1) "Au cours de séances régulières, en principe hebdomadaires, organisées à l'échelon section et confiées à des lieutenants des *Bagadou Stourm*, délégués par le chef des Organisations de Jeunesse, chef des *Bagadou Stourm*.

2) Au cours de séances, en principe mensuelles, confiées à des membres du *Service Spécial*, agissant uniquement en tant qu'instructeurs et n'ayant aucune autorité directe.

3) Au cours de camps de formation. Le premier de ce genre eut lieu dans la forêt de Quénécan. Certaines de ces périodes de formation étaient destinées, soit à couvrir plus en détail un aspect particulier de l'entraînement, soit à mettre à l'épreuve l'endurance et la résistance physique des volontaires. C'est ainsi qu'il y eut des périodes consacrées exclusivement au tir (armes de petite et moyenne portée) et des marches forcées. La plus spectaculaire de celle-ci... eut lieu d'un vendredi midi au samedi midi. Nous couvrîmes en 24 heures, 80 kilomètres, sac au dos." (24)

L'entraînement est mené au son de chants guerriers :

LE CYGNE, publié par la Villemarqué dans le *Barzaz Breiz* :

"Le seigneur Jean est de retour

Il est revenu pour défendre son pays;

Nous défendre contre les Français,

Qui empiètent sur les Bretons.

Les loups de Basse-Bretagne grincent des dents,

En entendant le ban de guerre;

En entendant les cris joyeux, ils hurlent:

A l'odeur de l'ennemi, ils hurlent de joie.

On verra bientôt, dans les chemins,

Le sang couler comme de l'eau.

On verra plus de tronçons de lances éparpillées

*Qu'il n'y a de rameaux sur la terre après l'ouragan;
Et plus de têtes de mort
Qu'il n'y en a dans les ossuaires du pays.
Là où les français tomberont,
Ils resteront couchés jusqu'au jour du jugement. "*

ou : Le chant de Saint Aubin du Cormier :

*"Le front levé, jurons d'être fidèles,
le front levé, à notre beau pays,
Tous ceux qui sont tombés pour lui sur la Vilaine,
Revivent en nous de coeur, d'âme et d'esprit.*

*Le Bagad Stourm s'avance à pas rapides,
Le Bagad Stourm marche au pas cadencé,
Le biniou braz fait gronder sa clameur splendide,
Le grand combat va bientôt commencer.*

*Nos ennemis s'arment dans la nuit sombre
Nos ennemis préparent leurs assauts.
Nous lutterons, le coeur aura raison du nombre,
La vieille race appelle ses héros.*

*Le soir venu, oubliant la campagne,
Le soir venu, soldats et officiers,
Nous chanterons, frères unis en la Bretagne,
Le jour béni de notre liberté !" (25)*

Ces éléments montrent que les *Bagadou Stourm* sont plus que ces *boys scouts* si méprisés par les membres du " Service spécial"; mais leurs actions relèvent plus de celles de jeunesses partisans extrémistes que de celles d'une avant-garde révolutionnaire...

Cependant effet, les affrontements avec d'autres organisations de jeunesse, s'ils sont parfois très violents (particulièrement avec les Francistes de M. Bucard), sont plus à comparer à des combats entre Camelots du Roi et Jeunesses Communistes qu'à la véritable guerre civile larvée opposants "fascistes" et "bolcheviques" en Allemagne et Italie...

Cependant, les *Bagadou Stourm* affrontèrent aussi les forces de l'ordre: en avril 1942, à Saint-Brieuc, lorsque les gardes mobiles tentèrent d'empêcher un défilé nationaliste; mais surtout lors de l'été 1943, à Landivisiau.

En effet, lors d'un stage d'entraînement, des incidents sans gravité opposèrent policiers et membres des *Strolladou Stourm* (autre nom des *Bagadou Stourm*)... Mais, peu après, un policier infiltré fut découvert et séquestré durant 4 jours... Les négociations ayant échoué, les gendarmes français, accompagnés de Feldgendarmes, chargèrent: Goulet fut arrêté par des Allemands, remis aux Français, passé à tabac et emprisonné au régime de droit commun, avec un de ses lieutenants. Il fut libéré après une grève de la faim de trois semaines...

Enfin, un épisode permet de juger de la fidélité que Goulet témoigne à l'égard du P.N.B. : le Parti est au bord de la faillite en juin 1944... Afin de le sauver, il se décide à attaquer la perception de Pouancé, le 27 juin; mais, trahis par la pluie et les traces de leurs bicyclettes, ils sont rapidement pris en chasse par la police, qui parvient à arrêter les 3 compagnons de Goulet... Celui-ci est le seul à pouvoir échapper aux recherches, menées notamment par les "gours" du *Bezen Perrot*...

En effet, se pose le problème des relations entre les *Bagadou Stourm* et le "service spécial" de Célestin Lainé... Si nous avons vu que les soldats du *Lu Brezon* ("armée bretonne") servaient d'instructeurs, les relations ne tardent pas à se détériorer, comme en témoigne Goulet : (26)

"Le Service Spécial" n'avait aucune autorité sur les hommes (simples volontaires ou officiers). Cela avait été clairement précisé dès le moment où j'avais commencé à assumer mes fonctions. J'avais tenu à ce que cette décision soit clairement notifiée à tous les intéressés, car j'étais persuadé que cette double direction amènerait d'abord la pagaille puis la discorde et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je suis un partisan convaincu de l'unité. Pendant longtemps tout alla pour le mieux. Je faisais chambre commune avec Célestin Lainé et son équipe. Nous prenions nos repas ensemble. Nous marchions la main dans la main. Les mois passèrent et petit à petit, des rapports de mes lieutenants m'arrivèrent me démontrant que certains des instructeurs du "Service Spécial" essayaient de miner mon autorité et d'imposer la leur. Je mis au courant Raymond Delaporte de ce qui se passait et le prévins que si cela devait continuer, je préférerais me retirer plutôt que de voir le conflit latent prendre une mauvaise tournure. Je lui proposais de donner la direction des Organisations de Jeunesse et des *Bagadou Stourm* à Célestin Lainé. On me donna alors l'assurance que la seule autorité reconnue serait celle du chef des *Bagadou Stourm*, c'est à dire la

mienne et que Lainé donnerait, en conséquence, des instructions formelles à mes propres lieutenants".

Mais dès lors s'installe entre les deux formations une méfiance qui devait aboutir, à la fin de 1943, à une situation très ambiguë lors de la scission au sein du PNB... En effet, si Y. Goulet finit par accepter, du bout des lèvres, la double appartenance à titre personnel –celle–ci ayant été dénoncée par R. Delaporte, des méthodes "extrêmement inamicales" (27) furent employées contre les *Strolladou Stourm* (recherches de Goulet par des membres du *Bezen Perrot*; "affaire" de la lettre de l'Abbé Perrot –Cf infra–)... Finalement, Y. Goulet revendique, pour les *Bagadou Stourm*, "l'honneur d'avoir été contre les Français les premiers soldats bretons..."(28) et, ainsi que l'indique O. Mordrel : "seuls ils ont revêtu un uniforme breton, marché sous des couleurs bretonnes, aux ordres de chefs bretons..."(29).

En conclusion, les *Bagadou Stourm* semblent refléter les contradictions du "PNB–Delaporte": sous des apparences et un discours d'extrémisme, se cache une réalité plus nuancée... S'il y a des signes de fascisation (changement de nom passer en 1941: les *Bagadou Stourm* deviennent les *Strolladou Stourm*, pour "plaire à qui vous savez... (initiales SS)" (30), les hommes de Yann Goulet se situent plus dans la lignée d'une Organisation de Jeunesse d'un parti autoritaire que dans la lignée d'une avant–garde fascisante (il n'est "nullement disposé à applaudir les discours vaseux des apôtres de la discorde", comme il le montrera en "excommuniant" "*Brezona*", une "section bretonne du Parti National Socialiste"...); Mais certains incidents violents eurent lieu, plus dictés par les circonstances et la passion que par des considérations idéologiques ou une tactique tendant à un but précis...

B – DE LA KADERVENN AU SERVICE SPECIAL

Parallèlement aux très symboliques et romantiques attentats du *Gwenn ha du*, Célestin Lainé a l'idée (en 1936 ?) de créer une organisation para–militaire.

En effet, à Roscoff, il affirme que "pour agir dans un sens constructif, je crois qu'il faut disposer d'une force réelle, c'est-à-dire militairement disciplinée. Je ne trouve cette force réelle que dans l'armée que j'estime au-dessus de tout, et je suis fier d'être officier. Seule une armée peut assurer un ordre matériel en Bretagne ; elle est nécessaire. Croyez-vous qu'il existe une force réelle capable d'assurer l'existence d'un Etat breton ? J'enregistre le fait que la Bretagne n'est

pas capable de s'assurer elle-même une existence d'état indépendant..." (31) Pour répondre à ce besoin pressant, et alors que Debauvais et Mordrel se chargent de la politique, lui se charge de la mise sur pieds d'une force armée qui pourra épauler l'Etat breton (d'autant plus que son caractère le pousse à l'action). Mordrel affirme que la branche politique du mouvement n'est pas prévenue de ces intentions : "le recrutement des soldats et leur entraînement eurent lieu dans un tel mystère que la direction de la *B.A.* ignore la première manoeuvre annuelle". (32) Il faut d'abord se souvenir que, selon Lainé, le *Kuzul Meur* a été créé en 1931 par Debauvais et lui, selon le schéma irlandais, liant branche politique et branche militaire ; Mordrel affirme quant à lui que le *Kuzul* a été créé en 1933 sur son initiative. Il semble que l'on puisse privilégier la thèse de Lainé : la plus grande opération de l'organisation secrète (le débarquement d'armes à Locquirec en 1939) a été réalisée par Lainé en total accord avec Debauvais, alors que Mordrel n'était pas dans la confiance (probablement selon la volonté de Hénaff, se méfiant déjà d'"O.M.". (33).

Dès lors, rien d'interdit de penser que dès 1938 la création de la *Kadervenn (Sillon de combat)* répondait de la double volonté des deux hommes. Par contre, le mystère reste entier quant au financement de l'organisation : on sait que les hommes de Lainé ont rapporté d'Allemagne des fonds destinés au P.N.B. ; peut-être en a-t-il gardé une partie ?

En tous les cas, chaque année eurent lieu des manoeuvres de quelques jours à quelques semaines : dans l'été 1936, dans les environs de Roc'h Trévézel ; dans l'été 1937, dans les monts d'Arrée, en juillet 1938 sur les landes de Lanvaux (une dizaine de jours) ; à la mi-juillet 1939 (du 16 au 23) à Kerléano... Ces stages sont avant tout para-militaires : Mordrel précise (34) : "instruction de guérilla, marches militaires de jour et de nuit. Confection et essai d'explosifs et fumigènes". Mais l'ambition de Lainé est bien plus grande. Voulant former des soldats bretons, il entend aussi former les cadres nécessaires à la Bretagne de demain : si "chaque Breton doit se préparer corporellement et spirituellement à être un soldat, s'entraîner à une discipline active de renforcement, affronter volontairement des dangers", "cette préparation militaire en temps de paix nous laisse d'ailleurs bien d'autres champs d'action ; nous devons nous éduquer, augmenter nos possibilités dans tous les domaines ; chacun de nous doit être non seulement un soldat, mais encore un guerrier complet, le type d'homme le plus élevé dans la conception celtique. Chacun de nous doit être un guerrier complet au service de la patrie, c'est-à-dire non seulement un soldat, mais encore un propagandiste, un écrivain, un élève, un professeur, un organisateur, un savant,

un ouvrier, un mécène, voire même à l'occasion quelqu'un de capable de certaines choses que les lois répriment durement". (35)

Cet enseignement porte d'ailleurs ses fruits, selon Mordrel : "avec son K.D. [Kadervenn] Lainé a créé un type nouveau parmi nous, celui du soldat de la cause, dévoué jusqu'à la mort. L'obligation du secret absolu habitait les participants à ne jamais poser de question, même quand quelque chose leur semblait bizarre et dispensait le chef de fournir la moindre explication" (36).

En 1939, Lainé exprime d'ailleurs sa satisfaction devant les résultats obtenus : "L'absence de discussions stériles, la discipline volontairement consentie, l'ordre et l'activité remarquables qui ont régné sur un tel nombre de Bretons de 14 à 30 ans, m'ont conduit, pour la première fois à réviser mon appréciation sur mes compatriotes. Pour la première fois j'ai eu l'impression que la Bretagne disposait de soldats en communauté cohérente et non pas seulement de cinq ou six chevaliers d'honneur dispersés dans une foule de rêveurs incapables, de bruyants discoureurs, de maniaques du scrupule, d'imbéciles anarchisant. Pour la première fois, j'ai vu dans notre patrie, un élément certain de puissance constructive et je n'hésite pas à dire que de ce *Kadervenn Kadoudal* sortiront des soldats bretons dont la Bretagne va avoir besoin". (37).

Il est difficile de savoir combien de personnes furent recrutées à l'époque, mais leur nombre est faible : Lainé privilégiera toujours la qualité à la quantité. Probablement recrutés individuellement, ces hommes sont jeunes, attirés par l'action (38), et subissent déjà probablement, le charisme de leur chef, auréolé, qui plus est, des soupçons qui pèsent sur lui (et jamais confirmés) depuis l'attentat du Gwenn ha Du de 1932.

A l'approche de la guerre, et sans cesser des entraînements, certains soldats "sûrs" vont être amenés à participer à des opérations bien plus sérieuses : la préparation d'un plan destiné à empêcher la domination générale en Bretagne, et surtout au débarquement d'armes à Locquirec (cf. supra).

Dans la ligne du P.N.B. qui mène une propagande intense contre la guerre, Lainé va organiser, dans l'été 38, une opération ambitieuse. Des reconnaissances ayant été faites au nord et à l'est de Paris, il se prépare à "contrarier la mobilisation générale par des attentats contre les voies de communication et une agitation politique contre la guerre" (39) : plus précisément, "il y aura des équipes de saboteurs opérant la nuit et des équipes de propagandistes qui arrêteront les groupes de mobilisés et les inviteront à retourner à la maison. En passant dans les patelins ils colleront des affiches proclamant le droit de libre disposition pour la nation bretonne. Il est prévu des points de repli où on tiendra jusqu'à la dernière cartouche". (39) Pour ce faire, Cocal et un autre soldat se

rendent chez un imprimeur, une nuit d'été 38, et font imprimer un "ordre d'insoumission à la mobilisation générale" :

"La guerre que prépare l'Angleterre et la France à l'Allemagne est imminente.

Un nationaliste breton n'a pas le droit de se sacrifier pour la France. La Bretagne va avoir besoin de vous. Ne vous laissez pas surprendre par la mobilisation française. Rejoignez nos rangs de toute urgence.

Vous recevrez nos instructions à :

Munissez-vous de deux photos d'identité.

Brûlez ce papier après l'avoir lu. Strictement personnel".

"Breiz Atao" (40)

Cette opération, menée dans le plus grand secret (mais l'Abbé Perrot est mis dans la confidence), devait concerner "une poignée d'hommes capables de faire un geste héroïque..." (41). On imagine les conséquences d'une telle action. Mais la Conférence de Munich retarde la guerre de quelques mois. L'opération est annulée, et ne sera pas reconduite lors de la déclaration de guerre à l'été 39 : confiant dans les renseignements allemands (qui lui indiquent que le Reich n'est pas encore prêt pour une guerre à l'Ouest) il se laisse mobiliser, conduire au "front", où il est arrêté durant la "drôle de guerre". De retour en Bretagne durant la débâcle française, il assume durant une courte période un rôle politique en acceptant de participer au C.N.B., mais retourne rapidement dans l'ombre, se consacrer à son "armée bretonne"...

Après la journée du 3 juillet 40 à Pontivy, le château de Rohan se vide peu à peu : seuls restent Lainé et quelques hommes qui n'ont pas, comme de nombreux prisonniers libérés d'Allemagne, décidé de partir. Après des affrontements sans gravité avec la population, le groupe se retire vers le château de Kerriou-en-Gouézec (près de Pleyben), plus tranquille. Mais là, sa conduite a dû être assez blâmable (Goulet la condamne car il "n'accepte pas qu'on puisse se conduire en Bretagne comme on se conduirait (à tort d'ailleurs) en pays occupé"...(42). Mordrel convoque alors Lainé pour lui "conseiller" une ligne de conduite : Lainé refuse et se retire, avec son état-major (notamment Cocal) à la Trinité-sur-Mer "pour entreprendre, dans les derniers mois de 1940, une périlleuse collecte d'armes dans tout le pays breton." (43)

On peut donc voir que, sitôt revenu, Lainé reprend son action : il récupère quelques fusils, une mitrailleuse et de grandes quantités d'explosifs" (43) qui, ajoutés aux armes fournies par les Allemands avant guerre, lui permettent de continuer la formation de ses troupes : l'entraînement et la fabrication de bombes...

Dans la continuité de son action, Lainé va donner une structure très rigoureuse à son armée (qui prend le nom de *Service spécial* qui, sur bien des points, peut rappeler l'I.R.A.. Si l'on en croit Le Boterf (44), le Service spécial, "disposant d'un *pendall* (état-major) sis à Rennes, était subdivisé en un certain nombre d'unités de base ou *bodou*, composés chacune de cinq hommes placés sous la direction d'un caporal-chef ou *kentour*. A leur tour, quatre *bodou* constituaient un *ker* ayant à sa tête un *kerrenour* ou lieutenant. Une quinzaine de centres de recrutement et d'instruction avaient été répartis en Bretagne – Rennes, Nantes, Quimper, Saint-Brieuc, Vannes, Lannion, Guingamp, Ploërmel, Chateauneuf-du-Faou, Landerneau, Plouguerneau, Landivisiau et même Paris, placés sous la responsabilité d'un délégué. Complétant cette infrastructure figuraient aussi un "groupe de sécurité (*Kevrenn ar Surantez*), chargé d'assurer la police et la protection de l'Armée secrète et... un "tribunal militaire" siégeant à St-Brieuc, sous la présidence d'un éminent professeur de droit, adepte intransigeant du nationalisme breton... "Cette structure ne doit pas empêcher l'organisation de rester secrète, même si l'on sait que les Allemands s'intéressent de très près à ces stages (cf infra).

L'entraînement continue, à la fois théorique et pratique. Un soldat raconte : "le quai d'Ille-et-Rance n'était pas un Club où l'on vient pour échanger des idées. On y enseignait dans les sous-sols l'ordre serré et des rudiments de formation militaire. Les grands principes du combat des chouans (nous dirions aujourd'hui des partisans) :

"– Préparer dans le silence.

– Frapper avec violence.

– Décrocher avec rapidité." (45).

On peut voir les liens avec l'I.R.A. (certains principes découlent d'ailleurs de conseils donnés par les grands révolutionnaires irlandais).

Au point de vue théorique, on peut noter un apprentissage du morse, l'étude de la balistique et la connaissance des gaz de combat. Pratiquement, des répétitions de coups de main sont organisées dans des agglomérations. Des stages ont aussi lieu régulièrement, souvent (?) en compagnie des *Bagadou Stourm*, dont les cadres appartiennent généralement au Service spécial. Parmi ces stages, on peut noter : Gouézec (Pâques 1941 ?, Rochefort-en-Terre (Pâques et été 1942), Caulnes (début août 1943 ?) –le cantonnement est organisé chez Mme du Guerny)... A Rochefort-en-Terre, en avril 1942, un château, occupé par les Allemands, est "attaqué" : "le Grand Geff" et Lainé y pénètrent sans éveiller les soupçons des sentinelles et inscrivent la date et l'heure sur un pylône. (46) On

peut voir tout le caractère symbolique de l'organisation, mais aussi toute son efficacité...

Yann Bouëssel du Bourg témoigne sur la manoeuvre de Rochefort-en-Terre de l'été 1942 (47) : "j'ai gardé de cette manoeuvre un souvenir inoubliable. Nous étions divisés en colonnes et nous marchions dans la nuit vers l'Abbaye de Boquen, depuis tristement célèbre, mais où régnait à cette époque le saint Dom Alexis Presse. Nous étions censés ne pas faire de bruit mais je dois dire que, sinon nous, du moins d'autres colonnes avaient éveillé les chiens de ferme des environs. C'étaient de-ci, de-là des traînées d'aboiements.

Je nous revois aussi rampant dans un champ avec nos bicyclettes à quelques pas de sentinelles allemandes immobiles et inconscientes de ce qui se passait autour d'elles.

Nous avons dormi deux heures dans la paille, dans la dépendance de l'Abbaye, une espèce de grange que nous devons sans doute aux bonnes grâces du Père Abbé.

Au petit matin nous nous trouvions en position dans un bois où le groupe dont faisait partie B... intercepta deux officiers que l'armée allemande avait envoyés en observateurs et qui étaient discrètement en civil. (A.B. n'en était pas peu fier). Les Allemands suivaient en effet à cette époque avec intérêt le développement du *Lu Brezhon* mais devaient prendre des précautions pour ménager les susceptibilités de leurs alliés français "collaborateurs", selon l'expression qui fut depuis consacrée.

C'est à cette occasion qu'après un rassemblement dans une clairière où nous avons défilés devant le drapeau de l'armée, à croix noire, que portait [Rouat], je fus présenté par Hénaff aux deux officiers allemands immédiatement libérés et qui nous félicitèrent pour la qualité de notre protection. Le soir aurait lieu le rassemblement final. Tous les groupes convergeaient vers les collines qui entouraient l'Abbaye".

Ce témoignage amène à se demander quelles étaient les relations exactes entre le Service spécial et les Occupants

Nous avons vu que les services secrets allemands ont apporté un appui important à Célestin Lainé avant la guerre : au début du mois d'août 39, il est à Hambourg et Berlin (48) où il a probablement organisé le débarquement d'armes de Locquirec... Mais, avec l'occupation et la nécessaire alliance du Reich à la France, le comportement des Allemands va changer. Le soutien est très discret, et en aucun cas absolu. En effet, et alors que *Gwenn ha Du* frappe à Carhaix le 12 mai 41, les Occupants envoient un ultimatum au Service spécial par l'intermédiaire du P.N.B. : "les forces occupantes assurant l'ordre et la sécurité

dans le pays, il est parfaitement superflu que des organismes politiques détiennent des armes privées. En conséquence, nous considérons le refus de livraison de l'armement dont le P.N.B. et ses organismes annexes disposent comme un manque de confiance envers l'Allemagne" (49).

Il semble que l'armée allemande tienne surtout à ne pas perdre le contrôle de l'organisation para-militaire : si les manoeuvres ne sont pas interdites et suscitent même un grand intérêt), si leur meneur bénéficie de leur protection (arrêté en 1943 à Landivisiau par la gendarmerie française, il est libéré rapidement, sur l'ordre des autorités allemandes (50), il semble absolument exclu de laisser celui-ci agir à sa guise. La preuve en est qu'en 1944, alors que les Occupants ont tout intérêt à engager les *gours* à leurs côtés, une tentative ultime a lieu, par l'intermédiaire du colonel SS Bickler (un Alsacien très lié aux Bretons), pour réconcilier les tendances d'ailleurs inconciliables du P.N.B....

A l'intérieur même du P.N.B. la situation est on ne peut plus ambiguë. On a vu la rupture quasi-définitive entre les *Bagadou Stourm* et le service spécial (cf supra), mais les relations entre la direction du Parti et le groupe Lainé sont tendues depuis longtemps déjà. Pouvait-il en être autrement ? Soutenir, en toute discrétion, un groupe foncièrement séparatiste, alors que la politique du Parti tend à chercher le dialogue avec la France...

Mordrel témoigne (51) : les "extrémistes, qui eux ne sont pas seulement anti-français de circonstance mais séparatistes de doctrine, ils sont dans le Service spécial de Lainé, associés au P.N.B. dans la clandestinité comme l'était autrefois *Gwenn ha Du* et *B.A.*. Mais alors que *Gwenn ha du* et *B.A.* vivaient en parfaite harmonie sous une direction commune, celle du *Kuzul*, "l'armée bretonne" secrète observe une attitude de réticence mentale à l'intérieur du Parti. Elle s'en nourrit comme une sangsue, y puise ses recrues et en obtient son financement, tout en attendant l'occasion favorable de le détruire pour se substituer à lui"...

La situation se révèle particulièrement dans le cadre des *Bagadou Stourm* : Goulet reconnaît l'erreur d'avoir fait entraîner ses hommes par des membres du Service spécial et regrette de ne pas avoir remplacé ces cadres par des hommes à lui. Pourquoi cela n'a-t'il pas été fait ? probablement parce qu'une telle action aurait précipité la scission qui interviendra en 1943 (Mordrel affirme que si les Allemands l'avaient permis celle-ci aurait lieu en 1941) : Lainé a prouvé, dès 1940, qu'il n'entend pas que le Parti exerce un quelconque contrôle sur son organisation...

L'autre aspect de la question conduit à se demander pourquoi Hénaff est resté au sein de ce "P.N.B.-Croupion". Frélaud donne peut-être une réponse (52)

: face à une politique allemande officielle, qui reste juste tolérante à l'égard des nationalistes, il y a une autre "politique allemande chuchotée en contrepoids de l'attitude officielle, qui faisait miroiter la fondation de l'Etat breton "pour bientôt".

La situation est donc très ambiguë de 1940 à 1943 : Delaporte fournit à Lainé les ressources permettant d'entretenir ses troupes et d'organiser ses stages, alors que ce dernier et les siens ne cachent pas leur mépris pour ces intellectuels, et ont tendance à faire bande à part...

En effet, Lainé semble déjà avoir certaines habitudes, qui chez lui font montre d'une certaine conception de la vie (cf : infra). Il apparaît donc qu'il a déjà certaines opinions sur le Bretagne future qui le conduiront à quitter le P.N.B. au cours de l'année 1943 : il parle déjà de "renordiser" la Bretagne... Finalement, quand il aura décidé de passer à l'action, Delaporte ne pourra que condamner son attitude : l'heure n'est plus depuis longtemps (l'a-t-elle jamais été ?) à la concertation...

NOTES

- 1) Le *Kuzul Meur* est composé à cette époque de : Debauvais, Lainé, Mordrel, Le Helloca, R. Delaporte, Y. Fouéré, R. Hémon, Marty. A ce sujet, une polémique est née : cf Frélaud, *ibid.*, p 33.
- 2) Cité par Frélaud, *ibid.*, p 46, 47.
- 3) sur la polémique à ce sujet, cf Frélaud, *ibid.*, 36
- 4) Cf Déniel, *ibid.*, p 254 : "Quand ils ne s'éloignent pas d'eux-mêmes, les partisans de Mordrel sont écartés et remplacés par des hommes soumis à la nouvelle direction".
- 5) Cité par Frélaud, *ibid.*, p 96.
- 6) Cité par Frélaud, *ibid* p 97.
- 7) *Ibid.*, p 98.
- 8) P. Drouet, *ibid.*, p 100.
- 9) Frélaud, *ibid.*, p 95
- 10) A savoir : Secrétariat : F. Moysse puis R. Bourdon ; inspection générale : C. Le Gaonac'h ; Organisation de Jeunesse : Y. Goulet ; Journal : rédacteur en chef : J. Jaffré ; Edition : P. Gaignet ; Propagande : G. Lemée ; Relations extérieures : (sans existence officielle): Yves Delaporte ; Trésorerie Générale : R. Bourdon ; D'autres organismes existent aussi, tel que le *Kevar* (section économique).
- 11) *Ibid.*, p 68.
- 12) cf Frélaud, *ibid.* P 92 à 95 et p 101 à 103.
- 13) *Ibid.*, p 102.
- 14) *Ibid.*, p 103.
- 15) *Ibid.*, p 103
- 16) *Ibid.*, p 86.
- 17) Cité par Y. Fouéré, in "*La Bretagne écartelée*", p 62.

- 18) Ibid., p 91.
- 19) Yves Delaporte, cité par Déniel, *ibid.*, p 292.
- 20) Selon Déniel, *ibid.*, p 293.
- 21)) Un militant breton affirme avoir entendu parler à l'époque des "camps de la mort", mais ne pas y avoir cru, ajoutant qu'aucune personne normale ne pouvait à l'époque imaginer une telle issue à la politique antisémite des nazis...
- 22) Le Boterf, *La Bretagne dans la guerre*, T. I p.283
- 23) Le chiffre est d'A. Deniel, *le mouvement breton*...
- 24) Y Goulet cité par Le Boterf, *La Bretagne...* ,T 2 p.286
- 25) cité par A. Déniel p.271-272
- 26) Ibid, p.288
- 27) l'expression est de Y.Goulet
- 28) Ibid, p. 290
- 29) O. Mordrel: *Breiz Atao*
- 30) Y. Goulet cité par Caerlleon: *Le rêve fou des soldats de B.A*
- 31) Lainé, cité par Caërléon in *Le rêve fou*...
- 32) Mordrel, *ibid.*, p 204.
- 33) Surnom d'Olier Mordrel.
- 34) *ibid.*
- 35) Lainé, cité par Caërléon, *ibid.* p 55
- 36) *Ibid.*, p 204.
- 37) Lainé, cité par Caërléon, *ibid.* p 64.
- 38) Mordrel cite un membre, D. Guérin : "Nous étions braqués sur l'action et la question d'une scission ne se posait pas. Pour nous il y avait un pouvoir politique, Debauvais et toi [Mordrel]. Nous vendions le journal que nous ne lisions pas : nous méprisions ce baratin, inutile pour nous qui n'avions pas besoin qu'on nous explique que nous étions bretons". *Ibid.*
- 39) Propos relatés par Mordrel, *ibid.* p 224.
- 40) Document cité par Caërléon, *ibid.*, p 58.
- 41) P. Guérin, cité par Mordrel, *ibid.* p 278.
- 42) Goulet, cité par Le Boterf, in *La Bretagne dans la guerre*, tome I, p 244.
- 43) *Ibid.*
- 44) *Ibid.*, tome 2, P 100, 101.
- 45) Y. Bouëssel du Bourg, in *souvenirs de guerre et... après*.
- 46) D'après Caërléon, in *Au village des condamnés à mort*, p 139.
- 47) *Ibid.*
- 48) Selon Lainé, cité par A. Youennou, in *Francez Debauvais et les siens*, tome 4, P 12.
- 49) cité par Le Boterf, *ibid.*, tome 2, p 103, 104.
- 50) selon Lainé, cité par A. Youennou, *ibid.*, p 13.
- 51) *Ibid.*
- 52) Frélaut, *ibid.*, p 111.

DEUXIEME PARTIE

LE BEZEN PERROT :

NAISSANCE, ACTIVITE ET DISPARITION.

CHAPITRE I : **LA NAISSANCE DU BEZEN PERROT (NOV. DEC. 1943)**

TITRE I : UN ELEMENT DETERMINANT :

LA MORT DE L'ABBE PERROT (12 décembre 1943)

SECTION I : LA VIE DE L'ABBE YANN-VARI PERROT

Yann-Vari Perrot est né le 3 septembre 1877 à Kéramazé, dans le Léon, la "terre des prêtres" de Bretagne. Il est entré à 12 ans à l'école religieuse de Guingamp où il est interdit de parler breton; il en restera profondément marqué...

Entré au séminaire de Quimper, au début des années 1890, il commence à s'occuper de culture et de langue bretonnes. Ordonné prêtre le 25 juillet 1903, il est nommé vicaire de Saint-Vougay l'année suivante. Sa volonté de "former un groupe de jeunes catholiques bretons" va s'exprimer par l'intermédiaire du théâtre (sa première pièce est: *Alanig al Louarn*. En 1911, il devient directeur de la revue *Feiz ha Breiz* (Foi et Bretagne), dont le but est de préserver et de diffuser le breton grâce à son introduction dans les écoles –pour rendre plus aisée l'étude du français–, à la rédaction de livres en breton, et aux études sur la langue bretonne.

A cette époque, il rédige aussi un ouvrage: *Buhez ar Zent* ("Vie des Saints").

Lorsqu'éclate la première guerre mondiale, il se porte volontaire pour le front, et sera ambulancier (il recevra à ce titre la Croix de guerre), et secrétaire d'un psychiatre. Il dira à ce propos en 1939:

"Rien ne peut m'être reproché du point de vue du loyalisme que je dois à l'état. Je connais mes devoirs de citoyen français, j'ai payé tous les impôts et j'ai fait toute la guerre et à la guerre plus que mon devoir; mais mes devoirs de citoyen français ne me feront jamais oublier mes devoirs de patriote breton, plus profondément gravés dans le quatrième commandement de Dieu que mes devoirs vis-à-vis de l'état français qui nous écrase".

Le 11 juillet 1918, pensant probablement mourir peu après, il rédige son testament, que l'on retrouvera après sa mort et qui constitue sûrement l'expression la plus sincère de sa pensée politique:

"Chers Bretons, vous que j'aimais tant et que j'aimerai toujours, je vous demande une prière pour que puisse être reçu par nos vieux saints au paradis du Bon Dieu malgré que je sois un grand pêcheur.

C'est pour Dieu et pour la Bretagne que j'ai défendue toute ma vie que je meurs au pays des Français. Je meurs pour la plus grande gloire de Dieu et de la Bretagne.

Mon plus grand souhait, avant de quitter cette terre, est de revoir mon pays, de Rennes à Saint-Mathieu-Fin-de-Terre, gouverné comme autrefois par des Bretons, et par des Bretons seulement. Chaque homme maître en sa maison, chaque peuple maître en son pays !

Chers compatriotes, Bretons sincères et courageux comme vous l'êtes, vous lutterez jusqu'à ce que vous voyiez le jour heureux de la liberté rayonnant sur la Bretagne pour votre plus grand bien, celui de la foi et de vos enfants.

Les Anglais ont fait beaucoup de mal à notre peuple quand nos ancêtres durent fuir la grande Bretagne et descendre sur les côtes sauvages de l'Arvor. Plus de mal encore nous ont fait les Français durant ces quatre cent dernières années et notamment dans les trente années que nous venons de voir s'écouler.

Les Anglais ne cherchaient à détruire que les biens terrestres de nos ancêtres. Les Français, après avoir supprimé nos droits les uns après les autres, inspirés qu'ils étaient par l'esprit du Mal, firent tout ce qui était en leur pouvoir pour nous ôter les plus précieux trésors qui nous venaient de nos aïeux à travers les siècles : le breton et la foi.

Ah, chers compatriotes, croyez-moi, sachant tout cela, vous ne vous protégerez jamais assez de la méchanceté de nos voisins les plus proches et, au nom de Dieu, ne cessez de lutter tant que vous n'aurez pas reconquis l'un après l'autre, les droits que nous avons perdus.

Les droits de la Bretagne comme les droits de chaque peuple sont sacrés et ils ne peuvent être supprimés à moins de réduire d'abord tous les Bretons au silence.

Sainte-Anne, grand-mère de notre Sauveur Jésus-Christ, mère de la Vierge et mère de notre pays, bénissez les Bretons et faites que vive la Bretagne à jamais." (1)

A la fin de la guerre, il est nommé vicaire à Plouguerneau (bas-Léon), où il va créer une compagnie théâtrale mixte (répondant aux opposants assez nombreux à l'époque : "je ne veux pas favoriser la pédérastie..."). Il continue avec la pugnacité qui le caractérise sa lutte pour un breton (allant jusqu'à acheter le "symbole" (2) aux écoliers punis).

D'un point de vue plus général, s'il est "un pur produit de la terre des prêtres" (3) – n'hésitant pas à intervenir lors des élections, pour soutenir la "bonne candidature" –, il va parfois soutenir des positions plus originales : les massacres commis par les nationalistes espagnols au pays Basque sont dénoncés dans *Feiz ha Breiz* (à ses détracteurs, il répond : " il ne faut tout–de–même pas croire que la séparation entre les bons et les mauvais soit aussi bien faite en Espagne qu'elle le sera au jugement dernier"). En 1935, il se rendra aux côtés de M. Cachin, aux obsèques de Yann Sohier (4).

Parallèlement, le *Bleun Brug* ("fleur de bruyère", "cette plante [qui] symbolise la ténacité de la race bretonne", selon l'abbé Perrot), fondé par lui au début du siècle, connaît un essor rapide. Cette organisation a pour but de "défendre les plus essentielles traditions de la Bretagne catholique, maintenir la langue bretonne, soutenir le renouveau littéraire, revendiquer pour la Bretagne le plein exercice de ses droits en matière culturelle et linguistique et en matière d'enseignement". Ses réunions annuelles prennent la forme de fêtes populaires, avec une journée d'étude et une journée de concours de chorales et de déclamations – et, bien sûr, une grand'messe –. Le "Bleun Brug" est régionaliste, mais l'absence de condamnation claire des séparatistes, entraînera certaines frictions avec la hiérarchie ecclésiastique (notamment Mgr Duparc) : après une longue polémique, l'abbé Perrot se détourne du "mouvement nationaliste breton d'inspiration catholique", selon la volonté de l'épiscopat. Mais, s'il déclare ne rien séparer, "ni la foi de la Bretagne, ni la Bretagne de la foi, ni la Bretagne de la France", il est probable qu'il ne renie en rien les opinions exprimées dans son testament...

En 1930, il est nommé, assez tardivement, recteur de Scrignac, dans la "montagne rouge", rétive depuis fort longtemps au catholicisme... Mais si cette nomination n'a rien d'une récompense, l'abbé Perrot n'en continue pas moins son action... Outre un voyage au Pays de Galles en 1933, il s'occupe toujours du *Bleun Brug* (en 1936, la ville recevant le congrès se trouve "mystérieusement" pavoisée exclusivement de blanc et noir, alors que deux préfets sont attendus : certains militants ont utilisé tous les drapeaux tricolores pour décorer la salle de réunion...) et va témoigner à décharge au procès de militants du P.N.B. en 1938...(5).

Dès cette époque, il reçoit chez lui toutes les personnalités du mouvement breton, et notamment F. Debauvais, O. Mordrel, Kerlann (successeur de Sohier à *Ar Falz*), Y. Fouéré, Creston, Y Goulet, C. Lainé, T. Jeusset (de *Breiz da Zont : Bretagne de demain*) ; mais aussi G. von Tévenar et Gantois (leader du mouvement flamand, favorable au rattachement au *Grand Reich*)...

Puis vient la guerre, qui ne semble pas avoir modifié fondamentalement son *univers psychologique*, alors que le refus de l'épiscopat à tout séparatisme se fait plus catégorique (ce qui aboutira à l'excommunication par Mgr Duparc des leaders nationalistes...).

L'abbé Perrot va s'engager dans le régionalisme (il est membre du Comité Consultatif de Bretagne créé par le préfet Quénette), mais "fait partie de ces déçus du pétainisme" (T. Guidet), ce qui lui vaut des réprimandes de la part du censeur de *Feiz ha Breiz*, le vicaire général Joncour...

Ce journal va publier trois articles nettement anticomunistes, dont le genre "servait "objectivement" les Allemands" (T. Guidet) : *Dorn Moskov* ("la main de Moscou") ; *Eur vro renet gant eur beleg* ("un pays dirigé par un prêtre" sur Mgr Tiso, chef de l'état slovaque) ; *Karnel Katyn* ("le charnier de Katyn"), qui, eux, ne rencontreront aucune opposition de la part des autorités épiscopales. Dans ce dernier article, on peut lire : "Sept grands tombeaux ont ainsi été découverts et le plus grand d'entre eux contenait deux milles cinq cent corps en état de décomposition, parmi eux des prêtres. Environ dix milles Polonais ont ainsi été tués par les bolcheviques. Cette monstrueuse découverte a plongé dans l'embarras les hommes de Moscou, car elle est une nouvelle preuve de ce qu'ils sont capables de faire dans tout pays qu'ils occupent : tuer, tuer ! Les bois profonds de notre Bretagne, les forêts du Cranou, de Quénécan deviendraient les Katyn de notre pays : des charniers d'humains, tués comme des bêtes, par les valets des bolcheviques, les communistes. Braves gens qui croyez que le bolchevisme n'est qu'un épouvantail, que Dieu vous préserve de la destinée des soldats de Pologne". (6)

Mais il ne faut pas voir en l'abbé Perrot un sympathisant des nazis : il va nettement exprimer son opinion dans une lettre à une proche du mouvement breton, Mme Botros, le 23 septembre 1943, tout en précisant sa position quant au P.N.B. :

"J'ai l'honneur de vous faire savoir que le P.N.B. dirigé par Mr Raymond Delaporte est un parti qui n'a été et ne peut être, tant qu'il se maintiendra dans la voie qu'il suit maintenant, condamné par l'autorité ecclésiastique.

Il n'en est pas de même de certains autres groupes bretons tels que le groupement dit "Service Spécial" dirigé par Mr Célestin Lainé, de Ploudalmézeau, qui est nettement néo-païen et le groupement Néméton qui rêve de ressusciter la religion druidique.

Ces groupements sont à fuir comme la peste. Vous me demandez ensuite s'il est permis de sympathiser avec les Allemands. cela va sans dire puisque notre

religion nous ordonne d'aimer même nos ennemis (le cardinal Baudrillard, qui était une autorité, prêchait la collaboration avec l'Allemagne).

Néanmoins, il ne faut pas oublier qu'il y a des Allemands et Allemands et que les Nazis sont des néo-païens dont il faut rejeter les doctrines parce que destructives de tout l'ordre chrétien".

Cette lettre aura un destin mouvementé... Mais l'on peut se demander quelle aurait été l'attitude de Résistance si elle en avait eu connaissance, avant de passer à l'acte, de manière irrémédiable, le dimanche 12 décembre 1943...

En conclusion, l'abbé Perrot est donc incontestablement un "pur produit de la terre des prêtres" : en tant que catholique, il porte un jugement très dur sur la République : "Défiez-vous de la peste du laïcisme qui a tué la France et a déjà empoisonné une bonne partie de la Bretagne... Que la jeunesse bretonne marche sur les pas de P. Pearse, Celte et chrétien convaincu : les autres voies ne peuvent conduire qu'à la perte". (7) Son discours laisse transparaître la nostalgie d'un monde modelé par "quinze siècles de catholicisme". ... Peut-on ne pas comprendre un adversaire du prêtre qui écrit : "Je connais bien le monde voulu par l'abbé Perrot, je l'ai vécu jusqu'à mes douze ans, ce monde du moyen-âge à peine imaginable : né en 1919 dans une petite ferme misérable haut perchée sur les pentes des montagnes noires dans une famille "soumise" au "recteur" depuis des générations, j'ai été plongé dès ma plus tendre enfance dans cette ambiance de terreur superstitieuse qui s'emparait de nous à la tombée de la nuit, dans l'ambiance du *Buhez ar Zent* (vie des Saints), le "bêtisier" que le seul lettré du village annonait le soir à la veillée, dans la lecture des *Tollennou* héritées du père Maunoir qui, avec les jésuites, a permis de paralyser une partie des paysans lors de la révolte des Bonnets rouges et de sa religion de la crainte et de la soumission..." ?

Aussi, et dans la lignée de la Villemarqué, la défense du breton est pour lui aussi celle de la religion –et réciproquement–, tant est vrai le vieux slogan : *ar brezoneg hag ar feiz a zo breur ha c'hoare Breiz* (le breton et la foi sont frère et soeur en Bretagne)... Si sa passion pour Dieu va le pousser à partager certaines tendances de l'épiscopat (comme un refus catégorique à l'égard des "religions temporelles" comme bien sûr le communisme, mais aussi, logiquement de manière plus discrète, le nazisme...; ou une propension à confondre spirituel et temporel au moment des élections...), sa passion pour la seule Patrie qu'il se reconnaît, la Bretagne, va l'inciter à adopter des positions beaucoup plus originales : à part le réaliste Bernanos des "grands cimetières sous la lune", combien de catholiques sincères peuvent dire avoir condamné les massacres franquistes si tôt ? Cette lutte, toute spirituelle, pour sa patrie va le conduire à



*L'abbé Yann-Vari PERROT, Fondateur de
Bleun-Brug, tué le 12 décembre 1943*

refuser de ne pas considérer comme siens tous les militants bretons, des sympathisants nazis aux sympathisants communistes... Son soutien à *ar Falz* lui vaudra des réprimandes de la part de Mgr Duparc, à qui il répondra : "pourquoi ne pourrions-nous pas suivre au moins d'un oeil sympathique ce que font les instituteurs laïcs au point de vue breton ? Je sais qu'ils ont quelque mérite à ? marcher dans cette voie..."

En conclusion, peut-être l'abbé Perrot est-il un atypique, que l'on ne peut vraiment classer que dans la catégorie qu'il s'est donnée pour sienne : *Feiz ha Breiz*...

SECTION II : LA MORT DE L'ABBE YANN-VARI PERROT ; LES REACTIONS

Le 12 Décembre 1943, l'abbé Perrot, revenant de la messe, est abattu dans un chemin creux, peu avant midi... Une onde de choc parcourt le mouvement breton en entier : qui et pourquoi a-t-on tué ce "saint" ?

Dès le début de l'occupation ont commencé à naître des rumeurs, faisant de lui un collaborateur convaincu... En octobre 1939, il est même soupçonné d'avoir sectionné des fils télégraphiques : les gendarmes perquisitionnent dans son presbytère –le coupable est un ballon captif dérivant dans la tempête ! les Allemands ayant réquisitionné une partie de son domicile, il est accusé de les recevoir à sa table ; recevant des bougies d'un officier allemand catholique, il est accusé d'être au mieux avec les occupants...

Dans cette atmosphère, le maquis de Scignac propose aux responsables du triangle de direction du parti Communiste (David, Quéginer, Trellu, assistés du responsable inter-régional Delaune; trois de ces hommes seront tués ou déportés avant la fin de l'année...) d'exécuter l'abbé Perrot. L'autorisation est donnée dans l'été 1943 ; la sentence sera exécutée par J. Thépaut, un militant communiste de vingt ans, dont les états de service sont impressionnants.

Si les communistes sont incontestablement les exécuteurs de l'abbé Perrot, le rôle du B.C.R.A. (les services secrets gaullistes) a donné lieu à une polémique. G. Lenfant affirme avoir "sous les ordres du colonel Passy, chef du B.C.R.A. transmis, par le service anglais de radio sur la France occupée, l'ordre d'abattre l'abbé Perrot, de Scignac" –ordre qui ne sera pas exécuté. Mais l'intéressé rejette totalement cette thèse, tout comme le colonel Rémy qui affirme "qu'il est... très probable que le criminel... a eu la main armée par ce même Parti Communiste qui a fait du nommé "Fabien" un héros"...

Il est probable que ce mystère reste à jamais entier: les militants bretons qui ont joué un rôle pendant la guerre étant généralement anticommunistes et les Gaullistes ayant des comptes à rendre depuis la libération, tous désignent les FTP... Mais en faire des assassins est ici quelque peu manichéen: ils étaient sans doute convaincus d'exécuter un collaborateur, alors que tous les jours les leurs étaient tués par une armée recourant aux tortures de façon systématique, et qui leur refusait leur statut de soldat... Un certain fatalisme quant à la mort de Y.V. Perrot règne chez des résistants qui admettent son innocence "tout allait si vite... les morts étaient si nombreux".

Est-il besoin de rappeler la situation de la Résistance en 1943 ? Si les FTP ont été très critiqués (on les a appelés les "Staliniens des Monts d'Arrée"), T.Guidet note qu'il "s'agit d'une décision aussi mûrement réfléchie que le permettaient les conditions de la clandestinité: l'urgence permanente; le manque de renseignements fiables et recoupés, le ressentiment, bien compréhensible, à l'égard de l'ennemi et de ceux qu'on soupçonne d'être ses alliés"...

Cependant, deux thèses sont défendues sur cet événement fondamental: il peut s'agir d'une erreur –l'abbé Perrot ayant alors été abattu en "haine de l'image qu'on [se] faisait" de ses idées–(8) Mais il peut aussi s'agir, et c'est la thèse de certains proches du milieu breton, d'un acte plus politique que militaire, pour obliger les militants bretons à choisir leur camp, de gré ou de force.

Et pour ce faire, quelle figure plus symbolique peut-on trouver que l'abbé Perrot ?

Si aujourd'hui il est difficile de savoir la vérité sur une période si passionnée, toujours est-il que la mort de ce que d'aucuns considéreront comme un martyr, va grandement pousser une minorité à s'engager sur une voie qui la mènera jusqu'à l'engagement total auprès de l'occupant...

Aux obsèques, se déroulant sous garde Allemande, les habitants de Scignac viennent peu nombreux: les rumeurs continuent à circuler dans le village, et Taldir, un militant connu, croit savoir que des menaces ont été adressées à l'encontre de ceux qui y participeraient. Mais certaines personnalités sont présentes, tel Mgr Duparc, l'évêque de Quimper, qui prononce l'oraison funèbre: il rend hommage au prêtre "qui n'a jamais reculé devant l'accomplissement des devoirs de son ministère", loue "son esprit élevé, sa science sacerdotale, sa connaissance parfaite du breton, son éloquence dans les deux langues..." Mais s'il lui reconnaît une "passion ardente pour la cause bretonne", il sert loyalement la France avec un esprit aussi patriotique que sacerdotal...". Enfin, "sa mort tragique donne au pays tout entier une grande leçon: la leçon de l'union...". De tous les citoyens nécessaire pour le salut de la

France. Les partisans de la guerre civile mèneraient aux abîmes. Unissons-nous donc autour du grand chef que le pays s'est donné, et prions avec reconnaissance pour tous nos morts de la guerre" (9).

Le représentant du Préfet Régional, Mr Dézarrois, prononce lui aussi un discours (10): "quels exemples avez-vous, [mon cher abbé Perrot], donnés qui ne fussent que charité, altruisme, bonté légendaire?... Je n'entends depuis ce matin, parmi les larmes, qu'un cri: cet apôtre d'une double foi n'avait que des amis. Cependant, comme Judas se révéla, il s'est trouvé un être tapi, bête vile, derrière un talus pour assassiner un prêtre, un vieillard qui cheminait avec un enfant sur une voie écartée...".

Les milieux bretons réagissent vivement: dans le journal "La Bretagne", Y. Fouéré écrit:

"Tous ceux qui le connaissaient ont été frappés de stupeur: ils ne peuvent croire encore que l'activité qu'il déployait pour la défense de la Bretagne et de la foi catholique ait pu désigner l'abbé Perrot aux balles des assassins. Car ils seraient obligés d'en tirer les conclusions qui risqueraient de peser d'un poids très lourd sur le destin de la Bretagne et sur celui de la France. Crime terroriste? Crime Communiste? Souhaitons que l'avenir nous l'apprenne avec clarté. Mais il aura été et reste, en tous les cas pour ceux qui l'ont connu, la plus monstrueuse des erreurs. Un homme qui a reculé les limites de la bonté... un homme à qui l'on ne connaissait pas d'ennemis ne peut pas, s'il est abattu de cette façon, ne pas devenir un martyr. Et il n'est aucune cause au monde qui n'aie intérêt de faire des martyrs. D'ores et déjà, Jean-Marie Perrot, qui fut un apôtre durant toute sa vie, est entré dans l'Histoire. Il comptera désormais au nombre de nos héros nationaux. Son sang fera lever de magnifiques moissons."

Raymond Delaporte s'interroge dans "l'Heure Bretonne" : "Qui a-t-on visé ? Le prêtre ou le militant breton ?"...

Dans les milieux officiels, la réprobation est unanime, à plus forte raison dans les milieux bretons, régionalistes (Fouéré), ou nationalistes (Delaporte)... Mais pour ceux-ci, "très vite il devint clair que ce n'était pas le prêtre, mais le militant breton que l'on avait voulu frapper". (11)

En plus le sentiment majoritaire est, après la mort d'autres militants, que "si l'on s'était attaqué à lui, on s'attaquerait à nous tous : nous étions tous sur la liste des gens à abattre; c'était dire aux moins courageux : "Allez-vous en, fuyez, disparaissez, ou vous aurez le même sort". Mais nous n'étions pas tous disposés à fuir le bateau sur le point de couler". (11)

Ainsi se présente C. Lainé : à l'enterrement, il rend hommage à l'abbé Perrot par une cérémonie emplie de symbolisme celtique. Avec quatre de ses lieutenants, il applique une branche d'if (élément très important dans la religion des Celtes) sur le front, les mains et les pieds du défunt. Il brise ensuite celle-ci, et en place une partie sur le corps, avant de faire trois fois le tour du cercueil (évoquant ainsi trois cercles celtiques). Il finit par une promesse: "j'en fais le serment ! la guerre est déclarée entre les ennemis de la Bretagne où qu'ils se trouvent et nous. Ils ont tiré les premiers... Nous sommes prêts : demain nous prendrons les armes". La crise, déjà commencée, va se précipiter... Jamais cet événement ne sera oublié : le *Bezen Kadoudal* devient le *Bezen Perrot*, le numéro 1 du journal *néo Breiz Atao* contient une page consacrée à Y - V Perrot ou encore le 17 septembre 1944, Hénaff prononce un discours sur ces hommes qui "nous sont si intimement associés que, sans eux, il serait impossible d'imaginer que nous fussions ici"... Yann-Vari Perrot est cité avant F. Debauvais et G. von Tévenar...

NOTES

- 1) T. Guidet, *qui a tué Y. V. Perrot*, p.28,29,30
- 2) Tout élève surpris à parler breton devait le porter et ne pouvait s'en débarrasser qu'en surprenant un autre élève en "faute". A la fin de la classe, l'élève le portant était puni... (il pouvait s'agir d'un collier ou autre signe vexatoire).
- 3) T. Guidet
- 4) Directeur du journal *Ar Falz* ("La Faucille"), regroupant des instituteurs laïques, sympathisants communistes, luttant pour la langue bretonne.
- 5) Une lettre permet de comprendre le profond attachement que portent les nationalistes –entre autres– au prêtre : A. Geoffroy lui écrit pour le remercier de son témoignage lors du procès :
- "Je ne vous cache pas que vous avez su démêler mieux que quiconque l'écheveau tramé de tout ce qui forme nos revendications. C'est vous qui avez trouvé la corde sensible, celle à laquelle tout breton conscient doit répondre. Oui, nous nous sommes révoltés parce que nous et notre patrie, sommes bafoués dans notre vie quotidienne. Comme à vous, à l'école, on m'a fait savoir que notre langue nationale n'était pas digne de franchir les murs de l'école. Et je ne m'en plains pas, car c'est là que mes yeux se sont ouverts, à l'âge de sept ou huit ans peut-être, que je me suis promis de faire tout ce que je pourrais pour rendre aux Bretons leur dignité, et à notre langue la place qui lui est due. Et si vous m'avez ému, comme tant d'autres, dont j'ai vu les larmes de reconnaissance pour votre courage, c'est que j'ai senti que, grâce à vous, notre action militante de tous les jours se trouvait expliquée, démêlée probablement mieux que la plupart d'entre nous est capable de le faire, car elle se contente d'obéir à son très noble instinct national sans souvent chercher à exposer les motifs de son action..." cité par H. Poisson, in "l'abbé Jean-Marie Perrot" ?
- 6) cité par T. Guidet, *ibid*
- 7) cité par H. Poisson, *ibid*
- 8) l'expression est de F. Falc'hun
- 9) H. Poisson, *l'abbé J.M. Perrot*, p 229/230/231
- Lainé protestera contre cette interprétation de l'oeuvre de l'Abbé Perrot l'unique numéro du néo-"Breiz Atao", dans un article s'intitulant "Doucement Monseigneur". Après avoir révélé le testament du prêtre il s'adresse à Mgr Duparc :
- "L'avoir confiné toute sa vie, l'avoir relégué au calvaire de Scrignac, n'être pas sans reproche moral au sujet de l'assassinat, s'appropriier son oeuvre, la dénaturer sciemment, et –suprême affront– tenter de l'annexer à la cause de l'unité française qu'il combattit toute sa vie : le bilan est triste. C'est peut-être fort habile, mais même l'évêque rouennais de ce triste mémoire n'en avait pas fait autant à Jeanne d'Arc. Quand donc serons-nous débarrassés de ce genre d'évêques politiques ?... Devrons-nous nous souvenir de ce que le premier souci de Nominoé fut le lessivage des évêques politiques....?"*
- 10) *Ibid* P.234
- 11) Y. Fouéré, *La Bretagne écartelée* P. 102
- 12) *Ibid* P.104

TITRE II : LA RUPTURE

SECTION I : LES TENSIONS S'EXASPERENT...

A - LA SCISSION

Les tensions sont présentes au sein du P.N.B. depuis longtemps déjà. Pour reprendre les classifications établies par le préfet régional (1) en 1944, on peut discerner trois entités dans le parti : d'abord, la Direction menée par Delaporte qui exclut de changer de ligne politique; ensuite les anciens partisans de *Breiz Atao* qui n'ont jamais accepté la nouvelle orientation depuis 1940 (ainsi en 1942, un tract est distribué, affirmant : "quand le moment sera venu, les authentiques nationalistes reprendront la barre et le vieux pavillon de guerre de *Breiz Atao* flottera sur le *Bagad Stourm*, débarrassé au préalable... de ses bourgeois conformistes et hommes à tout faire"...); Enfin, l'avant-garde de *Breiz Atao* dirigée par Lainé qui veut s'organiser militairement. A la fin de 1943, des divergences vont faire éclater le parti...

Probablement dans l'été 1943, une réunion est organisée par Bickler (2), qui réunit Lainé, Guieysse et sa fille, Raymond Delaporte, Fouéré, Grimm et un officier allemand. Sont abordés les thèmes qui provoqueront la scission : face à Bickler qui veut clarifier la situation au sein des nationalistes, Lainé veut former une armée de défense et de protection, alors que Delaporte se refuse à lier actions politique et militaire : le recrutement de cette organisation doit se faire hors du P.N.B. et la double appartenance devra être proscrite.

Cette opposition entre Lainé et Delaporte va prendre une importance nouvelle dès que retentira "le coup de semonce du terrorisme" (Mordrel). Le 4 septembre 1943, Yann Bricler, une des personnalités de *Breiz Atao* et administrateur de *Stur*, est exécuté dans son bureau par trois hommes qu'il a accepté de recevoir. Une onde de choc parcourt immédiatement le mouvement breton : *l'Heure Bretonne* titre la semaine suivante en première page "un patriote assassiné à Quimper" et donne le ton : "tous les gens sensés de notre pays éprouvent un même sentiment d'horreur devant la vague montante et aveugle du terrorisme"... L'émoi est grand car il s'agit d'une cible très symbolique : il était l'un des premiers adhérents de *Breiz Atao* au début des années 20; Debauvais (3) a ce commentaire : depuis le début "Bricler fut avec moi pratiquement le seul à s'occuper des questions d'organisation des hommes et d'administration, les plus absorbantes, les plus ingrates, les plus nécessaires aussi... Les sacrifices qu'il fit

de son temps et de son argent, le secours qu'il nous donna sans se lasser, moi je les connais. Je vous affirme que la Bretagne nationale doit beaucoup à Yann Bricler !"

Pourquoi a-t-il été exécuté ? selon son cousin Mordrel, il avait établi et transmis une liste de résistants considérés comme "nos ennemis dans la région"... on peut voir toute l'ambiguïté de la situation; on peut voir que la Résistance ne pouvait courir le risque de voir cette liste tomber aux mains des autorités allemandes... Son enterrement va donner l'illustration du terrible isolement dans lequel se trouvent les militants bretons : Mordrel garde "un souvenir de cauchemar" de la cérémonie qui a vu une population résolument hostile ricaner dans une atmosphère qui "suait la haine et la vengeance biblique"... Des soldats allemands évitent l'affrontement par leur présence armée : comment dès lors ne pas passer pour des "collabos" ?

Le mouvement breton a le sentiment d'être pris pour cible par la Résistance, et va éclater du fait de réactions différentes. Le 20 septembre, les hostilités débutent : René Cruchon (alias Ronan Pichery) est "exclu du P.N.B. pour indiscipline grave de caractère politique et intrigue contre l'unité du parti".

Les "anciens de *Breiz Atao*" ont ainsi amorcé la crise : en octobre, Planiol et Catteliot sont eux aussi exclus. Cette entreprise a, selon le journal *Triskell* (journal interne de la direction Delaporte), pour "but visible... de briser l'ossature du P.N.B." : le 16 octobre, un tract appelle à la création d'un organisme "d'esprit national et socialiste"; Catteliot appelle en sus à quitter le parti. Mais il est facile de voir derrière ces hommes la personnalité de Célestin Lainé, qui vient de voir supprimée la subvention versée par le P.N.B. au Service Spécial. Les deux leaders ayant décidé de rompre définitivement, deux mouvements vont s'opposer...

Au mois de novembre les deux thèses, inconciliables, vont être exprimées.

Raymond Delaporte va écrire l'article : "précisions nécessaires" dans le journal *Triskell* : il confirme son effort "de maintenir au P.N.B. partisans et adversaires de son actuelle politique", mais doit aujourd'hui faire le constat : "mon désir de maintenir des tendances divergentes dans un même organisme, sous une direction amicale... devenait nuisible à la longue...". En effet, pour être efficace le parti doit être rassemblé derrière son chef, or il sentait "qu'il tendait à s'instaurer une dualité de commandement dans le Parti, par suite de l'influence prise sur certains membres du Conseil Supérieur [organisme de direction] par le chef du S.S. [le Service Spécial dirigé par Lainé]. Cette dualité de commandement devenait d'autant plus grave que ses conceptions en matière politique et les miennes divergeaient de plus en plus"... En effet, alors que Lainé

veut définir une position nouvelle adaptée à une situation nouvelle, Delaporte refuse de réagir aux attentats : "nous ne sommes ni des fous, ni des forcenés, mais des patriotes réfléchis, qui savent ce qu'ils veulent et qui savent prendre les moyens de parvenir à leur but... Le P.N.B. ne modifie pas sa position politique, pas plus à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il reste acquis à l'idée de la réorganisation européenne qui donnera à tous les peuples, aux petits comme aux grands, la libre disposition de leur destin". Non seulement le but ne change pas (bien qu'il n'y ait aucune référence à une réorganisation allemande, contrairement aux déclarations antérieures), mais les moyens restent les mêmes : encore et toujours l'éducation des masses ("nous nous occuperons d'inculquer aux Bretons les principes de discipline, d'ordre, de méthode, de volonté dans les réalisations pratiques").

Dès lors, en insistant sur le fait qu'"il n'est nullement dans [ses] intentions de changer la ligne de conduite [qu'il a] choisie en décembre 40", il veut finalement éliminer toute ambiguïté. Mais refusant de s'avancer plus avant sur le mouvant terrain idéologique, il souligne très vigoureusement l'indépendance structurelle des deux organisations : "la situation est donc désormais très claire. Il faut poser le principe que le P.N.B. est majeur et qu'il dirige lui-même, par son chef, sa propre politique. Le S.S., de son côté, fonctionne sous la responsabilité de son chef particulier. Celui-ci ne reçoit pas de directives du P.N.B. et ne consulte pas le chef du Parti lorsqu'il a des décisions à prendre. En conséquence, la Direction du Parti ne saurait laisser engager sa responsabilité, ni celle d'aucun de ses membres, dans une organisation totalement indépendante, échappant à son contrôle et dont l'activité a été décidée à son insu." A ce propos, certains ont cru pouvoir affirmer que le groupe de Lainé était le "fer de lance du P.N.B.". Cette déclaration prouve qu'il n'en est rien.

La conclusion logique de ce raisonnement tombe : "les membres du Parti qui appartiendraient au S.S. [Service Spécial] sont prévenus qu'ils ne peuvent appartenir à la fois aux deux formations. A eux de choisir librement entre elles et de faire connaître leur décision dans le plus bref délai, faute de quoi ils seront considérés d'office comme démissionnaires".

En résumé, devant l'impossibilité de maintenir l'unité, Delaporte exclut les partisans d'une nouvelle politique, en évitant d'aborder le problème idéologique. Il n'en est pas de même pour Lainé qui, dans sa "lettre ouverte au chef du Parti National Breton" (décembre 43 ?), va expliquer sa politique par une critique sans concession de la politique depuis 1940.

Il accuse tout d'abord le parti d'avoir, malgré les professions de foi, progressivement "renié" les méthodes d'action, les formules et le personnel de "l'ancien *Breiz Atao*". Il a probablement raison sur ce point, étant

essentiellement pragmatique, et selon sa sensibilité –sans doute–, la direction a voulu se ménager des appuis auprès de tous les belligérants, tout en se réclamant du *Breiz Atao* d'avant guerre. Et lorsque Delaporte parle d'un parti favorable à la "réorganisation européenne qui donnera à tous les peuples, aux petits comme aux grands, la libre disposition de leur destin", Lainé n'a ainsi aucun mal à critiquer l'ambivalence de cette position : "s'agit-il de la réorganisation européenne à laquelle travaille l'Allemagne ? Rien ne l'affirme. Il pourrait tout aussi bien s'agir de l'Angleterre, voire de la Russie. Ce style "Charte de l'Atlantique" est un bel exemple du produit des hommes occupés à dominer leur époque en se dominant eux-mêmes. Tout est si bien dominé que rien ne transparait. C'est le parfait étouffoir pour adhérents. Que cette politique intéresse les Allemands au succès de la cause bretonne, j'en doute fort; mais ce dont je suis sûr, c'est quelle ne suffit pas non plus à y intéresser ni les Anglais ni les Russes [F.F.I. et F.T.P. ?]. J'appelle cela jouer perdant sur tous les tableaux".

Il critique aussi le peu de résultat de cette politique : "on pourrait admettre votre attitude si ces reniements avaient apporté des avantages substantiels à la réalisation d'un Etat Breton. Mais où sont ces avantages ? Les Evêques sont resté hostiles... Les Français n'ont pas été amadoués par votre main tendue... Les Allemands ont fini par devenir méfiants devant votre réserve politique, et celle-ci ne vous a pas davantage acquis la confiance des Anglais et des Russes. Votre refus de vexer les terroristes autrement qu'en termes mesurés ne me dispense pas et ne nous dispensera pas de subir leurs rigueurs (Yann BRICLER, Yves KERHOAS, Jean-Marie PERROT, et à qui le tour ?)"...

De plus, le parti n'a pas été capable de former des cadres pour la Bretagne indépendante et n'a pas su fonder une nouvelle doctrine. Le seul résultat positif du P.N.B.-Delaporte a été un accroissement des lecteurs de *l'Heure Bretonne*

"mais il ne faut pas trop s'exagérer l'importance de ce résultat. La masse lit *l'Heure Bretonne* à cause de ses bonnes critiques de Vichy. Elle est gaulliste cette masse, et de plus en plus exigeante, car elle croit de plus en plus à la victoire de ses désirs. Votre absentéisme politique ne lui suffit plus. Aujourd'hui elle exige davantage. Vous êtes non les conducteurs de la masse, mais ses prisonniers"... Il termine : "en résumé, vous pratiquez le reniement à bon compte et sans grande nécessité. Le roi protestant Henri IV avait estimé que Paris valait bien une messe; il s'était renié, mais du moins il avait eu Paris. Comment l'estimerait-on s'il s'était renié sans avoir eu Paris ?".

Cette critique ne manque pas de pertinence : le P.N.B. est quasiment isolé, et la politique de Delaporte se révélera un échec (sauf à l'égard de l'Eglise, qui adoptera une politique plus conciliante envers les militants bretons durant l'été

1944... quand le P.N.B. n'existera plus). Mais la position de Lainé est stratégiquement on ne peut plus critiquable : il prétend appartenir à une espèce d'homme celtique, qui a "l'échine raide, qui s'en tient mordicus au principe de ce qu'elle a déclaré... qui a trop de fierté celtique pour tendre indiscretement la main... et qui tient ferme la main qu'elle tient. Une espèce qui ne compte pas sur les finasseries pour venir à bout de ses ennemis parce qu'elle ne craint pas les revers. Une espèce qui a reconnu l'allié allemand pour des raisons profondes et bien avant la guerre. Une espèce de sa foi solide a misé tout et ferme sur la carte allemande et n'admettrait pas de camoufler sa mise". Finalement il est logique avec lui-même lorsqu'il affirme qu'il "pense que les succès de l'armée allemande seront le "Saint Esprit" le plus efficace pour la conversion des Bretons égarés [l'expression est de Delaporte, et désigne la Résistance]"...

Cette position ne manque pas d'un certain panache : alors que beaucoup pensent tout-à-coup énormément de bien de la Résistance, alors que dans les mois qui suivent les authentiques combattants vont voir fleurir des croix de Lorraine au bras de tout un chacun, alors que les collaborateurs vont penser à se faire plus discrets, s'affirmer pro-allemand en décembre 1943, fait montre d'un certain courage. Mais là se découvre le grand rêveur qu'est Célestin Lainé : il se trouve qu'à cette date, après la défaite de Stalingrad, après l'avancée des Alliés en Afrique du Nord, après le débarquement en Sicile, les mots "armée allemande" et "succès" apparaissent quelque peu contradictoires...

Finalement, et malgré tous ses efforts, Delaporte ne peut que constater l'éclatement du P.N.B. : en excluant la tendance Lainé minoritaire, il confirme sa politique réaliste, tendant à dégager le mouvement nationaliste du piège que constitue son soutien à l'Allemagne. Lainé, quant à lui, croit en l'Allié allemand, constructeur d'une Europe nordique (cf. infra) : l'Allemagne doit gagner. S'il est faux de dire que l'organisation de Lainé est le fer de lance du P.N.B., celle-ci représente en quelque sorte une tendance qui prend acte des déclarations de fidélité envers l'Allemagne depuis le début des années 30 (cette Allemagne est celle de F. Hielscher et von Tevenar, et non celle d'A. Hitler), et entend les appliquer dans la pratique quels que soient les événements, alors que tous les autres leaders bretons affirment qu'il ne s'agissait là que du plus pur opportunisme.

La Direction du P.N.B. refusera de répondre à cette lettre ouverte, car refusant de s'aventurer dans des débats idéologiques... Mais elle refuse aussi la solution du sabordage, qui permettrait au mouvement de recommencer une action bretonne après la guerre.

La rupture est alors consommée : Guieysse (4), personnalité éminente au sein du mouvement et chef du P.N.B. pour le Morbihan, a choisi la tendance Lainé. Le 10 décembre, il est remplacé par Le Nestour, qui, le 25 février 44, interdira l'accès de la permanence de Vannes aux partisans de Lainé (Guieysse, *Le Part...*). Mais entre-temps, entre le 13 et le 18 décembre 1943, a lieu au central du P.N.B., quai Lamartine à Rennes, un événement d'importance : des partisans de Lainé se sont battus contre Louarn et des *Bagadou Stourm...* Une polémique est née de cette altercation : certains (des opposants au *Bezen* ?) affirment que les *gours* voulaient récupérer la fameuse lettre de l'Abbé Perrot condamnant la Formation; d'autres (des partisans du *Bezen* ?) affirment que cette dispute concernait les politiques divergentes des deux organisations, alors que les *gours* venaient récupérer leur courrier qu'ils faisaient généralement adresser quai Lamartine. En remarquant que les deux hypothèses sont plausibles, il est possible de préférer la première interprétation, comme en témoigne un futur *gour* : "à Rennes, je vais au central. C'est Louarn qui m'ouvre la porte en braquant un revolver. Il me raconte qu'il a été attaqué par des hommes de Lainé qui croyaient qu'il avait sur lui une lettre de l'Abbé Perrot où celui-ci le désavouait. Je commence à découvrir l'étendue de la mésintelligence qui règne dans nos rangs". (5)

Dès lors, les deux organisations vont avoir des réactions différentes : Lainé quant à lui va créer une double structure liant, sur le modèle irlandais, action politique et action militaire.

B - LA TENDANCE LAINE

a) **structure politique** : le but de son action est avant tout une organisation militaire; cependant, il veut créer une aile légale pour négocier après la guerre avec les vainqueurs. Au mois de janvier 1944, il reçoit une lettre de Debauvais, lui confiant tout son "héritage de patriote breton" : le poste de directeur du Conseil National Breton et les droits sur le titre du journal *Breiz Atao* en ajoutant : "je vous fais confiance pour former un parti ayant le véritable esprit de *Breiz Atao* et de *Gwenn ha Du*. Le parti de Delaporte peut être un parti intermédiaire. Mais maintenant qu'il a renié l'héritage de *Breiz Atao*, il n'a plus le droit de se dire "national" !". (6)

Lainé se rend donc à Colmar, où Debauvais est hospitalisé dans un établissement SS, et met au point les statuts du C.N.B., et surtout, reçoit le soutien moral de l'un des piliers de l'ancien *Breiz Atao*... Il a raconté (7) son entrevue : "je voulus voir Debauvais avant de lui faire une réponse. Je fus le voir

dans ce cher pays d'Alsace... il m'honora de toute sa confiance, jusqu'à me désigner pour être tuteur de son fils. J'ai tout accepté avec fierté et reconnaissance, lui promettant de faire de mon mieux dans la mesure de mes moyens, comme je crois l'avoir toujours fait. Je l'ai quitté il y a deux mois sachant bien que nous ne nous reverrions plus. Son destin a été des plus durs; il a eu toute la peine –la pauvreté, la prison, l'exil, la maladie– et l'on peut dire que nul plus que lui n'a maintenu, relevé, construit avec une ténacité active, dont je n'ai jamais vu la pareille, –et voici qu'il périt à l'heure d'aube,– mais il ne fut jamais homme à se plaindre du destin, bien au contraire. J'emporte au loin la satisfaction de lui avoir procuré l'apaisement final; la dernière parole que j'entendis de lui fut : "maintenant je suis tranquille, je sais que cela va marcher."

Avant de mourir, Debauvais va rédiger un "appel" qui sera reproduit dans le *néo-Breiz Atao* : il commence à "lier" le sort "des Germains et des Celtes" : "vous luttez d'abord et avant tout pour votre patrie la Bretagne, en pleine et loyale collaboration avec l'allié allemand. Il n'y a que les esprits enchaînés à un monde révolu qui peuvent imaginer que la Bretagne peut s'isoler des événements européens et constituer un monde minuscule qui le jour venu traitera sur pied d'égalité avec le vainqueur de cette guerre. Pour nous ce vainqueur ne fut jamais douteux. L'Allemagne gagnera cette guerre".

Cependant, l'alliance avec l'Allemagne "ne relève pas de l'opportunisme, mais d'une conception du monde commune sur des points essentiels. Le "devenir" germanique n'est-il pas à comparer à ce "messianisme celtique" qui, hier rêverie sans suite, est devenu, pénétré par le réalisme politique de *Breiz Atao*, le "devenir breton". En sus, "nous combattons aux côtés de l'Allemagne parce qu'elle défend des valeurs de civilisation qui sont nôtres, contre la liquéfaction individualiste française et le matérialisme communiste ou anglo-américain". (ainsi, l'après-guerre sera dominée par "notre conception celto-germanique, où le héros tient la première place dans l'Etat et met au pas le marchand et le financier."

Dès lors, la Bretagne future devra s'appuyer sur "un grand pays en possession d'une grande culture, qui ne peut être que l'Allemagne...". En effet, la France n'est pas prête de se relever de sa défaite, et les Anglo-saxons ne peuvent, en sus de leurs valeurs différentes, s'intéresser à la Bretagne: cette alliance est aussi un mariage de raison...

Puis Debauvais va justifier cette politique en parlant de "revenir" à la politique de *Breiz Atao*, qui "consistait, au point de vue extérieur, à rechercher l'appui allemand. Nous y avons travaillé avec d'autres pendant près de vingt ans...".

Mordrel commente cet appel de la manière suivante (8) : ce message "est un mélange d'idées mal assimilées, parce qu'elles n'ont jamais été les siennes, où le "devenir germanique" se marie avec le "messianisme celtique", le tout assaisonné d'un peu de volonté de puissance. On y apprend que "la France est morte" et que, puisque ni l'Angleterre ni les Etats-Unis ne feront jamais rien pour la Bretagne, il ne reste que l'Allemagne qui... etc. Puis, la mémoire lui faisant défaut, il nous apprend que l'axe de la politique de *Breiz Atao* a été de rechercher l'appui de l'Allemagne. "Nous y avons travaillé pendant vingt ans." Révélation particulièrement sensationnelle pour celui qui en a partagé la direction et ne s'en était pas aperçu. Enfin, bref, pourquoi se gêner ?"

Il continue (9) : "il est permis de juger sévèrement la prétention des animateurs du nouveau parti d'identifier les conceptions de Lainé avec la tradition de *Breiz Atao*. Cette thèse de circonstance avait pour but de faire bénéficier cette contestable création du capital moral accumulé en vingt ans par la clairvoyance politique. Cela ressemblait à un abus de confiance...

La politique internationale de *Breiz Atao* était... un jeu de balance entre les grandes puissances voisines. Il avait joué l'Allemagne contre la France... Il pouvait aussi bien jouer la France contre l'Allemagne, si tel était l'intérêt breton"

En ce qui concerne cette dernière assertion, il est possible de noter qu'il s'agit d'une pure hypothèse d'école... Et le contenu de *Stur* indique que cela aurait été probablement moins aisé... Mais il est vrai que réduire l'action de *Breiz Atao* à la recherche de l'alliance allemande, ne serait-ce que par l'intermédiaire de von Tevenar, semble effectivement quelque peu exagéré.

Debauvais termine son appel par cette déclaration à l'intention des *gours* : "Vous êtes le premier noyau de cette force sans laquelle il n'y aura jamais de Bretagne [noyau "qui ne cherche point le nombre, mais la qualité"]. Vous avez à supporter les misères du soldat et à mettre votre vie en péril, mais vous serez à la hauteur de la réputation du soldat breton... Je place ma confiance en vous, sachant que vous servirez dans la Formation Perrot, dont le nom seul est l'évocation même de la vie héroïque, avec Honneur et Fidélité [(sic)]. Et vous aurez devant l'Histoire l'immense honneur d'avoir été les premiers soldats de l'armée bretonne, gardienne de notre Sol et de notre Liberté". "*BREIZ ATAO*".

Pourquoi un tel message ? Mordrel a cette réponse, reprise par Déniel : Debauvais "fut tour à tour extrémiste, modéré, séparatiste et régionaliste, selon le vent", "ne sait jamais laissé guider par les idées, mais par sa conviction que lui seul avait les qualités requises pour tenir en main l'organisation d'action du mouvement, quelles qu'en soient la doctrine et la politique". Dès lors, lui qui n'a

jamais accepté d'être mis de côté depuis 1940, en embouchant "le clairon de Lainé", "il est absolument logique avec lui-même", son but étant "d'être le maître de l'organisation" (10).

Frélaut, exprime, quant à cette interprétation, des réserves et nous ne pouvons que le suivre : quelle importance d'être à la tête d'une organisation lorsqu'on sait que l'on va mourir sous peu (l'appel sera rédigé à peine une semaine avant sa mort) ? Il est donc possible d'évoquer d'autres hypothèses : peut-être croyait-il encore aux armes secrètes et donc à une alliance avec le futur vainqueur pour créer un Etat breton après la guerre ? Peut-être, sans croire à la victoire, se plaçait-il dans une perspective historique, tendant à laisser la trace d'une guerre entamée par des Bretons contre la France ?

Quoiqu'il en soit, ce soutien moral d'une personne considérée comme l'un des "prophètes" du nationalisme breton aura probablement une grande influence sur l'engagement des *gours* : son appel est publié en tête du premier numéro du *néo-Breiz Atao* car la direction est certaine "que le clair et ferme langage de Debauvais sera compris et entendu par bien des Bretons".

Lainé va donc, grâce à cet héritage, créer un nouveau P.N.B. par l'intermédiaire du C.N.B. et dont *Breiz Atao* sera l'organe. Mais il est avant tout un homme d'action : ce parti naît plusieurs mois seulement après la naissance de la Formation Perrot. Le 12 mars est organisée à Rennes une réunion consultative où sont entérinées les décisions prises à Colmar. Le parti naît enfin le 25 mai : le C.N.B. réunit, rue Bastard à Rennes, une trentaine d'"opiniâtres" (11) dont Mabinog, Pol Le Reste, M. Le Berre, Olier Chevillotte, Christian Le Part, Madame du Guerny, M. Guieysse et Lainé... Ce dernier fait un long discours où il précise qu'il reprend, dans la continuité de Debauvais, la doctrine de *Breiz Atao* pour, après la guerre, "faire valoir les droits de la Bretagne à l'indépendance". Il affirme la totale entente entre la Formation Perrot et le nouveau parti qui, représenté par un exécutif provisoire, "aura pour tâche de traiter avec le vainqueur lors de la réorganisation de l'Europe au lendemain de la guerre..." Après avoir pris des exemples de personnalités de mouvements nationalitaires ayant choisi le camp de l'adversaire de leur oppresseur (Masaryck, Pisulski et bien sûr Casement et Pearse...), il conclut, affirmant tenir un raisonnement analogue à celui de De Gaulle : "pour nous, Bretons, peu importe également les formules que nous adoptons, les alliés sur lesquels nous nous appuyons pour reconquérir nos libertés nationales. Seul compte le salut de la Bretagne (12).

A la fin du discours, un "Comité Exécutif de la Bretagne Libre" de quatorze membres est nommé, mais dont la composition reste secrète. Un article de *néo-Breiz Atao* va clairement définir le rôle et le but du parti : "Le rôle de ce

Parti est de mener le train dans le mouvement breton et de rappeler à tous qu'il existe toujours en Bretagne, une élite extrémiste qui ne se laissera pas abattre et mènera jusqu'au bout de ses revendications la lutte pour la réalisation d'une Bretagne bretonne. Son but est clairement défini : création d'un état de choses breton participant directement à l'Europe nouvelle sans aucun intermédiaire français. En politique extérieure, collaboration complète et sincère avec l'Allemagne; en politique intérieure lutte contre le gaullisme, le communisme et l'effroyable fléau qu'est le développement du terrorisme en Bretagne, donc soutien énergique de la Formation Jean-Marie Perrot. Le Parti sera avant tout une organisation utilitaire et aussi discrète que possible, plus occupée à attaquer les ennemis et à protéger ses membres qu'à battre le tam-tam public de la propagande. Nous le voulons peu nombreux et composé de vrais Celtes, c'est-à-dire de gens sans crainte. Tout cela est sans équivoque."

Quelques jours plus tard paraît le seul numéro du *néo-Breiz Atao* édité durant la guerre (le second était prêt pour l'impression, mais les bombardements et l'avancée américaine vont bloquer sa parution). Marcel Guieysse se veut dans la tradition de *Breiz Atao* : après avoir rendu un hommage à l'esprit de ce journal il termine en disant qu'"il faut remettre en honneur et en vigueur la pure doctrine nationale de *Breiz Atao*, seule capable de vivifier les énergies bretonnes par sa beauté, sa grandeur et par son intérêt primordial pour le salut et l'avenir de notre Patrie." Il explique aussi l'engagement auprès de l'Allemagne par un raisonnement qui ne manque pas de logique : s'il refuse de tendre la main, c'est parce que "pour tendre la main, il faut être vivant; il faudrait donc que ces Bretons égarés [l'expression est de Delaporte et désigne la Résistance] ne commencent pas par assassiner les nôtres comme ils le font"... Il donne alors la réponse : "il faut répondre par l'action et l'action violente"...

La création de ce nouveau parti provoque une vive réaction de Raymond Delaporte qui rédige dès le 21 mai une "Réponse à *Breiz Atao*" dénonçant la manoeuvre "qui consiste à tenter de s'emparer du nom du Parti National Breton pour couvrir une action hostile à la politique de celui-ci", il rappelle que les chefs du nouveau parti, Guieysse et Lainé, n'ont pas eu de rôle de direction avant 1937 (alors que lui était déjà là en 1931). Il dénonce "le but recherché par les dirigeants de *Breiz Atao* [qui] est de semer le trouble dans l'esprit des adhérents et créer une confusion dans l'opinion publique". Affirmant sa confiance en eux qui ne se laisseront pas tromper, il conclut en confirmant sa politique : Guieysse et Lainé "se trompent singulièrement s'ils pensent détourner par de tels moyens le Parti National Breton de la ligne d'action, qui est NATIONALE et refuse de se laisser enfermer dans une formule politique, que ce soit le régionalisme ou le

séparatisme. Le Parti National Breton reste fidèle à la direction qu'il a adoptée en décembre 1940 et dans laquelle il a développé son organisation et son action depuis trois années"... (13) En ce qui concerne l'opinion publique, Delaporte se trompe lourdement, ce qui ne donne que plus de valeur à l'avertissement de E. Thomas en janvier et février 1944 : "en examinant toutes les conséquences quant à l'avenir de la Bretagne on éviterait incontestablement des erreurs irréparables"... (14)

En fait, le débarquement qui va intervenir peu après va mettre fin à ces polémiques, faisant disparaître le P.N.B.-Delaporte et s'enfuir en Allemagne le P.N.B.-Lainé.

b) Structure militaire : Delaporte ayant refusé de reconduire la subvention versée au Service Spécial par le parti, Lainé n'a plus à modérer ses ambitions : le 11 novembre, son Service Spécial devient la "Compagnie Bretonne en guerre contre la France", qui prend le nom de Formation Cadoudal *Bezen Cadoudal*. Son rêve commencé au début des années 30 prend enfin forme.

Son but est avant tout de protéger les militants bretons qui commencent à tomber sous les balles de la Résistance. Après les morts de Perrot et Bricler, Kerhoas est lui aussi touché : "Kerhoas, maintes fois menacé, avait été blessé d'un coup de feu à la tête. A peine huit jours après, il se rendit à un bal des environs (PLonévez) au cours duquel entrèrent trois terroristes armés. Ceux-ci crièrent qu'ils étaient venus pour descendre notre camarade. Les organisateurs du bal coupèrent le courant pour lui donner le temps de disparaître et tous ses amis le pressèrent de s'en aller (par la porte de la cour). Il refusa de fuir. Lorsque la lumière fut rétablie, il se porta au devant des terroristes et en étendit deux à coups de poings. Mais le troisième tira plusieurs balles dans le corps de ce Celte de bonne race." (15) Face à une justice française accusée de ne jamais trouver les exécuteurs Lainé veut réagir : "ce qu'elle veut ignorer [la justice], tout le monde le sait, et l'on sait que son assassin a été abattu près de Spézet cinq mois après son forfait."

Après une accalmie durant l'hiver, les attentats, reprennent à l'approche du débarquement, touchant l'ensemble de *l'Emsav* : tombent ainsi C. Le Part du (P.N.B.-Lainé), Paul Gaïc (du P.N.B.-Delaporte), Y de Cambourg et Stéphan (travaillant au journal régionaliste *La Bretagne*, les frères Boscher, Le Pédellec, Valy, Bothorel, Moullec, Philippon de Ven, le recteur Lec'hvien, les deux frères et la soeur de Loeiz Maubre (ancien secrétaire de *Breiz Atao*, les frères Tattevin (Lainé est cloué à un chêne; le cadet a les yeux arrachés au couteau), Jeanne du Guerny (auteur d'une *Histoire de notre Bretagne*, elle a soutenu Lainé, le *Gwenn*

ha Du et la *Kadervenn*. Elle a été achevée à coups de barres de fer. Peut-on s'étonner de la réaction de certains ?)... (16)

Il est difficile de savoir pourquoi ces personnes ont été exécutées : il faudrait faire une étude au cas par cas. Mais le plus important est le sentiment qui naît au sein des militants bretons : sans avoir toujours conscience d'avoir soutenu un parti prônant la collaboration, ils se sentent isolés de la population et considérés comme des ennemis par la Résistance. Si certains vont abandonner toute action, d'autres au contraire vont vouloir se défendre les armes à la main : "lorsque tous les moyens de discussion sont épuisés, lorsque les arguments ont été sortis sans convaincre l'adversaire, lorsque les offres, promesses et séductions sont restées sans effets, alors vient le moment où s'achève toute diplomatie et où finit toute possibilité de ruse et d'habileté. Alors les jeux sont faits et la parole est aux militaires. La Cause n'a plus besoin de phraseurs, mais de soldats. La victoire tranchera le problème." (17) Alors prend tout son poids l'avertissement prodigué dans le *néo-Breiz Atao* : suite à trois assassinats, il est écrit : "nous n'irons pas chercher des excuses aux terroristes. Nous n'irons pas chercher si on a visé le secrétaire de mairie, la commerçante ou les nationalistes bretons. Leurs huit assassins sont identifiés. Deux d'entre eux ont déjà quitté ce monde quarante-huit heures après leurs victimes. Les autres suivront." (17)

A cette fin, en novembre 1943, le recrutement commence : une douzaine d'hommes s'engagent immédiatement en plus de l'état-major du Service Spécial. Lévêque a ce commentaire : "le premier groupe de volontaires du *Bezen* comprenait les déterminés; ils sont restés fidèles à leurs engagements bretons et militaires jusqu'au bout" (18)... Le 6 décembre, trente-trois hommes sont rassemblés à la caserne du Colombier à Rennes. C'est alors que l'Abbé Perrot tombe au "Champ d'Honneur breton"...

Lainé et quatre de ses soldats (dont Jasson) se rendent à ses obsèques. A leur retour, Cocal propose de donner son nom au *Bezen* : un vote valide sa proposition. Cette initiative a été beaucoup reprochée aux *gours* : elle n'a fait que renforcer la confusion dans l'opinion publique. Aujourd'hui, tous admettent que "l'abbé Perrot ne pouvait être tenu pour responsable ni de ce choix, ni de l'action du *Bezen*... Il était aussi étranger à ce qu'il [le *Bezen*] avait pu faire que Charlemagne à la campagne anti-bolchevique de la légion SS française de ce nom" (19). Il apparaît que ce reste que ce geste est plus un hommage à une personnalité unanimement respectée qu'une tentative de récupération politique. Mais des polémiques sont nées aussi relativement au soutien qu'aurait eu l'abbé Perrot à l'égard du *Bezen*, s'il avait vécu... On peut noter que si l'abbé Perrot a effectivement condamné Lainé et son groupe avec fermeté, il l'a fait uniquement

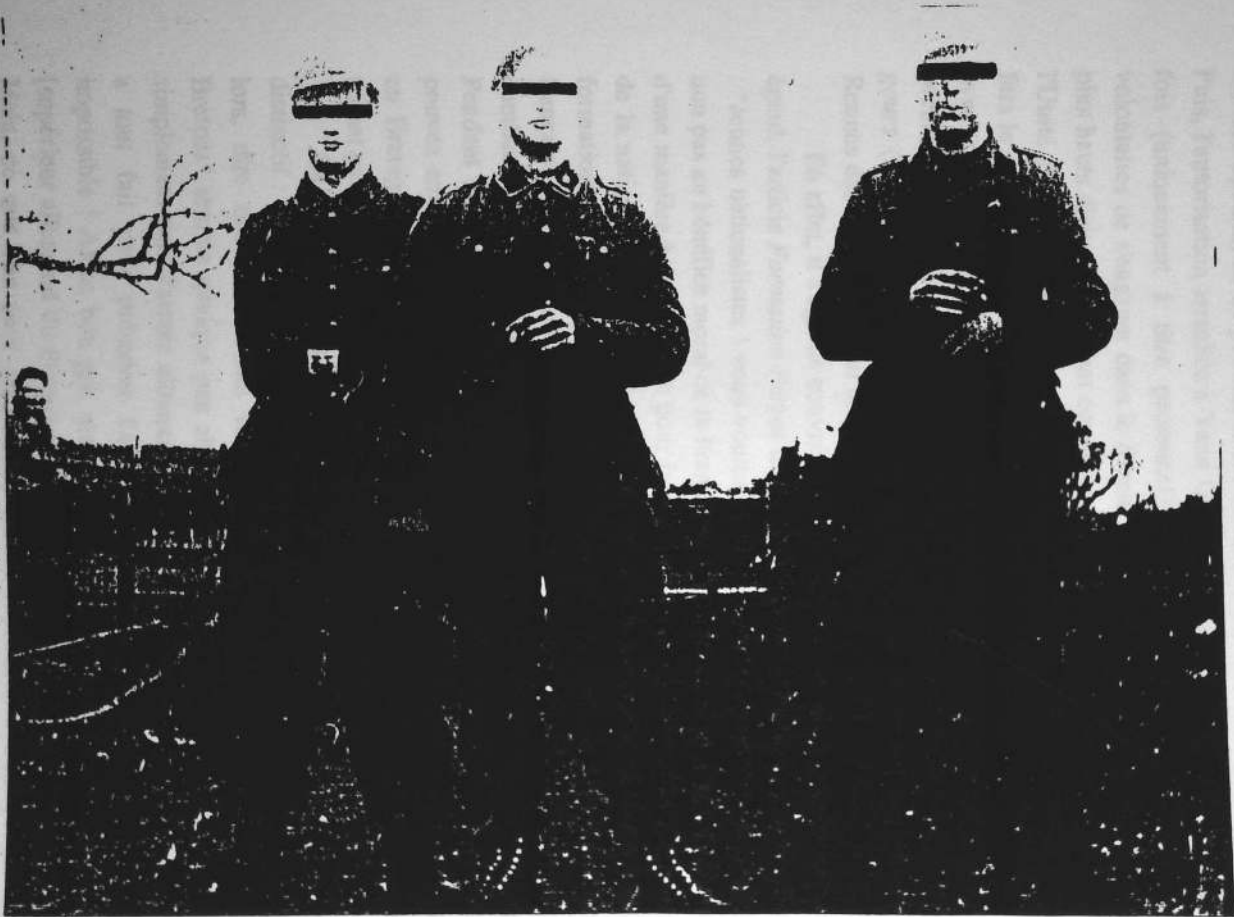
sur le plan religieux (cf supra) (20). Mais s'il est vrai qu'"il ne le condamne pas parce qu'il se préparait à la lutte armée", l'abbé Perrot évitait d'aborder la question du combat pour la Bretagne au plan matériel. Lainé a pu témoigner (21) que "Perrot [lui] offrit, sans aucune demande, d'abriter tout ce [qu'il] voudrait pendant la guerre", et que le religieux lui a donné l'impression d'être satisfait de pouvoir l'aider; il existe au demeurant une différence sensible entre les attentats symboliques du *Gwenn ha Du*, et les manoeuvres et entraînements en forêt d'une part, et l'engagement guerrier auprès de l'Occupant (avec les pires nécessités que cela suppose) d'autre part... Il semble en tout cas que, si effectivement cette lettre constitue un "document qui, en fait, approuvait par ses silences le nationalisme breton", il est bien difficile de réduire le "nationalisme" au *Bezen Perrot*, pour en déduire que le prêtre aurait soutenu une action armée. Mais, en tout état de cause, et pour les tenants des deux thèses, il semble bien hasardeux de vouloir faire parler un mort...

Une cérémonie va montrer l'attachement des *gours* au prêtre, et montrer que leur action entend se placer dans le souvenir de son oeuvre pour la Bretagne : le drapeau du *Bezen* (blanc à croix noire) va, au cours d'une cérémonie très romantique, être mêlé au sang du prêtre, symbole de la volonté bretonne. Un *gour* raconte (22) : "Nous avons prêté serment sur un linge maculé du sang de l'abbé Perrot. Un responsable de la Formation toucha avec cette relique le drapeau à croix noire que tenait un "gour". L'émotion se lisait sur tous les visages graves. Plus tard, un morceau de tissu ensanglanté fut cousu entre la croix noire et l'étoffe blanche"...

S'il est donc faux de dire que la mort de l'abbé Perrot a provoqué la création de l'organisation de Lainé, nul doute qu'elle a eu une importance considérable. Il semble s'agir en fait d'un acte qui vient conforter le sentiment qu'ont les *gours* d'avoir une sorte de mission à assurer, contre des terroristes qui n'hésitent pas à toucher aux personnes les plus inoffensives et les plus symboliques. Les attentats et exécutions du printemps 1943 ne pourront que les conforter dans cette opinion.

Avant d'aborder les questions militaires, il est intéressant de voir comment les *gours* se sont engagés dans la Formation et comment ils pouvaient éventuellement en sortir.

Qui sont les *gours* ? Il est difficile d'établir une liste précise : le recrutement a commencé à la fin novembre 1943 et n'a fini qu'au moment de la fuite vers l'Allemagne en juillet 1944. Pendant ce temps, certains sont morts, certains ont déserté, d'autres se sont engagés, d'autres, sympathisants, ne se sont



*Trois Gours en Allemagne
(photo communiquée par Le Coz)*

pas engagés mais sont restés en contact... Finalement, il semble que l'on puisse aboutir à un total d'une soixantaine de combattants (cf annexe).

Les premiers engagés sont les plus décidés : venant généralement du Service Spécial, ils ne peuvent avoir de doutes sur la teneur de leur engagement. Puis, l'autorisation arrachée à Yann Goulet d'appartenir aux deux formations à la fois (uniquement à titre personnel), va permettre à plusieurs dizaines de volontaires de s'engager dans le *Bezen*. On sait par ailleurs, que le P.N.B. et ses plus hauts dirigeants se sont opposés avec vigueur au recrutement au bénéfice de l'Unité Perrot : seule une minorité des *Bagadou Stourm* (la plus dynamique ?) fera le pas; mais nul doute qu'un recrutement organisé par le P.N.B., ou au moins avec son accord tacite, aura été bien plus fructueux. Après cet afflux des premiers temps, le recrutement est organisé de façon plus individuelle : certains *gours* (tel Manac'h) se montreront particulièrement persuasifs et ramèneront à Rennes des volontaires, qui ne savent pas toujours ce qui les attend.

En effet, il s'agit de convaincre sans toujours entrer dans les détails. A cet égard, l'article *Formation Perrot du néo-Breiz Atao* est particulièrement ambigu : "Jeunes nationalistes ! vous voulez combattre pour la victoire commune, mais non pas au bénéfice moral de la France, non sous les couleurs françaises, non pas d'une manière à être utilisés pour la propagande de l'unité française destructrice de la nationalité bretonne. Vous ne pourriez pas en conscience entrer dans ces formations un nom français. Ligue des Volontaires Français, Waffen SS française, encore moins dans les Milices françaises de Darnand. Vous vouliez combattre avec les Allemands, mais comme Bretons et non pas comme Français. Pendant quatre ans, notre situation fut sans issue. Mais enfin, voici que vous pouvez entrer dans la formation Jean-Marie Perrot. Là, vous pouvez combattre en Bretagne pour la victoire commune, avec la certitude que vos services ne seront pas portés au crédit de la France, mais à celui de la Bretagne."

En fait, Lainé n'a pu obtenir des Allemands de pouvoir porter de signe distinctif : il doit se résoudre à s'engager dans le *Sicherheit Dienst* (cf infra). Dès lors, dire que les Bretons vont "combattre avec les Allemands,... comme Bretons" semble quelque peu abusif : les *gours* s'engagent en fait purement et simplement dans l'armée allemande. Un soldat témoigne : "je suis sûr que Lainé a tout fait pour préserver l'autonomie du *Bezen*... [mais] c'était un rêve impossible ! Alors, bon gré, mal gré, Lainé a accepté les exigences de Pulmer [supérieur allemand du *Bezen*] et le *Bezen* passa sous le contrôle de la Gestapo. Mais, ce que l'on peut aujourd'hui encore reprocher à Lainé, c'est de s'être abstenu de nous le dire ! Lui connaissait bien la situation ! Il aurait pu nous prévenir, nous dire la vérité. Je ne suis pas le seul à penser encore aujourd'hui



Debauvais et von Tevenar, partisan de la "révolution des ethnies"
(photo Caërléon)

que nous, les anciens membres de la Formation, nous fûmes victimes d'une escroquerie morale impardonnable". (23)

Si au début les *gours* restent en civil, au bout de quelques semaines il n'y a plus d'ambiguïtés possibles, dès que commencent les opérations militaires. Progressivement les *gours* seront dotés d'uniformes : certains l'acceptent aisément, d'autres sont réticents, un seul déserte. Les réticents n'ont d'ailleurs guère le choix : ils ont déjà signé leur engagement. Heric (24) témoigne : "le 1er mars nous avons signé un contrat définitif... [il] était libellé en langue allemande et on ne nous a pas traduit l'intégralité du texte. On nous a spécifié seulement que si nous nous dérogeons aux stipulations du contrat nous serions passibles de la peine de mort".

Et lorsque malgré tout un soldat décide de quitter l'Unité ?

Le cas de Jégou est parfaitement révélateur : "...dégoûté du métier qu'on nous faisait faire, et me rendant compte de plus en plus que j'avais été dupé, j'ai décidé d'écrire à mes parents : lesquels ignoraient toujours où je me trouvais, en leur demandant de faire les démarches nécessaires pour me faire sortir "de cette sale affaire" ". Mais "nous étions très strictement observés et [Cocal] a été mis au courant de ma tentative. J'ai dû lui remettre ma lettre. Il l'a lue et s'est mis en colère, m'appelant de "flanchard". En conclusion de notre discussion, [Cocal] m'a dit : "tu restes avec nous et tu me serres la main, sinon tu restes avec nous quand même", et ce disant il avait sorti une arme de son tiroir et m'avait visé. J'ai dû de force rester dans l'organisation"... (25)

Pourtant, Jégou ne baisse pas les bras : il écrit à ses parents qui viennent le chercher. Lainé s'y oppose catégoriquement. Après une lettre recommandée du père de Jégou, il lui répond en ces termes, le 11 février 1944 (26) : "je ne puis malheureusement que vous dire ceci : il ne tient pas à moi de libérer votre fils de son engagement, je suis son supérieur dans notre unité, mais j'y suis engagé comme lui. Monsieur, je me suis laissé dire que vous étiez militaire. Vous savez donc ce que c'est qu'un engagement militaire. Votre fils, comme nous tous, a souscrit un engagement dans la SS allemande... Tout ce que je puis faire est de présenter votre lettre aux autorités allemandes qui, seules, ont le pouvoir de résilier l'engagement qu'il a pris envers elles [le père de Jégou a écrit à l'administration SS en France, qui lui affirme que son fils n'a pas signé d'engagement]... C'est là la seule voie possible; je vous conseille de ne plus essayer de le convaincre de désertir par persuasion ou par sentiment; dans ce cas il serait immédiatement arrêté comme déserteur par la feldgendarmerie qui, elle, n'est pas comme la gendarmerie française qui n'arrête personne. Et une fois arrêté il serait, par la voie des prisons, expédié où vous ne le reverriez pas de longtemps

car il a signé un engagement militaire... Nous sommes en guerre. Ce n'est pas une chose plaisante. Elle nous met en péril et nous apporte privations et souffrances, mais travailler à notre victoire est la première des nécessités...". Ce grand rêveur qu'est Lainé peut parfois être terriblement réaliste.

Jégou trouvera une solution qui prouve plus que tous les discours la pression exercée sur les "tièdes" : le 13 mai, 1944, affecté à la garde d'un moulin, il se tire une balle dans la cuisse gauche... selon un civil, témoin, "malgré la douleur, le blessé était heureux de ce qui venait de lui arriver et fit la réflexion suivante : "je m'en fous, maintenant je suis débarrassé". (27) Il est hospitalisé dans un hôpital allemand, mais ne sera pas sanctionné. Selon Eric (27), "le nommé [Jégou] n'a pas été inquiété car on voulait accréditer la thèse d'une blessure accidentelle, pour éviter que des faits semblables se reproduisent"...

En fait tous ne sont pas concernés par ces précautions : les motivations sont différentes selon les personnes, à commencer par Lainé...

SECTION II : L'ARMÉE BRETONNE :

LES FONDEMENTS D'UN ENGAGEMENT

A - LA PHILOSOPHIE DE C. LAINE

Lainé a exercé une véritable fascination sur certains *gours* qui sont finalement devenus ses disciples, le suivant dans sa philosophie. Il apparaît aujourd'hui illusoire de tenter d'expliquer le *Bezen Perrot* sans tenter de comprendre les motivations de son meneur et des "celtiques"....

a) La "race" bretonne

Afin de définir la communauté bretonne, Lainé conçoit la Bretagne actuelle comme l'héritage des Anciens Celtes : "nos pieds sont enracinés dans le sol de nos cimetières"...

Ainsi, les Celtes "exploitent le champ de leurs ancêtres" (28) qui ont combattu pour pouvoir rester ce qu'ils sont : braves, fidèles, héroïques... La société antique était "la société des braves" qui avait découvert le modèle de gouvernement idéal : l'élitisme : elle n'avait qu'un "but individuel, le héros guerrier, et qu'un but collectif, l'aristocratie des braves"... (29) Aujourd'hui, peu importe, si les Bretons ont oublié ces valeurs : la plupart possèdent encore ce que Lainé appelle "la conception celtique de la vie", qui est "une manière d'être, de

sentir, de penser, d'imaginer, d'agir"... En fait, cet héritage est dans le sang : on EST Breton, en dehors de toute reconnaissance ou de toute conscience politique." Cette qualité est même "supérieure aux vertus du sol, au sentiment national, à l'usage de la langue, elle est la base, l'essentiel"...

Il semble que l'on puisse parler de déterminisme : dès lors, il est possible de parler non plus seulement de "peuple breton", mais aussi de "race bretonne", ou plus généralement de "race celtique"... Cependant, on aurait tort de parler à priori de Lainé comme d'un "émule de Hitler" (Mordrel) : le terme de "race" n'a pas le même sens chez un Péguy romantique que chez un Hitler qui va jusqu'à parler d'"illumination raciale" pour expliquer l'Histoire...

Toutefois, il est incontestable qu'une influence allemande ait orienté une part de sa philosophie, à une époque où les théories racistes triomphaient Outre-Rhin : Mordrel a raison lorsqu'il écrit (30) que Hénaff "accueille avec faveur les théories d'outre-Rhin qui définissent pseudo-scientifiquement la Race des Maîtres, pour renforcer le néo-druidisme de sa formule... Aussi retors qu'un vieux rabbin (sic), il trouvera toujours une argumentation pour faire coïncider les dogmes en vue dans le Brandebourg avec les réalités bretonnes"... De fait, Hielscher, anti-nazi convaincu, a probablement fait germer en lui –ou du moins conforté– une conception de la nation très éloignée de la conception française, essentiellement volontariste... Aussi, et dans l'optique d'un "empire nordique" qui regrouperait toutes les "races" du Nord et leur permettraient de s'épanouir pleinement (cf supra), Lainé va-t-il s'appliquer à lier le sort des Germains et des Celtes (29).

Pour ce faire, il va d'abord faire appel à l'Antiquité, pour démontrer *l'unité hyperboréenne* (31). Celle-ci se fonde, tant il est vrai que l'"on se pose en s'opposant", contre les Méditerranéens : les *invasions hyperboréennes*, si puissantes qu'elles remettent en cause la civilisation elle-même, vont provoquer la bipolarisation de l'Europe : le *Front méditerranéen* s'oppose au *Front hyperboréen*... (29). En effet, si les Latins ont la désagréable habitude de diviser les Nordiques en Celtes et Germains (de J. César à Dottin (32)), les seconds prennent si bien la suite des premiers "qu'il est impossible d'y découvrir la moindre discontinuité" (29). Et d'ailleurs, ils avaient des langues voisines et même une culture unique... Mais Lainé va plus loin : il entend démontrer "la persistance de la communauté de mentalité, de tendances, d'aptitudes, entre Germains et Celtes" (29) aujourd'hui encore, malgré deux mille ans d'influences très divergentes de la part des Etats, des religions... La survivance de cette communauté ne peut alors s'expliquer que par "un sang identique"...

Passant rapidement sur l'aspect "moins grands et moins blonds" des Celtes par rapport aux Germains –dont les causes sont d'origines "climatiques et géographiques" du fait "d'un long séjour dans des milieux différents"– , il va prouver l'homogénéité de la race nordique", grâce à une démonstration philologique très ambitieuse. La langue a en effet pour lui une importance considérable, en ce qu'elle est "le produit typique et spontané du sang celté", qui –si elle est héréditaire– est aussi "le caractère le plus national d'un peuple", "celui dont l'évolution révèle le plus sûrement la nature intime des tendances, des goûts, des aptitudes, en un mot de la constitution raciale" d'un peuple. (29) Au terme de cette étude, il conclut que les ressemblances entre les deux langues les séparent de toutes les autres "langues aryennes", fondent donc une homogénéité certaine. mais une autre conclusion est qu'à l'intérieur de cet ensemble, il est possible de percevoir une dualité : la race germanique se caractérise par "ses vertus particulières de cohésion, de ténacité et de discipline", et la race celtique par "l'esprit héroïque". C'est en parvenant à cultiver et ces vertus et cet esprit, que le "petit peuple germanique de jadis" a pu devenir "l'actuelle Allemagne, l'Etat le plus riche de possibilités dans le futur européen"...

Il finit en définissant le devoir futur de la Bretagne : parvenir à allier ces qualités et en liant par là-même le sort des Germains et des Celtes : "Il n'y a pas de différence essentielle entre germanisme et celtisme, ce sont deux aspects différents d'un seul et même nordisme, deux forces également nécessaires à sa réalisation complète. Notre double devoir : cultiver en nous, Bretons, l'esprit héroïque du celtisme : regardons le matin vers l'Irlande. Cultiver les vertus germaniques de continuité et de discipline : regardons le soir vers la Prusse". (29) On peut donc déduire de ces éléments que Hénaff fait référence à un passé idéalisé, thème présent dans de nombreux nationalismes. Mais il considère toujours une "race" bretonne, qui semble indiquer une influence allemande ; malgré tout, il est faux de le considérer comme un nazi à proprement parler –des lacunes, qui vont être exposées, sont révélatrices–. Par contre, il a clairement, et dès le milieu des années trente, choisi le camp de l'Allemagne de Hielscher, destinée à prendre la tête d'un Empire nouveau. Cependant certains éléments, que nous allons maintenant étudier, placent clairement le meneur de la Formation Perrot dans la lignée des fascismes que connaît l'Europe à l'époque.

b) – La Bretagne seule ?

Si Lainé est très favorable aux "peuples nordiques", ceux-ci sont les seuls à trouver grâce à ses yeux : il rejette toute influence autre.

Le rejet le plus important est le rejet du christianisme. on sait que Lainé a été longtemps un chrétien convaincu, et que son amour de la Bretagne s'est tout d'abord allié avec "le nom du Père, du Fils, du Saint Esprit" (cf la poésie, "Prière des cavaliers" en annexe). Mais à mesure qu'a grandi sa "Foi celtique", ces références sont devenues moins nombreuses, pour finalement faire place à une critique très virulente –et très nietzschéenne–... En 1944, il annoncera doucement à l'un de ses disciples, très chrétien, qu'une action contre sa religion allait probablement s'engager en Allemagne sous peu... (33)

Ainsi, le Dieu chrétien ne respecte pas suffisamment l'homme. Sa morale, basée sur la vertu et le pardon est à rejeter... Mais la plus grave erreur est la dualité entre spirituel et matériel : " nous sommes des êtres de char et non de purs esprits"... La volonté de maîtriser ses instincts est pour le Celte "une victoire négative" : une telle attitude conduit à éprouver "tous les sentiments des faibles incurables" (désespoir, révolte, haine, pitié...). mais peut-on attendre autre chose d'une religion qui a pour esprit d'origine "l'humiliation des forts et la glorification des faibles" ? Bien entendu, il reconnaît dans les premiers chrétiens le courage de l'homme "assez sûr de sa force pour pouvoir se dispenser de riposter", mais répond : "ce courage n'est pas le nôtre", car la résignation est trop ambiguë, "elle est trop souvent le vice interne des faibles et des inférieurs à perpétuité"...

Cette religion a voulu faire plus : instaurer la paix perpétuelle... Et pourtant elle a dû supporter pendant des siècles l'esprit héroïque des Anciens, et a dû essayer de l'intégrer, sous forme de "jugement de Dieu" ou de croisade... Et cependant, c'est grâce à cet esprit qu'elle doit d'avoir pu devenir "maîtresse de la planète", en lui permettant de résister aux musulmans... Aussi Lainé s'élève-t-il contre cette erreur, "la plus grave maladie de nos temps modernes" :

"L'idéal de la Société-bergerie, pour agneaux et brebis, dont les béliers même sont exclus comme élément de violence n'a pour nous, en dépit des vertus de son bon pasteur, qu'un attrait mitigé. Les fils de coureurs de mers et de continents ne veulent pas [être] exclusivement des pères de famille, pacifiques instruments reproducteurs. Ils veulent la chaleur, l'ivresse et le butin du combat, dont ils sauront supporter les meurtrissures en serrant les dents. leur idéal, c'est Verkingétorik, c'est Siefried (34), c'est Fionn, c'est Duguesclin (35), c'est Cadoudal, c'est Pearse ; ce sont les barques des Vikings, les chevauchées d'Arthur, l'étendard du Baltikum (36), Saint Joseph et Saint Benoît ne nous disent rien. Le père Maunoir (37) a usé sa force à briser la meilleure tradition bretonne. Ni Bernadette, ni Thérèse ne sont des femmes pour allumer notre feu."

Mais les Orientaux et les philosophes ne trouvent guère plus de compréhension : du "repliement sur soi" des premiers, "qui ne voient qu'erreurs

et péchés dans le monde vivant... et n'aspirent qu'à s'en évader" au "poison du doute" distillé par les théories et les abstractions des seconds, qui ne sont que "des demi-hommes", aux "muscles faibles" (38) et "incapables de bravoure corporelle" (38) : ils sont tous inutiles pour la Bretagne Nouvelle...

Enfin, Lainé rejette aussi les Israélites et leur prétention à "extirper la violence du monde", qui n'est en fait qu'"orgueil" et "aveuglement"... On peut ajouter que "le Juif" est décrit selon les critères de l'antisémitisme le plus classique (il est ainsi "avide de biens matériels")... Ainsi Lainé n'aurait pas apprécié la réponse de Max Dormoy à un député breton –après une plaisanterie assez douteuse– en pleine Chambre : "un Juif vaut bien un Breton !", mais il ne semble pas possible de retirer de ses discours un "bréviaire de la haine" comme on a pu le faire avec les orateurs nazis...

Finalement, pour comprendre la Bretagne qu'a imaginé Lainé, il faut peut-être se référer à Mordrel (39), qui explique ce qu'il a retenu de la conception de la nationalité du meneur du *Bezen* : "'Est Breton qui lui ressemble". Emule d'Hitler (40) il inculque à ses disciples que "la Bretagne est Lainé et Lainé est la Bretagne"... Néanmoins, dans le rejet des influences extérieures, s'il est possible de découvrir certains thèmes utilisés par les fascistes, on va voir que les ressemblances sont parfois encore plus accusées...

c) – Elitisme et violence

La société ancestrale est érigée en modèle par Lainé, car elle symbolise toutes les qualités d'un peuple qui, aujourd'hui, ne peut plus exprimer ses valeurs, face à la civilisation latine de la France, en situation hégémonique. Le mode de gouvernement était alors l'aristocratie guerrière : le *Lu Brezhon*, puis le *Bezen Perrot* se veulent un retour aux sources celtiques, une sorte d'élite guerrière, destinée à former les cadres de la future Bretagne (le P.N.B.–Delaporte a d'ailleurs été critiqué pour avoir laissé de côté cette mission (41).

En effet, il ne croit pas à l'égalité entre les individus (particulièrement, un intellectuel –comme Mordrel– ne vaut pas vraiment un guerrier...) ; dans la même lignée, il rejette "l'égalité matérielle entre les races découlant du principe chrétien de l'égalité des droits spirituels"...

Les Celtes sont, au même titre que les Germains, appelés à régner sur l'Europe, au sein d'un "Empire nordique"... mais, plus encore, ils sont "la race [des] enfants [de Dieu] les plus braves, les plus fiers, les plus nobles" : ce Dieu celtique a une place importante dans la Foi de Lainé (cf infra), cependant il est différent d'un Dieu chrétien, tout comme est différente la manière de l'honorer.

Ainsi, il s'agit de "développer les possibilités" qu'il a mis en l'Homme, afin de devenir "ses auxiliaires et ses collaborateurs dans l'oeuvre de la Création". De quelle oeuvre est-il question ? De "la grande oeuvre d'aristocratisation, de sélection, et par suite d'élévation de la Création". La première loi de Dieu est d'ailleurs très claire : il s'agit du "droit des meilleurs et des plus forts", dans le combat qui a toujours été la salutaire loi dans ce monde : la bataille a seule produit "les forts, les braves, les bons", alors que la paix perpétuelle n'a créé que "les peureux et les lâches, futurs esclaves destinés à la bestialité résignée, à la soumission"...

Lainé collabore à cette oeuvre dans son "sens racial" : la Celtie se doit de livrer bataille contre ses adversaires –en premier lieu la France–, car seul le vainqueur aura le droit de décider : "Vae victis", c'est une parole celtique"... A cet effet, sa Foi étant tournée vers "l'action positive", il refuse de ne pas s'engager dans un tel combat, qui est en fait une lutte à mort : "Moi, je lutterai avec mon peuple, et je succomberai avec lui, si Dieu le juge indigne d'être perpétué, si par notre faute, nous ne sommes plus les plus braves et les plus forts, la gloire et l'ornement de la Création. La seule idée d'un salut individuel, tant matériel que spirituel, en l'absence de ceux de mon sang, de ceux que j'aime m'est insupportable"...

d) – La Bretagne : aujourd'hui et demain...

L'influence de la religion chrétienne sur la Bretagne est responsable de la décadence qu'elle connaît aujourd'hui : ses valeurs, de la résignation à l'appel à la paix perpétuelle, ont su émousser la "société des braves", transformer l'"indomptable peuple celte d'autrefois" en "valets apathiques du maître étranger"... il fustige, à la manière d'un Drieu la Rochelle, une jeunesse "bien-pensante", plus soucieuse de confort que d'ascèse : il dénonce les "imposteurs" les "tricheurs de l'existence", les "nombreux étudiants de chez nous qui devraient être l'élite et qui passent la majorité de leurs soirées libres au cinéma, au dancing, à jouer aux cartes, à prendre un pot... Ils se préparent à la vie bourgeoise, à la belote quotidienne avec la maire et le notaire, ils se soumettent au rite du pernod et du digestif, ils vont au bordel ou bien ils suivent une procession en babillant avec leurs voisins. D'ailleurs aussi inoffensifs et ridiculement nuls dans un cas comme dans l'autre..." (42). Son constat est amer : la jeunesse se prépare à prendre la suite des aînés, à s'intégrer paisiblement dans un système bien rôdé... "Qu'avons-nous fait de l'honneur et de l'héroïsme" de nos Ancêtres (43). Cette jeunesse n'est pas celle qui pourra un jour gouverner une Bretagne libre...

Et pourtant...

Et pourtant, rien n'est perdu : sous les cendres chrétiennes et françaises, le feu couve encore, "nous avons toujours leur sang dans nos veines", ce sang qui conserve à travers les siècles l'héritage des Anciens : la conception celtique de la vie. Lainé fait partie de cette élite, qui peut fièrement affirmer : "Nous avons compris. Nous connaissons la valeur secrète de notre héritage" : le but de son combat est de l'accroître et [le] faire resplendir"...

Pour ce faire, il faut guider la masse, inconsciente de ses qualités : il faut "modeler [la] communauté bretonne", afin de recréer un état de fait celtic en Bretagne, afin de permettre "l'épanouissement du celtisme", qui a vocation à tout englober : "nous voulons tout faire revivre : le sol, la société, l'esprit ..." Cette Bretagne permettrait alors au Celte de trouver son plein épanouissement : "l'ordre des choses... [offrir] une carrière au Héros Celte"... Mais ce "celtisme" a déjà une vocation totalitaire : il s'agit de transformer la Bretagne "de manière qu'il ne soit plus possible à nous que de vivre la vie du Héros Celte"... Mordrel semble avoir compris cet aspect, lorsqu'il dit (44) : "il inculque à ses disciples que "la Bretagne est Lainé et Lainé est la Bretagne". Il résulte de cet axiome que ladite Bretagne est peuplée de trois millions d'étrangers que les surhommes auront pour mission de receltiser et de faire remonter dans les *plous* (45), à coups de mitraillette s'il le faut..."

D'ailleurs, il ne s'en cache pas : le peuple breton "est très malade et il faudra des mesures draconiennes pour lui ôter sa mentalité de valet. Nous en ferons un peuple supérieur, de gré ou de force. Un quart de siècle au moins d'un régime autoritaire sera nécessaire pour transformer ce peuple de bâtards en Bretons conscients et fiers de leur race, dignes de prendre une place primordiale en Europe." (46). Il indique par ailleurs les armes à utiliser pour ce faire : en premier lieu, la langue (qui indique le plus sûrement la nature de "la constitution raciale" d'un peuple), dont la "connaissance et [la] pratique restent la meilleure clef de la foi celtique et la meilleure source d'avancement dans le sens d'une connaissance plus parfaite de la conception celtique" ; mais aussi "la musique, les arts, les sports de la race", qui tiennent un "rôle analogue quoique moins important"...

Sur un plan plus européen, cette Bretagne doit prendre place aux côtés de l'Allemagne, car "quoiqu'engagée maintenant sur la voie de la guérison [elle] est encore si faible qu'elle a besoin de l'aide d'un grand pays en possession d'une grande culture qui ne peut être que l'Allemagne" (47) : Lainé est on ne peut plus clair : "Notre victoire exige d'abord la victoire de l'Allemagne"... Cette

Allemagne n'est pas celle de Hitler, trop centralisateur pour laisser une chance à la nouvelle Bretagne : dirigée par un groupe proche de Hielscher, elle permettrait aux nations de culture nordique ("au nord de la Loire et des Alpes") de créer un Empire "dont le but serait de protéger l'épanouissement de [ces] diverses nationalités", un Empire "dans lequel la Bretagne et les autres nations Celtiques [pourraient] réclamer leur place" (48)... Ce "nouvel Empire du Nord" "repoussera les gens de l'Est et du Sud et brillera sans pareil sur toute la planète"...(48)

e) La spiritualité celtique

Lainé se veut Celte vivant dans la révélation de l'ancienne religion celtique. Après avoir étudié certains aspects de celle-ci, telle qu'il la concevait, une étude critique montrera la filiation avec sa sensibilité, exposée auparavant.

L'élément central de la "conception celtique de la vie" est le sentiment religieux, qui est "intuitif à base d'expérience" : la présence de Dieu est ressentie dans "les divers aspects de sa création" (le soleil, l'orage, la mort, comme "la grâce de la jeune fille" ou "la majesté du père"...), qui provoquent "l'émerveillement", "le sentiment de notre dignité suprême, le désir d'élévation, la reconnaissance et l'admiration pour leur auteur, en un mot : notre sentiment religieux."

Si cette douce croyance ne laisse pas place au poison du doute, elle permet de trouver l'équilibre interne : l'"épanouissement de tout notre être", qui laisse découvrir un "horizon clair" ; pratiquement, elle permet "la possibilité d'actions sans limites, sans doutes et par suite sans regrets"...

Ce Dieu exige le respect ("nous reconnaissons avec modestie et respectons ses lois") -comme tous les Dieux-, mais Lainé considère que c'est le seul à permettre à l'homme de conserver sa dignité : "père bienveillant et fidèle", il n'est pas "un satrape, un supertyran oriental, un Maître auquel plaisent les marques de servilité et d'esclavage"... Face à Lui, "nous pouvons nous tenir droit ... et tenter de nous justifier à ses yeux. Il nous écouterà." L'Homme doit se montrer digne de cette chance : "Pas d'appels à la pitié, pas de larmoiements indignes d'un noble et d'un "Celte". De cette situation, naît une grande confiance en Sa justice : "Il nous traitera toujours comme un bon père fait de ses enfants... Si notre sort doit être rude, nous le verrons bien et nous l'accueillerons en braves pour notre honneur et pour le sien". (49)

La morale est elle aussi différente de celle des chrétiens : à la vertu est substitué l'honneur... Mais cet honneur n'est pas dicté par des considérations morales : simplement, après s'être tracé la conduite d'être un héros, certains actes

(calomnie...) "sont indignes d'un Celte digne de ce nom" : s'il ne faut rien faire de bas (par colère) pour conserver un honneur intact dans l'action, il ne faut au contraire pas s'attarder aux conséquences : il faut agir "dans l'ignorance du mal et par suite dans l'absence de scrupules et de craintes du péché. Quand nous avons discerné la vérité, nous allons droit à elle ; tant pis pour la casse."

Cette mentalité sera tristement appliquée dans la lutte contre la Résistance...

Cette conception de l'honneur est d'ailleurs destinée à s'appliquer surtout lors des combats : l'adversaire n'a donc à attendre aucun scrupule particulier, mais a droit au respect dû au combattant... Le "Vae victis" s'applique au vaincu, quel qu'il soit, et à commencer au Celte : "il vaut mieux la perdre [la vie celte] que l'avilir. Le soldat qui dit "nous reviendrons morts ou victorieux" et qui revient en vie et battu n'a pas à se vanter de ne pas être sous terre" ...

Et, quand justement, il est sous terre ?

Le problème de la vie après la mort a toujours fasciné les Celtes. Dans l'Antiquité, Pomponius Mela indique déjà que les Druides enseignent "que les âmes sont éternelles et qu'il y a une autre vie chez les morts". Mais si l'immortalité de l'âme est affirmée clairement, la question de la forme prise par le guerrier après sa mort est plus complexe : la métempsycose semble ne concerner que quelques individus prédestinés, ayant une mission à accomplir. Au commun, on garantit seulement une vie infinie dans un autre monde qui peut être son tombeau (ce qui explique pourquoi les armes étaient enterrées auprès du corps), un équivalent du Walhalla scandinave, une île sous la mer, ou sur la lune...(50)

Lainé n'a apparemment pas fait de choix très net : il affirme l'existence d'un *Gwenva* où se réfugient les guerriers tués au combat (il est "réservé aux héros et aux braves, à ceux qui sont morts dans les combats où ils étaient volontaires". Il rend hommage à Le Deuff à son enterrement, en saluant son entrée dans le paradis des braves), mais en 1944 il semble penser que l'immortalité réside en la transformation des éléments constitutifs de l'organisme en d'autres éléments, plantes ou animaux... (51) En tout état de cause, interrogé une fois sur ce qu'il pense trouver après sa mort, il répond : "je verrai bien et j'agirai en conséquence"... (51)

Le thème du néo-paganisme celtique est donc très présent chez un Lainé qui veut faire renaître la société antique. Une définition du "celtisme" est donnée par Mordrel (52) : "Le celtisme, c'est l'ensemble des tendances morales, intellectuelles et sociales inscrites dans notre code génétique et confirmée par notre connaissance des littératures, des lois, des usages et des biographies des Celtes passés." Mais les connaissances sur l'enseignement druidique et la

religion des Celtes (règles de vie, croyances...) sont aujourd'hui encore limitées : il semble que Lainé ait plutôt créé une religion à sa mesure avec ce qu'il a retenu de ses études sur le sujet... De là certaines expériences assez originales, que relate le peu objectif Mordrel (53) : "Si l'un [de ses soldats] veut se marier, c'est lui qui le mariera et s'il naît un poupon, c'est lui qui le baptisera à l'Eau, à la Terre et au Feu, selon un rituel en strict accord avec le fameux calendrier...(54) Il enseigne encore à ses catéchumènes qu'il est bon de manger des petits pois qui poussent au dessus de la terre et répugne à se nourrir de pommes de terre qui poussent en dessous. Il évoque les avantages énormes qu'il y aurait à établir sa demeure dans les arbres. Il leur apprend la façon "celtique" de marcher, qui consiste à poser la pointe du pied la première..." On peut encore noter son habitude assez fâcheuse de dormir le jour et veiller la nuit... ou nombre de cérémonies aux rites mystérieux (notamment lors de l'enterrement de Le Deuff (55) ou lors de l'enterrement de l'abbé Perrot).

En tout cas, il semble que Lainé ait suivi, apparemment de manière isolée, le même cheminement que les tenants du celtisme en général (bien qu'il n'ait pas été anti-clérical avant de s'engager dans le néo-paganisme) : "avec la séduction opérée par les transformations d'Outre-Rhin, le celtisme [est] devenu pour le nationalisme breton l'équivalent du *Blut und Boden* (56) et est finalement "une forme d'exacerbation du discours nationaliste", qui rejoint une philosophie d'extrême-droite" (56) où sont présents des thèmes tels que l'élitisme et l'autoritarisme...

Conclusion : un fascisme celtique ?

Après avoir vu quels sont les thèmes généraux développés par Lainé, il est possible de conclure que ceux-ci le placent directement dans la lignée des fascismes qui ont triomphé en Europe du début des années vingt à la fin de la guerre. Les éléments de sa philosophie peuvent être examinés selon trois axes : deux sont peu développés (la doctrine et la force politique que représente le P.N.B.-Lainé) mais le troisième est plus révélateur : sa sensibilité politique.

Du point de vue doctrinal, Lainé révèle particulièrement l'une de ses faiblesses : tous le présentent principalement comme une sorte de rêveur, assez peu préoccupé des réalités et tout pris dans sa Bretagne utopique. De fait, il n'a pas jugé bon de rédiger une doctrine. Par contre, les fondements des idéologies fascistes sont présents dans son discours : sa conception de l'humanité étant foncièrement inégalitaire, il ne peut que rejeter la démocratie. De plus, il est issu

d'un mouvement qui n'apprécie guère le communisme et a même pensé envoyer un contingent breton sur le front de l'Est... D'ailleurs, il rejette "l'internationalisme capitalo-marxite"... On retrouve le thème d'une troisième voie, entre les deux conceptions du monde classique... Enfin, il ne cache pas son aspiration à cet état fort qui saura redonner à la masse inconsciente son mode de vie naturel : le celtisme...

Du point de vue de la force politique qu'a voulu créer Lainé, les ressemblances avec les régimes fascistes sont là encore indubitables. Il s'affirme avant tout comme un soldat et a toujours donné le primat à une organisation para-militaire : *Kadervenn*, *Lu Brezhon*, *Service Spécial* et *Bezen Perrot* représentent l'embryon d'une armée bretonne, sur laquelle pourra s'appuyer la Bretagne Nouvelle. S'il est difficile de connaître les relations qu'auraient eu l'Etat et le Parti, les ressemblances avec l'Italie et l'Allemagne laissent à penser que le *Bezen Perrot* aurait été l'avant-garde militaire, mais aussi idéologique, d'un parti destiné à changer l'homme : à créer un homme nouveau, le Héros Celte... Ce parti aurait d'ailleurs sûrement été unique : il s'agit de changer la société en profondeur, ce qui ne laisse guère de place à d'éventuels corps de résistance (quelle aurait été la place de l'Eglise, si importante en Bretagne ?) : le régime aurait été en tout cas totalitaire : hors du celtisme, point de salut...

Mais le *Bezen* n'a pas eu d'importance pratiquement : il est difficile d'avoir des certitudes sur ces deux points. Par contre, Lainé avait incontestablement une sensibilité fasciste, celle dont Brasillach disait qu'elle ne peut pas mourir... Les trois grands cultes fascistes sont très présents.

Tout d'abord, l'ascèse et le combat représentent l'idéal : loin d'une petite vie bourgeoise, il exalte le "sentiment de la vie mise en question", qui "donne à toutes choses un relief extraordinaire, où les boyaux qui serrent façonnent le futur guerrier", qui trouve "à cette vie une saveur qu'ignorent les autres et qui la rend digne d'être vécue"... (57) Il vilipende les intellectuels, ces "demi-hommes", plus occupés "à battre le tam-tam public" qu'à agir... Sa conception du paradis rappelle celui de José Antonio de Rivera, avec "dans les embrasures des portes des anges avec des épées"... De même, le combat est nécessaire, car il a "trempé et élevé l'humanité"... Les accents sont les mêmes que chez Marinetti dans son *manifeste du futurisme*, qui parle de la guerre comme de "la seule hygiène du monde"...

Ensuite, il exalte la jeunesse : cette jeunesse qui doit changer l'ordre des choses en Bretagne, qui préfère les stages militaires dans les bois de Bretagne, les exercices en commun au "rite du pernod et du digestif", à la belote

quotidienne avec le maire et le notaire"... On croirait entendre les intellectuels fascistes français, de Drieu la Rochelle à Brasillach...

Enfin, toute action prend une dimension nouvelle, car elle se situe dans le sens de l'Histoire : comme Hitler reprend le mythe du Barbare german, Lainé utilise celui du Celte, dont il convient de ressusciter l'esprit... Une mission est définie, les Bretons, et d'abord l'élite bretonne, ont un destin à accomplir dont ils doivent se montrer dignes (Primo de Rivera utilisera souvent ce thème : chaque peuple doit accomplir un destin particulier).

Dans le chapitre de l'"anti-Bretagne" -c'est-à-dire celle qui ne lui ressemble pas-, il y a un mépris évident pour "l'homme de la rue", qui ne peut même pas imaginer les qualités qui sont en lui : il faudra l'éduquer, qu'il le veuille ou non (on peut noter une vision très négative de l'Homme)...

De plus, dans la plus pure ligne fasciste, Lainé ne cache pas son mépris pour les intellectuels, les politiques, qui perdent leur temps à discuter au lieu d'agir, qui vont jusqu'à prétendre extirper la violence du monde, perdant de vue dans leurs abstractions "la vieille loi barbare" : celle de la guerre, celle du plus fort...

Pour finir, les ennemis de la Bretagne sont donc très nombreux : des Orientaux aux Latins, tous veulent combattre la "conception celtique de la vie", et sont les adversaires de la race bretonne... Mais, et il s'agit de l'une de ses ambiguïtés, si la race celte est définie avec précision, Lainé ne donne pas de pendant racial : alors que les nazis opposent un Aryen pourvu de toutes les qualités aux "Untermenschen" (sous-hommes) que sont les Juifs et les Slaves, Lainé n'a apparemment pas défini racialement ses adversaires. Le considérer comme un rasciste, convaincu que l'Histoire du monde ne s'explique que par une lutte entre des races antagonistes, est exagéré... (58). D'ailleurs, alors que les nazis parlent constamment d'éradiquer leurs ennemis, Lainé, même s'il considère sa lutte comme une lutte à mort, laisse une place à un certain respect pour des guerriers qui "obéissent à l'impératif commandement de leur conscience"... Par exemple, il reconnaît le bien fondé de la Résistance française : "Si nous avions été Français, aucun problème, nous devions rejoindre De Gaulle. Des traités avaient été signés avec l'Angleterre ; il fallait les honorer..."

En conclusion, une poésie (59) permet d'illustrer cette sensibilité et prouve que le fascisme ne peut être réduit à l'horreur de la "Solution finale" :

TIR NA'N OG

*Il est bon le soir où je m'offrirai en sacrifice pour la Celtie
 Sur une colline, sur la côte, face à la mer
 Dans mes yeux remplis d'une grande gloire l'éclat du soleil couchant
 Dans mes oreilles le gémissement d'une lointaine cornemuse,
 Sonnant sur le Lac de Kill Arne.
 Devant la mer indifférente,
 Face au soleil je tomberai,
 Et mourrai avec lui
 Dans la paix de la Création
 Dans la paix de mon coeur*

*Je ne verrai pas mes ennemis,
 Je ne sentirai pas leurs balles me traverser,
 Mes armes brisées tomberont
 De mes mains fatiguées.
 Mais quand j'ouvrirai de nouveau les yeux,
 Et quand je verrai un cadavre
 Etendu de façon étrange sur les rochers,
 Je me relèverai aussi léger que l'air,
 Plein de vaillance, de jeunesse et de beauté,
 Et je hurlerai ma joie.*

*Le souffle puissant de Lir poussera
 Vers moi le vaisseau merveilleux,
 Visible seulement par les héros
 Morts au combat loyal.
 Un bond léger
 Et avec lui
 Vers le soleil rouge
 De l'autre côté de l'horizon,
 Là où on m'attend
 Au pays de la Joie.*

*Dans ce pays où on ne connaît
 Ni vieillesse ni maladie,
 Ni rien de laid
 Ni la mort.*

U.R. (Gwalarn, juillet 1935)

B - LES MOTIVATIONS DES *GOURS*

Il est très difficile de savoir pourquoi les *gours* se sont engagés : la plupart n'ont guère expliqué leur geste. En notant qu'il existe probablement autant de causes que d'hommes, et qu'il n'y a sans doute pas une seule cause par homme, il est seulement possible de donner ici quelques indications...

Un élément déterminant et sans aucun doute possible est l'extraordinaire personnalité de Lainé : personnage énigmatique, il exerce une forte attirance sur des hommes généralement jeunes, qui cherchent une direction claire et sûre pour donner un sens à leur jeune vie. Yann Bouëssel du Bourg, environ vingt ans à l'époque, illustre cette fascination : interné trois semaines par l'administration pour avoir collé des papillons, il a la chance d'être remarqué par Lainé. Il livre son sentiment : "je partageais pour lui l'admiration de la plupart des jeunes Bretons les plus décidés du Parti National Breton. Grand, très léonard... beau, mince, élégant, le regard profond, la démarche énergique, une allure sportive avec ses cheveux coupés en brosse et son pull-over à col roulé, il représentait pour nous le type même du héros celte que nous eussions volontiers suivi à travers les flammes et à travers les flots. Un aura de mystère et de légende flottait autour de lui. Nous savions bien que lui, lui seul pouvait être l'auteur de la destruction, du monument de la Honte Nationale, le chef suprême de *Gwenn ha Du*. Tout ce qu'il avait pu écrire, les déclarations qu'il avait pu faire et que j'avais lues sur de vieux numéros de *Breiz Atao* s'étaient gravées dans mon âme en caractères de flamme. C'était lui... le glaive et la lumière, le grand cavalier blanc qui devait au combat nous servir de guide" ...

Il faut encore noter les perspectives qu'offre ce personnage attirant : si la plupart des *Bagadou Stourm* ont choisi de rester dans la ligne du P.N.B., il faut connaître les options de l'alternative entre les deux tendances. Delaporte propose la voie trop réaliste, trop posée, de continuer jour après jour le même travail de fourmi; Lainé propose le risque, l'action, les armes et donc la puissance, la guerre : la vie...

Est-il vraiment étonnant que des jeunes aient préféré la seconde voie à la première ? Le témoignage de Yann Bouëssel du Bourg est très révélateur à cet égard, d'une jeunesse qui trouve au *Bezen* un sentiment nouveau : "Dès que j'eus une arme entre les mains je sentis toutes mes hésitations, tous mes regrets fondre comme cire au soleil. L'ordre serré m'enchantait. Je trouvais les heures de garde passionnantes. Ainsi peut se développer une vie intérieure. Enfin je me découvrais un soldat né. En un instant je m'étais attaché à la Formation. Il m'avait

fallu faire un effort pour quitter ma famille. Il m'en faudrait faire un autre pour aller la retrouver. Toutes les vieilles peurs étaient vaincues."

Pour revenir à la réalité, un élément plus prosaïque a motivé les *gours*: bien peu ont envie de partir travailler en Allemagne au titre du S.T.O.... Dès lors, le *Bezen* présente un attrait nouveau pour les Docteur, Eric et autres Roger... Lainé s'est d'ailleurs présenté comme le sauveur de certains réfractaires, en les accueillant chez lui... Selon ceux-ci, ce n'est qu'après, qu'ils surent la contrepartie de cette aide providentielle. Un *gour* témoigne :

"Lorsque je suis venu à Rennes en novembre 1943, [C.L.] m'a conseillé ou même pratiquement donné l'ordre, en raison des dettes d'argent que j'avais contractées envers lui [C. Lainé lui aurait prêté 1.500 francs], de rentrer au service de la Gestapo. Il m'a révélé à ce moment-là qu'il recrutait une cinquantaine de Français (sic !) pour le même motif. J'ai accepté son offre parce que sans cela, il m'aurait fait arrêter comme réfractaire". (60).

Ce témoignage est à prendre avec précautions : à la Libération, il importe surtout de dégager sa responsabilité, pour éviter une peine lourde, si courante à l'époque.. A ces éléments, il faut encore ajouter la culture particulière des militants bretons : nourris de l'exemple irlandais, ayant le sentiment de se trouver face à une population qui ne comprend pas leur combat, en butte à une Résistance qui tue des militants au dessus de tout soupçon. Eric raconte : "J'étais d'accord, ainsi que mes camarades, avec Lainé pour former un groupe d'auto-défense à l'effet de porter secours aux autonomistes bretons dont les fermes risquaient une attaque du maquis" (61). L'allié allemand s'impose dans ce contexte au moins de manière objective pour les *gours* : il a toujours une forte probabilité de gagner la guerre, et dans ce cas un Etat breton autonome est envisageable... Par contre, au sein du *Bezen* règne le sentiment que la Résistance représente la France éternelle, la République une et indivisible, pour qui la Bretagne ne représente qu'une parcelle d'un territoire inviolable et sacré... La répression à la Libération prouve d'ailleurs que ce sentiment n'est pas erroné... Par contre, il est faux de dire que les *gours* se sont tous engagés en sachant que la défaite était inéluctable : au début de l'année 1944, l'espoir est encore permis...

En tous les cas, les Bretons ont été largement accusés d'être nazis. Un ancien répond en ces termes à ces accusations (62) :

" Nous avons revêtu l'uniforme allemand, parce que c'était la seule possibilité qui s'offrait à nous de pouvoir servir notre pays, la Bretagne, comme soldats. Cet uniforme étranger, mais nous aurions aussi bien porté n'importe quel uniforme pourvu qu'en le portant, nous eussions pu servir la Bretagne. Le niveau

intellectuel de la Formation Perrot était trop élevé pour que l'on y perdît son temps avec les élucubrations nationales-socialistes.

Nous avons été et nous sommes racistes si l'on nomme "racisme" la volonté d'être reconnus pour ce que nous sommes, Bretons et Celtes. Nous n'avons jamais voulu anéantir ou amoindrir une autre race. Nous voulions seulement servir la nôtre, pas autre chose".

Tous les témoignages concordent : les *gours* sont des militants bretons, et non des nazis en puissance. Prigent raconte comment il s'est intéressé à la Bretagne : conseillé par un ami, "j'achetais et lisais attentivement le journal bimensuel *Breiz Atao...* Presque chaque jour, moi et X... nous réunissions dans le grenier chez mes parents à nos moments de loisirs, nous y discussions de nos idées communes" (63). Cocal est très clair à cet égard, comme de nombreux soldats, en affirmant qu'aucun n'était national socialiste : les *gours* "apportaient leur foi en la Bretagne et en la nécessité du combat armé pour elle. Ils n'avaient aucune tendance national-socialiste..." (64). Lévêque apporte une précision qui ne manque pas de pertinence; lorsque certains les traitent de nazis ou de fascistes, il juge que "le contenu qu'ils introduisent dans ces mots est anachronique; il n'a rien de commun avec la connaissance que nous en avons et plus encore l'indifférence que nous éprouvions alors pour ces étiquettes lointaines, antérieures à nos problèmes et à nos centres d'intérêt" (65)

Malgré tout, ces précisions méritent d'être nuancées : certains ont été largement influencés par *Stur*, dont nous avons vu les ambiguïtés face à ces théories. Lévêque témoigne –peut-être en exagérant– : "Nous, les *gours* du *Bezen Perrot*, nous nous ressentions de l'influence de Mordrel. Nous avons lu *Stur* et réfléchi, nous étions pris dans ce courant de pensée, courant très fort, comme d'autres par le courant maurassien ou marxiste" (66). Une autre lecture "tendancieuse" est l'oeuvre de Nietzsche. Conseillé au sein du *Bezen*, on sait que son message a parfois été déformé par les fascistes... Il est difficile de connaître l'exacte portée de ces messages, mais certains, tel Jasson, ont sans conteste subi une forte influence de leur part...

Une valeur partagée par à peu près tous les hommes est l'anticommunisme, si courant dans le milieu breton : certains ont pensé envoyer un groupe sur le front de l'Est en 1941. Cette tendance fonde d'ailleurs l'alliance avec l'Allemagne, du fait d'une solidarité occidentale face au "bolchevisme..."

Cependant, il ne faut pas exagérer l'importance de ces idéologies : les débats au sein du *Bezen* sont rares et le prosélytisme n'est absolument pas de rigueur. D'ailleurs, peu importent les opinions de chacun s'ils remplissent leur mission : il s'agit avant tout d'un groupe militaire, et surtout pas d'un forum... Le

symbole de cette situation est probablement le cas de Mabinog et Arzel : alors que Lainé exalte les alliés allemands, le premier, pourtant son disciple le plus fidèle, s'affiche germanophobe; le second, pourtant de sa proche famille, affirme à qui veut l'entendre que "le sort des Celtes n'est pas lié à celui des Germains"... Finalement, il semble que la seule "idéologie" qui ait connu un certain succès soit la "Foi celtique" de Lainé (67) : ses fidèles, qui n'ont pas tous une forte personnalité, constituent une sorte d'élite au sein de l'élite, et font d'ailleurs parfois preuve d'une morgue (Jasson) peu appréciée des autres. Les autres sont d'opinions diverses, avec une forte proportion des catholiques (Collet, Hircgair, Manac'h...). Une chose est certaine : il s'agit d'éduquer les *gours*, il ne s'agit pas de leur bourrer le crâne, et surtout pas de l'idéologie nazie...

Enfin, ces indications ne peuvent pas ne pas citer un cas isolé (?) : celui de Jégou, qui est là plus par hasard que par conviction : il est issu d'une famille qui n'apprécie guère les Allemands : son père est aveugle de guerre. Elève au collège à Vannes, il adhère au P.N.B. à seize ans, où il milite de manière assez limitée (vente de journal...). En octobre 1943, il abandonne ses études et est placé chez un mareyeur de Concarneau. Mais sa soeur aînée est alors l'amie de Manac'h : ce dernier réussit à le convaincre, et l'amène à Rennes à la fin du mois de décembre 1943... Nous avons vu les efforts qu'il fera pour quitter la Formation... Il est sans doute possible d'expliquer cet engagement par une personnalité insuffisamment mûre pour résister au très convainquant Manac'h.

Le cas de Rual est lui aussi à même de remettre en question toutes les opinions préconçues sur les *gours* (68) :

"Je suis arrivé à la Formation début juillet 1944, plus d'un mois après le débarquement de Normandie J'avais vu les tanks allemands détruits sur la route Le Mans-Alençon. J'avais vu leur bombardement; j'avais écouté jusqu'au dernier jour "Radio-London"... Quand je suis parti, je n'avais donc aucune illusion sur l'issue de la guerre (certains membres de ma famille étaient d'ailleurs dans la Résistance).

Pourquoi je suis parti ? C'est difficile à expliquer, d'autant plus que je l'ai fait d'instinct, sans me poser de questions précises. Il y avait deux occupations en Bretagne : la française et l'allemande. L'occupation allemande tirait à sa fin et rejoindre la Résistance n'ajouterait rien. L'occupation française : une armée bretonne était levée, de quelques dizaines d'hommes. Si je voulais y participer, il était grand temps avant qu'elle ne soit balayée avec la défaite allemande et, à quarante types, un de plus apportait encore quelque chose et même beaucoup plus que je ne pouvais le penser. J'y ai réfléchi plus tard. Je faisais un drôle de collabo : j'ai collaboré à un moment où tous ceux qui l'avaient fait cherchaient un

moyen pour s'en sortir, et nombreux ont été ceux qui tournèrent leur veste ! J'ai fait un acte gratuit. Je n'ai jamais rien touché des Allemands. J'avais des amis résistants : je n'ai jamais vendu personne ! J'avais fait le choix d'un uniforme, mais je ne l'ai jamais porté, si ce n'est par bravade !

Je n'ai participé à aucune mission, si, à Troyes où je devais aller dans un autre coin de la ville voir ce qui s'y passait. En fait, je n'ai accompagné G... que pour mettre au point notre retour en Bretagne (pour moi, c'était là qu'était la lutte). Une chose que je dois dire : j'avais décidé d'aller jusqu'au bout et, pour moi, il n'y avait qu'une fin possible : la mort (j'avais lu la vie de Patrice Pearce et "My faith for Irish freedom" de Dan Bren !!... Cela explique beaucoup de choses). Que je sois tué au combat ou fusillé, je ne voyais pas d'autre issue et, dans ces conditions-là, on n'a pas à avoir peur ni même à avoir du courage : on fait ce qu'on a à faire, c'est tout. Je l'ai d'ailleurs montré quand l'Unité s'est enfuie de Rennes. Tous les autres se sont sauvés comme ils pouvaient, moi j'ai incendié la maison (avec l'aide de N...), j'ai rempli une valise de pain de soldat et de liqueur des Antilles (une dizaine de bouteilles), et je me suis tellement attardé que j'ai failli rater le camion qui nous emmenait vers Angers. J'ai dû monter le dernier, après avoir aidé Roparz Hemon.

Mon temps à l'Unité : j'ai fait l'exercice et des manoeuvres. Je n'ai pas eu le temps de faire autre chose avec la garde. Peut-être, plus tard, je raconterai tout en détail..."

Le mot de la fin revient à Mordrel (69) :

"Il n'est que juste de reconnaître que les appels de Debauvais et de Lainé furent écoutés par ce que le mouvement contenait de meilleur sous le rapport du courage et de l'esprit de sacrifice, sinon sous celui de la maturité politique. Beaucoup des plus ardents militants, exclus du P.N.B. delaportien ou qui le désertèrent, vinrent se grouper autour de ce qu'ils croyaient sincèrement être un retour du vieux *Breiz Atao*, qui avait gardé leur confiance.

Ce fut la fleur de notre jeunesse rêvant d'héroïsme qui vint s'enrôler dans "l'armée bretonne" "...

NOTES

- 1) Rapport d'avril-mai 1944, cité par Butler in *La collaboration dans la préfecture régionale de Rennes, revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale*, n° 117.
- 2) Selon Y. Fouéré, in *La Patrie interdite*, p 316 et 317. H. Le Boterf place cette réunion au début de 1944.
- 3) in *néo-Breiz Atao*, n° 1
- 4) Marcel Guieysse est le fils de Paul Guieysse, plusieurs fois ministre des colonies. Après des études brillantes, il est sous-préfet durant plusieurs années. Ayant échoué en 1910 alors qu'il tente de conquérir le siège de député de son père, il participe aux négociations du traité de Versailles. Très intéressé par le nationalisme breton, il s'engage en 1927, et devient président de la section parisienne du P.N.B. Il participe au Conseil National Breton, puis soutient des positions radicales au sein du parti. Il s'engage auprès de Lainé en 1943 : sa stature en fait un allié précieux.
- 5) cité par Mordrel, in *breiz Atao*, p 378
- 6) cité par Frélaut, *ibid*, p 117
- 7) in *néo-Breiz Atao*
- 8) *ibid*, p 372 et 373
- 9) *Ibid*, p 374
- 10) *Ibid*, p 372
- 11) G. Caërléon in *le rêve fou P. 102*
- 12) *Ibid*, p 102 à 108
- 13) in *l'Heure bretonne* de Mai 1944.
- 14) in *Triskell* de janvier-février 1944
- 15) in *néo-breiz Atao* n° 1
- 16) liste établie par Déniel, *ibid*, p 314
- 17) in *néo-breiz Atao* n° 1
- 18) Lévêque in *le rêve fou...*
- 19) article *Davantage de lumière*, in *Argoad* n° 6
- 20) Certains ont émis des doutes sur l'authenticité de cette lettre.
- 21) *Argoad* n° 6
- 22) Lévêque, *ibid*, p 138
- 23) cité par Aziz, *histoire de la Gestapo française en Bretagne*, tome 2, p 86
- 24) interrogatoire de X..., jugé à Rennes le 4 juillet 1945.
- 25) interrogatoire de X..., jugé à Rennes le 22 février 1945
- 26) lettre versée au dossier de X..., jugé à Rennes le 22 février 1945.
- 27) document versé au dossier de X..., jugé à Rennes le 22 février 1945.
- 28) les citations, sauf avis contraire, sont issues du pamphlet écrit par Lainé et reproduites en annexe. (*Foi celtique*)
- 29) in : article *Nos deux bases : Irlande et Prusse*, écrit par Lainé sous le pseudonyme de "Allbrogat", et publié dans *Stur* N° 9 du mois d'avril 1937 p. 55 à 65).
- 30) Mordrel, cité par P. Aziz, *ibid.*, tome 2 p. 45,46.
- 31) cf note 2. Ce terme, qui désigne l'extrême-nord, implique en fait le monde qui n'est pas latin, notamment les Celtes, Germains, Scandinaves...
- 32) spécialiste français dans le domaine des Celtes, qui a publié des ouvrages à cette époque.
- 33) déclaration de Y. Bouëssel du Bourg à l'auteur.
- 34) Vraisemblablement Siegfried, personnage de la mythologie germanique.
- 35) coupable de s'être mis au service du roi de France, Duguesclin est plutôt considéré comme un traître chez les nationalistes en général.
- 36) Ref. au Corps franc qui tenta un putsch sous la République de Wermar ?
- 37) il a, avec les jésuites, limité l'extension de la révolte des "Bonnets rouges", en 1675.
- 38) discours de Lainé, cité par R. Caërléon dans *le rêve fou...*, p. 56.
- 39) cité par Aziz, *Ibid.*, tome 2, p. 46.
- 40) précisons une fois de plus que Mordrel déteste Lainé. Cette remarque est d'ailleurs celle d'un spécialiste : *Stur* est considérée comme une revue proche du national-socialisme. (cf Déniel)
- 41) in : *lettre ouverte au CHEF du Parti National Breton* de novembre ou décembre 1943.
- 42) cité par Aziz, *ibid.*, tome I, p. 52.
- 43) cf note 29
- 44) cité par Aziz, *ibid.*, tome I, p. 46.

- 45) : petits villages bretons traditionnels.
- 46) cité par R. Caërléon, *ibid.*, p. 62.
- 47) citation de F. Debauvais, reprise par Lainé dans un discours, le 17 décembre 1944.
- 48) cf note 29
- 49) un exemple permet d'illustrer cette confiance, finalement assez candide : faisant un cours à des jeunes gens, il leur demande d'ouvrir leur livre au hasard, de noter le numéro de la page, puis de recommencer. Son propre total étant identique à celui d'un élève, il a cette réflexion : "rien n'arrive par hasard"... (témoignage de Y. Bouëssel du Bourg).
- 50) selon le sens que l'on donne au texte de Lucain, dans le livre I de la Pharsale : "Selon vous les ombres ne gagnent pas les demeures silencieuses de l'Erèbe et les pâles royaumes du Dieu souterrain ; le même esprit régit les membres *orbe alio* (dans un autre monde)..."
- 51) témoignage de Y. Bouëssel du Bourg.
- 52) cité par M. Nicolas, *le séparatisme en Bretagne* p 97.
- 53) cité par P. Aziz, *ibid.*, tome I, p 47.
- 54) il s'agit du calendrier de Coligny, reconstitué par Lainé (cf annexe).
- 55) Eskob (Bishop ou Lèveque au sein du *Bezen Perrot*) raconte la cérémonie, dans *le rêve fou...*, p 144 : "Après l'enterrement, nous avons célébré la cérémonie funèbre celtique : le calot, le ceinturon, la feuille de chêne placée devant la photo ; le tout posé sur un guéridon. C'était le rite introduit au *Bezen* par Lainé. Il se rattachait, paraît-il, à une tradition antérieure".
- 56) M. Nicolas, *ibid.*, p 55, 56.
- 57) cité par R. Caërléon, *ibid.*, p 55, 56.
- 58) Ainsi, il aidera Hielscher à sauver un juif, opposant à Hitler, avec l'aide de Cocal et sa famille...(témoignage du fils de Cocal à l'auteur).
- 59) poésie traduite du breton par Y. Bouëssel du Bourg. Elle a été publiée dans *Gwarlarn* en juillet 1935. Lainé a nié être "Urien Riwallon", mais a été formellement identifié par Y. Bouëssel du Bourg et Lukian
- 60) interrogatoire de X... jugé à Rennes le 4 juillet 1945
- 61) interrogatoire de X... jugé à Rennes le 4 juillet 1945
- 62) cité par Caërléon, *Complots pour une république bretonne* p. 357 et 358.
- 63) interrogatoire de X..., jugé à Rennes le 25 mai 1945.
- 64) Cocal in *La Bretagne réelle* n° 254
- 65) in *Le rêve fou* p.148
- 66) *Ibid*
- 67) Y. Bouëssel du Bourg, pourtant très chrétien, raconte sa découverte de cette religion : après de nombreuses discussions, Lainé "me prêta un petit dossier où il résumait en quelques pages exaltantes la doctrine d'un néo-paganisme celtique. Je fus enivré. Pendant deux jours je rejetai la religion chrétienne. Je fus païen de coeur et de volonté"... Parmi les *gours* qui n'eurent pas le christianisme pour les empêcher de pénétrer cette philosophie, on peut noter : Mabinog, Maître, Docteur, Rouzic, Forster...
- 68) cité par Frélaut, *ibid* p. 225, 226, 227.
- 69) *ibid* p. 375

CHAPITRE II –

ACTIVITE MILITAIRE ET DISPARITION (1944...)

TITRE I : ACTIVITE MILITAIRE (1944 – 1945)

SECTION I – *L'INTEGRATION DANS L'ARMEE ALLEMANDE :* *"LU BREZHON" ou EINHEIT PERROT ?*

Aujourd'hui, tout le monde s'accorde à dire que les *gours* se sont engagés dans l'armée allemande. Mais dans quelle unité exactement ? Là aussi, tous sont d'accord : ils ont fait partie d'une unité à la triste réputation ; Aziz en parle dans son livre *Histoire de la Gestapo française en Bretagne* et Ory parle de la "très accessoire Bretonische Waffenverland der SS". Les *gours* auraient donc cumulé divers titres et non des moindres : à la fois membres de la Gestapo et de la SS – les deux corps les plus détestés en France –, tous volontaires, il semble à priori, que l'on puisse affirmer comme J. Delperrié de Bayac qu'ils sont "la fine fleur des nazis de Bretagne et des cogne–dur appâtés par le salaire et les primes de dénonciations." Nous allons voir que la réalité est bien plus complexe, et que ces jugements à l'emporte–pièce sont bien sommaires...

Les Bretons sont engagés dans le Sicherheitdienst (SD), et vont lutter contre la Résistance. Pour comprendre le SD, il est nécessaire de faire un rapide historique de l'organisation de la Sécurité allemande.

Tout d'abord, il y a la Sécurité Militaire : l'*Abwehr*. Ces services sont des plus classiques : issus du *Nachrichtenbureau* né au XIXe siècle, ils sont l'émanation du Grand Etat–Major allemand et reflètent dans le domaine des renseignements militaires la conception prussienne de la guerre : efficacité, mais aussi honneur... A leur tête est placé l'amiral Canaris (depuis 1935), qui parvient à obtenir le monopole d'action en France occupée au moment de l'invasion : l'armée a été outrée du comportement des *Sonderkommandos* SS en Pologne, et veut installer une autorité militaire sur le territoire de l'éternel adversaire, et non promouvoir l'Ordre Nouveau avant toute chose, comme cela sera fait à l'Est.

Mais en fait, l'autorité morale de l'armée va peu à peu être attaquée au plus haut de sa hiérarchie et, en 1943–44, celle–ci assistera impuissante, malgré les différents complots contre Hitler (Canaris sera pendu en avril 1945), à la quasi–disparition de l'autonomie de la Wehrmacht face à la direction nazie du IIIe Reich... Sur le terrain, ces luttes d'influence dans les plus hautes sphères vont se traduire par nombre d'empiétements des organisations de renseignement et de

police, créées par les nazis, sur les compétences de l'armée... Si la lutte contre la Résistance est, dans les premières années, confiée à l'Abwehr et à ses "gentlemen" (sic), elle passera peu à peu aux mains de la police nazifiée du IIIe Reich : la Gestapo, le SD...

Pour comprendre le second aspect de cette dualité policière dans les pays occupés, il faut remonter plusieurs années en arrière.

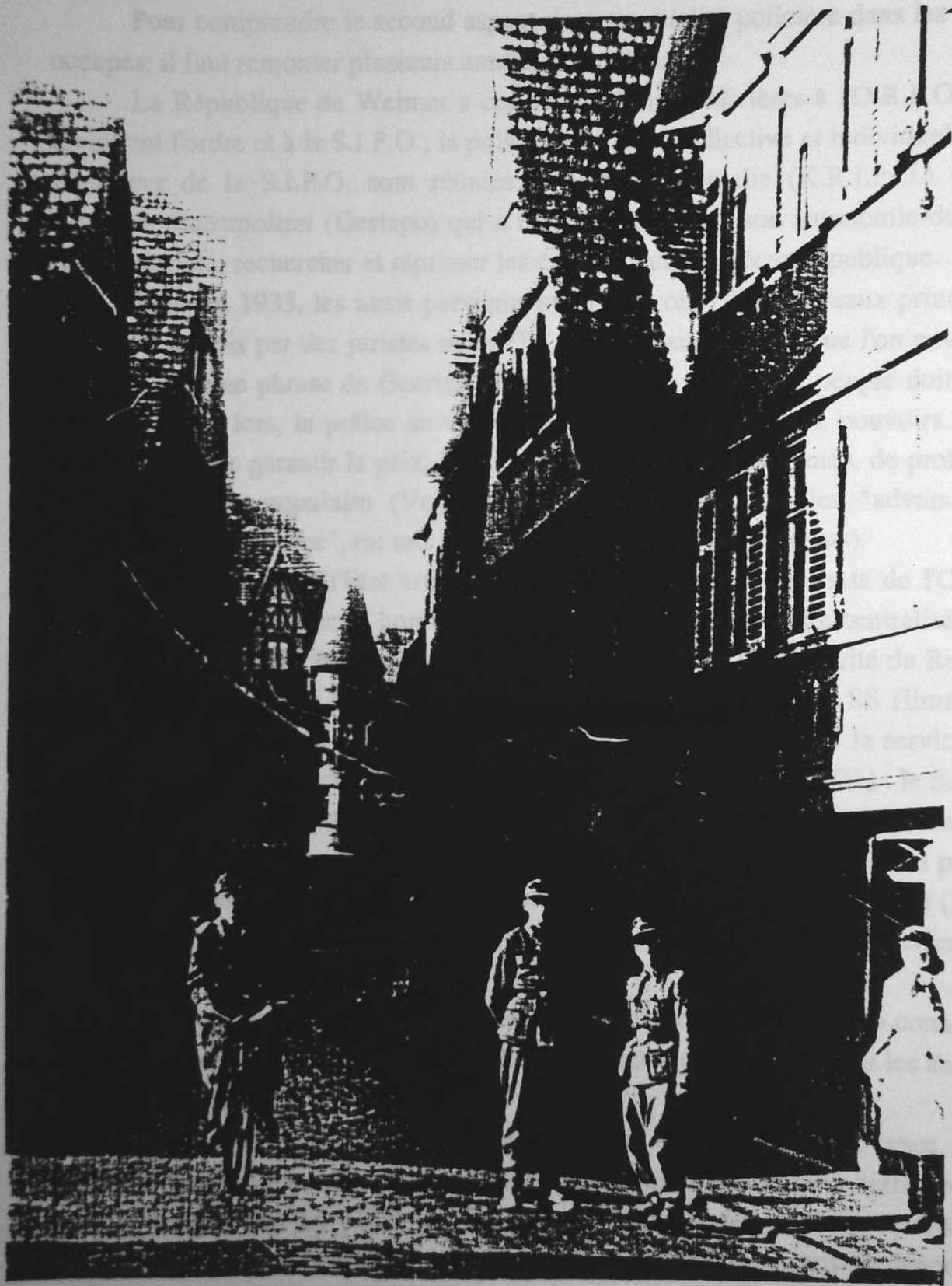
La République de Weimar a confié les tâches policières à l'O.R.P.O. qui maintient l'ordre et à la S.I.P.O., la police de sécurité collective et individuelle. A l'intérieur de la S.I.P.O. sont réunies la police criminelle (K.R.I.P.O.) et la *Geheime Staatspolizei* (Gestapo) qui a rapidement acquis son autonomie du fait de sa mission : rechercher et réprimer les crimes contre la sécurité publique.

Mais en 1933, les nazis parviennent au pouvoir : des nouveaux principes vont être définis par des juristes nazis (W. Best, notamment) et que l'on pourrait résumer par une phrase de Goering : "tout ce qui ne sert pas le peuple doit être détruit"... Dès lors, la police se voit confier des missions et des pouvoirs sans limites : afin de garantir la paix, l'ordre et la sécurité des Allemands, de protéger l'Etat et la vie populaire (*Volkstum*), et de lutter contre les "adversaires idéologiques du régime", est mis en place l'Etat policier (*Polizeistaat*).

Les rouages de l'Etat vont donc être pénétrés par les tenants de l'Ordre Nouveau, alors que, par de nombreuses réformes, la police va être centralisée au sein du R.S.H.A. *Reichssicherheitshauptamt* (office central de sécurité du Reich) créé en 1938 et confié à Heydrich, sous l'autorité du Reichsführer SS Himmler. La S.I.P.O. (à l'origine indépendante) est maintenant jumelée avec le service de renseignement et de sécurité issu de la SS (et né en son sein dès 1931) : le S.D.... Toute l'organisation policière est passée aux mains des nazis : la tâche du R.S.H.A. est immense, de la propagande au contre-espionnage, en passant par la police criminelle ou le maintien de la pureté raciale... Comme l'a dit Rivet (1), il s'agit d'un "vaste ministère traduisant l'emprise totale du Parti sur les leviers de direction du Reich"...

Cette organisation a eu à l'intérieur du Reich l'efficacité que l'on connaît – et qui n'a pas empêché de dormir tous les démocrates européens – dans les années précédant la guerre...

Devant la rapide avancée des troupes allemandes en France, des préparatifs sont organisés, qui permettent à l'Abwehr de quadriller le territoire, en plaçant notamment un poste important à Angers, du fait de la proximité de l'Angleterre. Pourtant, Himmler désobéit aux instructions, et envoie Knochen, représentant du R.S.H.A., et quelques hommes à Paris; ils se mettent immédiatement à l'oeuvre, s'occupant des Juifs et des franc-maçons. Très



*Deux Gours en Allemagne
(photo communiquée par Le Coz)*

rapidement, une structure parallèle à celle de l'Abwehr se met en place : cette dernière disparaît peu à peu, alors que la police de sûreté (S.I.P.O-S.D.) connaît un développement irrésistible (au printemps 1944, l'Abwehr compte 69 bases; le R.S.H.A. 131...)

Le R.S.H.A. a donc des missions très diverses et nombreuses en Allemagne, mais aussi dans les pays occupés. Particulièrement, la section IV (il y en a 7) "contrôle l'opinion, surveille et réprime l'opposition politique de gauche et de droite, les tentatives de sabotages et de résistance, le terrorisme et l'espionnage" (2). Là se mêlent particulièrement les actions du S.D. et celles de la Gestapo, malgré certaines frictions (le premier est avant tout un organisme SS, alors que la seconde, existant avant 1933, n'est pas complètement pénétrée par "l'ordre noir") : les missions sont les mêmes et ils opèrent souvent ensemble... De là provient la confusion si courante : en France, si la Gestapo va rester durant de longues années encore le symbole d'une occupation impitoyable et forcément brutale, le S.D. est relativement peu connu. Il faut avouer que dans l'imagerie populaire, où la Gestapo représente la répression, affirmer que les *gours* appartiennent à ce corps n'est pas faux dans l'esprit, à défaut de ne pas l'être dans la réalité...

En effet, les négociations ont été menées sur la demande de Lainé avec l'adjudant Grimm, chef de la section VI du S.D. de Rennes. Cette section a avant tout une mission politique, et se charge notamment de nouer des relations avec des milieux collaborationnistes ou tous les mouvements susceptibles d'être utiles, tels que la Phalange, le Parti Nationaliste Basque ou le Mouvement breton...

La convention de fondation de la Formation Perrot est signée à Rennes le 11 novembre 1943 par Lainé (et deux témoins bretons) et le Commandant Pulmer, le très important chef de la S.I.P.O. et du S.D. de Rennes... Cette convention est très précise : est créée une unité bretonne qui combattra en Bretagne avec les Allemands, contre les ennemis communs de la Bretagne et de l'Allemagne (si les Occupants pensaient à la Résistance, les Bretons pensaient plutôt à l'administration de l'Etat français...).

Lainé n'a pas demandé l'avis des *gours* avant de signer cet accord, mais ceux-ci lui font confiance: au fur et à mesure de leur arrivée, ils signent leur engagement dans les rangs de l'Axe. Cependant les témoins de l'époque affirment qu'aucun serment au Führer n'a été fait: il ne s'agit en aucun cas de signer pour l'éternité une promesse de fidélité au national-socialisme. Il s'agit d'une reconnaissance de l'Allemand comme allié, et d'un moyen de se battre, les armes à la main, contre la Résistance... En fait, nous avons vu le gouffre entre l'Europe

Nouvelle de Hitler et l'Europe Nouvelle de Hielscher pour laquelle se bat Hénaff...

Pourquoi s'engager dans la SS, dont est issu le S.D., et non la Wehrmacht ? Apparemment parce que celle-ci n'accepte pas les Etrangers... De plus, certains pensent que Hielscher aurait fait pression sur Lainé, afin de posséder une unité alliée parmi les fidèles du IIIe Reich...

Pourquoi dans le SD plutôt que la Waffen-SS ? certains jugent la SS proprement dite trop politisée... De plus, on peut penser qu'afin de rester en Bretagne, le S.D. est plus sûr. Enfin, les *gours* étant considérés comme SS, ce statut permet probablement de conserver au *Bezen* son caractère militaire, sans entrainer de trop forte spécialisation dans les "interrogatoires"... Nous verrons qu'en fait le travail de renseignement conduit à l'un comme à l'autre...

L'engagement étant signé, il convient maintenant d'étudier les rapports avec les Allemands.

Une première chose est absolument certaine : les *gours* ne sont pas considérés par les Allemands comme des hommes-de-main méprisables. Considérant ceux-ci comme des alliés militaires, ils font preuve d'un respect, d'ailleurs réciproque, qui n'est pas vraiment habituel de la part d'une armée recourant massivement aux troupes les plus diverses dans sa lutte contre la Résistance. Lainé témoignera d'ailleurs après la guerre (3) : les autorités allemandes "s'en déclarèrent très satisfaites. Ayant un ami bien placé à Berlin, j'avais la connaissance de la teneur des rapports du Commandeur en Bretagne. Ils louèrent toujours la fidélité de la troupe, sa bonne tenue disciplinaire, et la sûreté de son recrutement. Ces autorités nous montrèrent toujours le maximum de confiance... et de considération. Les morts au champ d'honneur reçurent pleins honneurs militaires; les blessés au combat reçurent la médaille des blessés. La garde personnelle du commandeur nous fut confiée et il déclara plusieurs fois : "je ne veux être gardé que par des Bretons". Lorsque enfin je fus moi-même incorporé dans l'hiver 44-45 ce fut avec rang de lieutenant dans l'armée allemande. Au titre de toute la compagnie notre Colonel avait envoyé en mai 45 mon dossier pour la médaille des Services de Guerre".

Cette déclaration -rien ne permet de mettre en doute ses éléments-prouve, en sus de l'efficacité du *Bezen*, que les *gours* ont, au sein de la S.D., un statut équivalent à celui de l'Allemand -ce qui à l'époque, n'est pas peu dire. Ils peuvent en plus déployer leur drapeau, blanc à croix noire (faveur refusée à la Milice), auquel les Occupants rendent même les honneurs ! Pour ce qui est des victimes qu'a compté la Formation, dans ses mémoires, Yann Bouëssel du Bourg raconte l'enterrement de Le Deuff, tué en opération : "l'armée allemande avait

tenu à marquer la nouvelle fraternité d'armes germano-bretonne. Une section rendait les honneurs et tira plusieurs salves. J'admirai l'extraordinaire perfection de la mécanique allemande. Il y eut trois discours : l'un en allemand du Commandeur (Grimm, je crois). Je n'y compris que deux mots : "terrorismus" et "bolchevismus", un autre en breton de Hénaff saluant l'entrée du jeune seigneur dans le *Gwenva*, le Paradis des braves, enfin [Cocal] prononça une courte allocution en français. Puis un biniou joua l'air de *Ich hatt einen kameraden* et nous chantâmes le *Bro gozh* au garde à vous. Deux jours après je reçus un mot de Lainé m'invitant à prendre part à une petite soirée commémorative en l'honneur de notre camarade. A cette soirée assistaient tous les soldats de la Formation qui n'étaient pas en service et deux officiers allemands invités"...

Après chaque opération est ainsi organisée une *kameradschaft*, qui unit au repos des soldats unis au combat...

Il est donc indéniable que les *gours* sont pleinement acceptés en tant que soldats au sein du S.D.. Mais au-delà de ces bonnes relations, il est intéressant d'étudier les rapports entre les alliés de manière plus précise : quelle est l'indépendance exacte du B.P. en tant qu'organisation ?

En ce qui concerne l'instruction, et en général la vie à la caserne, les *gours* bénéficient d'une large autonomie. D'abord logés à la caserne du Colombier, puis dans deux bâtiments rue Lesage et rue de Vincennes, ils vont bénéficier d'une formation assez poussée : cours de télégraphe, de morse, étude de balistique... On leur apprend notamment le maniement et le démontage du pistolet Rubis. Pratiquement, des manoeuvres sont organisées, comme des coups de force, minutés très précisément...

Cet entraînement est apparemment très sérieux : en collaboration avec l'Allemand Froböse, un proche de Lainé, ancien officier dans l'armée française, Arzel, dirige de main de maître ces opérations...

Au plan idéologique, là aussi, Lainé est largement libre : il se plonge plus que jamais dans sa "Foi Celtique", et y entraîne certains soldats... D'une manière plus générale, on s'efforce de sensibiliser les hommes qui ne sont pas seulement le noyau d'une future armée bretonne, mais aussi les cadres, l'élite de la future Bretagne : des cours de breton sont organisés, on s'efforce de lire Nietzsche (parfois avec modération), et Lainé explique toujours le bien fondé de l'engagement auprès des Allemands...

On peut voir que cette marge de manoeuvre porte peu à conséquence... En effet, au plan strictement militaire, nulle trace d'autonomie : les Occupants ont des ordres précis, et ne peuvent accorder de statut dérogatoire aux *gours*. Le symbole de cette logique d'intégration est probablement l'uniforme. Eric affirme

qu'une trentaine de *gours* sont envoyés à Paris début mars, où ils reçoivent, avenue Foch, des uniformes. Probablement pour ne pas choquer les volontaires, les *gours* n'en seront pas dotés lors d'une cérémonie symbolique : simplement, chaque jour, ceux qui sont envoyés en mission (garde de l'immeuble de la Sécurité, avenue J.Ferry à Rennes...) revêtent la nouvelle tenue. Celle-ci est un uniforme SS, comprenant notamment le ceinturon à la fameuse devise : *Mon honneur s'appelle fidélité*, mais où les runes SS ont, semble-t-il, été remplacées par des épaulettes noires rigides avec des franges vertes. Il n'y a nulle trace d'autre signe distinctif (le calot n'a pas de tête de mort).

Lainé avait lutté pour obtenir une certaine autonomie : afin d'être opérationnel de manière isolée, le *Bezen* a été doté d'une structure rigoureuse. Lainé se contente d'être une sorte d'autorité morale : l'aspect militaire de la Formation est confié à Cocal (si l'on a pensé durant un moment à confier ce commandement au Grand Geff, le projet a été abandonné), qui commande deux sections dirigées par un *kerennour* (lieutenant) (Jasson, Louarn-Du puis (?) Maître; on a aussi parlé, plus tard, de Guiriec et Rouat). Chaque section comprend quatre groupes, dirigés par un *kentour* (sergent) et comprenant en sus quatre *gours* (soldats) : un groupe de choc, un groupe de protection et deux groupes de renfort. La première section comporte les groupes : Lealded (Loyauté), Mc Bride, Ambigate, Gradlon; la seconde, notamment les groupes Dahud, Cadoudal, Budoc.

Cette structure est destinée à permettre une utilisation du *Bezen* en tant qu'unité militaire, ce qu'avait opéré Lainé. Mais les Allemands ne l'entendent pas ainsi, comme l'a écrit Jasson : "pour ce qui touche à l'engagement de notre unité... nous avons compris dès le début qu'il y aurait une contrepartie que nous devions accepter. C'est un fait que, au cours de nos rapports avec les chefs allemands, nous dûmes constamment lutter contre leur tendance à se servir de nous individuellement. Le petit nombre des hommes engagés dans une action, en général de cinq à dix, favorisait leur manière de voir. Nous avons dû souvent intervenir pour faire respecter la nôtre : "Mais ces interventions n'ont pas connu un réel succès, comme nous le verrons plus tard : dans l'une des grandes opérations, à Broualan (cf. plus loin), seuls quinze *gours* sont utilisés. Les Allemands se servent plutôt des Bretons en kommandos, avec d'autres forces alliées (Troupes de l'est, agents du P.P.F., miliciens et soldats allemands), et toujours sous leur commandement. Là aussi, il est possible de parler d'un échec total de la part de Lainé : il peut toujours parler (4) des "soldats bretons de la Compagnie Perrot", à force d'avoir "acquis des actions dans le Canal de

Germanie", il a fini par s'y noyer... Mais, pour combattre la France, avait-il d'autre choix ?

Nous avons donc vu que les *gours* sont largement subordonnés à l'autorité allemande, dont le représentant est Pulmer. Pourtant, Lainé reste le supérieur au *Bezen* : quelle est sa place exacte, dans cette dualité de commandement ?

Il semble n'être resté qu'une sorte d'autorité morale, ainsi qu'un intermédiaire entre ses hommes et les Allemands. Mais lorsqu'il s'agit d'opérations, il n'avait sans doute qu'à transmettre les ordres, et Cocal se chargeait de désigner les volontaires...

Lainé donne en outre de conseils à ses hommes : il leur demande ainsi de ne pas participer aux "interrogatoires"... Quelle ignorance des réalités de la guerre... Sans doute cela ne convient-il pas à l'honneur du Celte, mais il a lui-même signé le contrat de subordination aux autorités allemandes... Cet honneur est d'ailleurs fondamental : il a prévenu qu'il n'accepterait pas que des vols aient lieu en opération. Lors d'une mission rue Gutenberg à Rennes, une somme d'argent est découverte et soigneusement comptée par un Allemand (Breuer) et Pelletan. Mais Rivoallan l'a su : un certain "Tatave" (?) prétexte une perquisition, s'en empare, puis partage l'argent... Mais les deux hommes sont découverts et interrogés par Cocal, Jasson et Laizet : une partie en est ramenée chez son propriétaire. Selon un *gour*, Breuer "autorisait B... [Targaz] à administrer une "correction "à Tatave"". Lainé parlera de ce sujet lors d'un discours le 5 mars 1945 : "j'ai été sévère, selon les principes militaires, à l'endroit des camarades qui avaient eu la faiblesse de prendre quoi que soit, en cours d'opérations : trois d'entre eux sont allés qui en travail forcé, qui en camp de concentration. Et les objets qui n'ont pu être remis où ils auraient été pris ont été détruits devant tout le monde, sans considération de leur utilité ni de leur valeur".

Pour clore définitivement le débat sur le caractère mercenaire des *gours*, il faut noter qu'ils touchent un salaire de soldat d'environ quatre mille francs, mais dont une large partie est versée volontairement au Fonds Debauvais, "employé à des oeuvres intéressant la communauté nationale bretonne", telles que l'école bretonnante de Kerlann ou l'achat de livres en breton pour l'organisation *Brezoneg ar Vugale*.

Enfin, il est intéressant de voir les rapports avec les organisations françaises qui luttent avec le *Bezen* contre la Résistance, car Lainé se fonde sur les mauvais rapports pour prouver le caractère breton du *Bezen*. Ainsi à Tübingen, il tient ces propos :

"De 1941 à 1943, nous aurions pu nous engager comme militaires dans la Ligue des Volontaires Français, la Waffen-SS française et autres formations de

recrutement français. Nous n'y avons jamais consenti parce que nous sommes les vrais Bretons. Nous n'avons consenti à aucune compromission qui permit de soustraire à la seule Nation Bretonne le bénéfice et la renommée de notre conduite, et surtout pas à celles qui pouvaient s'interpréter au bénéfice de la France notre ennemie. Car le plus enraciné des périls qui menace la Bretagne, c'est le péril de francisation. Tel est fait. On ne pactise pas avec l'ennemi, surtout dans l'état d'anarchie qui est le sien et de faibles ce qui est le nôtre...

Nous avons donc attendu pour nous engager que la Formation Perrot nous permit de prendre part à la guerre de direction allemande sans aucun intermédiaire français, comme cela fut toujours bien précisé et comme je vous prie d'y veiller soigneusement à l'avenir comme par le passé. Nos papiers militaires ont toujours porté que nous sommes de seule nationalité bretonne et j'ai appris avec une vive satisfaction que l'engagement spécial récemment souscrit par certains de nos camarades porte expressément qu'ils sont engagés dans l'Armée Allemande afin de combattre les ennemis "de l'Allemagne et de la Bretagne" et nommément "les Anglais, Américains, Russes et Français". Rien ne peut mieux établir le caractère de notre activité.

Voilà donc un résultat que nous avons déjà obtenu dans cette guerre, affirmation grosse de conséquences et signée du sang de nos morts et de nos blessés, tous volontaires : "Dans cette guerre et pour la première fois depuis plusieurs siècles des Bretons nationalistes se sont engagés en troupe militaire pour combattre la France dans les rangs de ses ennemis". Auprès de l'éclat de cette action historique dont je suis pénétré de fierté, tous les agents pactiseurs et tendeurs de mains à la France n'apparaîtront qu'assez ternes –si ce n'est pire– quelle que soit la réclame dont ils puissent bénéficier aujourd'hui."

De fait, les *gours* ne peuvent être soupçonnés d'avoir beaucoup apprécié les miliciens : Prigent répondra aux policiers à la Libération : "je n'éprouvais aucune sympathie pour eux, car nous savions qu'ils avaient été nommés par Vichy, et les Français comme je vous l'ai dit étaient pour nous des ennemis".

De même, le commandant Gamovy-Dubourdeau du P.P.F. rencontra à plusieurs reprises Lainé pour le convaincre d'intégrer son organisation, lui affirmant que les *gours* étaient "des jeunes gens de première classe que vous avez déjà militairement instruits. Ils formeraient les cadres d'une vaste troupe..." Lainé refusa, mais il en a "gardé le souvenir d'un ennemi correct, et même très bien"... (5)

Ce sentiment de méfiance était d'ailleurs réciproque : l'un des responsables de la Milice en Bretagne (apparue début 44), De Constanzo, promit plusieurs fois de régler le problème des autonomistes de manière définitive... D'ailleurs, si l'on



*Trois soldats bretons -en uniforme allemand- en Allemagne.
(photo communiqué par Le Coz)*

en croit Keraudren (qui a écrit ses aventures dans *A contre-courant*), Lainé avait placé un homme à la Milice pour être renseigné sur ses intentions...

Que dire en conclusion ?

Engagés dans le S.D. les *gours* y bénéficient du respect dû au soldat, comme en a témoigné Lainé dans un discours :

"Nous avons touché l'uniforme allemand sans addition ni correction, uniforme que l'on ne confie pas à des agents. Nos camarades morts au Champ d'Honneur ont été enterrés, tant à Rennes qu'à Vannes avec les honneurs militaires, ce que l'on ne fait pas pour des agents. Nos camarades blessés en combat ont reçu la médaille des blessés de guerre. Plusieurs d'entre nous ont reçu des grades allemands. Nous avons reçu des papiers militaires temporaires, et si tous n'ont pas encore reçu leur Solbuch qui établit sans conteste la qualité définitive de militaires, vous savez qu'ils sont en route. Nous avons touché les mêmes soldes que nos camarades allemands, nos récompenses ont été des grades et décorations, jamais nous n'avons touché de primes en argent : nous avons toujours été traités en soldats."

Les Bretons sont donc des soldats, et non simplement des informateurs... Mais des soldats bretons ? Le fait que cette nationalité soit notée sur les livrets militaires n'est pas vraiment suffisant... Lors de la fuite, l'intégration dans l'armée allemande sera plus forte encore : Pulmer semble avoir été intelligent, en respectant symboliquement le caractère breton du *Bezen*, mais il n'était pas question de laisser une unité incontrôlée agir à sa guise...

De fait, lors des opérations, les *gours* seront totalement subordonnés aux Allemands, acceptant d'obéir à tous les ordres, acceptant les pires nécessités de la guerre...

SECTION II - LES OPERATIONS

La question de l'activité du *Bezen Perrot* a fait couler beaucoup d'encre. Unité spécifiquement militaire pour les uns, Kommando chargé des basses besognes policières - et en premier lieu de la "question" - pour les autres, il s'agit encore d'un problème brûlant sur lequel il est difficile d'avoir des certitudes. Mais aujourd'hui, alors que les archives s'ouvrent, il est possible de comparer les témoignages des personnes arrêtées avec ceux de membres de la Formation, interrogés à la Libération. Naturellement, il est possible de remettre en cause des déclarations obtenues de soldats arrêtés lors d'une période où les passions n'étaient pas près de s'éteindre et les citations sont à utiliser avec précaution. Cependant, différents procès-verbaux présentent des ressemblances:

à moins de considérer que les enquêteurs aient voulu créer un récit cohérent, certains éléments sont probablement vrais. Une évidence est tout de même à souligner: les prisonniers ont toujours tendance à minimiser leurs responsabilités, et parfois même à exagérer celles de certains... Ainsi les *gours* de qui sont issues les informations qui vont suivre, semblent n'avoir participé à aucune opération d'importance, et les faits dont ils témoignent leur ont souvent été rapportés par leur camarades...

Malgré tout, il a été possible de discerner deux sortes d'activité: les missions classiques et les missions de contre-guerilla.

A - DES MISSIONS POLICIERES CLASSIQUES...

Dès la seconde quinzaine de mois de décembre 1943, les *gours* vont être utilisés par les Allemands dans des opérations relativement peu importantes, avant de faire leurs preuves lors d'opérations de plus grande envergure...

A leur engagement, les hommes sont surtout employés à monter la garde: ils sont postés, probablement en uniforme, devant leur cantonnement, mais aussi devant le siège de la sécurité, avenue Jules Ferry à Rennes. Au gré des opérations, les "durs" se mettront en avant, les autres en resteront à ce genre de mission...

Ils sont bien entendu, aussi chargés de garder les prisonniers à Rennes ou lors de ratissages: Ils suivent les troupes allemandes et les Unités de l'Est et prennent en charge les maquisards capturés. Un *gour* témoigne des consignes (6): "A Rennes, quand nous gardions des prisonniers politiques du S.D., nous avions l'ordre de les supprimer s'il s'agissait de cas importants au cas où des parachutistes viendraient à attaquer l'endroit. La veille du départ [le 31 juillet ?], j'étais désigné pour être de garde et lorsque je me suis adressé au poste de garde allemand, il m'a été répondu qu'il n'y avait pas de prisonniers. Je ne sais pas ce qu'[ils] sont devenus...". Peut-être s'agit-il des trente-trois fusillés de la caserne du Colombier...

Certains soldats participeront aussi à des recherches d'armes laissées par les Alliés lors de la débâcle dans l'étang de Rouvres. Si le résultat en est médiocre, il n'en est pas de même à l'approche et dans les semaines qui suivent le débarquement: l'arrestation d'un interrégional du bureau des opérations aériennes à Rennes (7), va permettre de découvrir et de récupérer plusieurs tonnes d'armes qui seront stockées dans un bâtiment, place Hoche à Rennes. Lainé aura ce commentaire après la guerre (8): "Anciens" ! je vous laisserai à raconter comment les Anglais armaient toute la Waffen-SS de Bretagne"...

Parfois, le *Bezen* revient à sa mission d'origine: la protection de personnalités menacées par la Résistance. Outre Bassompierre lors de son passage à Rennes (officier dans la division Charlemagne, il sera fusillé à la Libération), et le commandant Pulmer qui bénéficie de gardes du corps (ce dernier aurait déclaré ne vouloir être gardé que par des Bretons...), des hommes vont être envoyés protéger un militant, en avril 1944 (9): trois *gours* gardent le moulin du Baudry, à Languidic, dont le propriétaire, un ami de Lainé, craint une attaque de la part de résistants. C'est là que Jégou se tire une balle dans la cuisse...

Des équipes sont aussi mises sur pied afin de garder des maisons dont les propriétaires sont en état d'arrestation ou en fuite suite à des actions de résistance: en décembre 1943 ou janvier 1944, Jégou et Raymond occupent durant quatre jours le château de Saint-Gurval-en-Guer, (10) dont les habitants sont en fuite après des parachutages d'armes. Une opération similaire aura lieu à Rennes le 18 février 1944 (11): quatre hommes se présentent 80, rue de Dinan pour y arrêter un suspect. Celui-ci, n'étant pas à son domicile, certains s'installent pour un jour ou deux, espérant saisir d'autres résistants...

En effet, les membres du *Bezen* se chargent régulièrement de monter des souricières: au cours de l'une d'elles, Le Deuff sera tué par un F.F.I...(12) Ce dernier, immédiatement maîtrisé, connaîtra un sort peu enviable...

Cependant, les arrestations constituent une part importante de leur activité. En premier lieu, ils participent à la recherche de réfractaires: à la fin du mois d'avril 1944, une rafle a lieu dans la rue de Saint-Malo à Rennes et permet l'arrestation d'environ deux cents personnes qui sont amenées au camp Margueritte pour contrôle d'identité (13). Selon un *gour*, seules quatre d'entre elles sont retenues. Apparemment, d'autres rafles ont eu lieu dans cette même rue: au cours de l'une d'elles, Cocal aurait blessé un F.F.I., qui mourra à l'hôpital...(14)

Dans la lutte contre la Résistance, qui reste naturellement l'objectif premier, les *gours* vont encore s'illustrer: le 30 mars, quinze des leurs, commandés par Cocal, se rendent à Vannes en compagnie de six officiers du S.D. Là se séparent pour mener des missions différentes, par groupes de trois: l'une d'elles a pour objectif l'île de la Jument, où l'on soupçonne une famille d'héberger des réfractaires et de recueillir des armes parachutées: Jégou, Guiriec et Marrec embarquent à Arradon le 31, retrouvent une dizaine de douaniers allemands sur l'île et procèdent à l'arrestation de cinq habitants, puis à une rapide fouille des lieux (elle ne permet pas de découvrir les réfractaires, pourtant présents dans la maison). A leur arrivée à Rennes, les suspects seront interrogés et frappés (15). De même, au début du mois de janvier, trois membres du *Bezen*,

sous la direction d'un Allemand du S.D., appréhendent trois personnes à Guer: celles-ci sont soupçonnées d'avoir des rapports avec le propriétaire du château qu'occupent les *gours*...(16)

Enfin, une arrestation va illustrer la terrible main-mise allemande –en l'occurrence nazie– sur la Formation Perrot: trois de ses membres, encore sous la direction d'un Allemand, vont procéder à l'arrestation d'une vieille dame d'origine israélite, à Rennes... Elle sera remise à la police allemande: à la Libération, les enquêtes policières ne permettront même pas de retrouver son identité (17)... On est bien loin de la libération de la Bretagne...

On peut voir dans ces missions la volonté évidente des Allemands d'utiliser la Formation Perrot comme force d'appoint, force particulièrement efficace du fait de sa connaissance d'un pays difficile... Mais ces opérations de police, sans être le moins du monde abandonnées, vont être éclipsées par des actions plus spécifiquement militaires...

B - ... A LA CONTRE-GUERILLA...

Face à une Résistance qui prend chaque jour plus d'importance alors que le débarquement approche, le *Bezen Perrot* va être employé, toujours sous direction allemande, à une lutte plus proche des rêves de Hénaff sous la forme des "Kommandos", mais aussi sous la forme d'une unité militaire qui va lutter, les armes à la main, contre les maquis. Les Kommandos représentent la forme utilisée par les occupants pour lutter contre des partisans insaisissables. On peut remarquer l'efficacité de ce mode d'organisation qui allie rapidité et mobilité: la Bretagne étant occupée par des garnisons importantes qui attaquent les maquis, les allemands envoient des groupes dans des villages autour desquels sont signalés des regroupements importants de maquisards; ces groupes sont chargés des interrogatoires des prisonniers capturés par les troupes régulières lors d'assauts, et prennent parfois part aux opérations en gardant ces prisonniers.

Un Kommando comportant des Bretons et des Allemands est ainsi envoyé à Guéméné-sur-Scorff : il réquisitionne un hôtel du 25 Mai au 3 juillet. Des témoins ont affirmé à la Libération que les occupants se déplaçaient souvent pour faire ce qu'ils appellent "la chasse aux patriotes". Une action a notamment été menée contre le maquis de Saint-Tugdual vers le 18 juin, mais ne semble pas avoir été un grand succès: un *gour*, qui avait bénéficié des confidences d'une infirmière l'a, selon un témoin, vertement reproché à ses camarades: "Bande d'imbéciles" ! Je vous avais pourtant donné toutes les indications nécessaires pour cerner le maquis ! "(18) *Le gour* – peut-il faire autrement ? – niera à la

Libération, et fera une remarque intéressante: il a peut-être parlé de "prendre" le maquis, mais entendait par là "rejoindre" le maquis et non pas le capturer"... Tout est dans la nuance... Il affirme en outre avoir passé son temps à réparer une voiture; l'accusation affirme qu'il a gardé des prisonniers (certains, arrêtés début mai, seront retrouvés dans la fosse commune de Port-Louis...).

De la fin juin à la fin juillet, trois Kommandos sont envoyés en mission dans le Morbihan et le sud des Côtes-du-Nord: Uzel, Pontivy et Carhaix. (19). A Uzel, l'activité de cinq soldats de la Formation est confirmée par le témoignage de Jean Lebranchu (20): responsable F.T.P., il est arrêté le 6 juillet 1944 et conduit à l'école du village. Il va y subir un "interrogatoire renforcé", suspendu entre deux chaises, la tête en bas: "la position idéale pour recevoir des coups de bâton, de cravache, de nerf de boeuf"... Mais le prisonnier ne parle pas, et les Allemands le remettent à "trois individus en tenue vert-de-gris et en cravate noire et un civil en costume bleu marine": il semble que ces hommes, français, soient des membres du *Bezen* (la Milice française était vêtue de bleu). Lebranchu, contrairement à ses compagnons de captivité, parviendra à s'évader...

Uzel sera le théâtre de nouvelles opérations, après une action menée par la Résistance au début du mois Juillet, près de Bourbriac: le 9, en représailles, les Allemands organisent un ratissage dans les environs de Peumerit-Quintin, Canihuel, Trémargat, Sainte-Tréphine et le Haut-Corlay. Les personnes arrêtées seront, selon J. Delperrie de Bayac (21), dirigées vers Uzel: certaines seront retrouvées à l'Hermitage-Lorge, au lieu-dit "la Butte rouge", parmi cinquante-cinq corps martyrisés...

Il est possible aussi qu'un Kommando ait agi à Locminé, avec des Bretons. Un groupe a en effet occupé l'école Sainte-Anne à partir de la mi-mai, mais une opération a eu lieu dans ce village après la prise de Saint-Marcel: les témoignages affirmatifs, relèvent peut-être de la méprise... En tous cas, l'école des filles a vu des tortures infligées aux quelques mille cent quatre vingt treize prisonniers qui y transiteront (selon l'abbé Raoul). (22).

Un Kommando a de même peut-être été envoyé dans la région de Maël-Carhaix et Gourin, en février 1944: il y aurait eu quatre-vingt morts ou prisonniers (23). Peut-être s'agit-il du "Kommando Scrignac" ? Du fait de la pauvreté des renseignements, rien ne permet de le confirmer; ainsi, d'autres groupes de cinq hommes ont-ils probablement été constitués...

Cependant, il est faux de considérer le *Bezen Perrot* comme une pure formation de renseignement: il a pris part à des assauts contre des maquis, notamment à Broualan, Maël-Pestivien et Saint-Nicolas-du-Pélem, Locminé.

Dès avril 1944, des F.T.P. se regroupent à Broualan, afin de préparer des opérations relatives au débarquement: des constructions commencent, en vue d'accueillir les nouveaux arrivants de la région malouine de plus en plus nombreux (plus d'une centaine), et parfois peu discrets...

Et ce qui devait arriver... Suite à la mort d'un soldat allemand à Cuguen, un village proche, plus d'une centaine d'hommes encerclent le maquis le 17 juillet (24): il s'agit de miliciens français, commandés par de Constanzo, des membres du P.P.F., et de quinze membres du *Bezen Perrot*... Et l'attaque commence: les environs sont ratissés, une quinzaine de maisons et fermes fouillées puis brûlées, et six habitants fusillés (selon un *gour*: "les corps ont été laissés à découvert pour servir d'exemple, sur l'ordre de Constanzo"...), alors que certains maquisards se rendent (le combat aurait fait vingt cinq victimes), dont un adjudant du premier régiment de France et un capitaine de l'armée de l'air américaine (abattu et fait prisonnier en Normandie, il s'est évadé et se cache à Broualan, en civil, même s'il conserve sa plaque d'identité militaire).

Puis commence le "travail" de renseignement: un *gour* (A...) témoigne: "l'interrogatoire était fait par les membres du P.P.F., avec la plus grande brutalité. En particulier, après avoir [été] roué de coups, un détenu... fut abattu sur place par un membre du P.P.F.". Le cas de l'officier américain est l'objet d'une dispute: celui qui dirige les Bretons lors de l'opération, le réclame afin de le mettre à la disposition des autorités allemandes en tant que prisonnier de guerre. mais l'aviateur est en civil: quand A... demande à de Constanzo la clé des menottes, "celui-ci répond qu'il n'en apportait jamais, n'ayant pas l'habitude de libérer ses prisonniers"... Finalement, les deux chefs décident, près de Saint-Rémy-du-Plain de le fusiller (avec l'accord d'un Allemand du S.D.): Le Goff (25) désigne plusieurs *gours* pour l'exécution: ils refusent... Un officier de la Milice – qui sera fusillé à la Libération – tue le new-yorkais d'une balle dans le dos...

Le maquis passe le Couesnon le 11 juillet, et s'établit en Mayenne, où il prendra part aux combats de la Libération... Il semble que les soldats bretons n'aient pas à rougir de leur comportement lors de cette opération: à part Le Goff, qui s'est apparemment laissé convaincre par les miliciens, ils ont refusé de fusiller un soldat ennemi en civil... Mais il n'en a pas été de même à Maël-Carhaix, quelques semaines plus tôt...

Probablement vers la mi-mai, une vingtaine de Bretons, accompagnés de plusieurs dizaines de membres des S.D. de Rennes, Saint-Brieuc et Pontivy se rendent dans ce petit village (26). Les soldats allemands et les Unités de l'Est sont déjà sur place : les hommes de dix-huit à soixante ans reçoivent l'ordre de se rendre sur une place, où l'on procède à des vérifications d'identité. A...

témoigne: "une soixantaine de personnes furent arrêtées dans le bourg et dans les fermes voisines. Je fus employé à leur garde et à celle des camions qui nous avaient amenés. Au cours des interrogatoires, plusieurs détenus, en particulier le maire de Maël-Pestivien et le docteur de la commune, furent particulièrement maltraités par la Allemands et par V..., W..., X..., Y... et Z... De plus, V... a mis le feu à plusieurs fermes, sur l'ordre du Kommandeur [un autre soldat confirme: "j'ai entendu dire que V... avait fait des attaques de fermes; il se vantait d'en avoir brûlé six."] [...] Les personnes arrêtées reçurent de leur famille des vivres et des couvertures et furent transférées à Rennes [au camp Margueritte]. Un certain nombre fut libéré, mais les autres durent partir en Allemagne comme travailleurs". Sur les interrogatoires, A... précise: "Z... s'est livré devant moi à des violences sur un prisonnier âgé d'une vingtaine d'années. Je lui ai dit de cesser. Il m'a répondu qu'il ne faisait qu'imiter les Allemands. Un Allemand est arrivé à ce moment, il a brutalisé également la victime de Z... ... Je suis sorti pour ne pas assister à cette scène".

Le lendemain (?), un soldat est attaqué près de Saint-Nicolas-du-Pélem: les agents du S.D. s'y rendent et interrogent les prisonniers capturés auparavant par les Occupants et les Unités de l'Est: à l'école, "six ont été maltraités comme à Maël-Pestivien, par les mêmes individus"...(27)

Mais l'opération la plus importante est sans doute la "pacification" des environs de Saint-Marcel comme en témoigne un *gour*: "à leur retour [à Rennes, probablement vers la fin du mois de juillet], les hommes ont signalé avoir participé en particulier à l'encerclement et l'attaque d'un camp de trois mille F.F.I. dans le Morbihan" (28), opération au cours de laquelle ils auraient ils auraient d'ailleurs été tués si les résistants n'avaient été des civils en armes (29)...

Un soldat relate l'opération (30): il s'agit du "nettoyage des alentours du maquis de Saint-Marcel. L'assaut a été donné par la Wehrmacht; il s'agit maintenant de nettoyer le terrain des derniers maquisards. Une cinquantaine de *gours* [ce chiffre est probablement exagéré] sont sur le pied de guerre. Ils viennent de faire une sorte de serment où ils ont promis de garder le secret sur l'opération qui est en cours, et de la mener à bien".

Chaque *kentour* rassemble son groupe de cinq hommes et lance un "En avant !". Les hommes grimpent dans les camions qui prennent la direction de Malestroit.

"- Je ne veux avec moi que des *gours* au coeur bien accroché, car il va y avoir de la sale besogne à faire !" lance le *Kerennour*. Puis il scrute son monde: pas un regard qui défaille, les visages sont résolus, presque joyeux !

"- Il faut foncer dans le tas, les gars," ajoute t-il. "Pas de pitié... Les maquisards ont ouvert la voie de la violence, à nous de les suivre et de leur rendre la monnaie de leur pièce. Nous ne sommes pas des enfants de choeur, nous sommes en mission et nous luttons pour la Bretagne. Compris ?"

"- Compris !" s'exclament les *gours*. Pas de pitié pour les ennemis de la Bretagne !

Les hommes vérifient leurs mitraillettes Sten à la détente si imprévisible... Les muscles se contractent, chacun se concentre. Bientôt les camions stoppent. Tels des diables, les *gours* jaillissent des véhicules.

Le *kerennour* révèle le but de l'opération: débusquer des bois les maquisards qui s'y cachent encore, les faire de préférence prisonniers pour obtenir d'eux des renseignements; abattre tout homme qui fuit. Il rappelle aussi le principe de la marche à vue: garder le contact avec ses voisins les plus proches pour ne pas se tirer dessus, signaler les prises par les cris de la chouette et du chat ("vous serez, avait dit Lainé, l'armée des hommes, de la chouette et du chat"). Et il conclut:

"- Pas de panique, les gars... Et bonne chasse !"

Après avoir ratissé les bois pendant "quelques temps", les soldats, avec des agents du S.D. de Rennes, arrivent à Locminé. Dès le lendemain 12 juillet, et selon une méthode qui doit avoir fait ses preuves, tous les hommes de dix-huit à quarante-cinq ans sont rassemblés, et vingt-quatre otages retenus. Le 13, les interrogatoires commencent: "certains *gours* y participent et assèment vigoureusement quelques gifles ou des coups de crosse aux jeunes de Locminé"... Si ce témoin précise que "les agents allemands de la Gestapo et quelques soldats géorgiens prêtent main-forte" (31), il est possible que les Bretons aient eu un rôle plus important: un membre du *Bezen* -qui n'en a pas été témoin directement est affirmatif: "ils participèrent à de nombreux interrogatoires; au cours desquels deux ou trois détenus furent tués sous les coups"... Mais peut-être s'agit-il des interrogatoires menés dans les semaines précédentes par le Kommando de Locminé...(32).

Toujours est-il que trois jeunes gens ne résistent pas, et révèlent des emplacements de caches d'armes et de munitions: ils sont immédiatement fusillés. Selon un Breton, le 25, vingt otages sont conduits dans les bois de Colpo et exécutés d'une balle dans la nuque... le 28, quatre nouveaux otages subissent le même sort... (33) Les *gours* ont-ils participé à ces massacres ?

Là encore, les deux membres de la Formation sont affirmatifs: "après l'attentat contre Hitler, ordre fut donné de ne plus faire de prisonniers", mais le Kommando de Locminé est "le seul à avoir exécuté intégralement les ordres

donnés" : après interrogatoires, les détenus "étaient conduits dans les bois de "Colpo", où les chauffeurs du S.D. les tuaient d'une balle dans la nuque" (34)... L'un des soldats, fusillé à la Libération, se serait ainsi vanté d'y avoir abattu cinquante F.F.I., et même d'"avoir étranglé quelqu'un à cette expédition-là" (35)... En fait, trente-trois corps seront découverts à la libération... D'autres prisonniers de Locminé seront découverts sans vie à Port-Louis (soixante-neuf corps), Penthièvre, Saint-Jean-Brévelay, Plumelin (treize corps)...

Les soldats quittent Locminé le 29 juillet, et se rendent à Vannes puis Rennes, avec les derniers otages...

Enfin, le *Bezen Perrot*: unité militaire ou simples tortionnaires ?... La réponse n'est naturellement pas aussi simple que certains veulent bien l'admettre...

C -... LE BEZEN PERROT : ENTRE COMBATS ET BASSE POLICE.

Deux symboles permettent d'illustrer la nature ambiguë du *Bezen Perrot*: les victimes de l'Unité, tuées en opération; les crimes de guerre, commis lors de missions ou d'interrogatoires.

L'un des premiers tués du *Bezen* est Jean Le Louarn ("Le Du"), probablement fait prisonnier par le maquis lors d'une mission dans les environs de Gourin. Au moment de mourir, l'un de ses exécuteurs lui aurait demandé de faire sa prière, et aurait obtenu pour toute réponse: "je ne suis pas croyant"... Son corps aurait été jeté dans une carrière emplie d'eau...(36)

Un autre *gour* tombe lors d'une opération menée rue de Chateaudun, à Rennes, dans les premiers mois de 1944. Avec trois camarades, il a monté une "souricière", qui a déjà permis l'arrestation de deux suspects, quand se présente "un gaulliste notoire". Le Deuff le tient en respect, alors que Konval le fouille... mais le résistant sort un petit pistolet de son béret et fait feu: Le Deuff, touché au coeur, s'écroule, mort... Maout, gardant les prisonniers dans la pièce voisine, se précipite pour voir Konval, blessé à la main, aux prises avec le F.F.I. : craignant de blesser son camarade, il tire maladroitement et rate le résistant, ce qui permet à celui-ci de vider son chargeur sur lui, sans résultat. Maout lui appuie alors son arme -enrayée- sur le ventre, et le fait prisonnier. Son sort sera terrible, du fait de X..., dont le comportement sera indigne d'un soldat: "la personne arrêtée fut transférée à la S.D., et après un interrogatoire très brutal, confié à la garde de W... et de X... Ce dernier, pour venger Le Deuff, selon ses propres paroles,

martyrisa le détenu pendant deux jours, au point que les Allemands lui interdiron de pénétrer dans la pièce où il se trouvait". (37)

Cependant le *Bezen* va souffrir encore plus dans les environs de Vannes: en mission de reconnaissance, Rouat, Larnicol, Laizet et un soldat allemand marchent au bord d'une route, lorsqu'ils croisent une voiture armée transportant plusieurs maquisards casqués, arborant une croix de Lorraine. Alors que Rouat et Larnicol se cachent, Laizet et l'Allemand – en fait Alsacien – tentent de se faire passer pour des résistants. Mais ce dernier prend la parole, et suscite la suspicion des maquisards. Rouat, de loin, commande alors d'ouvrir le feu. Dans l'action, il reçoit une balle dans le bras et une autre dans le poumon, alors que Laizet et Larnicol sont tués. L'Alsacien, soldat aguerri, lance deux grenades sur le véhicule qui prend la fuite. Des recherches ayant été organisées, il sera retrouvé dans l'après-midi et détruit. Rouat sera évacué vers Pontivy, Paris, puis l'Allemagne, mais restera handicapé du bras gauche...

Malgré tout, ces opérations ne peuvent résumer à elles-seules l'action de l'Unité Perrot.

Il apparaît aujourd'hui indiscutable, à moins de rejeter les témoignages concordants de certaines victimes et de certains camarades de *gours* cités, que des membres de la Formation aient commis des crimes de guerre. Un soldat, interrogé à la Libération (38) signale "pour ce qui est des personnes ayant commis des atrocités":

"Le Goff, dit F..., vieux compagnon de lutte de Hénaff; je le considère comme un des plus coupables, car c'est lui qui encourageait ses hommes à être sans pitié. Il allait fréquemment au S.D. et en mission un peu partout, il torturait les prisonniers.

Y..., dit X... se vantait d'avoir pris part aux exécutions massives près de Grand-Champ [dans le bois Colpo], après avoir torturé les prisonniers. Pendant la retraite allemande, il disait regretter de ne plus pouvoir se livrer à cette occupation favorite. Il a déclaré devant moi avoir exécuté plus de cinquante F.F.I. ou F.T.P. d'une balle dans la nuque ou à coups de rafales de mitraillettes [pour Y..., il ne s'agit que d'un tueur, qui ne pensait qu'à boire et à tuer".] Z..., ou A... ou B... a raconté une fois devant moi qu'il avait, avec des Feld-gendarmes, enterré vivant un prisonnier blessé, l'avoir ensuite déterré, et comme il vivait encore, achevé d'une rafale de mitraillette.

C..., dit D... aurait participé à des exécutions à Troyes; il m'a dit un jour à Troyes (la veille du départ) avoir supprimé plus de cinquante personnes à lui seul (habillé en Waffen-SS).

E..., dit F... a souvent raconté avoir frappé des prisonniers au cours d'interrogatoires en mission"... dans un autre interrogatoire, il a ce commentaire quant à ce dernier: "je ne sais si c'était par ordre ou par plaisir"...

Un autre *gour* précise (39) que Le Goff "a participé à plusieurs reprises à des interrogatoires de détenus français, se montrant à cette occasion d'une telle brutalité que Lainé lui en a fait, deux fois, des reproches devant trente à quarante membres de l'Unité Perrot". Le premier ajoute, dans le but évident de se "dédouaner": "c'est lui que je porte responsable de toutes les atrocités qui ont été commises partout où les Allemands nous ont fait opérer avec leur concours. Ces atrocités consistaient en exécutions sommaires sans jugement, quelques fois même sans interrogatoire, par coup de pistolet dans la nuque, rafales de mitraillette, ou passage à tabac. Un très grand nombre, plusieurs milliers [est-il besoin de préciser, qu'ici, il exagère sans doute ?]. Mes camarades et moi ne voulions pas de cela, mais nous battre en soldat, et on nous conduisait en vulgaires bouchers". (40)

Il y a naturellement des doutes sur des interrogatoires de présumés collaborateurs à une époque aussi passionnée que la Libération; néanmoins, certains points semblent concorder. Cependant, il faut apporter certaines précisions: il faut savoir que la formation Perrot n'agissait jamais – ou presque – seule, et que les autres organisations ont commis des crimes de guerre qui ont pu être mis sur le compte des Bretons. De même, les troupes de l'Est ne semblent pas avoir mérité leur réputation sans raisons: engagées dans un pays qui ne représente que peu de choses pour elles, leurs actions se sont soldées par des crimes très nombreux. Il semble effectivement, et comme ils l'affirment que les *gours* aient pu avoir un effet modérateur sur ces hommes qu'ils s'accordent tous à décrire comme brutaux et peu évolués...

Ensuite, les témoignages proviennent de personnes qui n'ont pas souvent participé aux opérations: elles ne peuvent que répéter ce qu'elles ont entendu, ce qui peut expliquer certaines imprécisions, sans ôter leur intérêt à leurs témoignages.

Enfin, il semble faux d'assurer que tous les *gours* aient commis des crimes de guerre: certains noms reviennent souvent (tel Le Goff), la plupart ne sont jamais cités... En fait, la situation reflète l'éternelle ambiguïté de la Formation: Lainé a recommandé à ses hommes de ne pas participer aux tortures, et a même fait des reproches à Le Goff... Et pourtant, il est le grand responsable de la situation qu'affrontent les *gours*: placés sous les ordres d'Allemands, peuvent-ils vraiment refuser de se plier à leurs ordres ? En tous les cas, et en l'état actuel des recherches, l'on arrive à une dizaine de Bretons à avoir participé aux atrocités,

sur un total de soixante-dix. Bien sûr, les autres les ont acceptées, de gré ou de force, mais la plupart avaient vingt ans, et voulaient avant tout se battre...

En conclusion, Rouat aura cette réflexion (41): "Peu m'importe les accusations telles que celles contenues dans les articles de journaux français et dans certains ouvrages, même écrits par des Bretons, que *"le Bezen Perrot se couvrit d'autant de crimes que la milice Darmand"*... D'un côté, les combattants seraient donc des saints et de l'autre des brutes ? Pour moi, ce que j'ai vu de l'action du *Bezen Perrot* se compare avec les actes des combattants d'autres guerres et c'est un lieu commun de dire que la guerre n'est pas un jeu". Un autre militant est plus explicite: à propos de l'Algérie, il soupire "quand les Français parlent d'humanité..."

P. Aziz cite un ancien résistant rennais qui appelle à nuancer le jugement que l'on peut porter sur le Formation Perrot:

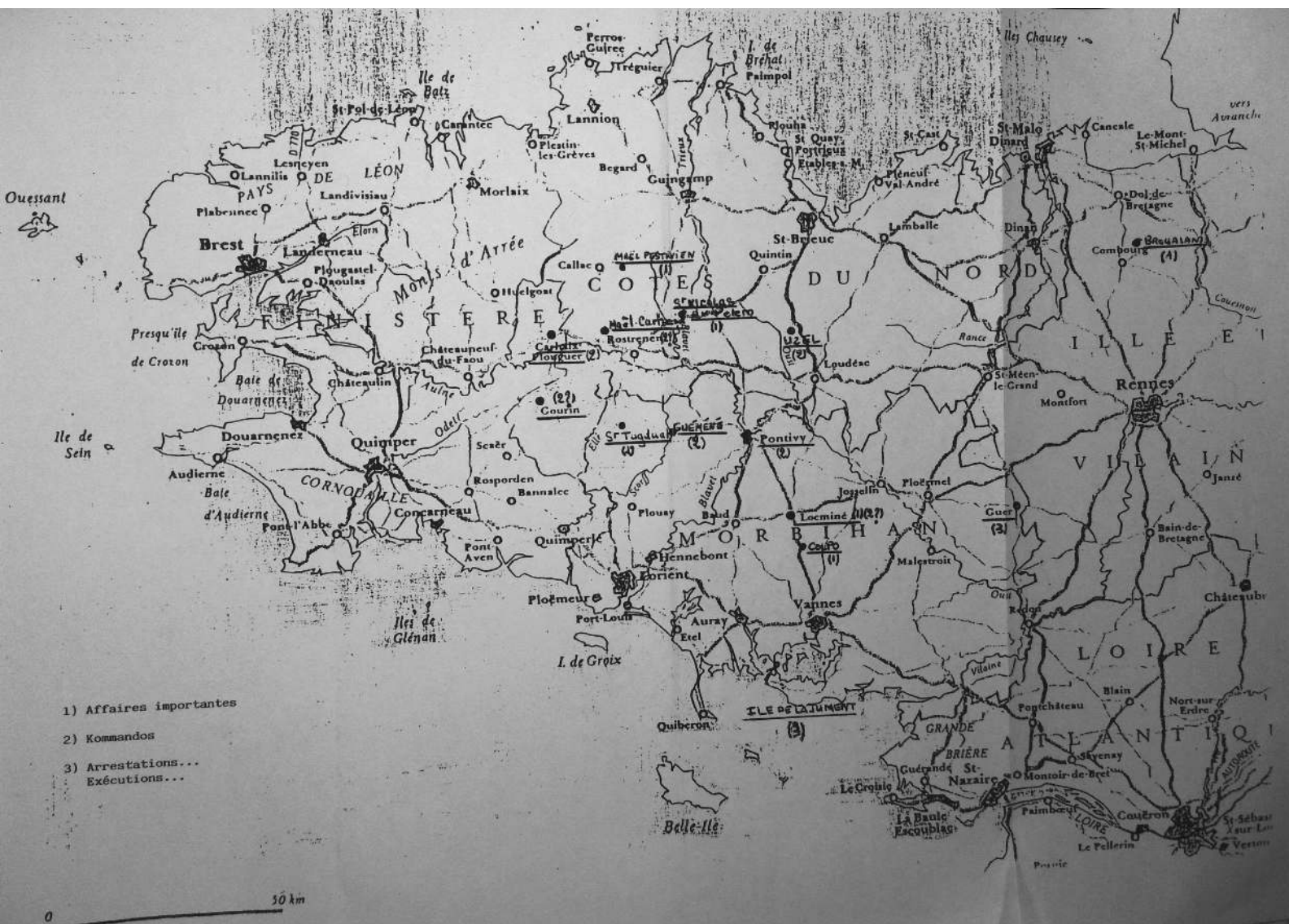
"La rue Lesage [caserne de l'unité] est présentée, dans l'imagerie populaire, comme un haut lieu de l'horreur d'où montent, jour et nuit, les cris étouffés de pauvres résistants martyrisés puis froidement abattus ! Non, il est inutile, après trente ans, de tomber dans les affabulations délirantes. La vérité est légèrement différente. Personnellement, comme vous le savez, je n'éprouve pas l'ombre d'une sympathie pour ces Bretons dévoyés qui ont cru bon de se transformer en flics de bas étage au service de la Gestapo et qui ont commis à Locminé, à Callac et à Broualan, certains crimes inqualifiables.

Néanmoins, dans un souci de vérité, il faut dire que les fameuses tortures pratiquées à Rennes ne furent pas complètement le fait du *Bezen Perrot*. Sans aucun doute, certains d'entre eux, fascinés par l'étrange figure de Célestin Iainé, ont pratiqué des tortures et des interrogatoires. Ils l'ont fait à titre personnel, entraînés par l'horrible petit bonhomme Grimm, qui faisait fonction d'intermédiaire entre les Bretons et la Gestapo. Mais, en grande majorité, les *gours* du *Bezen* se sont battus plutôt à ciel ouvert contre les résistants; ils ont pourchassé les maquisards, les S.T.O. Tout cela est parfaitement exact.

Alors, à quoi bon leur attribuer, au nom d'amalgames historiques douteux, des crimes que la majorité d'entre eux n'ont pas commis ? Et c'est là où je voudrais préciser... un point trop souvent ignoré. Les tortures, les horreurs qui eurent lieu à Rennes furent en très grande partie, l'oeuvre d'une bande de traîtres infâmes qui appartenaient au fameux Groupe d'action pour la justice sociale... Voilà la vérité ! Malheureusement pour les *gours* de la Formation Perrot, ils ont été très souvent mêlés aux actions confiées aux crapules du Groupe d'action et l'imagerie populaire a tôt fait de les mettre dans le même sac..." (42)

NOTES

- 1) Article *Abwehr et Gestapo en France* in *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale* n°1 (novembre 1950)
- 2) Ibid
- 3) Article de Hénaff *Quelques points d'histoire !* in *La Bretagne réelle*, n° 182 (1 août 1965)
- 4) Art de Hénaff *Quelques points d'histoire !*, *La Bretagne réelle* n° 182 du 1 août 1965
- 5) Hénaff, in *Quelques points d'histoire !*, ibid.
- 6) interrogatoire de X..., jugé à Rennes le 25 mai 1945.
- 7) Selon M.H. Butler: *La collaboration dans la préfecture régionale de Rennes*, *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale* n° 117 de 1980.
- 8) Article de Neven Hénaff dans *La Bretagne réelle*, n° 182 du 1er Août 1965.
- 9) Interrogatoire de Y..., jugé à Rennes le 22 février 1945.
- 10) Ibid.
- 11) Interrogatoire de Z..., jugé à Rennes le 26 Juillet 1945.
- 12) In *Le rêve fou...* de R. Caërléon, p 143.
- 13) interrogatoire (du 4 janvier 1945) de A..., jugé à Rennes le 4 juillet 1945.
- 14) Interrogatoire (du 9 novembre 1944) de X..., jugé à Rennes le 24 Mai 1945.
- 15) Interrogatoire de X..., jugé à Rennes le 22 février 1945.
- 16) Interrogatoire (du 4 janvier 1945) de A..., jugé à Rennes le 4 juillet 1945.
- 17) Interrogatoire de X..., jugé à Rennes le 22 février 1945.
- 18) Interrogatoires de témoins au procès de X..., jugé à Rennes le 20 septembre 1945.
- 19) Interrogatoire de A..., jugé à Rennes le 14 juillet 1945.
- 20) In : *Ouest-France : La libération des Côtes-du-Nord*, supplément n° 15 087 DU 22 juin 1994.
- 21) in *Histoire de la Milice*,
- 22) A. Lefort et B. Lucas : *Les hauts lieux de la Résistance en Bretagne; Opération flambeaux*, p 86, 87.
- 23) Interrogatoire (du 9 novembre 1944) de X..., jugé à Rennes le 25 mai 1945.
- 24) Interrogatoire de A..., jugé à Rennes le 4 juillet 1945.
- 25) Pseudonyme choisi par l'auteur.
- 26) Interrogatoire de A..., jugé à Rennes le 4 juillet 1945.
- 27) Ibid.
- 28) Interrogatoire (du 9 novembre 1944) de X..., jugé à Rennes le 25 mai 1945.
- 29) Déclaration d'un proche du *Bezen* à l'auteur.
- 30) Cité par P. Aziz, ibid., tome 2, p 93...
- 31) Ibid.
- 32) Interrogatoire de A..., jugé à Rennes le 4 juillet 1945.
- 33) cf P. Aziz, ibid.
- Leroux, in *le Morbihan en guerre 1939-1945*, affirme que quatorze otages ont été exécutés le 18, puis treize autres le 22.
- 34) Interrogatoire de A..., jugé à Rennes le 4 juillet 1945 et confirmé par X..., jugé le 25 mai 1945.
- 35) Selon X..., jugé le 25 mai 1945.
- 36) Déclaration d'un proche du *bezen* à l'auteur. Ces indications auraient été fournies par un résistant, trop peu discret après la guerre.
- 37) Interrogatoire de A..., jugé à Rennes le 4 juillet 1945.
- 38) Interrogatoire de X..., jugé à Rennes le 25 mai 1945.
- 39) Interrogatoire de A..., jugé à Rennes le 4 juillet 1945.
- 40) Interrogatoire de X...(à Colombey-les-deux-Eglises, le 8 septembre 1944).
- 41) in R. Caërléon, *le rêve fou...*, p 143.
- 42) Ibid, p 97, 98, 99.



- 1) Affaires importantes
- 2) Kommandos
- 3) Arrestations...
Exécutions...

50 km

TITRE II : DISPARITION (1945)

SECTION I : LA FUITE (AOUT 1944 - PRINTEMPS 1945)

A - LE DEPART

Le premier août 1944, les Américains sont à Antrain, à une quarantaine de kilomètres de Rennes. Lainé semble surpris et n'avoir pas prévu cette éventualité : les *gours* rentrent tout juste de mission. Mais une évacuation est rapidement organisée : le 31 juillet au soir quelques hommes accompagnés d'employés allemands du S.D. quittent Rennes pour Angers. Le lendemain matin, Lainé ordonne à Manach de brûler les documents stockés au siège de la Formation, rue Lesage (cet incendie fera très peu de dégâts et facilitera les recherches de la police; un autre exemple de la précipitation : dans un local les noms n'ont pas été effacés sur les armoires). Il donne ensuite l'ordre du rassemblement, la Formation devant se replier sur Angers, comme il a été prévu lors de rencontres avec Pulmer. Le soir, le gros de la troupe, évacue Rennes. Mais elle n'est pas seule, certains civils l'accompagnent, craignant les réactions d'une résistance triomphante : Basset (imprimeur de *l'Heure Bretonne* et de *Breiz Atao*, Jos Youenou (Beau-frère de Debauvais), R. Hémon (embarqué plus par hasard que par conviction, dans le convoi), la famille Guieysse, les femmes de Cocal et de Forster et leurs enfants. Les derniers *gours* partent le 4 août.

Ce départ a été très critiqué, le *Bezen Perrot* préférant lier son sort à celui de l'Allemagne plutôt que de faire un dernier coup d'éclat. De Yann Fouéré à O. Mordrel les critiques ont été très nettes. Ce dernier regrette que n'ait pas eu lieu "un geste héroïque, dans le style des combattants de la Semaine de Pâques de Dublin, qui savaient qu'ils seraient écrasés, mais qui savaient aussi que leur sacrifice forcerait le respect et l'amour. Il était facile avec un peu de prévision, de rassembler à Rennes ou ailleurs une centaine ou deux de garçons décidés qui, au moment du départ des Allemands, auraient hissé le drapeau noir et blanc, proclamé la république bretonne et combattu jusqu'au dernier ceux qui se seraient présentés en armes contre eux. Plus je pense à la situation qu'un geste comme celui-là aurait créée, plus je crois qu'elle aurait réservé des surprises. Bien des maquisards bretons auraient hésité à se faire tuer pour étouffer la république bretonne libérée de l'occupation. Les Américains eux-mêmes y auraient regardé à deux fois : (1) Marcel Gueysse, le "parrain" du *Bezen* répond aux critiques en ces termes : "Naturellement on a vivement critiqué ce départ. Ceux qui le décidèrent savaient que, restant à Rennes, ils seraient ou assassinés par les Fifis (2) sans utilité, ou arrêtés par les autorités françaises, jugés, condamnés et

exécutés sans plus d'utilité. Il y avait mieux à faire : il fallait tenir jusqu'au bout dans la voie que l'on avait délibérément choisie; il fallait affirmer jusqu'à la dernière extrémité la réalité de l'existence bretonne". (3)

En fait, il apparaît que les Allemands aient réussi à convaincre les Bretons du caractère provisoire de cette retraite. Convaincus de l'efficacité des armes secrètes (V.1. et V.2.) les Allemands pensaient rejeter les Anglo-Saxons à la mer rapidement : selon un jeu de mots de Lévêque, les Bretons aussi, ont pris "les V.6 pour des lanternes..." Particulièrement, Lainé, qui était ingénieur-chimiste, a été sensible à cet argument, et d'autant plus que cela allait dans le sens de ses rêves... Les "Celtes", dans sa lignée, se chargeaient de convaincre les tièdes, quitte à les surveiller durant le voyage...

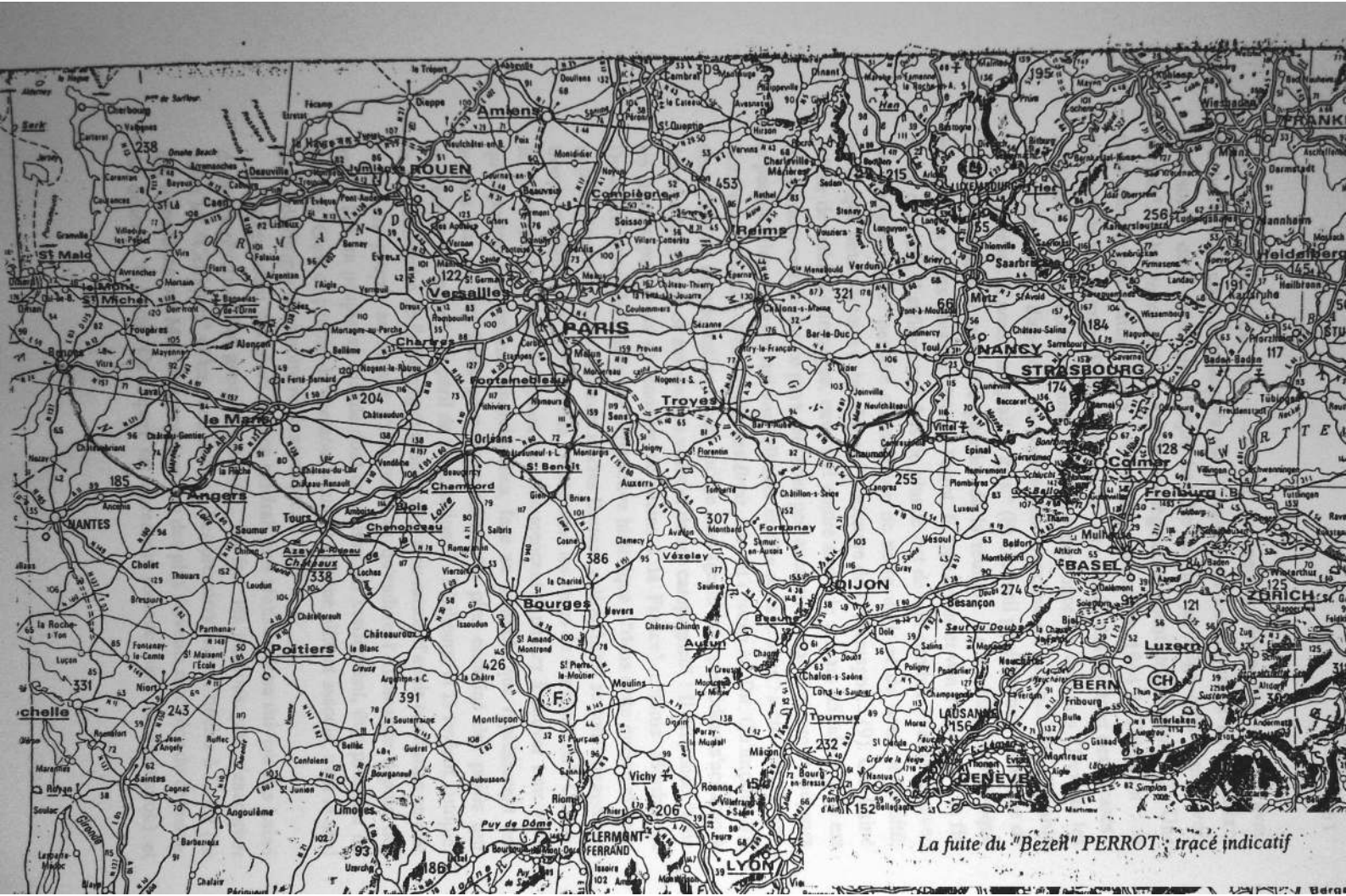
Et l'exode commence... (cf annexe).

B - LES GOURS DANS L'EXODE

Au moment du départ, les soldats n'ont pas encore le moral qu'ils auront quand l'incertitude aura sapé leurs espérances. Mais l'ambiance n'est pas vraiment joyeuse : tous savent que la retraite sera longue, même si leur retour en sera l'aboutissement... De plus, les familles n'ont pu être toutes prévenues dans la précipitation : les comportements vont être différents selon les hommes, au fur et à mesure des péripéties du voyage...

Tout d'abord, Lainé semble plongé plus que jamais dans son monde celtique (4) : il ne reste que rarement avec ses hommes, qu'il a pourtant largement contribué à engager dans cette aventure. Un *gour* (5) affirme ne l'avoir vu que deux fois entre Rennes et Strasbourg (à Epinal et Blamont) et Lévêque témoigne : un jour, "le commandant Pülmer nous rendit visite pour nous annoncer le retour prochain de Lainé. Cette nouvelle fut accueillie par la plupart d'entre nous avec indifférence. Nous étions blasés de tout. Pourtant, moi, je souhaitais sa présence parmi nous. Comme beaucoup de camarades, je déplorais ses absences trop fréquentes. Il aurait suffi qu'il reste plus souvent parmi ses hommes pour que son prestige remontât... Mais il n'en avait cure..." (6) Les *gours* acceptent mal d'être délaissés par leur chef et par son état-major n'exerçant qu'une tutelle relative.

Ainsi, et alors que le moral commence à baisser, il convie ses soldats à des cérémonies païennes qui laissent parfois une impression très négative. Lévêque relate, avec quelque ironie, l'une d'entre elles en Alsace : "Nous nous sommes arrêtés devant le Mur des Païens, un mur en ruines, devant lequel Lainé,



La fuite du "Beze" PERROT: tracé indicatif

toujours mystique, s'est livré à l'une de ses petites cérémonies dont il avait l'exclusivité. Il nous a harangués sur "l'importance historique de notre choix... Etre soldat dans cette gigantesque bataille est un privilège qu'il faut savoir mériter". Et les *gours* encaissaient le privilège du moment stoïquement" (7). Une autre célébration celtique aura lieu le seize décembre 1944 à Tübingen : la "réunion de la Couronne Rouge" permet de faire l'appel des morts et des blessés : Le Deuff, Laizet, Louarn, Larnicol... Lainé prononce un discours "Devant les photos des morts disposées au-dessus des branches de sapin... Un véritable service funèbre. Il nous manquait le glas." (8) Un fusil posé sur une couronne de verdure souligne le caractère guerrier de la réunion. Le lendemain il évoque encore trois morts illustres : l'Abbé Perrot, F. Debauvais et von Tévenar. A la fin de ce discours, il affirme une fois de plus le but de son combat : l'alliance avec l'Allemagne, cette "parfaite concordance de notre désir et de notre nécessité, parce que notre victoire exige d'abord la victoire de l'Allemagne... (9). Car Lainé refuse de trahir l'Allemagne, envers et contre tout : le 5 mars 45, alors qu'il est absolument certain que ce pays sera sous peu anéanti, il exalte encore et toujours le peuple allemand avec qui une "alliance scellée dans le sang" a été conclue par "les vrais Bretons" -c'est-à-dire les *Breiz Atao* et *Gwenn ha Du*. Qu'importe s'il tient "tête au monde entier, tandis qu'une sauvagerie sans précédent s'acharne à détruire les joyaux de ses vieilles villes et de ses campagnes" ! Il vilipende "tous les agents pactiseurs et tendeurs de mains à la France" comme Mordrel et Delaporte et se place dans une perspective historique : "dans cette guerre et pour la première fois depuis plusieurs siècles Bretons nationalistes se sont engagés en troupe militaire pour combattre la France dans les rangs de ses ennemis". On voit le fossé qui le sépare des *gours* qui commencent à penser à sauver leur vie : qu'importent des volontés individuelles, face au symbole que représentent ces soldats qui se sont levés pour lutter contre "le plus enraciné des périls qui menace la Bretagne" : le péril de francisation" ?. D'ailleurs, et là revient l'utopie, le sort désespéré de l'Allemagne prouve qu'il a eu raison d'avoir confiance en elle : "pas un peuple au monde n'endurerait ce qu'endure l'Allemagne depuis des mois. Pas un peuple au monde dont on puisse par conséquent, être plus fier de l'amitié. C'est ce peuple-là que nous voulons comme allié et associé, c'est le seul digne de diriger dans notre reich nordique..." (10)

Cependant, les *gours* sont en général, plus réalistes et ne suivent pas Lainé dans les rêveries d'un guerrier solitaire... En fait, les tensions vont s'exacerber entre les "Celtiques" et les "non initiés". Les premiers restent fidèles à Lainé (ce qui n'empêche pas Mabinog, pourtant l'un des plus fervents disciples du celtisme, de désertir à Paris. Ce départ est durement ressenti dans la Formation) et

surveillent les suspects qui pourraient lâcher le convoi. Les seconds commencent à ruer dans les brancards : la "mafia de Lainé" (11) fait parfois preuve d'une morgue que certains apprécient peu. En plus, elle bénéficie d'un traitement de faveur : de la part de Lainé tout d'abord qui ne reste en contact presque avec elle ; mais aussi de la part des Allemands : lorsque des grades allemands sont attribués, les "catholiques" sont nettement moins gratifiés. Un soldat résumera le sentiment de certains : "charité bien ordonnée..." (11)

La situation ne tarde pas à s'aggraver : vers la Toussaint 44, les catholiques opposent "à la Celtique" une "protestation muette collective" qui s'envenime rapidement, du fait de la qualité –minable– de la nourriture (12)... Mais surtout, le fossé semble définitivement creusé entre la direction et le simple soldat : la cérémonie de la "Couronne Rouge" sera vécue par certains comme la "trahison de l'état major". Sur la fin, des bagarres éclateront et l'on créera "une prison bretonne".

D'autre part, si Lainé ne semble pas être conscient des réalités, les *gours* subissent directement l'exode et ses difficultés.

La faim est d'abord très souvent présente : si parfois des festins ont lieu au gré des découvertes et des pillages, les armées allemandes en déroute ne peuvent organiser un ravitaillement suffisant. Le repas est parfois une soupe aux orties et une compote de pommes ramassées sur la route. Certains jours de fête, les hommes savourent un café et de l'alcool de topinambour (en ville, par contre, les repas sont pris au restaurant)... A la fin novembre, cinq hommes (dont Martin et Konval) se mutinent à cause du manque de nourriture (13). Ensuite, il y a les "petits" problèmes de l'exode : le fait d'être harcelé constamment par une Résistance insaisissable et par une aviation alliée maîtresse du ciel, le fait de ne pas avoir de nouvelles précises d'une Bretagne "occupée" par les Alliés –ce qui laisse la place aux rumeurs–, les petites haines ordinaires, le fait de ne pas pouvoir se laver...

Ces éléments permettent de comprendre la lourde ambiance qui règne au *Bezen Perrot* et qui s'appesantit au fur et à mesure de la retraite vers l'est : les désertions se succèdent; Paris et ses environs connaissent une hémorragie importante : Mabinog, Keguiner, Le Bihan, Herric, Mikel, Révérend, Kéméneur, et quelques autres. Près de Chaumont, Cadoudal, Le Floch et Rual prennent la tangente; Docteur déserte à St-Dié; Pelletan et d'autres suivent.. En octobre, à Strasbourg, la Formation ne regroupe plus que trente trois hommes, qui vont ensuite être dirigés peu à peu vers les *Kommandos* ou prendre la fuite...

Le Floch raconte son épopée menée avec Cadoudal et Rual (14) : "notre plan de décrochage avec les Allemands... s'est produit à Prez-sous-le-Fauche

entre Chaumont et Vittel vers 5 h 30 du matin. Là, après deux jours passés dans les bois, nous nous sommes présentés au garde-barrière pour avoir de l'eau; nous nous sommes dits otages évadés des mains allemandes. A Chambrancourt, le 25 août 1944, vers 9 h du soir, un messenger du village s'est mis en relation avec les patriotes et nous a conduits en direction du maquis, toujours avec la voiture prise aux Allemands pour nous décrocher. la voiture était chargée de biscuits, de sucre, de pâte de fruits, [le tout volé à Chaumont dans les réserves du Secours National] une mitraillette Sten, une mitraillette française, de notre sac de montagne. Nous avons laissé notre voiture au chef Sirocco, commandant le maquis "groupe des Vosges". j'ai raconté la même histoire qu'au garde-barrière et que nous attendions la venue des Américains. Le chef Sirocco nous a incorporé au premier groupe.

A notre demande, le chef Sirocco nous remet un ordre de mission pour rentrer dans notre famille, nous munissant de vivres pour deux jours et de la somme de cinq cents francs par homme".

On peut voir l'incroyable flottement de la période où des résistants aident des collaborateurs ! Tous trois reconnaissent avoir été très bien accueillis, mais Cadoudal précise, à posteriori : "ce contact avec les F.F.I. n'a fait que confirmer les idées préconçues que j'avais sur eux : le camp était commandé par un Russe, et il n'y avait aucune discipline ; ce qui m'avait frappé aussi, c'était le manque de préparation militaire"... (15) La chance les abandonnera bientôt en passant par Colombey-Les-Deux-Eglises ils sont reconnus par un gendarme de Chaumont et arrêtés par les F.F.I....

Tous les *gours* n'ont cependant pas pris le chemin de la Formation : Maout, blessé en Bretagne est récupéré près de la frontière allemande; Jeusset a quitté Rennes avec des miliciens français, sa femme et ses six enfants, et retrouve les Bretons à Strasbourg : contant ses aventures, il reçoit des tickets d'alimentation des soldats, mais est très mal reçu Hénaff, qui le renvoie par ces mots : "Retourne à ta Milice !" ...(16) Mais le destin de Jasson est plus mouvementé : blessé le 27 juillet 1944 près de Corlay, il est évacué en train sanitaire. La Résistance repousse son convoi toujours plus au sud : embarqué à Montpellier par une division SS qui remonte vers le nord, il doit forcer le passage par les armes. Il combattra en uniforme SS à Bastogne, puis se cachera en civil dans une ferme (17). Il sera arrêté le 1er avril 1945 par les Américains à Fulda, puis livré aux troupes françaises : après interrogatoires, il sera jugé à Vannes...

Enfin, l'épopée des Bretons n'est pas seulement celle des soldats : les civils embarqués à Rennes s'acheminent eux-aussi vers l'Est. la femme de Cocal et ses deux enfants (dont l'un a tout juste quinze mois) voyagent dans un convoi

différent, qui les mène d'Angers à Strasbourg, en passant par Paris et Nancy. Dans la capitale alsacienne, et alors que les *gours* sont déjà Outre-Rhin, ils doivent fuir précipitamment l'avancée alliée (à la fin novembre ?) : accompagnés de Lainé, ils reprennent leur progression, à pied, puis dans une voiture - transportant de la dynamite...-. En Allemagne, ils se réfugient à Stuttgart, puis dans la région de Tübingen. Logeant chez l'habitant où ils sont généreusement accueillis, ils y passent l'hiver au son lointain du canon. A Pâques, ils reçoivent la visite de Cocal et de Lainé, et décident de rester sur place, espérant se fondre dans la population. Mais, à cause d'un sac à main mal rangé, ils sont arrêtés par les Français, interrogés (à cause d'une lettre en breton, notamment, que les services secrets prennent pour un message codé : un adjudant breton se chargera de rétablir la vérité). A la faveur de désordres, ils parviennent à avoir des "vrais-faux" papiers à la Mairie de Stuttgart : ils retrouveront Cocal et pourront se terrer, en attendant une période plus calme pour reprendre une vie plus normale...(18)

C - LES BRETONS ET LEURS ALLIES ; LES MISSIONS

Les *gours* ne sont pas les seuls Français dans l'exode : ils côtoient sur les routes des miliciens, des membres du P.P.F. et tous ceux qui craignent l'arrivée des alliés. Les rapports avec les autres mouvements collaborateurs sont apparemment peu développés : bien qu'en contact permanent, les solidarités restent surtout celles des groupes d'origine. En plus, et contrairement à Mordrel, (19), Lainé refuse totalement de voir sa formation liée avec la France sous quelque forme que ce soit : à Tübingen, alors que le "Petit parisien" exalte l'accord Mordrel-Doriot, un membre du P.P.F., se présente et veut fraterniser. Lainé raconte : "Le pauvre fut assez rudement mis à la porte avec l'avis qu'il pourrait bien trouver un nationaliste breton sous la bannière de l'Empereur de Chine ou du Diable. mais à condition que ceux-ci se révèlent de solides ennemis de la France; et qu'il pouvait dire à Doriot qu'après ceci nous considérons Mordrel comme... je n'écrirai pas quoi. Le pauvre Français s'en fut tout déconfit..." (20) A Grenenbourg, un homme vient aussi, espérant engager les *gours* dans la division française Charlemagne. Ceux-ci menaçant de désertre (Martin notamment), le projet est abandonné...(21).

Les relations avec les Allemands sont elles-mêmes fluctuantes (la séparation avec le S.D. a lieu à Fontainebleau et celle avec les femmes du S.D. à Troyes), mais il semble que Pülmer garde toujours les Bretons sous sa

responsabilité. Il donne, d'ailleurs, à plusieurs reprises, la preuve de l'estime en laquelle il les tient : lors d'une patrouille, Morel, Cardinal, Ferrand et Bishop sont mitraillés par un chasseur américain ; pour remplacer leur véhicule détruit, ils "empruntent" une traction qui appartient à Max Bonnafous (22), un ami de Déat. Cette indécatesse ne plaît guère aux Allemands qui décident de prendre des sanctions. Cocal, aux colères légendaires et dévastatrices, proteste et obtient des excuses. A Lunéville, suite à une autre affaire, Pülmer, "en grande pompe et entouré de son état-major" (23), présente de nouvelles excuses...

A Saint-Dié, les officiers S.S. ont la prétention d'obliger les Bretons à faire leur lit : ils sont vertement remis à leur place... Et bien sûr, en cas de problème avec Wehrmacht (qui n'apprécie pas les S.S., particulièrement lorsqu'ils ne sont pas allemands) ils bénéficient encore de ce soutien : arrêté à Tübingen, Bishop assiste à une scène caractéristique du régime nazi : le lieutenant SS Wil, officier de liaison avec les Bretons, s'en prend violemment à un commandant de la Wehrmacht, coupable d'avoir retenu un soldat de "l'Elite"...

En fait, Lainé ne peut empêcher –le veut-il seulement ?– une intégration de plus en plus forte dans la S.S. Deux symboles permettent d'assister à cette évolution : à la fin de son épopée, Lainé finit ses discours par "Sieg heil !" et non plus seulement par un hommage à la Bretagne ; surtout, les supérieurs du *Bezen* reçoivent des grades allemands : lors de la cérémonie de la *Couronne rouge*, Lainé est nommé lieutenant *Obersturmführer*, Cocal adjudant, Maout adjudant-chef, etc... Comme l'a dit Mordrel (24), Maout "passe de *Kerrenour* à *Oberscharführer* (adjudant-chef), sans que le symbolisme de cette mutation échappe à tout le monde"...

Les missions confiées aux bretons sont classiques pour une armée occupante en déroute, exception faite des étanchements de Troyes.

En premier lieu, il y a les patrouilles, parfois avec les Allemands, afin de prendre contact avec un ennemi en progression constante, et dont on ne sait jamais la position exacte. Les *gours*, en civil, sont ainsi chargés d'aller dans un petit village des environs de Troyes pour s'assurer qu'il n'y pas de concentration de résistants (25). Ces patrouilles donnent parfois lieu à des escarmouches : à Lunéville, un des groupes "régule le sort d'une patrouille de maquisards" (26). Les rencontres sont parfois moins heureuses : se soldant par un mitraillage de l'aviation alliée ou par des victimes allemandes. En tout cas, les Bretons semblent ne pas avoir eu de pertes dans ces engagements ; ce n'est d'ailleurs pas le fait des troupes allemandes : plusieurs fois, alors qu'ils patrouillent en civil, ils sont arrêtés et évitent de peu d'être exécutés...

En second lieu, des *gours* en civil, reçoivent pour mission d'aller espionner les populations pour y glaner d'éventuelles rumeurs d'attaque (Cadoudal à Bar-sur-Aude et Troyes).

En troisième lieu, et alors que l'alimentation est toujours un problème préoccupant, ils sont envoyés en mission de ravitaillement (notamment dans les environs de Chaumont).

Enfin, ils participent à des arrestations de suspects (à Chalons), à des réquisitions de véhicules, au désarmement des forces de police (27) : à toutes sortes de missions, selon les ordres allemands...

Mais à Troyes, alors que les Bretons sont de passage dans la ville (en août 44), une opération va marquer l'opinion publique par son ampleur et son horreur : quarante-neuf résistants sont extraits des prisons de la ville, conduits dans un petit village voisin, et exécutés... Les *gours* ont nié toute participation aux exécutions massives de Creney : Aziz cite l'un d'eux (28) : "pendant longtemps, on s'est ingénié à nous attribuer ce massacre. Certains témoins ont même raconté comment les Bretons de la *Perrot* ont pénétré dans la prison et tué les détenus. Tout cela est absolument faux. J'y étais et nous n'avons tué personne. Pourquoi, d'ailleurs, aurions-nous massacré ces gens-là ? La vérité est plus simple. Ce furent les SS qui ont massacré ces détenus quelques heures après notre arrivée dans la ville. Nous sommes absolument innocents dans cette affaire."

Cependant, à l'issue de l'enquête de Roger Bruge (29), certains éléments laissent dubitatif. Ainsi, Le Floch affirme à Colombey-Les-Deux-Eglises (30) que "Les volontaires du groupe *Perrot* en uniforme SD accompagnés d'Allemands, se sont rendus dans une prison située à un vingtaine de kilomètres de Troyes pour y exécuter une cinquantaine de compatriotes"... et de citer quatre "volontaires". Dans un autre interrogatoire (31), il précise : "deux jours avant de quitter la ville, j'ai appris par Lévêque... qu'il avait été avec les Allemands de la Gestapo procédé à des exécutions des membres de la résistance, une cinquantaine en tout. Il m'a précisé que les détenus avaient été extraits de la prison et transportés aux environs de Troyes où ils ont été fusillés"...

Les vives dénégations (Bishop, notamment) des Bretons sont à prendre avec précaution : comme l'a dit Mordrel, les *gours* accusés, même sans renier leur engagement, ont tout nié en bloc dès qu'ils ont été confrontés à des faits matériels précis... En sus, leur comportement lors d'opérations en Bretagne ne plaide pas toujours en leur faveur...

Dès lors, s'ils ont participé à ces exécutions, il est possible de répondre au soldat interrogé par Aziz (cf note 28) parce que F. Barnekow, officier-adjoint de Pülmer, a été vertement réprimandé pour n'avoir pas "vidé" les prisons à Rennes

avant le départ des occupants... parce qu'il fallait que ce soit fait par quelqu'un... parce que l'on ne peut guère discuter un ordre dans une armée en déroute... parce que les Bretons en ont vu d'autres dans leur pays... parce que les prisonniers sont des partisans... parce que c'est la guerre... parce que...

D - LA FIN

En octobre, les Bretons franchissent le Rhin au pont de Kehl, qui explose juste après leur passage. Continuant leur route, ils arrêtent à Oeldsbach, près de Freudenstadt, et y cantonnent un mois travaillant dans des fermes et faisant des marches en montagne. Le 27 novembre, ils reprennent l'exode, passent Freudenstadt ("à pieds, en plusieurs groupes") (32) et se fixent près de Tübingen dans un vieux château qu'un groupe parti en avance s'est chargé d'aménager (32) (C'est là qu'a lieu la cérémonie de la "Couronne Rouge"). Ils y passent l'hiver. Lainé et Cocal logent en ville alors que leurs hommes continuent leurs missions (gardes, espionnages...) et sont utilisés pour des travaux divers en forêt, chez des particuliers. De plus, le groupe qui restera jusqu'à Pâques dans la petite ville effectuera diverses missions à caractère plus militaire : escortes de camions transportant du matériel spécial, divers voyages à Berlin et Stuttgart, transport d'uniformes américains pour la résistance allemande dans les Vosges...

Mais pour lors la Formation aura été démantelée : si l'on en croit Lévêque (33), quatre groupes sont formés : une dizaine de *gours*, sous la direction de Cocal, sont versés dans une formation de Waffen SS au début de janvier 1945 ; un groupe est dirigé vers la Forêt Noire, près de Stetten, dans une école de radio ; un autre rejoint l'*Abwehr* ; le dernier reste donc à Tübingen.

Ces différents *Kommandos* sont destinés, au même titre que de nombreux autres "réprouvés" français, à l'organisation secrète montée par Bickler dans le Wurtemberg pour résister à l'invasion des alliés. En effet, alors que la guerre classique se solde par une effroyable débâcle pour le Reich, les Allemands veulent utiliser les méthodes qu'ils ont eux-mêmes subies pendant plusieurs années en tant que force occupante : des petits groupes mobiles et spécialisés se chargeront de harceler l'ennemi et éventuellement de créer les maquis (des vivres et des armes ont été enterrés à cet effet dans les derniers mois de la guerre). Ainsi, le groupe resté au chalet (34) sera divisé en équipes de trois que l'on prévoit de parachuter sur la France "occupée" par les Anglo-Américains (notamment sur Saint-Nazaire). Ce projet ne sera pas mis à exécution, la *Luftwaffe* ne pouvant plus organiser ces missions dans un ciel qui n'est plus depuis longtemps contesté aux aviations américaines et anglaises.

A Pâques, quinze hommes seulement restent rassemblés à Tübingen et vont assister à la fin peu glorieuse du *Bezen Perrot* : Lainé veut les envoyer dans des *Kommandos*, ce qui est assez logique, dans la lignée de son engagement total aux côtés de l'Allemagne. Mais tous ne partagent pas cette conception du combat : dix hommes refusent et préfèrent désertir (35). On peut voir le tragique de la situation : avoir parcouru des centaines de kilomètres, pour finalement désertir en Allemagne...

Fin avril, Lainé annonce qu'il va se suicider, en allant à la rencontre des Américains (36)... En fait, il se rend à Marburg-sur-Lahn, où tout a été préparé pour passer quelques temps en sécurité (faux papiers et certificats de résistance (37) : placés dans des fermes environnantes les "initiés", les "Celts" sont en lieux sûrs. Mais les autres ? Le Coz affirme qu'ordre avait été donné de ne prendre que les "Celtiques" : les autres n'ont qu'à se débrouiller (38). Quand honneur ne s'appelle plus Fidélité...

Et commence pour ces réprouvés une nouvelle aventure qui finira, pour certains, en prison, pour deux *gours*, devant un peloton d'exécution...

La Formation Perrot a donc été démantelée : c'est la fin du rêve fou des soldats de *Breiz Atao*... Lainé a finalement accepté de voir ses soldats engagés aux quatre coins d'une région dans le chaos : s'est-il rendu compte seulement que les Skav, Pipo, Morin, Moreau, Edwin, Le Coz, Manac'h, Coquet, Bleiz, Forster, Lévêque, Poher, Ferrand, Glas, Morel, Konval, Maout, Rouat et autres ne l'ont pas tous suivi jusqu'en Allemagne pour être considérés comme des soldats allemands ? Bien entendu, cette évolution avait déjà commencé en Bretagne, les Allemands essayant d'utiliser les Bretons dans des groupes individuellement. Mais de là à accepter l'utilisation des Bretons dans des groupes différents, pour des missions différentes sans contact les uns des autres...

La Formation Perrot était à l'origine une formation bretonne luttant pour la Bretagne : Lainé considère que le salut de son pays passe par celui de l'Allemagne, mais qu'en est-il de certains de ses soldats, désemparés dans un pays en ruine, sans ordres précis ? On est bien loin des "militaires bretons" que Hénaff se vantait d'avoir formés : si le caractère militaire du *Bezen* n'est plus à démontrer, il en va différemment en ce qui concerne son caractère breton. Le seul fait de s'opposer à la France ne pose pas la qualité bretonne : l'indépendance est aussi indispensable... A trop négliger la réalité, Lainé n'a pu (voulu ?) résister aux événements et aux Allemands...

SECTION II : EPURATION ET DESTINS : "APRES"...(1945-...)

A – EPURATION et BEZEN PERROT

a) – Epuration et Bezen Perrot

Sitôt isolés de la Formation, ou après la fin des hostilités, les *gours* savent qu'ils n'ont aucune pitié à attendre de la part de la France : lui ayant déclaré la guerre, ils n'ont pas d'illusions à avoir. Aussi, la fuite va commencer, parfois en groupe, le plus souvent de manière isolée... Les soldats arrêtés vont alors subir leur "passion".

D'après l'état des recherches, au moins quatorze soldats ont été arrêtés (Mordrel donne la proportion de 37 % de condamnés, c'est-à-dire vingt deux *gours*, mais ne précise pas le nombre de condamnations effectives). Certains le sont dans des conditions assez étonnantes : Konval a réussi à repasser la frontière en juin 1945, et s'est installé à Paris où il travaille sous le faux nom d' Henry Leroux. Espérant y obtenir une meilleure situation, il décide de retourner en Allemagne : il est arrêté à la frontière et condamné à trois mois de prison pour être sorti du territoire en raison d'un ticket de consigne rédigé en allemand et conservé dans une poche... Mais sa véritable identité est découverte : il est transféré en octobre 1946 à la prison Jacques Cartier de Rennes...(39)

"Docteur" a quitté la Formation Perrot près de la capitale en octobre 44 voyageant dans le métro à Paris, il y est reconnu par Madame J..., dont il a occupé l'appartement à Rennes durant quelques jours, au mois de février : immédiatement saisi par les Résistants, il sera transféré à Rennes... (40)

Eric quitte le *Bezen* le 14 août à Châlons (Marne). Le 12 septembre, il se présente au bureau d'engagement de l'armée Leclerc. Il est incorporé, et n'aurait plus rien à craindre s'il ne s'était présenté spontanément au commandant de son bataillon. Après divers interrogatoires menés par la Sécurité Militaire, il obtient de ses supérieurs de se rendre à Tours. Là, il laisse l'adresse de sa famille, à Morgat... où les gendarmes viennent l'arrêter (le 7 novembre) (41). Il est interné au camp Saint-Charles à Quimper.

Et alors commence l'instruction... On peut imaginer l'attitude des policiers lors des interrogatoires : si dans nul dossier (sauf celui de T. Jeusset, qui n'a pas révélé ses liens avec le *Bezen*) il n'y a trace de mauvais traitements, il faudrait être assez naïf pour penser qu'à une époque aussi passionnée les enquêteurs attendent patiemment que les "collabos" ne parlent (42).

A cet égard, deux témoignages seront révélateurs : "le soir de sa condamnation à mort [cf. plus loin], le petit Geffroy a été tellement battu en rentrant à la prison Jacques Cartier de Rennes que l'on a trouvé de sa chair collée

à ses vêtements. Ce fut l'acte de gardiens de prison qui avaient été pendant quatre ans à la "botte des Allemands" et qui voulaient se "blanchir" "en donnant des gages à leurs nouveaux maîtres"... (43) Marcel Guieysse (44) témoigne, des "cérémonies" auxquelles il échappa du fait de son âge et de sa cécité : "les "tabaçages" étaient si fréquents que c'était presque une règle. Je me souviens des bastions de Strasbourg. Après les repas, nous devions passer par un couloir où se tenaient de chaque côté de nous de jeunes énergumènes habillés en soldats français. Les malheureux qui défilaient entre eux étaient bourrés de coups... Plus tard, j'ai côtoyé en prison des hommes qui, plusieurs mois après les traitements qu'on leur avait infligés, n'étaient plus que des loques humaines..."

Mais il est vrai que ces séances ne sont pas réservées aux seuls militants bretons...

Puis viennent les procès : force est de constater que la justice aurait pu être plus sévère, sauf dans deux cas, pour des soldats qui sont accusés d'avoir, étant français et en temps de guerre, porté les armes contre la France" et d'avoir "entretenu des intelligences avec l'Allemagne ou avec ses agents en vue de favoriser les entreprises de cette puissance étrangère contre la France" (45). Rappelons encore la gravité de leur cas : la délégation galloise qui vint en Bretagne en 1947 juger de l'épuration dans les milieux bretons (cf. plus loin), et qui est très critique à l'égard du gouvernement français précise "en vue d'éviter tout malentendu et pour bien faire ressortir que nous ne fermons pas les yeux à la réalité, qu'il nous paraît évident que les séparatistes bretons qui s'enfuirent en Allemagne en 1939 [Debauvais et Mordrel], comme ceux qui plus tard se groupèrent dans une formation militaire dite "Formation Perrot", collaborèrent réellement et effectivement avec les Allemands. Ils ne nous apparaît pas que l'on puisse contester au gouvernement français le droit, en Bretagne comme dans le reste de la France, de punir des hommes pour trahison envers la France"..." (46).

D'un point de vue formel, et selon ce qui doit être une coutume, tous les *gours* sont condamnés à mort par contumace. Puis au gré des arrestations, ils seront jugés individuellement une nouvelle fois devant les Cours de Justice départementales. Rappelons que leur fonctionnement se caractérise par "un mélange de légalité et d'arbitraires" (Aron), avec un jury composé uniquement de "citoyens n'ayant cessé de faire preuve de sentiments nationaux" et où la liste des jurés est dressée par trois personnes, dont deux désignées par le Comité départemental de Libération...

Jégou est condamné à quatre ans de prison (le 22 février 1945. En juillet, un décret du président du Gouvernement provisoire de la République lui accorde une remise de trois ans); Konval à cinq années de travaux forcés (en juin 1945);

Prigent à dix ans de travaux forcés (le 24 mai 45 ; sa peine est commuée en deux ans d'emprisonnement, en décembre : il est libre en février 1946); Manac'h à vingt ans de travaux forcés; Pelletan aux travaux forcés (le 20 septembre 45, et grâce aux circonstances atténuantes, il bénéficie de la loi d'amnistie en 1953, mais a déjà vu sa peine remise en 1948), comme Eric (le 4 juillet 1945, bénéficiant d'abord d'une liberté conditionnelle, il est définitivement libre le 7 novembre 1952). "Docteur", qui s'est montré particulièrement réticent lors des interrogatoires, est condamné à mort le 26 juillet 1945 : il est notamment accusé d'avoir, en juillet 44, tenté "de donner volontairement la mort au sieur P... Sylvain, arrêté pour faits de résistance, laquelle manifestée par un commencement d'exécution n'ayant été suspendue ou n'ayant manqué son effet que par des circonstances indépendantes de sa volonté"... En fait, les témoignages sont contradictoires : peut-être ne s'agit-il que d'un faux mouvement de la part de la victime, après une bravade de "Docteur", qui tira une fois, avant que P... ne saisisse le canon de la mitraillette (Sten...), provoquant une réaction meurtrière de la part du soldat : le résistant est atteint de six balles... Un décret du gouvernement provisoire de la République française du 4 septembre 1945, ramènera la condamnation à mort aux travaux forcés à perpétuité...

Ces peines sont généralement accompagnées de l'indignité nationale et de la confiscation des biens; elles paraissent peut-être relativement bénignes pour des accusés qui risquent leur vie, mais elles interdisent toute activité civile et l'accès à de nombreuses professions : finalement, elles hypothèquent à la fois l'héritage et les espoirs de toute une vie...

Nous avons donc vu que ces peines sont relativement lourdes. Elles concernent des hommes plutôt jeunes, et qui ne sont probablement pas les plus responsables... Elles sont pourtant assez relatives, lorsque la comparaison est faite avec les cas de Geffroy et Jasson.

Avant d'étudier les deux condamnations à mort que le *Bezen* aura à subir, il est intéressant de voir quelle a été la réaction de la presse, et ce, à double titre : elle est le reflet d'une époque, mais peut aussi déterminer les opinions et attitudes qu'aura, après-guerre, l'opinion publique...

Il a été beaucoup reproché au gouvernement d'avoir pratiqué la politique de l'"assimilation" entre certains collaborateurs extrémistes du P.N.B. et les modérés du mouvement en général... Force est de constater que l'ère de la confusion règne déjà dans la presse (reflet de l'opinion ou précurseur ?) : selon *La voix de l'Ouest*, (47) des 24 et 25 février 1944, Jégou est "condamné à quatre ans de prison pour avoir milité au P.N.B...". Le même journal confirme sa très fine connaissance du P.N.B., en affirmant, le 5 juillet, que Eric (membre du

Bezen) est "un membre de la milice du P.N.B."... Et la rupture ? et les efforts personnels de Delaporte pour limiter le recrutement de la Formation ?

La Formation, parlons-en : selon les journaux, il s'agit de la "Formation Perrot" ou de "l'armée bretonne", titres sans ambiguïtés et correspondant à la réalité. Mais lorsqu'un journal parle de "Formations Perrot"... Sont-elles donc si nombreuses ? Ecrire qu'il s'agit d'un "kommando breton" n'est pas faux, mais peut entraîner des confusions avec le "kommando de Landerneau" de G. Vissault... Le titre de "Milice Perrot" et à fortiori "Milice bretonne" est utilisé dans toute son ambiguïté : de là à confondre le *Bezen* avec la Milice française, il n'y a qu'un pas... franchi par *La Voie de l'Ouest*, qui titre, le 27 juillet 1945, son article sur la condamnation de "Docteur" par *Un milicien assassin est condamné à la peine de mort*... Enfin, le terme "légion Perrot" est aussi utilisé : de là à confondre avec la L.V.F. ou même la Légion Tricolore...

Les journaux étudiés ne sont pas particulièrement agressifs dans leurs commentaires, même s'il est possible de noter qu'un *gour* s'est affilié "d'abord au P.N.B., puis en 1944, chose plus grave, à la Milice Perrot", ou qu'un autre "échoua" dans la Formation... Ou alors que Pelletan est "devenu milicien et autonomiste"... Comme si l'un allait avec l'autre...

On peut donc voir dans ces journaux modérés la plus totale confusion quant à la nature exacte de la Formation, et l'ignorance (?) des relations entre le P.N.B. et le *Bezen*...

Toutes confusions qui auront vocation à perdurer...

Puis, vont s'ouvrir, en 1946, les deux procès les plus dramatiques : la Cour de Justice du Morbihan, siégeant à Rennes, condamne André Geffroy (Ferrand)(48) et Léon Jasson (Gouez) à mort...

André Geffroy est né le 4 août 1921 : il a 22 ou 23 ans lorsqu'il s'engage dans le *Bezen*... Il est jugé le 11 (?) mai 1946, sous les mêmes accusations que tous les *gours*. Nous avons vu comment il fut traité durant les mois qui précèdent : il serait même resté plusieurs jours dans le coma (49)... Mais contrairement aux soldats dont nous avons pu étudier les cas, les accusations sont précises : selon *La Liberté du Morbihan* (50), il s'agit d'un "milicien qui tortura des patriotes à Locminé", où il fut l'un des bourreaux qui frappèrent les patriotes avec le plus de sauvagerie avant qu'ils ne soient exécutés": on l'accuse d'être l' "un des tortionnaires les plus acharnés"... Un témoin, toujours selon le journal, précise : "c'est lui qui lui [au témoin] maintenait le bâillon sur la bouche, pendant que les Allemands lui [le témoin] faisaient subir les plus affreuses tortures"...

Mordrel écrit qu'il est accusé de torture puis meurtre sur trois hommes dans la prison de Redon, et précise que cette accusation est fautive. Le journal

n'en fait pas état... Par contre, et sans entrer dans des détails macabres, si l'on ne peut confirmer ces témoignages (51), le nom de Ferrand revient plusieurs fois dans les témoignages des *gours*... et tous indiquent qu'il n'était pas des plus passifs lors des interrogatoires et des exécutions... Sous réserve de l'exactitude de ces témoignages, il est possible d'affirmer que toutes les justices du monde auraient rendu le même jugement... Il a été fusillé au champ de tir du boulevard de Verdun... Durant tout le trajet, il chanta le *Bro gozh* (52)...

Jasson a donc été arrêté le 1er avril 1945 et livré aux troupes françaises début septembre. Transféré à Versailles, puis à Vannes, il est finalement jugé à Rennes le 24 mai 1946.

Durant son incarcération, il écrit à sa mère, lui livrant ses réflexions, et décrivant sa vie quotidienne... Jugeant important "de maintenir vivante en soi cette faculté de l'effort qui permet de ne pas se rouiller intellectuellement", il ne perd pas son temps en prison : il parle de *Peer Gynt* de H. Ibsen (mis en musique par Grieg), lit *Les deux sources de la Morale et de la Religion* de Bergson, ou *Katarina*... Il se plonge aussi dans l'astrologie, qui "si on ne la pousse pas en système est très utile dans la connaissance de soi-même"(53)...

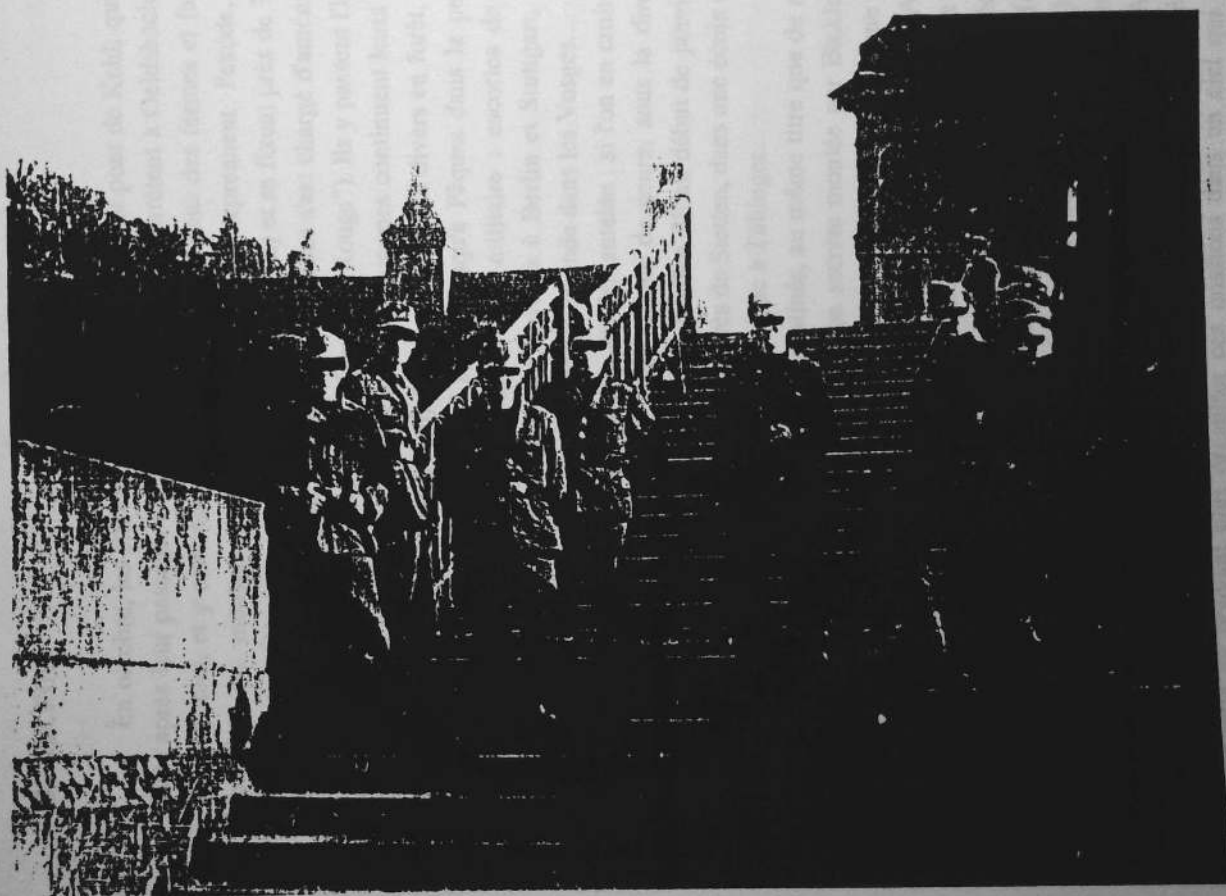
Il écrit aussi des poèmes (cf annexe) (53) :

*Parce que ma bouche
S'ouvre en un large rire
Et que ma gorge
Résonne de chansons
Vous ne pensez pas que je souffre
Après avoir porté ma peine
Si longtemps*

*Parce que ma bouche
S'ouvre en un large rire
Vous n'entendez pas
Ce cri de ma poitrine
Et parce que je ris et je chante
Vous ne savez pas
Que je meurs*

Vannes, printemps 1946

Puis vint l'heure du procès : il est très lucide sur son sort et l'assume avec panache (54) "je suis ici inculpé d'atteinte à la Sûreté Intérieure et Extérieure de



*Huit membres de la Formation Perrot, en Allemagne
(photo communiquée par Le Coz)*

l'Etat. Je tombe sous le coup de l'article 75 à savoir de 10 ans jusqu'à la peine de mort. Ayant été chef de section, je n'ai pas à compter sur une quelconque indulgence. J'ai depuis longtemps accepté ce destin. Je suis resté fidèle au serment que nous fîmes sur le cadavre de l'abbé Perrot à Scignac. Nous aurions pu faire comme beaucoup qui jugèrent plus prudent de s'abstenir. Simple question d'honneur et de caractère". Le 24 mai, il est jugé en compagnie de Targaz. Ils sont accusés d'avoir participé l'un ou l'autre à des opérations à Baud, Camors, Arzon et Callac, où il est procédé à des arrestations. Targaz "se vantait, d'ailleurs, que chaque arrestation lui rapportait 20.000 francs" selon *La Liberté du Morbihan* (55). On sait que cela ne peut être vrai, les *gours* recevant une solde de soldat : les accusés protestent... Ils vont, c'est après tout la meilleure défense, nier les faits précis, mais "adoptent une attitude hautaine, nettement antipathique" (55). En effet, et comme le remarque un journaliste (56) : ils font "étalage d'idées que tous ceux qui furent leurs compagnons renièrent avec ensemble lorsqu'ils se trouvèrent sur le banc où ils sont eux-mêmes aujourd'hui". Finalement, "ils se défendent d'avoir jamais été des mouchards ou des tortionnaires... Ils affirment qu'ils ne renient rien de leurs idées et ne regrettent rien de leurs actes..."

Targaz a d'ailleurs, selon un autre journaliste (57), "une attitude extrêmement insolente, celle d'un Breton jugé par des étrangers... Il demande même que son père et sa mère, venus pour essayer de le sauver, ne soient pas entendus"... Le journal conclut sur l'attitude des "deux jeunes fanatiques qui nous rappellent étrangement ces premiers nazis au regard inhumain qui envahirent notre sol en 1940" : "on croirait que ces deux gamins désirent la mort"...

Il convient peut-être de souligner le courage de cette attitude dans un pays où les résistants demandent la mort pour les collaborateurs –très légitimement–, et où les passifs trouvent des coupables pour excuser leur lâcheté...

Sans entrer là non plus dans des détails morbides, remarquons que les deux hommes sont cités, par des *gours* arrêtés, pour avoir participé à des opérations. Jasson est condamné à mort, probablement du fait de son rôle d'officier au sein du *Bezen*, mais n'a, selon les témoignages, pas fait preuve de violence particulière à l'égard des résistants. Toujours selon les mêmes témoignages, et sous réserve de leur exactitude, il n'en est pas de même pour Targaz...

Léon Jasson pense d'abord à protéger et consoler sa mère, et confirme son courage devant la mort :

"Ma petite Maman, il faut une fois de plus être courageuse. Je sais combien cette épreuve doit être douloureuse pour toi à tous points de vue. Je me

demande avec anxiété si ta vue ne va pas en recevoir le contre coup; déjà tu me signales qu'il n'y a plus d'amélioration notable. Quant à ton moral que doit-il être à l'heure actuelle, d'autant que tu dois te demander ce que j'ai bien pu faire pour tomber sous le coup de la peine capitale. A ce sujet je pense que tu n'as pas à rougir de ton fils, Me. Thouenon pourra te l'affirmer. Ce dernier a été parfait, mais je n'ai pu prendre sur moi de regretter et de renier, aussi, le résultat ne faisait aucun doute. D'ailleurs j'étais depuis longtemps fixé à ce sujet.

Malgré la peine que je ressens à ton sujet, mon moral est toujours aussi ferme ; le plus dur est passé, à savoir l'Instruction et l'Audience. Maintenant j'attends le rejet de mon pourvoi en Cassation pour formuler mon recours en grâce que je signerai car je répugne au suicide et veux laisser aux autres la responsabilité de leurs actes".

Ce pourvoi est rejeté : Jasson vit alors "au village des condamnés à mort", où il apprend qu'est vain son espoir de voir une distinction faite entre les idéalistes (qui "se sont conduits au service d'une cause et non en assassins") et les autres (les plus nombreux selon lui, qui espéraient "un bénéfice personnel et ne se sont pas formalisés sur les moyens à employer", et qui "paient car ils est humainement juste que la mort réponde au crime"...). Mais il affirme le 21 juin (59) : "pour ma part, je suis prêt. J'ai dépassé le stade de la haine ; je n'en veux ni à ceux qui nous gardent et qui ne font que leur métier, ni à ceux qui nous jugent et qui n'accomplissent en toute logique que leur devoir. Mais je ne pardonne pas aux traîtres de toutes sortes qui ont failli à leurs engagements et qui pour sauver leur misérable tête ont vendu leurs compagnons de lutte"... Il écrit en outre le 7 juillet 1946 : "je ne changerais pas mon sort contre celui de personne au monde. C'est bien ainsi. J'ai ma Joie et j'irai jusqu'au bout"...

La veille de son exécution, il écrit encore un poème, le dernier (60) :

Chantez nous les premiers oiseaux

L'Approche de cette heure

Où le coeur des plus braves saute.

Demain matin la tête haute

Je m'en irai joyeux à l'heure

Où chantent les premiers oiseaux

Sa dernière lettre est destinée à sa mère : il écrit à l'aube du 17 juillet 1946

:



Léon JASSON
(photo Caërléon)

Ma bien chère Maman,

Quand cette lettre te parviendra je ne serai plus. Ne pleure pas petite Maman, je ne m'en vais pas tristement. Je suis heureux malgré tout, car j'ai fait mon devoir jusqu'au bout. Je meurs en Soldat Breton.

Les mots sont superflus et pauvres. Je meurs avec ton nom sur mes lèvres. Adieu à toi, petite Maman. Adieu à tous qui m'avez aimé.

Derniers baisers de ton fils qui t'aime.

Léon Jasson

Il est ensuite mené au lieu d'exécution : un témoin raconte son attitude (60) : "Il marcha vers la place qu'il lui avait assignée en chantant l'hymne Breton. Arrivé sur place avec un autre Breton, il s'écria "pas de bandeau pour les Bretons". L'instant d'après, il s'écria à nouveau "Vive la Bretagne, Breiz Atao, Vive l'abbé Perrot, puis mourut aussitôt sans la moindre souffrance."

Fusillé avec Ferrand, tous deux sont restés fidèles au chemin qu'évoquait Jasson dans l'une de ses poésies (cf. annexe) :

*"Pénible est le chemin mais nous l'avons choisi
Nous sommes des soldats qui rejetons le doute
Sombre est cette route que nous avons choisie
Nous marcherons pourtant sur la très sombre Route"*

Un témoin de l'exécution remarque que "le bien fondé de la condamnation" "ne change en rien la grandeur de leur fin"... Les deux *gours* sont morts courageusement et avec panache : peut-on s'étonner que leur mémoire soit aujourd'hui honorée par certains Bretons ? Mais, à l'inverse, peut-on s'étonner que certains anciens résistants s'insurgent lorsqu'est citée en couverture d'un journal une phrase de Léon Jasson ?

En conclusion, il apparaît que les attitudes de Targaz, Jasson et Geffroy soient relativement isolées : ce sont, sans aucun doute, ceux qui crurent le plus à la mission d'une élite bretonne... Ils sont tous trois assez jeunes : leurs chefs, Cocal et Lainé, n'ont jamais été jugés, alors que tous deux ont déjà atteint "l'âge de raison"... Les autres, isolés, soumis à une pression intense, probablement frappés, ont adopté un profil plus bas : leur vie continue...

Mais la Formation Perrot aura une large part de responsabilité quant à l'épuration qui touchera l'ensemble des nationalistes bretons à la Libération...

b) Epuration et nationalistes

Interrogé à Vannes le 23 juillet 1945, De Gaulle évoque ainsi le problème du mouvement breton à la Libération : "Si les autonomistes ont trahi, ils seront punis pour trahison. S'ils ont été autonomistes, sans avoir trahi, c'est une autre histoire... A mon avis, voilà comment la question se présente"(61).

Cette déclaration a l'avantage d'être claire. Mais tout dépend de la définition que l'on donne au mot "trahison" : avoir profité de l'occupation pour développer la langue bretonne, sans se préoccuper de politique, et donc sans résister aux Allemands, est-ce de la trahison ? La neutralité peut-elle être considérée comme une trahison ?

Remarquons tout d'abord dans quelle situation est l'autorité nouvelle à la Libération.

Les fichiers des militants ayant généralement été détruits par les dirigeants à l'approche des troupes américaines, elle est obligée de se rabattre sur les fichiers de l'administration établis avant la guerre... De là des arrestations de militants qui n'ont plus d'activité depuis plusieurs années... Si l'on peut condamner une telle attitude de la part des autorités, force est de reconnaître qu'elles n'avaient guère le choix : certains militants bretons ont collaboré et doivent être punis. Dès lors, il est nécessaire d'arrêter le maximum de militants pour les interroger, quitte à faire un tri plus tard : qui peut croire que des enquêtes minutieuses peuvent être menées avant chaque arrestation, à une époque aussi passionnée que la Libération, et alors que chaque jour des personnalités du mouvement breton plongent dans la clandestinité ?

Mais face à cette logique de système, il y a une réalité difficile pour les personnes arrêtées : désignées à l'opinion publique comme coupables (arrêterait-on des innocents ?), rien ne pourra les convaincre du caractère inévitable de ces arrestations... Elles ont le sentiment qu'après l'épuration illégale des exécutions sommaires, vient l'heure d'une épuration légale, par laquelle les autorités comptent se débarrasser définitivement du "problème breton"...

Pour revenir sur les exécutions sommaires, Michel Denis (62) cite les chiffres de 116 victimes dans le Finistère, 70 dans les Côtes-du-Nord et 200 (dont une dizaine de militants bretons) dans le Morbihan. Ces chiffres sont bien moins élevés que les estimations circulant chez les militants... Y. Fouéré réserve sans doute leur opinion lorsqu'il écrit (63) : "Si l'anarchie avait duré quelques mois de plus, tous les ennemis politiques du communisme, comme tous les militants bretons, ennemis numéro un des centralisateurs jacobins, auraient été physiquement éliminés". Il est possible que, en temps de guerre civile (l'Espagne

est alors très révélatrice...), lorsque règne le "régime des Suspects" qu'a défini Bernanos, l'heure n'est pas à la nuance... Dans les deux camps des blessures se sont ouvertes, qui ne se fermeront jamais...

Puis vient l'instauration des Cours de Justice et Chambres civiques : des arrestations sont opérées : Michel Denis cite le chiffre de 148 détenus appartenant au P.N.B. emprisonnés au camp Margueritte à Rennes(64). Si l'on tient compte du nombre de militants actifs (peu nombreux), force est de constater que ces arrestations sont suffisantes pour détruire le P.N.B., arrêter des milliers de personnes n'était pas nécessaire. Ces internements administratifs ne font que confirmer dans l'opinion publique l'équation : militant breton = collaborateur...

Ainsi, et comme le dit Frélaut (65), "l'amalgame fut rapide et poussé entre les joueurs de binious, bretonnants ou simples sympathisants et ceux qui avaient endossé l'uniforme allemand et abattu des résistants au nom du nationalisme breton"...

La délégation galloise venue en Bretagne en 1947 aboutit à la même conclusion, et va même plus loin : il est "difficile de ne pas conclure que le simple fait d'avoir eu une activité bretonne, de quelque ordre qu'elle soit, a été pour le gouvernement français motif suffisant à persécution"... En effet, "il paraît incontestable que le gouvernement français s'est servi comme prétexte de l'action de quelques extrémistes peu nombreux, qui, eux, ont vraiment collaboré avec les Allemands, pour tenter de jeter le discrédit sur le mouvement breton dans son ensemble et pour persécuter des gens qui ne méritaient nullement de l'être et qui ne l'auraient pas été s'ils n'avaient pas continué sous l'occupation allemande à travailler pour la Bretagne, exactement comme ils l'avaient fait avant la guerre. Le Mouvement Breton Nationalisant dans son ensemble s'est efforcé de rester neutre dans la querelle franco-allemande et c'est cette neutralité que les Français n'ont pas voulu admettre". Rappelons que cette délégation contient notamment un député britannique, un Chevalier de la Légion d'Honneur, un ancien Directeur d'un Ministère britannique, toutes personnes sérieuses (même si leurs conclusions méritent parfois d'être nuancées).

Qu'en est-il des procès ?

Nous avons vu l'attitude ambiguë du P.N.B. durant la guerre : on peut comprendre que ses militants puissent a priori être soupçonnés d'avoir appartenu à un mouvement qui soutenait l'Allemagne... Le crime d'indignité nationale vise notamment les adhérents d'organismes considérés comme anti-nationaux, de collaboration. L'ordonnance du 26 décembre 1944 donne une liste de ceux-ci : selon Y. Fouéré (66), le P.N.B. n'y figure pas. Dès lors, la simple appartenance au parti ne peut fonder de condamnation. Or, les témoignages abondent de

militants responsables du P.N.B. ou non, condamnés à la dégradation nationale du fait de l'indignité nationale...

Doit-on en déduire que des autonomistes ont été condamnés pour leurs opinions ?

La réponse semble être oui... D'ailleurs, un article de Foulon (67) indique qu'à la chambre civique d'Ille-et-Vilaine, 2,83 % des condamnés le sont au titre de "la répression des menées autonomistes" (et 4,1 % dans les Côtes-du-Nord) (68). Peut-on être plus clair ? L'on est bien loin de la déclaration de De Gaulle...

Ajoutons encore que nombre de militants ont été condamnés pour indignité nationale. Ce nouveau délit, défini par les ordonnances des 26 août et 26 décembre 1944, vise "tout Français qui, même sans enfreindre une loi pénale existante, s'est rendu coupable d'une activité antinationale caractérisée" C'est-à-dire les collaborateurs. Il s'agit d'un délit nouveau, commis en des circonstances exceptionnelles. Or, utiliser ces ordonnances pour condamner des "autonomistes", que l'on n'accuse pas de collaboration, n'est pas sans rappeler un détournement du texte trop (?) générique... En effet, le décret-loi du 25 mai 1938 permettait de condamner les militants de même manière... Mais ce décret-loi n'avait probablement pas de peine à caractère aussi infamant que l'indignité nationale... et cette dernière permet en outre de confondre autonomistes et collaborateurs...

En tous les cas, il ne faisait pas bon être dirigeant nationaliste : en mars 1947, la Cour de Justice de Rennes condamne par contumace O. Mordrel, C. Lainé et Y. Goulet à mort, R. Delaporte à vingt ans de travaux forcés, et Y. Delaporte, C. Gaonac'h et R. Bourdon à dix ans de travaux forcés... Les peines ne font guère dans la nuance, alors que les responsabilités et actes sont si différents (effet de l'absence des accusés ?)... Pourtant R. Delaporte avait adressé à la Cour un long mémoire où il voulait prouver la neutralité idéologique du parti dont il était à la tête, et où il soulignait les différences entre ses positions et celles de Lainé... Mais celles-ci avaient déjà été symbolisées par Guieysse, jugé en juin 1946.

Agé de 65 ans, aveugle, celui-ci parvient à mener, sans grand mal, le débat sur le terrain idéologique, et il revendique ses responsabilités : comme le dit *La République Sociale* (68bis), "il est venu là parce qu'il voulait y venir, pour être sacrifié, condamné : il désirait finir sa vie en martyr parce qu'il était un des chefs du nationalisme breton"... Accusé d'être un patriote breton, il se fait le "champion" de sa "foi", et règle de façon définitive la question de l'uniforme : "Pour un Breton, l'uniforme, qu'il soit français, anglais, américain, ou allemand, est toujours un uniforme étranger"...

Il convient, pour terminer de noter que certaines condamnations sont assorties d'interdiction de séjour dans les départements bretons, avec toutes les difficultés que cela présente...

En conclusion, il est difficile d'établir le nombre exact de militants arrêtés. Une seule chose est sûre : le mouvement breton a été très efficacement démantelé. Les effectifs de ce mouvement minoritaire étant assez peu développés (300 militants très actifs selon Frélaut), il est possible de parler "d'une extermination cruelle de l'*Emsav*" sans nécessairement utiliser les chiffres – sans doute surévalués – des militants eux-mêmes.

Michel Denis (69) recense une soixantaine de militants condamnés de ce fait dans les trois départements d'Ille et Vilaine, de Côtes-du-Nord et du Morbihan... En remarquant qu'il manque donc deux départements dont les chiffres sont encore inconnus, on peut noter que ce nombre peu élevé cache une réalité plus nuancée : sachant que des poursuites sont engagées contre eux, les militants les plus actifs et les responsables de l'*Emsav*, qui sont les plus compromis, ont dû quitter la Bretagne, et certains la France. Que vaut un mouvement dont la frange la plus dynamique ne peut plus exercer aucune influence sur l'opinion publique ?

De fait, les militants qui n'ont pas été brisés par les épreuves tenteront de relancer l'action, depuis l'Irlande... sans résultat... Comme l'a écrit Jasson : "nos voisins nous ont vaincus".

L'*Emsav* mettra vingt ans à renaître... Michel Denis fait à ce propos une remarque intéressante : "les conditions dans lesquelles périt le second *emsav* suffisent à faire douter de l'existence d'un sérieux courant nationaliste en Bretagne car toute l'histoire contemporaine prouve à l'envi que les nationalistes ne se laissent jamais étouffer pour si peu"...

Mais pour les "réprouvés", qui ont joué cette carte nationaliste, la vie continue : après...

B – DESTINS

La guerre est finie... Alors que le monde entame avec une vigueur une nouvelle période de son histoire, les *gours* doivent y trouver leur place : celle des réprouvés...

Les destins seront différents pour tous ces hommes, qui ont oeuvré à "contre-courant"...

Après avoir étudié le cas de Lainé, il est possible de donner quelques indications sur ce qu'ont fait les *gours*, après...

Lainé est donc resté en Allemagne, où il se cache grâce aux faux papiers fournis par les Allemands à l'approche des Alliés. Amer devant l'effondrement de ses rêves, il n'a pas dû être un compagnon facile pour les *gours* qui l'accompagnent...

Cependant, il décide de passer en Belgique, avec deux de ses hommes : ils partent séparément pour traverser la frontière, se fixant des rendez-vous au-delà. Ses deux soldats sont arrêtés, lui passe... Arrivé en Belgique, il est pris en charge par Arzhel, qui va le chercher en voiture (le rendez-vous a été fixé dans un cimetière...), et le ramène à Paris. Il y reste plusieurs mois, chez des proches. Il passe ensuite en Irlande, grâce à de faux papiers et s'y établit définitivement. Il trouvera un emploi pendant quelques temps, grâce à ses connaissances scientifiques, mais l'abandonnera rapidement. Il reviendra parfois sur le continent, par le navire de son frère, et vivra même plusieurs années chez son fidèle lieutenant, Cocal (avant de se brouiller avec lui, pour une promesse non tenue...).

Quelle est alors son attitude, quant au *Bezen Perrot* ?

Deux numéros du *néo-Breiz Atao* permettent d'appréhender le sentiment de Lainé dans les années qui suivent la guerre.

Il prend tout d'abord acte de la défaite des "Nationalistes Bretons de *Breiz Atao*", ennemis de la France et par voie de conséquence alliés de l'Allemagne, [qui ont] été vaincus en compagnie de celle-ci. "Cependant, et répondant en cela à la commission galloise, il revendique hautement sa responsabilité et celle de ses hommes(70) :

"Nous, du Parti National Breton de *Breiz Atao*,

Nous, hommes de *Gwenn ha Du* et soldats de la formation bretonne Jean-Marie Perrot, nous sommes cette minorité que l'on peut accuser d'avoir porté les armes contre la France; il nous plaît qu'on le dise et que l'on nous reconnaisse ce titre qui est l'honneur de notre conscience; il est exact que nous avons voulu porter les armes contre la France; ce fut notre but et nous l'avons atteint. S'il est vrai que la politique est l'art d'obtenir ce que l'on se propose d'atteindre, on ne peut nous contester d'avoir été de bons politiciens. Pleinement conscients d'avoir réalisé un acte qui portera ses fruits sur plusieurs siècles, nous en revendiquons hautement la propriété..."

D'ailleurs, pour juger de l'efficacité de l'action du *Bezen* il n'y a qu'à "se retrancher derrière les hurlements des Français et fransquillons... Les jugements négatifs les plus sincères sont ceux de l'ennemi. Rien plus que notre compagnie Perrot n'a suscité leurs ondes sonores et leur vengeance impitoyable. J'en conclus

breiz ATAO

Organe du Conseil National Breton

30 e Année
Novembre 1949
Nouvelle Série no. 4
no. 340

Dix-septième siècle.
L'Angleterre étant en guerre avec l'Espagne,
Roe, O'Neill passe en Espagne et prend
avec les Espagnols, rem-
périt peu de temps.

de quelques biens, n'oubliez pas le cadeau qu'il nous
Bretons à qui votre situation n'a pas permis de vous
à l'acte de foi de vos aînés, écoutez les voix qui
du fond des bagnes français, de la misère des exilés
Bretagne, en France, en Allemagne, en
les voix de ceux qui jamais
toujours

breiz ATAO

25^e ANNÉE MAI 1944 N° 337

REDACTION ET ADMINISTRATION
Mancu, GUIEYSSÉ
14, rue Lebastard, Nantes
Téléph. 65-69
C.C.P. M. GUIEYSSÉ 418-27 Nantes

ABONNEMENT

10 Numéros 200 fr.
10 Numéros 100 fr.
Pour les jeunes gens qui ven-
dront la demande des prix
pourront être réduits de moitié.

SOMMAIRE

- Camarades de la Formation Perrot... DEBAUVAIS
- « Breiz Atao » reparait... BRIZ ATAO
- En lisant « Breiz Atao » de 1932... G. LAINE
- Déclaration de C. Laine... MARCEL GUIEYSSÉ
- Notre Action... G. LAINE-KERJEAN
- D'an Ao. Y. V. Perrot... YANN BRICLER
- Doucemen...

breiz ATAO

Organe du Conseil National Breton

28 e Année
Novembre 1947
Nouvelle Série no. 3
no. 339

Les trois numéros du néo - Breiz Atao
(N° 1, 3 et 4)

que rien ne les a plus atteints"... Aujourd'hui tous doivent "mentionner que dans cette deuxième phase de la Grande Guerre la bonne Bretagne si française a enfin nourri dans son sein une "poignée de traîtres". Ainsi les générations futures ne peuvent échapper à la connaissance du fait et à la suggestion de cet exemple. Ce résultat, plus efficace que cent mille *Breiz Atao* et autant de *Stur*, est dû presque entièrement aux soldats bretons de la Compagnie Perrot...(71)

Là est la grande victoire de la Formation Perrot ... Sur cet aspect, Lainé a raison : son unité restera dans les mémoires... Au point de discréditer tout mouvement politique breton pour plusieurs décennies... Mais ces conséquences fondent le succès même de son action, car elles ont entraîné une épuration sans précédent : une logique de confrontation a été enclenchée (72) :

"Le sang de l'Abbé Perrot, de Bricler, de Kerhoas, de Madame du Guerny, de Christian Le Part et tant d'autres, le sang de nos morts au combat, de Le Deuff, de Louarn, de Laizet, de Larnicol, et d'autres, le sang de nos prisonniers assassinés, de Jasson et de Geffroy, les condamnations à mort, les années de prison et les confiscations de biens dont nous, Nationalistes Bretons de Breiz Atao, de Gwenn ha Du et soldats de la formation nationale bretonne Jean-Marie Perrot avons recueilli de beaucoup la plus grosse part, tout cela a contribué à la réalisation de notre volonté qui est de *creuser le fossé entre la Bretagne et la France*; de notre volonté qui est de *répudier tout ce qui peut établir un pont*, contrairement à tous les dégonflards qui travaillent à "tendre la main" et à *établir un passage par lequel le flot de la francisation continuerait à déferler sur notre patrie*... Sur ce terrain nous les avons tous contraints. Bretons et Français, à travailler dans notre sens, à *approfondir le fossé* que nos ennemis furent les premiers à arroser d'un sang qui ne sera pas oublié. Sur ce terrain les vainqueurs ont obéi aux vaincus. Sur ce terrain nous avons contraint les tenants de l'unité française à *accroître l'opposition franco-bretonne*."

Dans ces conditions, il justifie l'activité de ses hommes, et explique sa position quant aux victimes de la répression à laquelle ceux-ci ont pris part (73) : "S'il est vrai, comme le prétendent leurs défenseurs depuis 1944, que ces personnes aient travaillé en franc-tireurs à ramener la Bretagne sous la botte française, les lois de la guerre admises par *tous les belligérants* leur réservaient le sort qu'ils ont rencontré.

Si toutefois ces personnes n'avaient pas travaillé pour les Français, nous déplorons l'erreur qui leur enleva la vie comme aussi à la population de Bruz (liquidée par les Alliés) et à tant de personnes de tout âge, sexe, parti et nation. C'est la guerre; ce n'est certes pas plaisant; nous avons cependant assez

d'expérience pour savoir que les plus humains là-dedans n'ont pas été ceux qui, jusqu'à présent, ont eu toute latitude de salir impunément les vaincus".

Cependant, il élargit sa réflexion, et traite du "bilan de guerre" de la France : elle qui a été "déconfite par les seuls Allemands en un mois de campagne", qui "n'a été libérée que par la victoire des Américano-Russes", subit aujourd'hui une véritable "vassalisation" de la part des Etats-Unis, alors que partout son influence et son prestige reculent...

A cet égard, Lainé fait preuve de beaucoup de justesse dans son analyse du problème colonial français : en 1947, alors que la France ne se résoudra à l'admettre que plusieurs années plus tard, après de nombreuses crises et de nombreuses victimes, il prédit déjà à l'abandon des comptoirs en Asie, et des colonies (Maroc, Tunisie, Afrique Noire et Madagascar...)... Particulièrement, sa prédiction sur l'Algérie se révélera on ne peut plus juste, saisissant plus de quinze ans avant les accords d'Evian le slogan "la valise ou le cercueil" : le "joyeux adieu à la domination française [du Maroc et de la Tunisie] entraînera aussi celui de l'Algérie. Seuls des chauvins, c'est-à-dire la majorité des Français, peuvent refuser d'envisager cette inéluctable nécessité. Toujours retardataires, ils tiendront la corde jusqu'au bout comme le prouve la ridicule comédie du statut algérien; ceci leur vaudra de s'en faire expulser avec colons, armes et bagages... si toutefois les Algériens leur en laissent le loisir".(74)

Rappelons qu'avant-guerre, Lainé a été accusé de ne pouvoir juger correctement la situation internationale...

Mais, finalement, si à cette époque il garde encore espoir en la jeunesse ("lorsque les circonstances se représenteront, vous frapperez encore un coup pour que la Bretagne soit libre, c'est-à-dire bretonne."), cette tentative de continuer la lutte grâce à ce journal mythique se révèle être le *chant du cygne* (75). Peut-être a-t-il compris que les nationalistes du deuxième *Emsav* ne pourraient se remettre de la défaite et de l'Épuration : il se tourne alors vers d'autres activités, s'enfermant dans un silence qu'il n'abandonnera que rarement, pour répondre à Mordrelou afin de préciser les informations que donneront divers témoins de l'époque (A. Youennou, la femme de Debauvais...)... Sans doute l'expression de "cadavre vivant" n'a-t-elle jamais été plus juste qu'ici : son but ultime, qui a fait de lui ce combattant inlassable durant une décennie, se révèle être inaccessible, son rêve est brisé... Seul reste un homme brisé...

Il ne reste pas oisif pour autant : il avait tenté de reconstituer le calendrier de Coligny (cf. annexe), mais a perdu lors de la débâcle ses documents, et a essayé plus tard de le reproduire de mémoire. Il tentera ensuite, dans un article notamment publié dans *Al Liam* (76), de démontrer le lien entre ce calendrier et



Célestin LAINE en IRLANDE
(photo communiquée par Y. BOUESSEL du
Bourg)

le temple de Stonehenge : ce dernier en serait la réplique de pierre... Il se serait en outre beaucoup intéressé à la médecine orientale.

Il est possible de penser qu'en tout état de cause, il ne s'agit pas là du "vrai" Lainé, celui qui a tant reproché à Mordrel de trop dire et de ne jamais faire... La page politique tournée, il n'a plus de rêve à la démesure de son imagination : il se referme sur lui-même, recevant quelques anciens compagnons, mais refusant de s'expliquer sur son geste autrement que par des articles trop brefs et trop partiels... Peut-être quelque part y a-t-il un document qui n'a pas encore été révélé ?

Il finira sa vie seul, en Irlande, dans un mobil-home...

Il décèdera en 1983. Ses cendres seront enterrées en Bretagne, à Saint-Aubin, sur la lande la *Rencontre*, où il aurait eu, un jour, une vision...

Une douzaine de personnes sont présentes, le 4 juin 1984, pour cette cérémonie. Si le choix a probablement été un peu rapidement fait, un *gour* est très ému : l'on ne donne pas sa vie à quelqu'un à vingt ans, sans en être profondément marqué...

Ainsi se termine l'histoire d'un Breton intégral : ses cendres reposent dans cette terre qu'il a tant aimée, qu'il a trop aimée...

Qu'en est-il des *gours* ?

Chaque homme a, bien entendu, connu un destin différent : venant de milieux différents, ayant des valeurs différentes, leur destin sera différent...

Notons tout de même qu'après la dissolution en Allemagne, un nombre important a été arrêté : ayant purgé leur peine, certains s'engageront dans l'armée et combattront en Indochine et Algérie... Peut-être la société estime-t-elle qu'ils ont ainsi payé leur dette. D'autres, condamnés plus légèrement, ou ayant purgé leur peine, tenteront de commencer une nouvelle vie, dans le secteur privé (condamnés à l'indignité nationale, l'administration leur est fermée). Quelques uns encore auront des ennuis avec des syndicats (C.G.T.), ayant eu vent de leur passé... Terminée la période de l'immédiate après-guerre, ils reprendront une vie relativement normale : aujourd'hui, nombreux sont ceux à vivre en France.

Certains sont, par contre, restés en Allemagne : passés les premiers temps, ils y resteront et commenceront une nouvelle vie. C'est le cas de Cocal, condamné à mort par contumace en France, qui y trouve finalement du travail et s'y établit définitivement. Son fils reviendra plus tard en Bretagne : il est professeur d'allemand dans les Côtes d'Armor...

D'autres encore, ont décidé de quitter définitivement le théâtre de la guerre et de la répression.

Poher retourne au pays, mais il y croise un gendarme : craignant d'être reconnu, il se rend en Beauce et se fixe finalement en Argentine. Maout passe quelques mois à Plougastel, avant de se réfugier au Brésil. D'autres préfèrent l'Espagne et ses couvents (Targaz ?)... Mais l'Irlande surtout, reçoit un fort contingent, grâce à une organisation créée à Paris, qui fabrique des passeports à la chaîne...

En dehors de ces généralités, on peut noter que les personnes arrêtées ont eu en sus de fortes amendes (77), et devront attendre de longues années avant de voir rétablis leurs droits civiques.

En général, si leur situation est précaire durant plusieurs années, ils reconstruiront peu à peu leur vie, se mariant et ayant des enfants... Beaucoup ont préféré ne pas parler de cette période, d'autant plus que les *gours* se sont souvent trouvés longtemps isolés. Au fur et à mesure des retrouvailles, les langues se sont déliées : aujourd'hui enfin, et bien que le sujet reste encore brûlant, il est possible d'aborder le sujet...

Sans généraliser, le témoignage de Rual est révélateur des sentiments qui se bousculent chez les *gours* (78) :

"On nous a rendu aux Français ou, plus exactement, à la justice française, qui nous a fait incarcérer à Chaumont.

Et c'est là que tout a changé pour moi. Jusque là, il y avait la mort au bout et je n'avais pas peur. Mais entre les mains de la justice il y avait peu d'espoir et j'ai eu peur, et c'est de là que j'ai eu le plus de regret, car j'avais vécu pour être un témoin et, par l'espoir de vivre, ils me l'ont fait oublier. La peur m'a fait escamoter mon témoignage et, dernière insulte, ils m'ont acquitté comme ayant agi sans discernement. Le drame, c'est que je m'étais préparé à mourir et pas à vivre. Alors j'ai eu honte et j'ai essayé de lutter comme un gamin puis, dompté, je suis rentré dans le rang, enfermant un peu d'espoir au fond de moi-même, c'est tout ce qui me restait".

Par contre, certains réfugiés ont pu continuer leur action, sans craindre la répression du gouvernement français. On peut sans conteste classer Rouat dans cette catégorie. Très apprécié au sein du *Bezen*, il fera preuve de ses qualités indéniables après la guerre : son comportement suffit, à lui seul, à clore le débat sur les motivations des *gours*, en prouvant qu'ils n'étaient pas "la fine fleur des nazis de Bretagne et des cogne-dur appâtés par le salaire et les primes de dénonciations"... Un "cogne-dur" aurait-il traduit *Ainsi parlait Zarathustra* de Nietzsche en breton ? Un nazi aurait-il continué à lutter inlassablement, malgré

la chute du IIIe Reich ? Son oeuvre prouve clairement que, pour certains au moins, le *Bezen Perrot* était une armée luttant pour la Bretagne, et seulement pour elle.

Ayant exercé divers petits travaux jusqu'en 1947, Rouat étudie les sciences physiques dans une université allemande en 1950. Mais il quitte rapidement le pays, et finit ses études à Galway, en Irlande, puis est technicien dans les services de la météorologie irlandaise. Mais il se lance de nouveau dans la lutte pour la Bretagne dès 1957, en publiant *Argoad* à peu près *Maquis* pour la "diaspora" bretonne). Publiant d'autres revues, il devient secrétaire général de la Ligue Celtique en 1961, et collabore à de nombreuses publications bretonnes *Al Liamm*, *Ar Vro*, *Sav Breizh !...* Le prix littéraire Xavier de Langlois vient, en 1993, couronner cette vie de lutte pour la Bretagne, sa culture et sa langue...

Aujourd'hui, comment les *gours* jugent-ils cette période ?

Là aussi, chacun a une réaction différente : certains sont restés des inconditionnels de Lainé et du *Bezen*, d'autres ont un jugement plus nuancé, certains enfin, sont particulièrement sévères à l'égard de cette période de leur vie...

C'est le cas d'un *gour* (79), qui parle de "nauffrage total", "dans la défaite, la honte et le déshonneur" :

"Mon engagement, involontaire, dans la police allemande restera pour moi le moment le plus pénible de ma vie. Certaines scènes, certains cris me reviennent constamment en mémoire, comme des souvenirs obsédants... Ce sont des blessures qui ne cicatrisent jamais... Comment vous dire aujourd'hui ma honte, mon dégoût et l'horreur que m'inspirent certains de mes anciens chefs. J'ai perdu, à cause d'eux, les plus belles années de ma jeunesse entre les murs lépreux de Fontevrault, parce que ces imbéciles ont succombé aux sirènes du nazisme, parce qu'ils ont cru que Hitler allait accorder, au cas où il aurait été vainqueur, l'indépendance à la Bretagne ! Grâce à ces chefs, les Allemands et la Gestapo ont trouvé en Bretagne autant de volontaires qu'ils voulaient. Le terrain était préparé d'avance. Aucun de nous n'avais le sentiment de trahir en pourchassant les résistants ! Nous étions sûrs d'oeuvrer pour la cause bretonne, alors que nous n'étions que des agents manipulés par la Gestapo. Ce fut là le malentendu le plus tragique de l'histoire bretonne ! Car vous ne comprendrez rien à ce drame si vous n'étudiez pas, dès le début, l'action menée bien avant la guerre, par les Mordrel, les Debauvais, les Lainé. Ce sont eux les responsables de cet effroyable gâchis."

D'autres ont parfois voulu soutenir le *Bezen*, au point d'"arranger" les faits, et d'en donner une vision très romantique, passant sous silence les aspects les plus terribles de son activité.

Mais il semble que l'attitude la plus courante soit plus nuancée : comme Pennec, ils rendent à la Formation Perrot un "relatif hommage". En effet, ils refusent de rejeter ce qui reste, qu'ils le veuillent ou non, une part de leur vie : leurs vingt ans, leurs rêves, leurs sacrifices... Mais il ne s'agit pas de faire de cette aventure un mythe intouchable : certains n'accepteront jamais de s'être engagés dans le S.D. alors qu'ils voulaient lutter pour la Bretagne; certains n'accepteront jamais l'attitude de ceux qui les ont conduits dans le labyrinthe de "leur rêve fou", avant de les y abandonner, une fois la défaite consommée...

Face à des personnes qui ne peuvent que difficilement comprendre leur engagement aujourd'hui encore, ils se sont tus sur les aspects les plus compromettants (la subordination à l'armée allemande, et surtout les tristes nécessités de la guerre), refusant d'isoler un *gour* aux yeux de l'opinion, quitte à régler les compte entre eux... Cette attitude, qui se comprend parfaitement, a malheureusement l'effet de confondre les cas de Jégou et de Le Goff qui n'ont rien de commun : entre un jeune homme qui n'hésite pas à se mutiler pour cesser les missions, et un *gour* qui s'attire des remarques de Lainé pour son comportement lors des "interrogatoires", il y a pourtant un véritable gouffre...

Comment conclure sur cet aspect du *Bezen* ?

Après ce périlleux exercice qu'est de dévoiler ce qu'ont fait et pensé des hommes depuis cinquante ans, une seule remarque s'impose : il faut toujours tout nuancer... De ce trop rapide et partiel exposé, il faut retenir une seule chose : comme dans tout groupe humain, des hommes se sont engagés pour des raisons et causes différentes, ils ont agi différemment, ont vécu différemment après, et ont réagi de manière différente à l'égard de cet épisode de leur vie...

NOTES

- 1) Mordrel, *ibid.*, p 383 et 384.
- 2) surnom des F.F.I.
- 3) Mordrel, *ibid*
- 4) Bishop témoigne in *le rêve fou des soldats de Breiz Atao* : alors que l'exode a commencé, "un jour, Lainé nous revint... avec Tacite ! Les oeuvres complètes de Tacite achetées en petits classiques. Il relevait les défauts des Celtes, les comparant à ceux des Bretons de sa Formation...".
- 5) déclaration faite à l'auteur.
- 6) Caërléon, *ibid.*, p 157
- 7) *Ibid.*, p 160
- 8) *Ibid.*, p 166
- 9) Discours de Lainé, communiqué par Madame Denise Luec.
- 10) Les citations sont issues de documents communiqués par Madame Luec.
- 11) selon un *gour* (entretien communiqué par Mr Frélaud).
- 12) *Ibid.* Il précise encore : "Lainé et ses copains se servaient des tickets et nous les mal vus on avait la soupe d'ortie".
- 13) cf Frélaud, *ibid.*, p 224.
- 14) interrogatoire de Le Floch à Colombey-Les-Deux-Eglises, le 8 septembre 1944, par le chef de secteur F.F.I. de Chaumont-Ouest (section civile).
- 15) Interrogatoire de Cadoudal à Chalons-sur-Marne, en novembre 1944.
- 16) témoignage d'un *gour* (entretien communiqué par Mr Frélaud).
- 17) d'après Mordrel, in *Breiz Atao*.
- 18) témoignage à l'auteur d'une proche de Cocal.
- 19) Mordrel rencontre Doriot près du lac de Constance et est nommé par lui "chef des Bretons révolutionnaires", dans le "Comité de Libération de la France", qui aurait dû prendre le pouvoir après la défaite des Alliés.
- 20) témoignage de Lainé, in *la Bretagne réelle : Quelques points d'histoire !* n° spécial 182 du 1 Août 1965.
- 21) témoignage d'un *gour* (entretien communiqué par Mr Frélaud). A vérifier.
- 22) in *le rêve fou...*, p 153.
- 23) Aziz, *ibid.*, tome 2, p 115.
- 24) Mordrel, *ibid.*, p 391.
- 25) Bishop, in *le rêve fou...*, p 152
- 26) Frélaud, *ibid.* n p 223.
- 27) interrogatoire de Cadoudal à Colombey-Les-Deux-Eglises, le 8 septembre 44.
- 28) *Ibid.*, tome 2, p 114.
- 29) R. Bruge, in *1944 : le temps des massacres*
- 30) interrogatoire du 8 septembre 1944.
- 31) cité par R. Bruge, *ibid.*
- 32) cf Frélaud, *ibid.*
- 33) Lévêque (alias bishop) in *le rêve fou...*
- 34) ce groupe contient notamment : Bleiz, le Coz, pipo, Edwin, Forster, Lévêque, Coquet.
- 35) selon un *gour* (entretien communiqué par Mr Frélaud).
- 36) Mordrel, *ibid.*, p 399.
- 37) *Ibid.*, p 400.
- 38) Déclaration de Le Coz à l'auteur.
Ce fait a été nié par certains, confirmé par d'autres. Il est possible de noter que si les premiers peuvent vouloir donner une image "idéalisée" de la Formation, l'on voit mal dans quel but mentiraient les seconds.
- 39) cf *Gwenn ha Du* n° 72, P. 11 à 15
- 40) interrogatoire de X..., jugé à Rennes le 26.07.45.
- 41) interrogatoire de A..., jugé à Rennes le 4.7.45
- 42) Ils ont effectivement parlé. Ils affirment que la police avait déjà de nombreux renseignements. Mordrel parle de la maîtresse d'un *gour* à Rennes, qui aurait été agent secret. En tous les cas, il y a un certain paradoxe à reprocher cette attitude, alors que certains ont été trompés lors de leur incorporation...
- 43) in *Breiz Atao* de Mordrel, P. 533, 534.

- 44) lettre de F. Péresse à l'auteur. cf. témoignage de A. Cattelliot, rapporté par Y. Bouéssel du Bourg, in *Gwenn ha Du* n° 100
- 45) chefs d'inculpation le plus souvent retenus, selon les dossiers consultés.
- 46) in *Rapport sur la visite en Bretagne de la délégation galloise, avril 1947*, publié le 21 juin 1947.
- 47) *La Voix de l'Ouest, Ouest-France*
- 48) dit le "Petit Geffroy". A ne pas confondre avec André Geffroy, dit "le Grand Geff", qui s'engagea dans le kommando de Landerneau, avec Visault.
- 49) cf. *Gwenn ha Du* n° 100 p 5.
- 50) n° du 12 et 13 mai 1946
- 51) l'auteur n'a pas eu accès au dossier
- 52) hymne "national" breton
- 53) cité par *Gwenn ha Du* n° 103
- 54) lettre de Jasson à son parrain, citée par *Gwenn ha Du* n° 103 P. 8
- 55) *La Liberté du Morbihan* du 25 mai 1946
- 56) *Le Télégramme* du 25 mai 1946, cité par Mordrel *ibid*, P. 432
- 57) *La République Sociale* du 25 mai 1946, cité par Mordrel, *ibid*
- 58) lettre de Jasson à sa mère, citée par *Gwenn ha Du*, *ibid*
- 59) cité par *Gwenn ha Du* n° 103 p. 7
- 60) cité par *Gwenn ha Du* n° 104 p. 9
- 61) cité par Frélaut, *ibid*, p. 124
- 62) *ibid*
- 63) in *La Bretagne écartelée* p. 108
- 64) *ibid*. Les militants citent des chiffres plus élevés : Y. Fouéré parle de "rafle monstre" organisée par le général Allard et le Commissaire de la République Le Gorgeu. M. Denis parle de 107 arrestations.
- 65) *ibid*. p. 124
- 66) *Ibid* p. 118
- 67) in *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale* n° 117, article *l'opinion, la résistance, le pouvoir en Bretagne à la Libération*
- 68) un "autonomiste" a même été jugé par la Cour de Justice d'Ille-et-Vilaine, et condamné à la dégradation nationale
- 68 bis) cité par Y. Fouéré, *ibid*. P. 124, 125.
- 69) *ibid*
- 70) in *Néo-Breiz Atao* n° 3 (novembre 1947)/
- 71) article de Lainé *Quelques points d'histoire !* in *La Bretagne réelle* n° 182.
- 72) souligné par l'auteur
- 73) in *Néo-Breiz Atao* n° 4 (novembre 1949)
- 74) in *Néo-Breiz Atao* n° 3 (novembre 1947)
- 75) à l'exception de motions envoyées à l'O.N.U, comme s'en fait écho *Le Figaro* du 3 juillet 1965 : (cité par Caërléon, in *Complots pour une république bretonne*, p. 373)
 "Deux fois par an, l'O.N.U. reçoit une motion signée par le citoyen Célestin Lainé, qui s'acharne à réclamer l'indépendance de sa patrie bretonne. Pas l'autonomie, mais le droit à un parlement régional dans le cadre d'une fédération. Le Conseil de sécurité est toujours resté sourd à la requête de Célestin Lainé, qui se fit connaître en 1932 par un attentat (heureusement manqué) contre Edouard Herriot."
- 76) *Al Liam* n°102 (1964) : article "civilisation atlante" en breton
- 77) cf. le cas de Konval, in revue *Gwenn ha Du* n° 72, p. 11 à 15
- 78) cité par Frélaut, *ibid*, p. 225, 226, 227.
- 79) cité par Aziz, *ibid*, Tome I p. 11, 12, 13.

CONCLUSION

Que dire en conclusion ?

Le deuxième *Emsav* plonge donc ses racines dans les substrats les plus divers : il ne s'agit aucunement d'une création allemande. Pour s'épanouir, le mouvement breton a dû réinterpréter l'histoire de la Bretagne, et parfois même la déformer : quelle nation peut se passer de mythe ? La France démontre qu'une histoire correctement orientée, à base de révolution et de grands principes, est un instrument indispensable à la naissance d'une nation unie, dans son passé et dans son avenir... Dans cette optique, les guerres ont été des preuves précieuses, afin de mettre en évidence l'opposition entre le France et la Bretagne... Enfin, l'Irlande a prouvé dans les esprits romantiques qu'une occupation multiséculaire ne peut venir à bout de l'"esprit celtique" : minimisant les réelles différences des "occupations françaises et anglaises, les Bretons ont surtout retenu le fait qu'une minorité, au sein d'un peuple au mieux indifférent, a pu, à force de courage, de sacrifices et de travail, faire plier une nation toute puissante... La terre de Bretagne contre le fer de France...

Le régionalisme bon teint, et parfois hypocrite, a montré la voie du relèvement en son temps, mais s'est révélé être un échec : la IIIe République n'est pas prête encore à assouplir les grands principes héroïques de la Révolution... Dès lors, une nouvelle logique s'établit : à la cécité chronique de l'Etat français, il faut répondre par l'aveuglante simplicité : l'autonomisme... Mais le mouvement étant disparate, il cherche sa voie durant plusieurs années : découvrant le fédéralisme, il peut concilier durant un moment, grâce au Parti autonomiste, les tenants du plus pur nationalisme et les tenants du fédéralisme international. L'échec du parti le fait éclater : plus que les circonstances, est importante la nouvelle orientation du mouvement : le fédéralisme va peu à peu dépérir, et sonner le glas de la mobilisation de la Bretagne militante de gauche... La place est maintenant aux nationalistes...

Le Parti National Breton va alors naître et se développer, conciliant extrémistes et modérés dans un parti jeune, qui ne se propose qu'un seul dogme : l'Indépendance nationale... Pourtant et bien au-delà de la masse militante, une évolution va se dessiner qui place le parti dans la lignée des fascismes qui s'épanouissent dans l'Europe de l'entre-deux-guerres. Tout d'abord, l'évolution doctrinale est l'oeuvre du brillant Mordrel qui affiche notamment ses sympathies pour l'"esprit nouveau" dans sa revue *Stur*, et entame la contagion des instances dirigeantes du parti grâce à son programme S.A.G.A... Mais cette aile légale ne

peut être considérée comme nazie sans exagération : des thèmes s'en rapprochent, certains sont identiques, même, mais d'autres sont plus originaux...

Pourtant, à la veille de la guerre, le P.N.B. est devenu un parti fascisant, dont les structures sont autoritaires et le programme "national" et "social". Mais rappelons, en passant, qu'en 1938, s'affirmer dans la lignée de l'esprit nouveau n'a pas la même signification que s'affirmer nazi en 1945 : qui avait alors vraiment conscience que derrière le brun se cachaient les Ténèbres, que derrière le chétif dictateur se cachait la Bête ? Quel homme normal pouvait concevoir que parmi la trop longue lignée des antisémites, il y avait un homme capable d'appliquer les divers anathèmes multiséculaires ? Juger les hommes et les actes de 1939 avec les éléments de 1945 revient à tronquer l'histoire...

Parallèlement à cette évolution du P.N.B., est apparue une politique secrète, et ce, dès le début des années trente.

En premier lieu, *Gwenn ha Du* est entrée de force dans le paysage politique breton et français. Du 7 août 1932 à la déclaration de guerre, la vie du P.N.B. et les menées répressives de l'Etat vont être ponctuées par des attentats à la bombe...

Alors apparaît Célestin Lainé, personnage incontournable quoique discret du deuxième *Emsav*.

Tout en rappelant que ses actions sont uniquement symboliques, et que le terrorisme n'est pas révélateur en lui-même de la tendance fascisante du mouvement nationaliste, force est de constater qu'au vu de la personnalité de Lainé, il ne fait que confirmer cette évolution... Quand Mordrel parle de "génération... du fascisme triomphant" (1) il n'a pas tort : Lainé prouvera plus tard dans ses écrits et ses discours qu'est amorcée une réflexion qui le mènera au fascisme... Mais pour lors, son accord avec Debauvais sur la politique à suivre et la confiance que celui-ci lui témoigne montrent que parmi les dirigeants bretons, cette voie n'est pas dédaignée et reçoit même un soutien non négligeable. Là encore, les militants de base ne sont pas dans le secret : tout en applaudissant les attentats, sans doute ne sont-ils pas tous des inconditionnels de Lainé... La *Kadervenn* prouvera que son audience n'y dépasse pas un cercle restreint...

En second lieu, des rapports discrets vont être noués avec des Allemands, plus qu'avec des nazis. Il ne fait guère de doute à ce propos face à un Etat français dont la seule réponse aux exigences bretonnes, des plus légitimes aux plus extrémistes, est la répression et, dans l'hypothèse d'un affrontement, les nationalistes ont choisi bien avant 1940 de jouer la carte allemande (choix d'autant plus aisé, comme on l'a vu, que le Reich fascine alors certains dirigeants). Des rencontres avec von Tevenar aux livraisons d'armes organisées

avec l'Abwehr, force est de constater que ces relations sont importantes... Mais une autre évidence saute aux yeux : l'Abwehr doit respecter les consignes des dirigeants nazis du Reich, mais n'est pas vraiment réceptive à "l'Ordre Nouveau"... Von Tevenar n'est pas non plus un national-socialiste : même s'il est largement sensibilisé à certains thèmes courants en Allemagne à l'époque (ethnies...), il reste très critique à l'égard des maîtres du IIIe Reich, qui, ainsi qu'il le disait, "plaise à Dieu, ne durera pas mille ans"... La meilleure preuve qu'il n'y a pas d'entente particulière entre le nouveau régime et les chefs bretons est que, lorsqu'ils s'enfuient en Allemagne peu avant la déclaration de guerre, les Allemands sont probablement plus surpris que les Français...

Doit-on condamner cette attitude ?

Grande question... à laquelle chacun répondra selon son opinion. Mais certaines remarques sont nécessaires : sont-ils des traîtres ? Juridiquement, cela ne fait aucun doute : citoyens français, ils luttent contre leur pays, et acceptent l'aide d'un pays étranger (le pire de tous : celui qui avait confisqué l'Alsace et la Lorraine...). Il s'agit d'une définition juridique, qui est donc forcément réductrice... Mais remarquons que cette position est celle de l'un des grands jacobins de notre République. Michel Debré est très clair à cet égard, en parlant des mouvements autonomistes en général : il dénonce car "dangereux pour l'unité nationale les monuments qui reçoivent une aide de l'étranger, aide matérielle ou aide intellectuelle. Il y a là une barrière déterminante. Puisque certains mouvements, sans l'avoir dit-on cherchée, l'acceptent, il est tout-à-fait clair qu'il y a là, avec tout l'appui que l'histoire monarchique ou républicaine peut nous apporter, une coupure entre le bien et le mal" (2). Hors de la France, point de salut... Remarquons là aussi que lorsqu'il s'est agi de détruire les grands empires de l'Europe centrale durant la Grande Guerre, la France n'a pas hésité à soutenir le "mal"... mais chez les autres.

Subjectivement, se considérant en lutte contre la France, les Bretons n'ont pas hésité à choisir leur allié, reprenant la devise irlandaise : "England's difficulty is Ireland's opportunity"... Une critique peut leur être sérieusement adressée : s'être alliés au Reich, c'était s'allier au nazisme... Ce reproche prend une importance particulière au vu du contenu de *L'Heure Bretonne* durant la guerre...

Après l'élimination des Debauvais et Mordrel (gênants pour tous dans l'optique de la collaboration franco-allemande, après la grande occasion ratée de l'été 1940), Delaporte et la nouvelle direction vont multiplier les serments d'allégeance aux Occupants, et par là-même soutenir les thèmes de l'Europe Nouvelle, sans toutefois appeler à rejoindre les rangs de l'Axe. Il est probable

que cette attitude est en grande partie opportuniste, mais toujours est-il qu'il est difficile de parler de neutralité...

Ceci dit, le mouvement breton a-t-il vraiment eu le choix ?

Lorsqu'il s'agit de faire de la politique, créer un journal est sans doute intéressant, mais présente un intérêt on ne peut plus relatif... Il convient d'aborder les responsabilités de l'Etat français : lui qui a refusé de dialoguer avec tout groupement prétendant représenter la Bretagne, lui qui a refusé de reconnaître des aspirations légitimes, lui qui jugeait scandaleux les rapports des Bretons avec les Allemands... Peut-être devrait-il se rendre compte qu'il a en partie contraint ces Bretons à chercher ailleurs ce qu'ils n'ont pas trouvé dans notre grande et belle République : un interlocuteur...

Il ne s'agit pas ici de dénoncer un Etat démoniaque, face à des Bretons désespérés : il est absolument certain qu'aucun Etat ne peut accepter que naisse sur son territoire un nationalisme autre que le sien : il en va de sa survie. De même, un Etat compréhensif trouvera toujours face à lui des idéalistes, des extrémistes, des fanatiques avec lesquels tout dialogue est exclu : il est très peu probable qu'une politique plus conciliante ait modéré les rêves de Lainé...

Par contre, et là est sa grande responsabilité, il n'a pas su répondre aux aspirations les plus légitimes, répondant par le plus hautain silence aux demandes les plus modérées, répondant par la répression aux demandes plus dures... Il est vrai aussi que sa marge de manoeuvre était limitée : des catholiques conservateurs du premier *Emsav* aux nationalistes anti-français du deuxième, peu de militants bretons débordaient d'affection pour la République et ses grands principes... Mais pourtant : pourquoi a-t-il laissé la langue bretonne se développer contre lui, et ne l'a-t-il pas accompagnée (ce qui lui aurait permis de mieux contrôler les milieux bretons...) ? Pourquoi a-t-il contraint les modérés à la surenchère ? Si le régionalisme avait été mieux accueilli, sans doute le nationalisme n'aurait-il pas eu tant de succès... Et, au sein même des nationalistes, il y a un gouffre entre les Delaporte, entre les Debauvais et enfin entre les Mordrel et Lainé : or, de par sa politique peu conciliante, et après l'échec du Parti autonomiste breton (relativement modéré), il aurait pu trouver pour interlocuteur les Delaporte (probablement très conservateurs pour être révolutionnaires) ou le très pragmatique Debauvais... Mais non : par son opposition irréductible, l'Etat n'a donné que plus de crédibilité aux extrémistes, et particulièrement à Lainé : si la voie de la négociation avait été ouverte, sans doute le combat total qu'il préconisait aurait-il semblé bien hasardeux...

Dès lors, le sentiment de la plupart des militants au moment de l'Occupation est le suivant : quel que soit l'occupant, celui-ci aura toujours une

attitude plus compréhensive que l'Etat français... Et pourtant, Delaporte –on le lui a beaucoup reproché– a tendu la main à la France... qui, pour changer et malgré la prétendue "résurrection des provinces", l'a méprisée...

Dès lors, peut-on reprocher aux militants bretons d'avoir vu en l'Occupation une chance inespérée de voir aboutir leurs revendications ? Est-ce vraiment un hasard si les premières émissions bretonnes à la radio eurent lieu grâce aux efforts allemands ?

Le P.N.B. a refusé de se ranger du côté de la Résistance : en dehors de toute considération idéologique (cf. anticommunisme), il estimait que sa victoire serait celle de la "France éternelle". La répression à la Libération ne peut vraiment leur donner tort... A cette époque, il est de même plus que jamais exclu d'enseigner le breton à l'école (3).

Mais cette méfiance à l'égard des résistants n'est pas suffisante pour Lainé et son entourage : il s'agit de lutter contre eux. A cet effet est créé le *Bezen Perrot*.

Rejetant les discours des politiques, Lainé est depuis dix ans déjà engagé dans l'action politique. Action directe avec *Gwenn ha Du*, action à plus long terme avec la *Kaderven*, devenu Service Spécial... Nous avons vu que l'évolution de sa sensibilité politique l'a mené au fascisme, et à la "conception celtique de la vie" : plus que de s'engager avec les Allemands et lutter pour la victoire du nazisme, il faut surtout assurer la victoire de cette conception de la vie. Pour ce faire, il faut donc que la France ne puisse gagner la guerre. Après, Hitler devra être écarté du pouvoir, et les nouveaux dirigeants pourront créer un empire nordique où chaque ethnie trouvera sa place... Là encore, force est de noter que s'engager auprès des Allemands ne signifie pas être nazi... Mais, d'ailleurs, la vie en Bretagne n'aurait pas été plus agréable après le changement de dirigeant dans les hautes sphères du Reich : Lainé est on ne peut plus inquiétant lorsqu'il parle de cette Bretagne future ("nous en ferons un peuple supérieur, de gré ou de force"...). Aujourd'hui, l'on ne peut que se féliciter de son échec. Certains de ses soldats sont des convaincus... mais les autres... Comme dans tout groupe humain, les motivations sont diverses : il est impossible de parler d'un groupe de nazis fanatiques ... Seule compte l'indépendance de la Bretagne : tous n'ont pas vraiment conscience de ce qui les attend en s'engageant dans l'"armée bretonne"... Leur cas rejoint finalement celui de nombreux Français à s'être engagés auprès des Allemands, avec une réserve : ce ne sont pas des mercenaires... des idéalistes, des faibles, des jeunes, des héros, des lâches, peut-être... mais pas des mercenaires...

Des circonstances tragiques vont précipiter la scission au sein du P.N.B. : la mort de militants, et particulièrement celle de l'abbé Perrot... Personnage incontournable au sein du mouvement breton, père spirituel de tout militant (du néo-païen au plus catholique; du résistant au collaborateur), il est unanimement respecté...

S'il est faux de dire que cet événement a engendré la Formation du même nom (créée depuis plusieurs jours déjà), il est incontestable qu'il n'a fait que conforter Lainé et ses hommes dans leur conviction : aux morts vont répondre les morts... Erreur ou provocation de la Résistance, cette exécution aura une grande influence sur le comportement des *gours* : de part et d'autre, la pitié et la compréhension ne sont définitivement plus de mise...

Delaporte tentait de concilier des tendances divergentes depuis décembre 1940 : à la fin de 1943, ce n'est plus possible. La fraction Lainé quitte le P.N.B. avec fracas, et réussit à convaincre certains *Bagadou Stourm* (une minorité), malgré les efforts de la "Maison de Cornouailles"... Pratiquement, le P.N.B.-Delaporte ne peut être tenu responsable de l'action du *Bezen* : la rupture est consommée, les tendances en sont parfois venues aux mains... Mais dans l'esprit ? Le *Bezen* représente-t-il un acte désespéré que la majorité des militants n'a pas le courage de mener à bien ? La réponse semble être négative : on imagine mal le très catholique Delaporte défendre bec et ongles un régime païen... Mais il refuse de saborder son parti... A ne pas vouloir choisir, il choisit peut-être le pire : à la Libération, les pouvoirs publics et la population ne chercheront pas les nuances réelles... Renonçant à ce qui leur semble n'être que des arguties, tous rejeteront les "*Breiz Atao*" comme des collaborateurs... Condamner Delaporte et Lainé à la même peine de mort fait montre de bien peu de nuance.

Alors entre en jeu le *Bezen Perrot* engagé dans le service de sûreté allemand (S.D.), il va mener la guerre totale contre la Résistance, les *gours* prenant eux-mêmes part aux "interrogatoires renforcés"... De ce fait, le *Bezen Perrot* garde une réputation terrifiante : il est assimilé à ce que l'imagerie populaire craint et méprise le plus : la Gestapo.

Sur ce sujet, Pulmer, commandant les Bretons, aura ce commentaire après la guerre :

"Nous étions obligés de recourir à ces tristes nécessités, ... Contrairement aux légendes stupides qui circulèrent depuis la guerre sur notre compte, nous n'étions pas des monstres assoiffés de sang, des policiers démoniaques qui prenions plaisir à faire subir aux prisonniers les sévices les plus raffinés ! Mais quelquefois, nous étions dans l'obligation morale de sévir, de mener des interrogatoires durs dans l'espoir d'épargner les populations civiles ou les soldats

de la Wehrmacht ! D'ailleurs, nous ne fûmes pas les seuls à adopter ce genre de méthodes". (4)

De fait, il suffit aujourd'hui d'évoquer le seul nom de "*Gestapo*" pour susciter les mêmes images chez tous les Français : la baignoire, le sang, la douleur, la cruauté, le sadisme... Mais force est de constater qu'un véritable mythe est né à son propos : non pas que sa réputation terrifiante ne soit d'un iota en dessous de la réalité : la *Gestapo* est effectivement l'une des plus redoutables machines à même de briser un homme, de détruire sa dignité à coups de nerfs de boeufs... Mais la terrible réalité est là : plusieurs armées, de cultures différentes, ont utilisé dans les mêmes circonstances les mêmes méthodes, brutales, inhumaines... Si certains gardent des illusions sur l'armée de cette grande République qu'est la République française, si certains ne peuvent croire que l'on ne peut chanter un hymne tel que *La Marseillaise* tout en recourant aux pires méthodes, une lecture de *La question* d'Alleg suffira... En tous les cas, une certaine France se reconnaîtra plus dans le général de Bollardière – qui démissionna pour protester contre les méthodes utilisées lors de la "bataille d'Alger" – que dans certains généraux glorieux qui purent mettre cette victoire à leur actif... Cette victoire reste pour certains au passif du pays des droits de l'Homme... Périssent un principe, plutôt que les colonies ?

Reste qu'au demeurant ces comportements ne sont pas excusables : ils montrent que les *gours* ne se sont pas mieux comportés que les soldats d'une armée qui luttait contre eux quelques années auparavant. Il ne sert à rien de les considérer comme des "cogne-dur", mais ils ont effectivement torturé...

Une autre chose est évidente : il est si facile de jeter un regard blasé sur une période aussi éloignée... Les Résistants qui ont risqué leur vie, et qui gardent aujourd'hui encore le souvenir de leurs camarades arrêtés et torturés ne peuvent oublier, et encore moins pardonner : rien ni personne ne pourra les convaincre que les *gours* n'étaient finalement que des soldats humains, trop humains...

De même, rien ni personne ne parviendra à convaincre les militants bretons que la Résistance, qui exécuta tant d'amis et en premier lieu l'abbé Perrot, n'était pas composée de quelques personnages de valeur (dont l'inévitable et peu pro-communiste Rémy), perdus au milieu d'une foule de pillards...

Une phrase du film *Des feux mal éteints* de Serge Moati (sur la guerre d'Algérie) reste plus vraie que jamais : "il n'y a que les imbéciles qui croient que les guerres civiles finissent un jour"...

Et le *Bezen Perrot* échouera en Allemagne : son "voyage au bout de la nuit" prendra fin dans les ruines du IIIe Reich annihilé... et commencera alors un jour nouveau, où les *gours* devront supporter leur conscience (la guerre d'Algérie

les y aidera), et surtout les autres : pourchassés par la justice (somme toute très rigoureuse mais pas foncièrement injuste), certains trouveront le salut dans l'exil, d'autres seront condamnés... pour tous, une vie nouvelle... Pour tous, sauf pour deux : Jasson et le "Petit Geffroy" qui seront fusillés... Sans nier leur culpabilité, l'on peut juste remarquer que les hommes plus âgés, responsables (Lainé, Le Goff...) de cette situation, passeront au travers des foudres de la Justice... Comme dans toutes les armées du monde, les responsables et les jugés coupables ne sont pas les mêmes...

Mais, après tout à l'époque, c'était plutôt le "chacun pour soi"... En tout cas, le trop cruel Le Goff, au surnom si révélateur, a fini sa vie en Allemagne, comme d'autres *gours*...

Le mot de la fin revient à Mordrel :

"Où était la signification éthique et politique d'une formation militaire, quand ses membres portaient de faux noms et devaient prendre l'engagement de ne pas faire connaître leur activité à leurs familles et amis ? Où était la propagande pour l'idée ? C'était faire d'eux des barbouzes avant la lettre et l'opinion ne s'y est pas trompé en leur accolant le sobriquet de "Gestapo bretonne".

Et quel service a-t-elle rendu à l'*emsav*, en inscrivant le nom sans tache de *Breiz Atao* sur les bannières d'une armée en déroute, en lui donnant cette feuille de route pour l'abattoir dans le mépris public ? La Formation aura été l'argument sans réplique qui a permis aux ennemis de la Bretagne, revenus en force à Paris, de crucifier le mouvement avec l'assentiment du peuple breton. Elle l'a obligé au silence pendant vingt ans. Vingt ans perdus pour l'action bretonne, vingt ans que la langue, aujourd'hui moribonde, ne rattrapera pas."

Notes

- 1) *Breiz Atao* - p. 162
- 2) in *Histoire Magazine* n° 2 (1980)
- 3) cf. le rapport de la commission galloise, l'avis du ministre de l'Enseignement et les positions des Gallois.
- 4) cité par Aziz - *ibid.* p. 173

REFLEXIONS PERSONNELLES

Enfin, étudier une période telle que la guerre permet d'apprendre beaucoup sur les hommes... Loin d'être une période qu'il convient de laisser figée cinquante années derrière nous, il faut au contraire tenter d'en saisir les faits, les hommes, les nuances, les contradictions... Car elle nous apprend tout autant ce qui a été, que ce qui est...

Alors qu'il y a quelques années, l'on pouvait condamner sans état d'âme particulier la lâcheté des hommes qui refusaient de mourir pour Dantzig et auguraient par ce refus une tyrannie sans précédent en Europe, aujourd'hui une question reste à examiner : le sort de Sarajevo ne rappelle-t-il pas celui de Dantzig ? Sans en exagérer les ressemblances, l'on peut voir qu'aujourd'hui comme il y a cinquante ans les avis sont nuancés sur la question d'une intervention militaire d'envergure... Les hommes sont restés les mêmes... Simplement, l'on peut aujourd'hui se passer d'un choix qui, cinquante ans auparavant, a été inéluctable... L'on espère simplement que les cris des Tchetchènes ne perturberont pas les cérémonies du 9 mai 1995 à Moscou : les cérémonies de la victoire du monde civilisé sur le Mal...

A ce propos, il est de coutume aujourd'hui de regretter la démobilisation des jeunes, en matière politique. Force est de constater que les exemples passés invitent à une grande circonspection : en confiant leurs espoirs à Laine, les *gours* savaient-ils qu'ils se retrouveraient seuls devant un monde hostile, à la Libération ? Savaient-ils que parfois, du haut de leurs 17 ans, ils devraient assumer seuls, ou presque, le crime de "port d'armes contre la France " face à un jury tout-puissant ?

En donnant leur vie pour une "certaine idée de la France", les Résistants savaient-ils que moins de 15 ans plus tard, ce pays, pour des raisons fort différentes, appliquerait les mêmes méthodes que les Occupants ? Savaient-ils qu'en 1994 serait accueilli en France le pseudo-idéologue du "génocide rwandais" (responsable de Radio Mille-Collines) ?

Et, les uns comme les autres, savaient-ils que nombre de juges passeront sans encombre de l'Etat Français à la République française, qu'ils condamneront paisiblement à mort des "terroristes" puis tout aussi paisiblement des "collabos ?".

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

ARON Robert

Histoire de l'épuration – Fayard 1967

AZIZ Philippe

Histoire de la Gestapo Française en Bretagne – 2 tomes
(essentiel)

BRETON NATIONALISM

Cardiff, *Welsh Nationalist Party* (Résumé de l'histoire du
P.N.B. durant la guerre)

BRUGE Roger

1944, le temps des massacre – Albin Michel, 1944
(une étude sur le rôle du *Bezen* dans les exécutions massives de
Troyes durant l'été 1944)

CAERLEON Ronan

Complots pour une République Bretonne – Paris –
La Table Ronde – 1967

Gwenn ha Du – Pleyber-Christ – 1938

Le rêve fou des soldats de Breiz Atao – Quimper, Nature et
Bretagne – 1975 – (essentiel-témoignage d'un
gour : Lévêque)

L'enfer froid de Conlie in (*Mémorial des Bretons* P.3 à 13 Tome
V – 1979)

La Révolution bretonne permanente – Paris – La Table ronde
1969

CONSEIL DE L'EISTEDDFOD NATIONALE DU PAYS DE GALLES :

Rapport sur la visite de la délégation galloise –
Coopérative Breiz – La Baule – Avril 1945

DELPERRIE DE BAYAC J.

Histoire de la Milice – Fayard – 1969

DENIS MICHEL

*Mouvement breton et fascisme; signification de l'échec du second
Emsav in Régions et régionalismes en France du XVIIIe siècle à
nos jours P.U.F. – 1977*

DELUMEAU Jean

(sous la direction de) *Histoire de la Bretagne* – Privat 1969

DENIEL Alain

Le mouvement breton, 1919-1945 – Paris, François Maspéro
Textes à l'appui – 1976 (fondamental)

FOUERE Yann

Histoire résumée du mouvement breton – Nature et Bretagne
1977 –

La Bretagne écartelée 1938-1948 – Paris – Nouvelles éditions
latines – 1962 (la période racontée par un des acteurs de
l'Emsav –

La patrie interdite : histoire d'un Breton – France-Empire – 1987
–(de nombreuses réflexions pertinentes sur les nationalistes.

FRELAUT Bertrand

Les Nationalistes bretons de 1939 à 1945 – Beltan – 1985
(essentiel pour estimer la politique du P.N.B. durant la guerre).

FREVILLE Henri

Archives secrètes de Bretagne, 1940-1944 – "Ouest-France" –
1985

JACKEL Eberhard

La France dans l'Europe de Hitler – Paris – 1968

LE BOTERF Hervé

La Bretagne dans la guerre – Paris – France-Empire

3 Tomes – 1969-1971;

La Bretagne sous le gouvernement de Vichy : une tentative de régionalisation ? – France-Empire – 1982

LE FORT Alain et

LUCAS Bernard

Les hauts lieux de la Résistance en Bretagne "Ouest-France" 1991

LE ROUX Roger

Le Morbihan en guerre – Mayenne – Floc'h – 1975

MORDREL Olier

"Breiz Atao" : histoire et actualité du nationalisme breton – Alain Moreau – Paris 1973 – (indispensable, mais à manier avec précaution)

NICOLAS Michel

Le Séparatisme en Bretagne – Beltan – 1986

ORY Pascal

Les Collaborateurs 1940-1945 – Le Seuil – Paris

POISSON Henri

L'Abbé Jean-Marie Perrot – Rennes – Plihon – 1955

RIVOALLAN A.

Présence des Celtes

SKOL VREIZH

La Bretagne au XXe siècle – éditions Skol Vreizh – 1983

**VERRIERE et
GUIFFAN**

L'Irlande : milieu et histoire

YOUENOU Anna

Fransez Debauvais de Breiz Atao et les siens – 6 Tomes – Rennes 1972-1980 (contient des témoignages de Lainé, ainsi que de nombreux éléments pour appréhender la période [malgré quelques lacunes, que reconnaissait l'auteur]).

REVUES

ARGOAD

notamment les numéros 2 et 6

Rédigé par des sympathisants du *Bezen Perrot*.

LA BRETAGNE REELLE

contient des témoignages de membres importants de l'*Emsav*, et notamment le

n° 254, article de Cocal (sous le pseudonyme de Bubriad) sur la Formation Perrot;

le n° 285 bis, (cahier de la Bretagne Réelle – Celtia):

"Galerie bretonne", où Mordrel (sous le pseudonyme de J. La Benelais) décrit les personnages de l'*Emsav*.

le n° 182 (spécial), article fondamental de Neven Hénaff (Célestin Lainé : *Quelques points d'histoire !*)

**GWENN HA DU
(JOURNAL NATIONALISTE BRETON)**

contient de nombreuses explications, interprétations et témoignages de militants bretons.

HISTOIRE MAGAZINE

notamment le n° 2, consacré aux mouvements autonomistes. contient un article de Mordrel.

STUR

revue fondée par O. Mordrel, et contenant des articles de Lainé (sous le pseudonyme d'Allbrogat).

REVUE D'HISTOIRE DE LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE

notamment :

n° 1 – article *Abwehr et Gestapo en France* de Rivert

n° 115 – article *Le nazisme et la France (1939-1942) : population et racisme.* de R.E. Herzstein (une partie concerne la Bretagne en 1940).

n° 117 – *La guerre en Bretagne* et particulièrement articles : *l'opinion, la résistance, le pouvoir en Bretagne à la Libération de Foulon et la collaboration dans la préfecture régionale de Rennes* de Butler (l'auteur a vraisemblablement eu accès à la *Synthèse sur l'organisation S.I.P.O. et S.D de la Sécurité Militaire.*(?) en 1944 –avec les lacunes de l'époque–).

TRISKELL

organe interne du P.N.B.–Delaporte. Contient des éléments importants pour saisir la position de la direction au moment de la scission.

JOURNAUX

BREIZ ATAO

et particulièrement les numéros 337 (mai 1944), 339 (novembre 1947) et 340 (novembre 1949), (le numéro 338 n'a pas paru), exposant la tendance Lainé après la rupture. Les deux derniers numéros, expédiés à des militants triés sur le volet, ont été publiés en Irlande

L'HEURE BRETONNE

journal du P.N.B.

LA LIBERTE DU MORBIHAN

OUEST-FRANCE

LA REPUBLIQUE SOCIALE

LE TELEGRAMME

LA VOIX DE L'OUEST

BROCHURES DU P.N.B

publiées durant la guerre, notamment :

Notre lutte pour la Bretagne, notre histoire, nos idées, nos buts ?
L'exemple de l'Irlande

LISTE DES ANNEXES

ANNEXES

LISTE DES ANNEXES

Poèmes d'Urien Riwallon (pseudonyme de Lainé).	1
Rapport de W. Best : "La Bretagne, pierre angulaire de la garde atlantique de l'Allemagne"	2
Lettre ouverte au CHEF du Parti National Breton de Célestin Lainé	3
Appel de Debauvais : "Camarades de la formation Perrot" (publié dans le <i>néo-Breiz Atao</i> n° 1 de mai 1944)	4
Liste de <i>gours</i> (Formation Perrot).	5
Article de Lainé) sous le pseudonyme d'Allbrogat) : (publié dans <i>Stur</i>). "Nos deux bases : Irlande et Prusse"	6
"La foi celtique" : texte de Lainé (Communiqué par Madame Luec Denise)	7
Poèmes de Léon Jasson	8
Note explicative du calendrier de Coligny, par Monsieur Bouëssel du Bourg	9
Calendrier de Coligny : tentative de reconstitution du calendrier celtique de Lainé	10

AU-DESSUS DE MOI

*Je suis le fils des Amis de Célestin, les premiers disciples
De ce grand homme
Et pour lui je me suis donné
Comme je le faisais autrefois*

POÈMES D'URIEN RIWALLON

*Ils ne grâteront que la croix de la mort
Et vous qu'ils ont fait leur ennemi
Avec un siège à la tête de la mort
Quand j'étais en la mort*

*Je suis combattant à tout moment
Ce me sera un grand honneur
Je veux que l'on dise
En d'autres temps :
"Nos ancêtres étaient vaillants
et nous ferons comme eux"*

*Au-dessus de moi, au-dessus de moi
Ceux qui viendront
Avec ceux d'autrefois
La main dans la main, en d'autres temps*

AU DESSUS DE MOI

*Je suis le fils des Anciens Celtes, les guerriers impavides,
Dont la seule crainte était de mourir vieux et infirmes dans leur lit.
Je veux vivre
Comme ils ont vécu
Et mourir en vrai Celte
Comme ils le faisaient autrefois.*

*Je suis le fils des Bretons, les vaillants chevaliers
Ils ne prisait que la Beauté et méprisaient tout gain.
Je veux qu'on me fasse bon accueil
Avoir un siège à la Table Ronde
Quand j'irai où ils sont.*

*Je serai combattant à mon tour, mes mains appartiennent à la Bretagne,
Ce me sera un grand honneur, et pour elle gloire et santé,
Je veux que l'on dise
En d'autres temps :
"Nos ancêtres étaient vaillants
et nous ferons comme eux."*

*Au-dessus de moi, au-dessus de moi,
Ceux qui viendront
Avec ceux d'autrefois
La main dans la main, au-dessus de moi.*

(Saint-Brieuc - septembre 1933)

U.R.
(Gwalarn, juillet 1935, p. 48)

AMI

La maison est vide, ami,
Après ton départ.
Quand je vis ton sourire oublié depuis si longtemps
La réponse put se lire sur mon visage,
Et je cherchais en vain des paroles malhabiles
Pour abattre le mur de la séparation.
Mais l'éclat de tes yeux dans les miens
Me disait de façon plus claire
Que nous étions à travers le temps
Le même coeur
La même main

Savons-nous quand et où
Nous nous retrouverons ?
La maison est vide, ami
Après ton départ.

U. R.
(Saint-Brieuc - septembre 1933)

PRIERE DES CAVALIERS

Une voix : *Nous n'avons pas de maison
Nous qui avons abandonné
La maison de notre père au Service de la Bretagne.
Mais chaque maison où est un Breton,
Où nous avons un repas et un lit,
N'est-ce pas notre maison ?*

Les autres : *C'est notre maison.*

Une voix : *Nous n'avons pas de famille
Nous qui courons le pays,
La foi dans notre esprit, l'arme dans nos mains.
Mais chaque enfant qui joue sur la route,
Dans la Bretagne que nous rebâtissons,
N'est-ce pas notre enfant ?*

Les autres : *C'est notre enfant.*

Une voix : *Nous ne vieillirons pas sur la terre
Nous dont la route
Est dans l'ombre cruelle de la mort froide,
Mais par nous la Bretagne revivra :
Ne vivrons-nous pas ?*

Les autres : *Nous vivrons.*

Une voix : *Nous n'avons pas de biens
Nous qui avons tout offert
Et méprisé la Fortune
Mais la plus belle richesse de notre peuple,
Des fleurs les plus belles de l'esprit celte,
N'avons-nous pas les plus belles ?*

les autres : *Nous avons les plus belles.*

Une voix : *Nous ne recevons pas d'honneur
Nous que l'on flagelle
De tous les mépris dans la langue du Français.
Mais nous avons le merci des générations
Des Bretons qui viendront et qui furent
N'est-ce pas le plus doux ?*

Les autres : *C'est le plus doux.*

Une voix : *Nous sommes étendus sur la terre,
Nous qui aimions notre Prochain,
Qui avons vécu, lutté et qui sommes morts pour lui
Mais notre Modèle règne dans les cieux
Et nous appellera près de son coeur.
Le meilleur ne sera-t-il pas nôtre ?*

Les autres : *Le meilleur sera nôtre.*

Tous : *La volonté de Dieu soit faite
Et que soit loué le nom
Du Père, du Fils, du Saint Esprit.*

NOEL ET LE SOLDAT
(NEDELEG HAG AR SOUDARD)

*Dans cette nuit de Noël
La course au plaisir
Une table royalement servie
Une joyeuse maisonnée dans l'abri souriant
Les lumières brillantes des palais
La douce odeur de la viande et du vin enivrant
Le rythme du jazz et les robes de soir
Les manteaux douillets et les lits de plume.*

*Le soldat oeuvre dans la nuit
Et oeuvre joyeux
En chantant un cantique de Noël
Seul avec son maigre repas
Tristesse d'un pays étranger
Lumignon et froid
Mais son âme est entourée de splendeur
De lumière éclatante et de chaud amour
Car il a oeuvré et oeuvré bien.*

*Et à l'heure où naquit
Celui qui donna sa vie
Par amour
Il sera avec lui à l'église
Et le chœur des orgues
Chantera pour lui seulement
La victoire du sacrifice
Et de l'amour.*

*Etendu dans mon petit lit de fer,
Dur et froid.
Mon manteau pour couverture dans la nuit,
Moi, le Soldat, je dormirai
En pensant à ceux que j'aime
Et j'oeuvre de mes mains
Pour leurs enfants
En cette nuit de Noël.*

Urien Riwallon

"LA BRETAGNE, PIERRE ANGULAIRE DE LA GARDE ATLANTIQUE DE L'ALLEMAGNE"

"La réunion de l'Europe non-méditerranéenne en un grand espace dirigé par l'Allemagne met le Reich allemand dans l'obligation de protéger efficacement l'espace qu'il domine des attaques et des interventions de puissances étrangères à cet espace. Cela signifie que, dans les zones frontières du grand espace dominé par l'Allemagne, le Reich allemand doit occuper, politiquement et militairement, et organiser en vue de la défense, toutes les positions à partir desquelles cette défense peut être assurée avec le plus d'efficacité.

Deux critères doivent déterminer le choix de ces positions : le rayon d'action militaire et le rayon d'influence politique.

Le grand espace dominé par l'Allemagne est limité à l'Ouest par l'Atlantique, que les îles britanniques et irlandaises soient, à l'avenir, directement rattachées à ce grand espace ou qu'elles constituent un glacis avancé. Car il faudra définitivement empêcher que n'apparaisse ou ne se consolide, sur ces îles, un pouvoir étranger à cet espace, hostile à la puissance allemande.

Le moyen le plus efficace de protéger le grand espace dominé par l'Allemagne contre des attaques et des interventions venant de l'Ouest -de l'espace américain par exemple- serait d'établir sur les îles britanniques, et irlandaises même, la position allemande de défense.

Si telle n'est pas l'intention, il est nécessaire d'occuper et d'organiser, à la limite occidentale du grand espace dominé par l'Allemagne, des positions dont le rayon d'action militaire et le rayon d'influence politique soient suffisants pour tenir en permanence le glacis anglo-irlandais et les autres glacis occidentaux sous l'influence de la puissance allemande, et pour interdire toute tentative d'attaque ou d'intervention provenant de puissances extérieures.

Pour la garde atlantique de l'Allemagne, il ne se présente que deux positions dont le rayon militaire et le rayon d'influence politique puissent suffire à cette tâche : la Norvège et la Bretagne.

L'occupation et l'organisation de la position norvégienne assurent la domination militaire sur les parties les plus septentrionales de l'Atlantique et la domination politique sur les îles qui constituent, de l'Ecosse à l'Islande, le glacis occidental.

Si l'on ne tient pas compte de l'Angleterre, sur laquelle il peut être possible d'exercer une certaine pression à partir de la côte des Pays-Bas et des Flandres, le glacis ouest de l'Europe se prolonge vers le Sud par l'Irlande et le Portugal, qui est essentiellement un pays maritime atlantique et ne peut donc être intégré au grand espace méditerranéen dirigé à partir de Rome, à l'inverse de ce que l'on peut, non sans réserves, reconnaître dans le cas de l'Espagne.

L'Irlande et le Portugal (y compris les Açores, Madère et les îles de Cap-Vert) ne peuvent pas être contrôlés militairement et dominés politiquement à partir de la mer du Nord et de la Manche. Seule une position atlantique peut permettre d'exercer sur eux l'action que l'on exerce à partir de la Norvège sur le glacis insulaire du Nord-Ouest.

La géographie et la politique font qu'il n'y a qu'une position permettant de remplir cette tâche : La Bretagne.

Géographiquement, la Bretagne correspond à la côte norvégienne par son aptitude à servir de base pour la guerre sur mer (grâce au port de Brest entre autres) et aussi par sa situation relativement aux régions qu'il faut contrôler et dominer. La Bretagne est aussi éloignée de l'Irlande que la Norvège de l'Ecosse (environ 500 km) et la distance Brest-Lisbonne est comparable à celle qui sépare l'Islande de la Norvège (environ 1000 km). Il suffit d'ajouter que l'on peut, à partir de la Bretagne, compléter l'encercllement et le contrôle du sud de l'Angleterre pour mettre en évidence l'importance de la position bretonne dans la garde atlantique de l'Allemagne.

Politiquement, la Bretagne convient en tous points -à la différence de la Norvège- à l'érection d'une position de force pour l'Allemagne. Le pays est habité par un peuple qui aspire à se détacher de la France et qui aura besoin, à l'avenir, de s'appuyer sur une autre puissance pour pouvoir vivre et se sentir à l'abri d'intentions françaises de reconquête. Les Norvégiens verront, longtemps encore, dans l'occupation allemande permanente, une véritable domination étrangère, tandis que les nationalistes bretons seront les tout premiers à voir dans les forces allemandes d'occupation, qui ne pourront, ni ne voudront, développer en Bretagne des tentatives de mélange racial ou d'assimilation, leurs libérateurs et les garants de l'indépendance de leur peuple.

De plus, l'indépendance du peuple breton, sous la protection allemande, servira directement à l'intérêt qu'a l'Allemagne à tenir le futur Etat anglais sous la dépendance du Reich. Car il sera toujours possible, à partir de la Bretagne (en celtique "Breiz") de se soulever contre l'Etat anglais les éléments celtes du pays de Galles (en celtique "Cymru") et de Cornouaille (en celtique "Kernow"), et de créer ainsi, en cas de besoin, des prétextes à intervention dans les affaires anglaises.

En résumé, ces considérations font apparaître qu'une Bretagne indépendante, sous occupation allemande permanente, doit constituer l'indispensable pilier Sud de la garde atlantique de l'Allemagne, la Norvège étant le pilier Nord. Si ce pilier manquait, le glacis ouest de l'Europe, de l'Irlande au Portugal, échapperait à la domination de la puissance allemande, l'Angleterre et la France ne seraient pas complètement soumises à la puissance allemande et ceci mettrait en question la sécurité du grand espace allemand à l'Ouest".

Signé : W. Best
(juillet 1940)

Lettre ouverte au CHEF du Parti National Breton

L'article de *Triskell*, « Précisions nécessaires », et le silence qui l'accueille m'obligent à sortir aujourd'hui de mon mutisme volontaire pour ne pas être réputé consentant à ce que j'estime une trahison.

A la page 36 de la brochure *Notre Lutte pour la Bretagne*, publiée en 1941 par l'actuelle direction, nous lisons :

« La doctrine du Parti National Breton, c'est le Nationalisme breton mis au point par Breiz Atao au cours de ses vingt années d'existence. »

A la fin de l'article de *Triskell*, publié en 1943, nous lisons :

« S'il est des patriotes bretons qui regrettent la violence et l'agressivité de « l'ancien Breiz Atao », « qu'ils en reprennent les méthodes d'action et les formules. »

On ne peut mieux annoncer qu'entre ces deux dates l'actuelle direction du Parti a totalement changé son point de vue. Il est donc très étonnant de lire dans le même article de *Triskell* : « Quant à notre position politique, elle ne subit aucun changement et je la précise une fois de plus. »

Ce reniement de « l'ancien Breiz Atao » est d'ailleurs bien plus profond qu'il ne paraît. Ce ne sont pas seulement les méthodes d'action et les formules qui sont rejetées, c'est aussi le personnel de « l'ancien Breiz Atao ».

La présence de M. GUIEYSSE était jusqu'au mois passé le garant de l'adhésion de l'ancien Breiz Atao, celui de la Déclaration de Pontivy où certaines absences furent remarquées. M. GUIEYSSE était le dernier lien notable entre l'actuelle direction et les hommes qui avaient mené l'action dans les jours dangereux précédant la guerre, qui avaient été condamnés pendant la guerre, qui par leur conduite avaient intéressé les autorités allemandes au Mouvement breton, et grâce auxquels beaucoup d'ex-prisonniers doivent leur présence même dans l'actuelle direction. C'est malgré tout un résultat de la politique de l'ancien Breiz Atao.

M. GUIEYSSE a voulu faire comme saint Thomas; il a voulu vérifier à la source la version officielle répandue dans le Parti par les soins de la direction. Il y a malheureusement acquis la conviction que les choses s'étaient passées tout autrement. Nous savons tout ce que cela a entraîné de la part de l'actuelle direction du Parti : refus de discussion, accusation de monstrueux (*sic*) manque de confiance, et démission imposée.

Ce reniement de l'ancien Breiz Atao dans les méthodes d'action, les formules et le personnel n'est pas non plus un événement fortuit. C'est le lent aboutissement d'un travail souterrain. Au Congrès des Cadres de Rennes en 1942, M. BOURDON, évidemment inspiré, avait fait une sortie très remarquée contre ces songe-cieux de l'ancien Breiz Atao qui ne savaient rien réaliser à cause de leur intransigeance (« Nous ne sommes ni des fous ni des forcenés » *Triskell* 1943 !), tandis que l'habileté et la souplesse de la nouvelle équipe (« des patriotes réfléchis qui savent ce qu'ils veulent et qui savent prendre les moyens de parvenir à leur but », *Triskell* 1943), etc., etc...

La sensation fut assez grande pour que le Chef du Parti dût alors désavouer M. BOURDON. Aujourd'hui il prouve qu'il est d'accord avec lui.

L'hiver dernier, *l'Heure Bretonne* arbora un éditorial du Chef du Parti avec — si j'ai bonne mémoire — la manchette : « Afin que nul n'en ignore, précisons une fois de plus nos intentions : un Etat autonome breton dans un Etat fédéral français. » L'ancien Breiz Atao avait, il est vrai, admis cette possibilité comme un pis-aller provisoire mais sûrement pas comme son but; et ce but n'est guère différent de celui de M. FOUÉRÉ qui, lui, au moins, a réussi à se faire admettre au Comité Consultatif de la Préfecture Régionale.

Toutes ces « précisions » ressemblent fâcheusement à des « altérations ».

Revenons encore à *Triskell* 1943 :

« Le Parti National Breton ne modifie pas sa position politique pas plus à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il reste acquis à l'idée de la réorganisation européenne qui donnera à tous les peuples, aux petits comme aux grands, la libre disposition de leur destin. »

S'agit-il de la réorganisation européenne à laquelle travaille l'Allemagne ?

Rien ne l'affirme. Il pourrait tout aussi bien s'agir de l'Angleterre, voire de la Russie.

Ce style « Charte de l'Atlantique » est un bel exemple du produit des hommes occupés à dominer leur époque en se dominant eux-mêmes. Tout est si bien dominé que rien ne transparait. C'est le parfait étouffoir pour adhérents.

Que cette politique intéresse les Allemands au succès de la cause bretonne, j'en doute fort; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elle ne suffit pas non plus à y intéresser ni les Anglais ni les Russes. J'appelle cela jouer perdant sur tous les tableaux de cette guerre.

L'article de *Triskell* abat publiquement les cartes : l'ancien *Breiz Atao* est renié avec ses méthodes d'action, ses formules et son personnel. En réalité je vois là l'opposition de deux espèces d'hommes. L'une qui a l'échine souple, qui proclame ce qu'il faut pour obtenir de se voir confier l'héritage de l'ancien *Breiz Atao* avec notre appui efficace, et qui, l'ayant obtenu, renie progressivement son programme.

Une espèce qui « tend la main » à tout le monde en le criant sur les toits, tel un mendiant importun et indiscret.

Une espèce qui ne se compromet avec personne pour pouvoir se raccrocher au vainqueur « quelle que soit l'issue des événements ».

Une espèce qui veut triompher par les finasseries.

L'autre qui a l'échine raide, qui s'en tient mordicus au principe de ce qu'elle a déclaré, et c'est pourquoi le nom de *Breiz Atao* reste à lui seul toute une doctrine et le restera.

Une espèce qui a trop de fierté celtique pour tendre indiscrètement la main — pas plus avant la guerre que pendant ni après — et qui tient ferme la main qu'elle tient.

Une espèce qui ne compte pas sur les finasseries pour venir à bout de ses ennemis parce qu'elle ne craint pas les revers.

Une espèce qui a reconnu l'allié allemand pour des raisons profondes et bien avant la guerre.

Une espèce qui dans sa foi solide a misé tout et ferme sur la carte allemande et n'admettrait pas de camoufler sa mise.

Les « anciens *Breiz Atao* » sont en général de cette espèce et je prétends que c'est une espèce plus celtique que celle qui les exclut présentement de notre Parti National Breton de *Breiz Atao*.



On pourrait admettre votre attitude si vos reniements avaient apporté des avantages substantiels à la réalisation d'un Etat breton. Mais où sont ces avantages ?

Les Evêques sont restés hostiles et toutes vos avances de ce côté n'ont reçu que des rebuffades.

Les Français n'ont pas été amadoués par votre main tendue et votre demande de participer même au Comité Consultatif de la Préfecture Régionale n'a reçu qu'un mépris hautain.

Les Allemands ont fini par devenir méfiants devant votre réserve politique, et celle-ci ne vous a pas davantage acquis la confiance des Anglais ni des Russes.

Votre refus de vexer les terroristes autrement qu'en termes mesurés ne nous dispense pas et ne nous dispensera pas de subir leurs rigueurs (Yann BRICLER, Yves KERHOAS, Jean-Marie PERROT, et à qui le tour ?).

Vous n'avez pas préparé de cadres capables de prendre en mains l'administration de la Bretagne; vous n'avez pas fondé un enseignement ni une école d'Administration bretonne; vous avez démissionné la majeure partie des personnalités capables de jouer un rôle dans ce sens et n'en avez guère acquis de nouvelles. Cette question est aussi peu avancée qu'à votre avènement.

Votre retournement n'est même pas une nouvelle doctrine et ne se concrétise pour personne, si bien que la foule bretonne vous accueille et vous accueillera toujours malgré vous aux cris de *Breiz Atao* et de *Gwenn ha Du*.

Ce dont vous pouvez vous prévaloir est l'accroissement du nombre des lecteurs de *l'Heure Bretonne*, mais il ne faut pas trop s'exagérer l'importance de ce résultat. La masse lit *l'Heure Bretonne* à cause de ses bonnes critiques de Vichy. Elle est gaulliste cette masse, et de plus en plus exigeante, car elle croit de plus en plus à la victoire de ses désirs. Votre absentéisme politique ne lui suffit plus. Aujourd'hui elle exige davantage. Vous êtes non les conducteurs de la masse, mais ses prisonniers. Pour la conserver, et surtout pour l'accroître, un seul moyen : se rapprocher d'elle. Mais ceci, dans les circonstances actuelles, exigerait des gens à tempérament fort hardi. Quant à moi, je pense que les succès de l'armée allemande seront le « Saint Esprit » le plus efficace pour la conversion des Bretons égarés!

En résumé, vous pratiquez le reniement à bon compte et sans grande nécessité. Le roi protestant Henri IV avait estimé que Paris valait bien une messe; il s'était renié, mais du moins il avait eu Paris. Comment l'estimerait-on s'il s'était renié sans avoir eu Paris ?



J'estime donc que l'actuelle direction du Parti a trahi l'héritage du Parti National Breton de *Breiz Atao*, héritage qui a été remis entre ses mains pour qu'elle le développe et non pas pour qu'elle le renie.

Le Parti est majeur et point n'est besoin de traiter ses membres les plus notables *perinde ac cadaver*, comme des enfants de douze ans dont on exige une soumission aveugle même aux reniements les plus évidents.

La base du Parti est idéologique et non personnelle; elle tient à la situation de la Bretagne et à ses besoins, non à la personnalité d'un homme. Le nom de M. DEBAUVAIS lui-même apparut toujours très subordonné au nom collectif de *Breiz Atao*.

Le Parti a connu et connaîtra bien d'autres Directions; aucune n'a le pouvoir de renier « la doctrine du Nationalisme breton mis au point par *Breiz Atao* au cours de ses vingt années d'existence » sans faillir à son mandat.

Le Parti de l'actuelle Direction n'a plus le droit de porter le titre de Parti National Breton hérité de celui de *Breiz Atao*. Ce titre doit être relevé par les Chefs départementaux qui élurent M. DELAPORTE et qu'il élimina pour leur fidélité aux méthodes d'action et aux formules de l'ancien *Breiz Atao*.

Pour autant qu'il y ait une nouvelle doctrine, c'est désormais le seul bon plaisir de MM. DELAPORTE. La Direction qui l'a imaginée n'a donc droit qu'au titre de Direction du Parti Delaportiste Breton.

C. LAINE

Secrétaire Général de l'ancien *Breiz Atao*.

Camarades de la formation Perrot

Je vous salue.

Je salue en vous la première formation bretonne armée, depuis la dispersion de l'armée chouanne. Plus heureux que ces derniers combattants bretons dont le courage fut exploité pour des fins étrangères, ni les calomnies, ni les mensonges qui vous assaillent depuis trois mois ne parviendront à vous enlever la conviction que vous luttiez, **D'ABORD ET AVANT TOUT POUR NOTRE PATRIE LA BRETAGNE**, en pleine et loyale collaboration avec l'allié allemand.

Il n'y a que les esprits enchaînés à un monde révolu qui peuvent imaginer que la Bretagne peut s'isoler des événements européens et constituer un monde minuscule qui le jour venu traitera sur pied d'égalité avec le vainqueur de cette guerre.

Pour nous ce vainqueur ne fut jamais douteux. L'Allemagne gagnera cette guerre. Mais naturellement ceux dont tout le génie politique est l'opportunisme préfèrent miser sur deux sinon sur trois tableaux, car ils sont même prêts à tendre la main aux communistes à l'égard desquels ils évitent déjà avec soin toute critique, et cela dans un pays aussi profondément anti-communiste que la Bretagne.

Ce n'est pas parce que nous croyons que l'Allemagne sortira victorieuse du gigantesque conflit que depuis le

- 4 -

ton à l'organisation de la guerre, et au nouvel ordonnancement de la planète après-guerre, et notre conception ceito-germanique, où le héros tient la première place dans l'Etat et met au pas le marchand et le financier.

Après un détour de trois années, nous revenons sur la bonne route. Au cours de ces années où beaucoup de dévouement s'est dépensé chez les militants, et dont le bilan sera à faire, le bluff, un optimisme et une discipline de commande, grâce à quoi on tenta de créer une mystique du « Chef », absolument étrangère au tempérament breton, remplacèrent presque toujours audace, initiative, sens et courage politique. Au cours des derniers mois de 43, cette situation ne fit qu'empirer au point de devenir intolérable.

Cette période est aujourd'hui périmée. Une nouvelle unité se forme **QUI NE CHERCHE POINT LE NOMBRE, MAIS LA QUALITE**.

La situation est déjà toute clarifiée, en revenant à la politique de BREIZ ATAO qui était toute de clarté. Cette politique consistait, au point de vue extérieur, à rechercher l'appui allemand. Nous y avons travaillé avec d'autres pendant près de vingt ans et quoiqu'on en ait médité, cette politique, menée par nous et O. Moréal durant la « drôle de guerre », a donné ses résultats. Certains de ceux qui renient aujourd'hui leur sympathie pour l'Allemagne pour tenter de se « blanchir » et combattent la Formation Perrot, ont oublié que s'ils sont en Bretagne, c'est A LA POLITIQUE DE BREIZ ATAO QU'ILS DOIVENT LEUR LIBERATION DEPUIS TROIS ANS ET DEMI. C'est un résultat de la politique BREIZ ATAO DONT ILS JOUISSENT ET QU'ILS DEVRAIENT ETRE LES DERNIERS A OUBLIER !

Pour revenir à 40, sans doute avions-nous visé plus haut et voulions-nous davantage. Mais la Bretagne de 1940 méritait-elle mieux ? Et ne devons-nous pas nous féliciter aujourd'hui que la création prématurée d'un Etat Breton en 40 ne se soit pas faite, car sous quel

premier jour de la guerre nous sommes à ses côtés. Notre choix ne relève pas de l'opportunisme, mais d'une conception du monde commune sur des points essentiels. Le « devenir » germanique n'est-il pas à comparer à ce « messianisme celtique » qui, hier révoque sans suite, est devenu, pénétré par le réalisme politique de BREIZ ATAO, le « devenir breton ». Qui l'aurait cru possible en 1919 ? Il ne fallut que quelques jeunes hommes pour oser. Leur foi a été communicative. Elle créa cette aspiration qui saisit le jeune Breton tout entier et qui a fait d'une nation moribonde, sinon morte, un peuple ayant retrouvé, au moins chez une élite qui n'a cessé de grandir, avec le goût de vivre, la volonté de puissance.

Il y aurait encore beaucoup à dire. Bornons-nous et disons encore que nous combattons aux côtés de l'Allemagne parce qu'elle défend des valeurs de civilisation qui sont nôtres, contre la liquéfaction individualiste française et le matérialisme communiste ou anglo-américain.

Mais de toute évidence, un long et dur chemin se présente aux patriotes bretons. Il faut dire les choses telles qu'elles sont et non se griser de mots. La Bretagne, quoiqu'engagée enfin sur la voie de la guérison, est encore si faible qu'elle a besoin de l'aide d'un grand pays en possession d'une grande culture qui ne peut être que l'Allemagne. C'est là une vérité éclatante. Car enfin personne, je pense, ne compte plus sur la France, qui nous ayant mis volontairement à un doigt de l'asphyxie, ne nous offrira pas le ballon d'oxygène. D'ailleurs « LA FRANCE EST MORTE... LA FRANCE EST MORTE ET LE RESTERA AUSSI LONGTEMPS QUE NOUS VIVRONS ET PEUT-ETRE ENCORE BIEN PLUS LONGTEMPS », nous a appris le maréchal Smuts.

Et qui serait la sottise de croire que les Anglo-Saxons pourraient s'intéresser aux « revendications » de la « Petite Bretagne », s'ils étaient gagnants (ce qui ne sera pas), alors qu'ils devraient engager sur-le-champ une troisième guerre mondiale, contre l'U.R.S.S., cette fois. Qu'au reste les Anglais sont par nature hostiles à toute renaissance celtique, et quant aux U. S. A., on estime que ces revendications de petits peuples n'offrent aucun intérêt constructif. Il y a un monde entre les conceptions de « business » qui président à Washing-

- 5 -

ton à l'organisation de la guerre, et au nouvel ordonnancement de la planète après-guerre, et notre conception ceito-germanique, où le héros tient la première place dans l'Etat et met au pas le marchand et le financier.

discrédit ne se serait-il pas effondré, portant le poids de l'impopularité des mesures de rationnement, de réquisitions de toute sorte. On sait ce qu'il est advenu au gouvernement de Vichy qui disposait cependant d'une armature administrative, alors qu'il nous eût fallu **TOUT IMPROVISER** avec un personnel trop **PEU NOMBREUX** et **SANS EXPERIENCE**.

Nous voulions forcer le destin mais, le destin sagement sait nous faire attendre. Il nous apprend à patienter, sans rien enlever de notre volonté incoercible de construire notre édifice.

Celui-ci ne serait qu'un fragile château de cartes s'il ne s'appuyait sur la force. La force est maîtresse de l'Histoire. Ceux qui veulent l'ignorer, et prétendent s'en remettre au « Droit » et à l'action verbale sont des idéologues sans intérêt.

Vous êtes le premier noyau de cette force sans laquelle il n'y aura jamais de Bretagne.

Vous avez à supporter les misères du soldat et à mettre votre vie en péril, mais vous serez à la hauteur de la réputation du soldat breton qui fait de lui **L'UN DES PREMIERS SOLDATS DU MONDE**.

Je place ma confiance en vous, sachant que vous servirez dans la Formation Perrot, dont le nom seul est l'évocation même de la vie héroïque, avec honneur et fidélité.

Et vous aurez devant l'Histoire l'immense honneur d'avoir été les premiers soldats de l'armée bretonne, gardienne de notre foi et de notre liberté.

BREIZ ATAO.

(Névez-Mahy 1844)
F. DEBILVAIS.

LA FORMATION PERROT

HENAFF (Célestin LAINE)
 MABINO
 COCAL
 TARGAZH
 GUEVEL
 MOREL
 GERARD
 RAYMOND
 MARREC
 BLEIZH
 LE BIHAN
 EDWIN
 MIKEL
 MAITRE
 BISHOP-LEVEQUE
 FERRAND (GEFFROY André)
 MAOUT
 DOCTEUR "CARTON"
 JEGOU
 MARTIN
 PIPO
 MORIN
 PRIGENT, CADOU DAL
 GWINVER
 RIVOALLAN
 ROUAT
 YVARC'H
 SKAV
 MOREAU
 GOUEZ (JASSON Léon)
 MARCEL

COZ
 GLAS
 STERN(?) (LAIZET Joseph)
 LE GONIDEC
 KEGUINER
 POHER, KERNEL
 JAN
 VERDIER (LE DEUFF AUGUSTIN)
 LE BLOND
 ROGER
 LE (LE LOUARN Jean)
 MANAC'H
 LE FLOC'H' LISCILLOUR
 ROUZIC
 PELLETAN
 KOLLET
 LEUTIER
 FORSTER
 COQUET
 ERIC
 PENNEC
 BRAS
 RUAL, LE MAUSSE
 KONVAL
 KEMENEUR
 GUIRIEC, VERDIER (?)
 CARDINAL
 REVERAND
 VALENTIN

(Liste des Gours établie selon leurs pseudonymes)



(Cl. - Star -)

Bep mintin, e tarze broñ-
sou hag e tigore blouñiou
nevez...

(J. Hlou. — « Gentenn ar Wer'hez »)

I. — L'Unité hyperboréenne politique et culturelle.

Avant César, les Anciens, qui connaissaient pourtant les peuples du Nord, ne faisaient guère de différences entre Celtes et Germains. Voici ce qu'en dit le Français Dottin dans l'avant-propos de son livre sur « La langue gauloise » :

« La confusion des Germains et des Gaulois remonte
» aux Grecs, qui employaient pour désigner les uns et
» les autres tantôt le nom Keltoi, tantôt le nom Galatoi.
» Strabon lui-même remarque que les deux peuples se
» ressemblent beaucoup, physiquement et socialement, et
» sauf que les Germains sont plus sauvages, plus grands
» et plus blonds que les Celtes, on trouve chez les Ger-
» mains les mêmes traits, le même caractère, le même
» genre de vie que Strabon attribue aux Gaulois. »

C'est à dessein que j'ai cité Dottin dans l'ouvrage duquel éclate la volonté plus ou moins consciente du Méditerranéen de séparer à tout prix les Celtes des Germains, de dissocier l'unité nordique et de rapprocher les Celtes des Latins. Cette volonté qui réalise si bien les aspirations françaises à l'unité, nous la retrouvons chez tous les celtistes français sans exception, au grand dommage de la soi-disant impartialité scientifique.

De ce fait la citation de Dottin n'est que plus probante. Je ne veux toutefois pas quitter cette citation sans dire que j'entrevois des causes climatiques et géographiques à l'aspect « moins grands et moins blonds » des Celtes par rapport aux Germains, en l'absence de toute différence raciale originelle ; je suis frappé par le fait que les jeunes enfants sont chez nous aussi blonds en général que les Germains ; l'évolution de la couleur des cheveux et l'acquisition de la taille s'effectuent au cours d'un long séjour dans des milieux différents. Mais ceci est du domaine de la physiologie, et je n'en parlerai pas plus avant. (1)

Si nous examinons par ailleurs l'histoire de l'Antiquité, nous ne pouvons pas ne pas remarquer qu'elle est essentiellement déterminée par les grandes invasions hyperboréennes dans le monde méditerranéen. Les guerres entre Méditerranéens apparaissent surtout comme des rivalités locales dont le dénouement n'affecte jamais la marche du « progrès » de la civilisation. Au delà des Alpes c'est « la grande Barbarie, le mystère de la forêt hercynienne, d'où surgissent à l'improviste les multitudes hyperboréennes dont chaque apparition remet en question l'exis-

(1) Nous laissons à Allbrogat la responsabilité de cette opinion. — N. D. L. R.

Tribune des Jeunes

Nos deux bases : Irlande et Prusse

■

Ceux de nos lecteurs qui n'ont jamais lu le journal « Breiz Atao », auraient tort de penser que l'idée exprimée dans l'article qu'ils vont lire, est issue du cerveau d'un original. Dès le 31 décembre 1933, dans un article intitulé : « Ethique Nationale », A. Calvez considérait l'Irlande et l'Allemagne comme les deux sources d'inspiration vers lesquelles avait avantage à se tourner la Bretagne. Dans le numéro de Janvier 1936 de STUR, on pouvait voir une fois encore rapprochées l'Irlande, la Prusse et la Bretagne dans leur dédain traditionnel et profond du faste et de la richesse. Notre collaborateur Allbrogat exprime donc une opinion qui s'apparente à des tendances déjà reçues dans nos milieux, et dont peu d'entre nous songeraient à s'étonner.

Le but de cette étude est de mettre en évidence les relations profondes qui nous incorporent à cette voûte nordique dont la base orientale est la Prusse et la base occidentale l'Irlande, voûte dont l'existence contient toutes nos possibilités, et d'en tirer des conclusions pratiques.

55

tence de la civilisation. Ces invasions présentent un caractère invariable ; les Germains y continuent si bien l'action inaugurée par les Celtes qu'il est impossible d'y découvrir la moindre discontinuité. Les victoires de l'Alia et des Thermopyles présentent le même caractère que les défaites d'Aix et de Verceil ; tout comme dans le combat des Nerviens et la victoire du Teutoburger Wald, les Hyperboréens n'effectuent qu'une seule manœuvre ; C'est sans aucune préparation un assaut terrifiant et indescriptible, le déchaînement d'une puissance qui impressionne profondément les Méditerranéens et rapproche aussitôt malgré leurs inimitiés Grecs et Romains, Carthaginois et Asiatiques. Un historien d'Asie mineure rapporte que la nouvelle de la prise de Rome par une armée innombrable d'Hyperboréens se répandit aussitôt dans l'Helléspont et y causa une consternation générale. Il y avait réellement un Front méditerranéen contre le Front hyperboréen, et ces Fronts représentaient des principes autrement plus élevés et des réalités autrement plus profondes que ceux dont on parle tant aujourd'hui.

La prise de Rome et le sac de Delphes pourraient figurer dans la relation d'une expédition des Vikings. La colonisation de la Cisalpine par les Bretons est reprise dans les mêmes formes par les Belges, puis par les Lombards. Les migrations des Cimbres et des Teutons, des Helvètes puis des Burgondes, s'effectuent de la même manière : Des peuples déjà fixés depuis de longues années décident de changer de pays ; ils consultent la Divinité, et le départ constitue une véritable cérémonie religieuse ; on abat les maisons, on brûle les villes, on détruit les récoltes, on remet à Dieu le pays dans l'état de la nature ; puis, les guerriers en avant pour ouvrir la route, les femmes en arrière avec les enfants, le matériel, les provisions, le bétail et les chariots, des peuples de centaines de milliers et même de millions de personnes se mettent en route, parfois pour plusieurs années, vers la terre que Dieu livrera à leur force. Le monde méditerranéen, accroché à ses cités et à ses monuments de pierre n'offre rien de pareil.

Depuis les premières expéditions des Gaëls jusqu'aux courses des Vikings, depuis l'âge du bronze jusqu'au XI^e siècle, le monde païen hyperboréen présente dans ses « Affaires Extérieures » une continuité absolue de principes, de méthodes, d'actions.

D'autre part, les Hyperboréens eux-mêmes se distinguaient assez difficilement les uns des autres. Les Belges, considérés comme Celtes, et qui parlaient sûrement le brittonique, se proclamaient Germains d'après le témoignage de César.

57

Les associations entre Celtes et Germains sont fréquentes ; il est impossible de savoir ce qu'étaient les Cimbres et les Teutons ; ils se disaient Germains et venaient du Jutland et de la côte baltique ; ils étaient accompagnés d'autres peuples sûrement celtiques ; les mots « Mori Marusam » de la langue des Cimbres paraissent celtes ; le nom du peuple des Teutons et les noms propres de plusieurs des chefs teutons sont sûrement celtiques. Arioviste parlait celtique « comme un Celte », et la connaissance du celtique était si répandue en Germanie que le service d'espionnage de César se contentait d'apprendre le celtique.

Les linguistes ont relevé un grand nombre de termes de civilisation d'origine celtique dans le plus vieux vocabulaire germanique, et le Français Hubert conclut lui-même dans son ouvrage sur « Les Celtes » dont la documentation est si remarquable que Celtes et Germains ont constitué un vaste Reich commun exprimant dans deux langues très voisines, une culture unique et un esprit commun, et où à beaucoup d'égards les Celtes ont joué le rôle d'instituteurs des peuples germaniques.

César lui-même nous dit qu'il y avait des peuples germains établis en Gaule et des peuples celtes établis en Germanie ; la langue et le souvenir de la filiation récente permettaient seuls de séparer ces peuples les uns des autres. Ceci suffit à détruire son invention de « frontière du Rhin » séparant les Celtes des Germains ; il faut voir dans cette invention une manifestation de son goût méditerranéen pour les choses précises, définies, immuables, et de sa prévoyance méditerranéenne qui le poussait à essayer de dissocier la communauté hyperboréenne. Les Hyperboréens, plus attachés au sang qu'au sol, n'avaient ni le goût ni le besoin des « frontières sacrées de la patrie ». Le témoignage de César lui-même, comme toute l'histoire ultérieure, prouve que le Rhin n'a jamais joué ce rôle de séparation que les Romains et leurs héritiers français ont voulu lui attribuer ; bien au contraire.

Enfin, l'unité hyperboréenne se manifeste principalement dans la culture, qui n'a qu'un but individuel, le héros guerrier, et qu'un but collectif, l'aristocratie des braves. Les témoignages méditerranéens s'accordent tous à reconnaître que la bravoure, la fidélité et l'hospitalité sont les vertus fondamentales qui caractérisent à la fois Celtes et Germains. Ils sont d'accord en cela avec ce qui a été conservé de l'ancienne culture nordique, ce que proclament les histoires des cycles d'Ulster et de Finn, l'Edda et le Nibelungenlied. Ceux-ci sont les sanctuaires inégaux de l'héroïsme, de la grandeur, de l'amitié et de la fidélité. Ils respirent la force, la jeunesse et la beauté, sans cepen-

dant chercher à dissimuler quoi que ce soit de ce que nous appelons aujourd'hui avec notre petit esprit : inhumain, immoral, injuste, cruel ou laid ». Ils expriment un magnifique acte de foi dans la vie totale telle que Dieu nous l'a donnée, un splendide hymne barbare à la glorification du Créateur de toutes choses. Ils constituent l'affirmation la plus complète qu'aucune religion n'ait jamais offerte.

Tout ceci a été dit et redit, mais il est bon de le redire encore, d'affirmer l'unité nordique que les Méditerranéens ont toujours cherché à détruire ou à dissocier.

II. — L'homogénéité de la race nordique.

Tout ce qui précède ne prouve que l'existence antique de la communauté politique et culturelle hyperboréenne, mais j'entends aller bien au delà. Quelle serait en effet la valeur actuelle de cette notion, si l'évolution historique de la mentalité des peuples nordiques s'était faite dans des sens divergents ? Tout au plus celle d'un souvenir. Et cela n'aurait pu manquer d'arriver si Celtes et Germains n'avaient été que politiquement réunis dans l'ancienne communauté hyperboréenne. Depuis deux mille ans que cette communauté s'est dissoute que s'exercent sur les Germains et les Celtes des actions très divergentes de la part des États, des religions, des coutumes et des civilisations, qu'en resterait-il ? Or, je crois pouvoir prouver la persistance de la communauté de mentalité, de tendances, d'aptitudes, entre Germains et Celtes. Cela aurait-il pu être si, comme le prétendent certains, Germains et Celtes n'avaient pas été d'un sang identique ?

Malgré les linguistes français qui soutiennent l'opinion contraire, j'en vois une preuve dans l'évolution des langues celtiques et germaniques depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Il est certain que la langue est le caractère le plus national d'un peuple (quand elle est sa langue héréditaire), celui dont l'évolution révèle le plus sûrement la nature intime des tendances, des goûts, des aptitudes, en un mot de la constitution raciale de ce peuple.

Les linguistes appellent vieux-celtique l'état dans lequel se trouvait cette langue un peu avant le début de l'ère chrétienne, et vieux-germanique l'état de ce dernier, quelques siècles plus tard. Ce choix tient au nombre et à l'âge des plus anciens témoignages que l'on possède au sujet de ces langues.

Le vieux-celtique ainsi défini se caractérise entre toutes les langues aryennes par la chute du *p* initiale des mots aryens, et le vieux-germanique par une certaine transformation des consonnes dite « lautverschiebung » qui donne aux mots des langues germaniques une physionomie

58

très différente de celle des autres langues aryennes. Le celtique et le germanique constitueraient donc deux modifications divergentes de l'ancien aryen, et ceci indiquerait pour les peuples qui les parlent traditionnellement une différence foncière dans la nature de la race. Le Français Hubert va même jusqu'à dire que la mutation lautverschiebung établit que les Germains sont d'origine non-aryenne, qu'ils ont appris l'aryen et l'ont, en l'apprenant, profondément transformé par suite de leurs anciennes habitudes de langage.

Voici quatre exemples qui exposeront la question :

Latin <i>penna</i> , pour	*pet-na
Breton <i>evn</i> , pour Moyen-Breton <i>evn</i> et vieux celtique <i>etn</i> ; protocelte	*pet-n
Gallois <i>ader-yn</i> (oiseau), pour vieux-celtique *eter; protocelte	*pet-er
Anglais <i>feather</i> et Allemand <i>feder</i> pour vieux-germanique *feter et protogermain	*pet-er
Grec <i>pyro-</i> (feu)	pur-
Latin <i>pur-</i> (avec un sens différent : la purification par le feu)	pur-
Vieux-Breton <i>ur</i> (flamme - combien mieux que l'emprunt français : <i>flamm</i> -); protocelte ..	*pur-
Anglais <i>fire</i> et Allemand <i>feuer</i> pour vieux-germanique *fur; protogermain	*pur-pater
Grec et Latin	*pur-pater
Irlandais <i>athair</i> (qui serait en breton *aer, f. maer - combien mieux que le latin <i>paeron</i> , f. maeronez !); pour vieux-celtique *atir; protocelte	*patir
Anglais <i>father</i> et Allemand <i>vater</i> pour vieux-germanique *fater; protogermain	*pater
Latin <i>pisc-</i> (poisson)	
Irlandais <i>iasc</i> (le breton <i>peak</i> doit être influencé par le latin ou emprunté à celui-ci); pour vieux-celtique *isc; protocelte	*pisc-
Anglais <i>fish</i> et Allemand <i>fisch</i> pour vieux-germanique *fisc; protogermain	*pisc-

J'ai quant à moi l'impression que la chute du *p* initial et l'absence de / en vieux-celtique, phénomènes qui ne sauraient être attribués au hasard, sont très révélateurs de l'esprit « plus particulièrement celtique » ; nous examinerons ces questions par la suite. Occupons-nous de la lautverschiebung qui aux yeux des linguistes, sépare absolument les Germains des autres aryens et en particulier des Celtes.

La divergence apparente vient de ce qu'on compare le celtique d'avant J.-C. à un germanique postérieur. Car le

59

celtique aussi a modifié ses consonnes, et je trouve abusif le procédé qui consiste à arrêter le vieux-celtique à l'époque où la modification n'était pas faite, et à lui comparer un germanique plus récent qui avait effectué ses modifications, afin d'en tirer une opposition fondamentale entre Germains et Celtes.

Le celtique a écrit ses changements de consonnes entre le VIII^e et le XII^e siècle principalement.

Pour comparer des choses comparables, et en même temps pour embrasser l'évolution complète des langues germaniques et celtiques, nous allons comparer sommairement l'état actuel de quelques-unes de ces langues.

Examinons le tableau suivant :

	ANGLAIS	BRETON	ALLEMAND	IRLANDAIS	VIENNOIS	VIENNOIS	VIENNOIS	VIENNOIS	VIENNOIS
	two	dnou	zwei	dá	tri	tri	tri	tri	tri
	three	tri	drei	tri	pomp	pomp	pomp	pomp	pomp
	five	pemp	fünf	(culg)	sech	sech	sech	sech	sech
	six	ch'ouec'h	sechs	sé	secht	secht	secht	secht	secht
	seven	seix	sieben	secht	ocht	ocht	ocht	ocht	ocht
	eight	clz	acht	acht	deich	deich	deich	deich	deich
	ten	dek	zehn	zehn	fl'head	fl'head	fl'head	fl'head	fl'head
	(twenty)	ugent	(zwanzig)	(zwanzig)	ccaj	ccaj	ccaj	ccaj	ccaj
	hundred	kant	hundert	hundert	ccaj	ccaj	ccaj	ccaj	ccaj
	white	gwean	weiss	flud	flud	flud	flud	flud	flud
	feather	evn	feder	brathair	brathair	brathair	brathair	brathair	brathair
	brother	breudeur	bruder	brathair	brathair	brathair	brathair	brathair	brathair
	right	reiz	recht	reacht	reacht	reacht	reacht	reacht	reacht

60

61

FOI CELTIQUE

2e édition

Le tiern galgacos déployant son armée devant les Romains d'Agriocla: "Bretons, en allant au combat, souvenez-vous de vos ancêtres et pensez à vos descendants!"

Bretons qui avez vécu il y a vingt siècles, vous nous avez donné le sang qui court dans nos veines, mais vous l'avez aussi répandu sur le champ de bataille pour que nous puissions rester dignes de vous. La gratitude de vos descendants monte jusqu'à vos glorieuses demeures.

Vous verrez que vous n'avez pas vécu inutilement quand il nous sera donné de vous rejoindre dans le Gwenva.

Après vous, nous sommes Celtes. Nous voulons l'être davantage : chaque jour et que nos enfants le soient plus que nous. Nous voulons vivre en Celtes, Par ailleurs le monde ne renferme pour nous que des affaires secondaires.

Nous plaçons au devant de tout la conception celtique de la vie, l'idéal qui a été enfoncé dans notre race par Dieu créateur. Notre foi absolue dans cette conception nous commande d'y conformer nos actions individuelles et de la faire triompher dans le monde. Mais cette obligation est douce. En lui obéissant, nous trouvons l'épanouissement de tout notre être, nous répondons à l'impulsion de notre sang, nous servons les ordres impérieux de notre conscience profonde, en lui obéissant, nous découvrons un horizon clair devant nous, la certitude de notre noblesse, la possibilité d'actions sans limites, sans doute et par suite sans regrets. Nous trouvons notre équilibre interne.

Et ce n'est pas le plus important. En luttant pour son expansion dans le monde, nous développons les possibilités que Dieu a mis en nous. Nous lui prouvons que l'arbre qu'il a planté devant bien donner de bon fruits, nous devenons ses auxiliaires et ses collaborateurs dans l'œuvre de la création continue du monde. Que pourrions nous faire pour lui plaire davantage. Comment l'adorer mieux ?

Une vie noble et remplie, l'amitié de Dieu et le Gwenva dans l'autre monde pour nous-mêmes - la gloire et notre exemple pour notre peuple. Que pouvons-nous désirer encore ? Notre foi nous enveloppe cœur et chair. Tout le reste n'existe que comme accessoire.

Nous prenons le monde tel que le Créateur l'a fait. Nous reconnaissons avec modestie et respectons ses lois dont la première est celle du droit des meilleurs et des plus forts. Nous y collaborons dans notre sens racial. Ignorant le doute, nous vivons dans l'enthousiasme du travail créateur, de la conquête. Nous ignorons les libres discussions des philosophes qui versent dans les cœurs le poison du doute. Nous nous détournons du repliement sur soi des Orientaux qui ne voient qu'erreurs et péchés dans le monde vivant sorti des mains volontaires de Dieu, et n'aspirent qu'à s'en évader. Nous redoutons le messianisme des Juifs et de leurs semblables qui découvrent dans une illumination, le panacée universelle pour tous les œufs cassés du monde, un moyen de corriger la Création en essayant d'abolir ou de contourner les lois de Dieu. Et c'est la plus grave maladie de nos temps modernes. N'est-ce pas aller jusqu'à prétendre extirper la violence de la surface du monde ?

Cette folie qui gagnait jusqu'aux fils amollis de Rowel Dda n'est pas seulement aveuglement et orgueil démesuré. Elle est rébellion contre le Créateur, qui les amène par la constatation de leur impuissance au désespoir, à la révolte, à la haine, à la pitié, à tous les sentiments des faibles incurables; et s'il y a action de leur part, elle est négative et destructrice.

Nous savons que c'est pure folie, qu'il n'y a qu'un Gwenva, et qu'il est réservé aux héros et aux braves, à ceux qui sont morts dans les combats où ils étaient volontaires, et non aux bourgeois avides ni aux prolétaires envieux, ni aux théoriciens chevronnés, ni aux éternels du renoncement et de la résignation.

Cette conception celtique, ceux d'entre nous qui ont le sens breton la possède d'instinct. Comme dit le dramaturge, Salann sait-il même qu'il est breton ? Il l'est pourtant par toutes ses actions et par toutes ces pensées. Les chevaliers d'Arthur en avaient-ils une conscience claire ? Ils l'étaient pourtant plus que nous. Et Cadoual, le plus Breton de nos modernes ? Il ne s'est pas souvenu du celtisme, et Breton il l'était cent fois plus que le marquis de la Rouerie qui travaillait pour un état Breton.

C'est que justement la conception celtique de la vie n'assigne pas un but. Elle répond à la question comment ? et non pas à la question pourquoi ? - Vivre en Celte, c'est une manière d'être, de sentir, de penser, d'imaginer, d'agir. On EST Breton, en dehors de toute reconnaissance ou de toute conscience politique. Cette qualité qui est dans le sang, est supérieure aux vertus du sol, au sentiment national, à l'usage de la langue, elle est la base, l'essentiel.

La plupart des Bretons vivent plus ou moins d'instinct selon la conception celtique de la vie, sans la cultiver en eux, et même sans le savoir. Heureux ceux en qui elle est aussi forte que chez un Cadoual. Ils exploitent le champ de leurs ancêtres, sans se douter des récoltes merveilleuses que leur donneraient quelques engrais et quelques soins.

Mais nous avons compris. Nous connaissons la valeur secrète de notre héritage. Nous l'accroître et la faire resplendir. Et nous voulons tout faire revivre: le sol, la société, l'esprit, de manière qu'il ne soit plus possible à nous que de vivre la vie du Héros Celte.

Ainsi, le but pratique de notre vie, sera-t-il de modeler notre communauté bretonne pour qu'elle permette l'épanouissement du celtisme, qu'elle l'engendre pour ainsi dire naturellement. Nous voulons que l'ordre de choses en Bretagne offre une carrière au Héros Celte et se présente au contraire comme une barrière devant le Juif avide de bien matériels. Voilà notre but.

Un regard sur notre histoire ne fait qu'augmenter notre foi dans la conception celtique de la vie. Ce n'est pas une invention individuelle. Aussi loin que nous pouvons saisir les gestes de nos pères, ils apparaissent comme l'illustration magnifique de l'idéal qu'actuellement nous relevons. Nous défendons une vérité d'expérience. Nos pieds sont enracinés dans le sol de nos cimetières.

Notre nom même contient toute notre idée. En l'invoquant sans le comprendre nous ressemblons au sorcier qui prononce une invocation puissante et fermée à l'entendement. Les Germains l'ont conservé avec son sens: Der Held = Ar Chelt = Le Héros.

L'idéal des anciens Celtes était la société des Braves.

Longtemps le christianisme dut tolérer l'usage de la force, baptiser le duel jugement de Dieu, les guerriers chevaliers, et détourner en Croisades l'esprit belliqueux et conquérant de la race aryenne, cet esprit qui l'a rendue maîtresse de la planète et en a fait le peuple-roi entre vous. C'est à cet esprit qui lui est si étranger que le christianisme doit la vie, doit d'avoir résisté dans le Nordique, entre Poitiers où furent arrêtés les arabes et Vienne qui brisa l'élan des Turcs, les deux pinces de la tenaille musulmane. C'est à lui qu'il doit son extension au Saxons et aux Slaves, la reprise de l'Espagne, de la Hongrie des Balkans, l'Amérique. Sans la force brutale des Nordiques, il eût éprouvé le sort de chrétiens de Syrie, d'Anatolie, d'Iran, d'Égypte et de toute l'Afrique qui changèrent de foi sous la menace du sabre.

Cependant, il a conservé une prédilection bien naturelle pour l'esprit de ses origines. Il prêche l'humiliation des forts et la glorification des faibles. L'attitude de l'agneau peut être celle de l'homme assez sûr de sa force pour pouvoir se dispenser de riposter, mais elle peut être aussi celle des lâches. La résignation est peut-être une grande vertu pour quelques saints, mais elle est trop souvent le vice interne des faibles et des inférieurs à perpétuité. S'il faut du courage au premier chrétien pour se laisser dévorer vivant sans un geste, ce courage n'est pas le nôtre. Nous préférons mourir en combattant. On peut craindre que cette exhortation séculaire à la paix inconditionnelle, cette soumission inlassablement prônée chez nous aux coups du sort, ne soit en partie responsable de la transformation de l'indomptable peuple celtique d'autrefois en valets apatriniques du maître étranger que sont les Modernes Bretons. Car si les Irlandais ont conservé le sens héroïque de la vie, c'est bien malgré leurs guides spirituels. C'est bien ~~par~~ en état d'excommunication qu'ils ont du combattre. "La voix du vieux Celte" est plus forte que toute croyance et toute politique.

Egalité matérielle entre les races descendant du principe de l'égalité des droits spirituels, paix universelle éloignant les risques et les luttes vitales où l'on se sent dans la main de Dieu, la paix qui n'est chez le commun des hommes que la mère de l'abrutissement routinier, de la cupidité et de l'envie haineuse chez les riches comme chez les pauvres. Voulez-vous de cela ? C'est toute la question. L'idéal de la société-tergerie, pour agneaux et arabis dont les béliers mêmes sont exclus comme élément de violence, n'a pour nous en dépit des vertus de son bon pasteur, qu'un attrait mitigé. Les fils de coureurs de mers et de continents ne veulent pas exclusivement des pères de famille, pacifiques instruments reproducteurs. Ils veulent la chaleur, l'ivresse et le butin du combat, dont ils sauront supporter les meurtrissures en serrant les dents. Leur idéal, c'est Verkingétorik, c'est Siegfried, c'est Riom, c'est Dugesclin, c'est Ladoudal, c'est Pearn; ce sont les barques des Vikings, les chevauchées d'Arthur, l'étendard du Baltikum. Saint Joseph et St. Benoît ne nous disent rien. Le père Maunoir a usé sa force à briser la meilleure tradition bretonne. Ni Bernadette, ni Thérèse ne sont des femmes pour allumer notre feu.

En dehors de la question d'idéal réglée par la voix de la sang, nous persistons à croire que c'est la bataille qui a trémpé et élevé l'humanité, qui produit les forts, les braves, les bons. Vous dites que nous obtiendrons un monde de loups. Je crois le contraire car c'est le règne de la timidité qui donne de l'audace aux violents mais malgré tout, nous préférons encore le hardi aventurier à l'in-

dolent routinier, le lion sauvage au pourceau gras. La sécurité générale, la paix perpétuelle, si elles produisent quelques saints, multiplient surtout les jouisseurs, les avides, et surtout les peureux et les lâches, futurs esclaves destinés à la bestialité résignée à la soumission, à l'extention. Si mon ennemi me fait tort, j'ai simultanément l'instinct de la riposte et celui de la conservation. Mais mon sens de l'honneur inné m'oblige à la riposte. Car notre grande valeur morale de toujours n'est pas la vertu, c'est l'honneur. Nos pères n'apprenaient pas aux enfants à baisser les yeux, regarder de côté, à plier, à reculer, à baisser la main qui enlève. Le Chrétien se repait d'humiliations. Le Nordique les lave dans le sang. Le Chrétien pardonne injures et oublie les méfaits. Le Nordique conserve froide sa vengeance. Nous sommes des êtres de chair et non des purs esprits. Nous ne sommes pas des brutes animales, parce que les hautes inspirations de notre âme nous transporte. Il est pour nous aussi insensé de renier notre dépouille mortelle que de négliger notre esprit. Nous n'éprouvons aucun besoin de blasphémer le nom de Dieu ou de livrer notre épiderme aux poux, comme le font alternativement les Méditerranéens. Notre religion n'est pas l'écho d'un autre monde elle a une valeur pour l'homme réel, elle lui donne des préceptes et clairs pour conduire la lutte que son sang et son climat lui imposent.

En maîtrisant nos instincts belliqueux, nous remporterions, dit Le Chrétien, une victoire. Peut-être, mais une victoire négative. Je préfère ma victoire, celle qui se permet de s'affirmer, je la trouve supérieure parce que je suis "celle par la volonté de Dieu". L'attitude courageuse du chrétien est d'ailleurs souvent contrefaite par une grande majorité de gens qui ne sont pas autre chose que des lâches. Je la prétends donc moins pratique pour former des hommes sans équivoque avec le commun de l'humanité que la nôtre, celle des victoires. Le chrétien dit encore qu'il est plus difficile d'être victorieux contre ses penchants naturels. Mais est-ce plus méritoire toujours ? Je ne tuerais point par haine un vaincu dont j'ai accepté la reddition, - je ne calomnierai pas un adversaire pour le frapper indirectement, - tout cela non pas pour réprimer mes instincts inférieurs, pour remporter une victoire intime, mais parce que je me suis tracé la conduite d'être un héros et que ces actes sont indignes d'un soldat digne de ce nom.

Je erois que notre conscience sincère est la lumière que Dieu nous a donnée pour savoir, que faire en toutes circonstances, nous référant à l'idéal de nos grands ancêtres. Sans colère et sans pitié faisons ce que notre conscience nous commande comme juste, sans nous attarder aux conséquences. Ainsi faisant, Dieu sera avec nous, il nous protégera, il nous favorisera. C'est ma plus intime certitude celle qui m'est venue avec l'expérience de la vie. Dieu vient toujours vers qui le cherche sincèrement, et jamais il n'abandonne qui ne s'abandonne pas auparavant, soit dans les ténèbres des arguties juridiques, soit dans la recherche à tout prix du résultat, l'arrivée.

La vie morte est un estimable bienfait. Mais il vaut mieux la perdre que de l'avilir. Le soldat qui dit "Nous reviendrons morts et victorieux" et qui revient en vie et battu n'a pas à se vanter de ne pas être sous terre.

+++++

Notre Dieu n'est pas un satrape, un supertyran oriental, un Maître auquel plaisent les marques de servilité et d'esclavage, les prosternations, les réceptions, les supplications et les flatteries dépassant toute mesure. Notre Dieu est le père bienveillant et fidèle, l'ami de notre race nordique, qui est la race de ses collaborateurs dans la grande œuvre d'aristocratisation, de sélection, et par suite d'élévation de la Création, la race de ses enfants les plus braves, les plus fiers et les plus nobles. Nous pouvons nous tenir droit devant lui et tenter de nous justifier à ses yeux. Il nous écoute. Ainsi est-il vraiment notre Dieu.

Nous n'attendons pas qu'il nous donne notre pain, au contraire c'est en son honneur que nous l'arrachons à la terre ou que nous le conquerrons pour nos familles. Et nous ferons en toutes choses, ce qu'éclairés par sa lumière, nous croyons être juste et brave. Ainsi nous ne craignons pas son jugement. Il nous traitera toujours comme un bon père fait de ses enfants, c'est à dire pour leur bonheur futur. Si notre sort doit être rude, nous le verrons bien et nous l'accueillerons en braves pour notre honneur et pour le sien. Pas d'appels à la pitié, pas de larmoiements indignes d'un noble et d'un Celte. L'enfant qui prend cette attitude déshonorante quand nous lui administrons une correction pour son bien, nous fait affront dans notre sang et nous abaisse en lui-même. Ainsi croyons-nous que nous serons traités par notre Père. (+)

Notre religion a souffert du beau, du juste, du valeureux, elle nous pousse à l'action positive dans l'ignorance du mal et par suite dans l'absence de scrupules et de crainte du péché. Quand nous avons discerné la vérité, nous allons droit à elle, tant pis pour la casse. "Adorer Dieu, ne rien faire de bas, exercer son courage" résumait d'après les druides toute l'ancienne religion celtique. C'est une mentalité de mâles.

Nous ne sommes pas, comme la femme, retenus en face de l'action par la crainte des conséquences et de la dévotion. Nous ne nous retranchons pas dans une virginité inutile, fuyant l'action et le "monde", pour se préserver des "tentations". Nous ne voulons pas de cette religion du sauve-qui-peut, qui n'a cure que du salut égoïste de chacun. Moi, je lutterai avec mon peuple, et je succomberai avec lui, si Dieu le juge indigne d'être perpétué, si par notre faute nous ne sommes plus les braves et les forts, la gloire et l'ornement de la Création. La seule idée d'un salut individuel, tant matériel que spirituel, en l'absence de ceux de mon sang, de ceux que j'aime n'est insupportable.

+++++

Le droit, nous l'avons évidemment. Nos adversaires l'ont aussi, si comme nous ils obéissent à l'impératif commandement de leur conscience. En nous opposant, nous servons les uns et les autres la même vérité de Dieu. L'un d'eux doit l'emporter, c'est la loi divine. Le vainqueur seul pourra faire quelque chose de son droit. Le vaincu suivra sa loi, comme il en a toujours été ici bas, et se consolera s'il n'est bon qu'à ça en pensant que malgré sa défaite il a conservé "ses droits". Combattons donc, c'est la loi. Soyons les meilleurs, c'est notre devoir. Sachons prendre notre victoire. "Vae Victis" c'est une parole celtique. Comme il est dit dans les Sketla: La leçon du monde c'est : "neb le laz ket a vo lazet"

Celui qui ne tue pas sera tué.

Des amis catholiques nous reprochent notre attitude protestante c'est disent-ils, celle de l'orgueilleux qui repousse les révélations sous prétexte qu'il ne la savait pas, qui se prétend l'égal de Dieu en esprit tel lucifer. Non; Dieu sait que je cherche avidement et sincèrement que je sais, - par toutes les choses basses que j'ai pu faire que les limites de mes forces existent trop réellement, je ne suis pas son égal. Mais cependant il m'a donné ma conscience et ma vue spirituelle il ne peut pas se permettre de me tromper de bonne foi. Le Christ aussi a cherché à persuader à convertir les gens; il eut pu s'il avait été Dieu et s'il eut voulu rendre tous les hommes païens chrétiens à sa simple volonté; non, il leur a demandé de venir à eux-mêmes en regardant en interrogeant leur conscience en sollicitant la grâce de Dieu, il les a laissés leur demandant une adhésion volontaire sans toute une adhésion de protestant, je veux dire avec la faculté de se prononcer individuellement sur l'adoption de ses doctrines.

Credo

Nous croyons en Dieu le Tout-Puissant, qui a été qui est et qui sera, et qui fait bien tout ce qu'il fait.

Nous croyons que nous sommes ses vivantes images que nous avons reçu sa lumière pour pouvoir partout et en toute occasion reconnaître la vérité, la grandeur et la beauté. Et qu'il nous demande d'être forts et braves autant d'esprit que de corps pour leur gagner la victoire dans les combats de ce monde.

Nous croyons qu'il nous a créés Celtes pour que nous défendions et accroissions la puissance de la Celtie que nous lui gagnions de la gloire que nous donnions le bon exemple à nos frères que nous fassions fleurir en nous et autour de nous les qualités qu'il a confiées à notre race.

Nous croyons qu'ainsi nous collaborons avec lui à l'œuvre de sa création et qu'il sera heureux et fier de nous avoir pour fils et qu'ils nous traitera en toute occasion comme un père traite ses enfants préférés.

(Nous croyons que les âmes des braves verront à jamais dans le Gwenna et que la mort ne nous séparera pas de ceux de notre race.)

POEMES DE LEON JASSON

Mais il faut dire tout de suite que le sang étant le produit typique et spontané du sang celtique, sa connaissance et sa pratique reste la meilleure clef de la foi celtique et la meilleure source d'avancement dans le sens d'une connaissance plus parfaite de la conception celtique. Un rôle analogue quoique moins important est tenu par la musique, les arts, les sports de la race.

(+) Comme nos ancêtres païens nous trouvons Dieu dans sa création notre sentiment religieux est intuitif à base d'expérience; notre Dieu est ressenti par nous dans les divers aspects de sa création, ce qui le rend polymorphe (mais nous ne sommes pas polythéistes) Nous sentons sa présence dans les merveilles du soleil traversant les cieux (Lugus) dans la tempête sur l'océan (Lir) dans l'ardeur de la terre au printemps (Beliasa) dans le fracas de l'orage (Kernunnos) dans le ciel étoilé (Stirona-Steron) dans le calme de la mort (Ankamos-Ankon) dans les fontaines (Libona) les montagnes les fleuves les forêts dans la grâce de la jeune fille (Venus des Latins) dans la dignité de la femme-mère (Juncu des Latins) dans la beauté du jeune homme (Belios) la majesté du père (Dis Atir-Jupiter) etc... Tous les spectacles propres à provoquer en nous l'émerveillement devant la création de Dieu le sentiment de notre dignité suprême, le désir d'élevation, la reconnaissance et l'admiration pour leur auteur, en un mot : notre sentiment religieux.

SOLITUDE

POEMES DE LEON JASSON

*Mais ne savez jamais le poids de nos Desirs
Si commencent nos pensées aux soirs de solitude
De vos rêves à nos tristesses multitudes
Des rêves détruits et des espoirs défaits*

*Mais ne savez jamais l'angoisse qui l'étreint
Quand malgré le travail et malgré les études
Il veut trouver de place à ses inquiétudes
Et ceux de nuit au dol et au chagrin*

*Mais ne savez jamais le poids de sa souffrance
Car sa voix est la voix de tous les souffrants
Même à la*

*Aux Camarades qui ont choisi cette Route
A ceux qui y sont tombés
A ceux qui y marchent encore les armes à la main
Aux traites et aux renégats
Et de son cœur profond la voix persévérante*

Vannes, prison 1946

*Et puis partis sans bruit
Mes compagnons d'un jour
Ils sont morts en deux batailles
J'attends le jour de leur
Des compagnons d'un jour
Ces jours passés et ne sont plus*

*Plus rien n'est resté d'eux
Que leurs noms sur les murs
En haut d'un balcon
Et parfois encore leurs visages
Sans se laisser arranger
Les noms qui leur sont chers*

Documents recueillis par Yann Bouëssel du Bourg

LES VOIX MULTIPLES
SOLITUDE

*Nul ne saura jamais le poids de ton Destin
Et combien t'est pénible aux soirs de solitude
De voir venir à toi l'atroce multitude
Des rêves naufragés et des espoirs éteints*

*Nul ne saura jamais l'angoisse qui t'étreint
Quand malgré le travail et malgré les études
Il reste assez de place à tes inquiétudes
Et assez de sujet au dol et au chagrin*

*Nul ne saura jamais le poids de ta souffrance
Car tu sais qu'il est vain de faire confiance
Même à la plus aimée, même à la plus fidèle*

*Et qu'à personne au monde il ne sera possible
De saisir de ton moi le drame inaccessible
Et de ton coeur profond la note personnelle.*

Vannes, prison 1946

*Ils sont partis sans bruit
Mes compagnons d'un jour
Ils sont morts et dans la nuit
J'entends la voix connue
Des compagnons d'un jour
Qui sont passés et ne sont plus.*

*Plus rien n'est resté d'eux
Que leurs noms sur les murs
En guise d'un Adieu...
Et seules encore leurs mères
Sans se lasser murmurent
Les noms qui leur sont chers.*

Rennes, Prison - Cellule 29 4/7/46

LES VOIX MULTIPLES

*Elles sont dans mon coeur
Ces voix rieuses et légères
Voix des aubes pures des matins clairs
Voix enfantines sur les grèves
Voix des femmes aux fontaines
Voix libres dans le vent
Voix libres sur la mer.*

*Elles sont dans mon coeur
Ces voix contentes et tranquilles
Voix des champs au grand midi
Voix des oiseaux sous le soleil
Voix des moissons paisibles
Voix des femmes heureuses
Voix graves et comblées
Voix chaudes et charnelles.*

*Elles sont dans mon coeur
Ces autres voix profondes
Et lourdes de sanglots
Voix du soir, voix d'automne
Voix des bois tristes sous la pluie
Voix des mères et des veuves
Voix des femmes déchirées
Voix de pitié, voix qui pleurent
Voix de souffrance et de douleur
Voix de tristesse, voix de Mort*

*Elles sont dans mon coeur
Ces voix multiples
Voix du passé, voix d'hallali,
Voix étouffées qui reviennent
Dans mes jours et dans mes nuits
Voix sans nombre qui m'appellent
Et qui savent que je meurs.*

RENNES le 13/7/1946 - Cellule 29

LA MORT POUR LA PATRIE

*Je te salue cent fois, oh terre si féconde
Qu'engendra la vie au sang pur et vermeil
Sans le baiser divin de l'auguste soleil
Sans qui seraient néant la matière et les mondes*

*Je te salue cent fois, oh terre hospitalière
Qui a donné à l'homme au cours de ton enfance
Le feu mobile et pur issu de ta souffrance
Pour qu'il éclaire en Roi sa tâche journalière*

*Je te salue cent fois, oh terre immense et belle
Qui tend à tes sujets ta fertile nature
Et leur prodigue Vie, Amour et Nourriture
Pour l'accomplissement de la fête charnelle*

*Je te salue cent fois, oh terre magnanime
Qui subit le vainqueur
Et berce au tréfonds de ton obscur argile
La foule immense et nue des vaincus anonymes*

*Je te salue cent fois, oh terre maternelle
Qui donne à tes fils et la Force et la Foi
Et l'audace d'aller chacun selon sa voie
Porter le feu sacré de la Vie Eternelle.*

Vannes, Printemps 1946

LA MORT POUR LA PATRIE

*Accueillez-moi, ô accueillez-moi dans vos rangs
de peur que je ne meure un jour d'une mort vile !
Mourir inutilement me fait horreur, mais j'aimerai tomber
en sacrifice sur l'autel de ma patrie
et saigner tout le sang de mon coeur pour la patrie.*

*Et ce sera fait !
Me voici, je viens vers vous, ô mes ancêtres,
qui m'avez appris à vivre
et à mourir.*

*Que de fois, dans la lumière, j'ai aspiré à vous voir
O vous héros et poètes du vieux temps !*

*A présent vous accueillez en ami l'humble inconnu
et je me sens chez vous parmi mes frères.*

*Déjà s'en viennent les hérauts de la victoire.
La bataille sera nôtre. Et toi, ô ma Patrie,
continue à vivre là-haut, et ne compte pas les morts,
Pour toi, ô terre aimée, il n'en est pas tombé un seul de trop*

F.H *

* F.H. : signature d'un poème de Léon JASSON

LES SOLDATS

*Pénible est le chemin que nous avons suivi
Et loin derrière nous est le joyeux départ
Plus d'un y a laissé sa jeunesse et sa vie
Tandis que de certains le mépris nous sépare.*

*Pénible est le chemin semé de notre sang
Plus d'un y a laissé son meilleur camarade
Et plus d'un sont tombés roides et blémissements
Après avoir brandi leur ultime grenade*

*Pénible est le chemin mais nous restons encore
Une poignée de gars qui avançons toujours
Du défi sur la lèvre et sans aucun remords
Sur la très longue route où sonnent nos pas lourds.*

*Pénible est le chemin mais nous l'avons choisi
Nous sommes des soldats qui rejetons le doute
Sombre est cette route que nous avons choisie
Nous marcherons pourtant sur la très sombre Route.*

L. JASSON M 1946

*Chantez nous les premiers oiseaux
L'Approche de cette heure
Où le coeur des plus braves saute.
Demain matin la tête haute
Je m'en irai joyeux à l'heure
Où chantent les premiers oiseaux.*

16 Juillet 1946

(- fusillé à l'aube du 17 Juillet 1946 -)

Note explicative du CALENDRIER de COLIGNY

(par Monsieur BOUESSEL du BOURG)

Il est ainsi nommé de par le lieu de sa découverte à Coligny (Ain) à la fin du siècle dernier. Il offre des correspondances de structure et de vocabulaire avec les témoignages irlandais, ce qui renforce l'impression d'unité doctrinale.

La principale correspondance est celle du nom de mois SAMONIOS et de l'irlandais SAMAIN. (François Le Roux l'a étudié en détail dans la revue *Ogam* n° 9 - 1957 - p. 337 à 342 et également C. Lainé dans le *Zeitschrift für Keltsiche Philologia*).

C'est un calendrier luni-solaire prévu pour cinq ans et qui a toujours la nuit pour unité de temps et la disposition des mois et des années y concorde parfaitement avec les siècles druidiques de trente ans dont Pline fait mention (cf. Ch. Guyomarc'h : *Les Druides* - ed. Ouest-France p. 260).

Plusieurs détails importants : sa finalité est religieuse. On y distingue les jours fastes et néfastes. Les Celtes divisaient par ailleurs l'année en deux parties. C'est la fête de Samonios (1er Novembre) qui marquait la fin et le début de l'année suivante, mais cette fête n'appartenait ni à celle qui finissait, ni à celle qui commençait. C'était en quelque sorte une "période close" où les barrières entre ce monde et l'autre monde tombaient.

Le sens du mot est "réunion" (f. allemand *zusammen*) etc... Mais les Irlandais l'interprétaient comme la fin ou la récapitulation de l'été (sam.) (cf. anglais *summer*, allemand *sommer*, breton *hann* (avec s aspiré en britannique). On n'a retrouvé qu'environ les 2/3 de ce calendrier de bronze je crois, brisé en petits morceaux dispersés sur plusieurs champs. Lainé notamment a tenté de le reconstituer.... (cf. *Zeitschrift*)

XVI bl. "Ned eo ket nec ober berzh evit kendelcher."

M. SAMON MAT

I 14 Here 1949
 II 15 Here
 III 16 Here
 IIII 17 Here
 V 18 Here
 X 23 Here
 XV 28 Here

ATENOVX

I 29 Here
 II TRINOVX SAMON
 III 31 Here
 IIII 1 Du 1949
 V 2 Du
 X 7 Du
 XV 12 Du

M. DVMANN AN

I 13 Du
 II 14 Du
 III 15 Du
 IIII 16 Du
 V 17 Du
 X 22 Du
 XV 27 Du

ATENOVX

I 28 Du
 II 29 Du
 III 30 Du
 IIII 1 Kevarzu 1949
 X 7 Kevarzu
 XIII NSDS
 DIVERTOMV

M. RIVROS MAT

I 12 Kevarzu
 III 14 Kevarzu
 IIII .OMV RIVO
 XII 23 Kevarzu
 XIII DEVO RIVO RIVRI
 XIII 25 Kevarzu
 XV 26 Kevarzu

ATENOVX

I 27 Kevarzu
 II 28 Kevarzu
 V 31 Kevarzu 1949
 VI 1 Genver 1950
 VIII 4 Genver
 X PETIVX RIVRI
 XV 10 Genver

M. ANAGANT A

I 11 Genver 1950
 II 12 Genver
 III 13 Genver
 IIII OCIVMV RIVRI
 V 15 Genver
 X 20 Genver
 XV 25 Genver

ATENOVX

I 26 Genver
 II 27 Genver
 VI 31 Genver
 VII 1 C'hwever 1950
 VIII 2 C'hwever
 XIII 8 C'hwever

DIVERTOMV

M. OGRON MAT

I 9 C'hwever
 II 10 C'hwever
 III 11 C'hwever
 IIII 12 C'hwever
 V 13 C'hwever
 X 18 C'hwever
 XV 23 C'hwever

ATENOVX

I 24 C'hwever
 II 25 C'hwever
 V 28 C'hwever
 VI 1 Meurzh 1950
 VII 2 Meurzh
 VIII D. CVTI IN OGRO
 XV 10 Meurzh

M. CVTIOS MAT

I 11 Meurzh
 II 12 Meurzh
 III 15 Meurzh
 IIII 14 Meurzh
 V 15 Meurzh
 X 20 Meurzh
 XV 25 Meurzh

ATENOVX

I 26 Meurzh
 II 27 Meurzh
 VI 31 Meurzh
 VII 1 Ebril 1950
 VIII D. OGRO IN CVTI
 VIII 3 Ebril
 XV 9 Ebril

M. GIAMON AN

I 10 Ebril 1950
 II 11 Ebril
 III 12 Ebril
 IIII 13 Ebril
 V 14 Ebril
 X 19 Ebril
 XV 24 Ebril

ATENOVX

I 25 Ebril
 II NSDS
 III 27 Ebril
 VI 30 Ebril
 VII 1 Mae 1950
 XIII 8 Mae

DIVERTOMV

M. SEMIVISON M

I 9 Mae
 II 10 Mae
 VI 14 Mae
 VII TIOCOBR.
 VIII 16 Mae
 VIII SINDIV IVOS
 XV 23 Mae

ATENOVX

I 24 Mae
 II 25 Mae
 III 26 Mae
 VIII 31 Mae
 VIII 1 Mezeven 1950
 X 2 Mezeven
 XV 7 Mezeven

M. ECVOS ANM

I 8 Mezeven
 II 9 Mezeven
 III 10 Mezeven
 IIII 11 Mezeven
 V 12 Mezeven
 X 17 Mezeven
 XV MD. SEMICANO

ATENOVX

I 23 Mezeven
 II 24 Mezeven
 III 25 Mezeven
 VIII 30 Mezeven
 VIII 1 Gouhere 1950
 X D. LAB. LEV MAP IOV.
 XV 7 Gouhere

M. ELEMBIV ANM

I 8 Gouhere 1950
 V 12 Gouhere
 X 17 Gouhere
 XII 19 Gouhere
 XIII VIGL SIND SLOVG
 XIII 21 Gouhere
 XV 22 Gouhere

ATENOVX

I 23 Gouhere
 II 24 Gouhere
 VIII 31 Gouhere
 X 1 East 1950
 XI 2 East
 XIII 5 East

DIVERTOMV

M. AEDRIN MAT

I 6 East
 II 7 East
 V 10 East
 VI 11 East
 VII 12 East
 VIII TIOCOBR
 XV 20 East

ATENOVX

I 21 East
 VIII 28 East
 VIII 29 East
 X SINDIV IVOS
 XI 31 East
 XII 1 Gwengolo 1950
 XV NSDS

M. CANTLOS AN

I 5 Gwengolo
 II 6 Gwengolo
 III 7 Gwengolo
 IIII 8 Gwengolo
 V 9 Gwengolo
 X 14 Gwengolo
 XV TIOCOBR.

ATENOVX

I 20 Gwengolo
 II 21 Gwengolo
 V 24 Gwengolo
 XI 30 Gwengolo
 XII 1 Here
 XIII 3 Here
 DIVERTOMV

